John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
165.8
v. 13

MÉMOIRES SECRETS,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DE LA

REPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE,

DEPUIS MDCCLXII JUSQU'A NOS JOURS;

OU

JOURNAL D'UN OBSERVATEUR,

CONTENANT *les An*[illegible]*ses des Pieces de Théâtre qui ont paru durant* [illegible]*tervalle; les Relations des Assemblées Littér*[illegible] *Notices des Livres nouveaux, clandesti*[illegible]*s; les Pieces fugitives, rares ou manuscrit*[illegible] *en prose ou en vers; les Vaudevilles sur la Cour; les Anecdotes & Bons Mots; les Éloges des Savans, des Artistes, des Hommes de Lettres morts, &c. &c. &c.*

TOME TREIZIEME.

. . . . *huc propius me,*
. . . . *vos ordine adite.*

HOR. L. II, Sat. 3. vs. 81 & 82.

A LONDRES,
CHEZ JOHN ADAMSO
MDCCLXXX.

ADAMS 165.8
v.13

AVERTISSEMENT

DES

EDITEURS.

Il seroit, sans doute, à souhaiter que feu M. de Bachaumont eût commencé plutôt à écrire en détail ses réflexions sur l'exposition des Tableaux, Sculptures, &c. qui a lieu au Louvre, & dont on ne trouve que peu de chose dans ses *Mémoires Secrets*, &c. jusqu'en 1767, où il prit le parti de rendre compte du Sallon de cette année, à un de ses amis absent; méthode qu'il a conservée depuis. On ne peut que présumer d'un grand poids en cette matiere les jugemens de l'Auteur de l'*Essai sur la Peinture*, *la Sculpture & l'Architecture*, qui le fit regarder dans le tems par les Gens de Lettres & les Artistes comme un Philosophe d'un goût éclairé, sûr & exquis. Il est plus fâcheux encore que sa mort ait laissé son travail interrompu & nous ait obligé d'emprunter pour la continuation le secours d'un autre amateur.

Quoi qu'il en ſoit, dans cette période d'une révolution des Arts dont il s'agit d'environ douze années, il y en a aſſez pour apprécier leur état actuel & connoître tous les Maîtres, qui aujourd'hui illuſtrent la France & en font la gloire & la ſplendeur.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE *récherche qu'on ait faite dans les papiers de feu M.* de Bachaumont, *voici tout ce qu'on a trouvé concernant l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures, au Sallon du Louvre, depuis son origine. Il est fâcheux, sans doute, qu'on n'ait pu recueillir plus de matériaux propres à completter une espece de Cours de ces divers Arts en faveur des Eleves & des Amateurs. Cependant, comme les Lettres qu'on donne au Public, commençant en* 1767, *& continuées jusqu'en* 1777, *embrassent l'époque de dix années,* (*) *c'en est assez pour constater leur état actuel en France, & pour apprécier le dégré de réputation que mérite notre Ecole.*

(*) Les Lettres sur le Sallon de 1777, se trouvent déja placées dans le premier volume de cette Collection.

Il eſt inutile d'obſerver que les dernieres Lettres ne ſont point de l'homme de goût que nous regrettons, puiſqu'il étoit mort avant les deux derniers Sallons. Mais elles ont été compoſées par un Amateur qu'il avoit formé, & qui, ſans avoir autant de conſommation que lui, a puiſé dans ſes inſtructions des vues fines, un tact ſûr, un goût difficile, & ſur-tout une critique ſévere, dont il eſt aiſé de s'appercevoir en liſant ſes productions.

LETTRES SUR LE SALLON,

DEPUIS MDCCLXVII JUSQU'EN MDCCLXXVII.

Cuncti adsint, meritæque expectent præmia palmæ.
VIRG. ÆN. 5. v. 70.

LETTRE I.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 6 Septembre 1767.

L'EXPOSITION du Sallon de Peinture, Monsieur, offre cette année près de 200 morceaux. Le chef-d'œuvre de M. *Doyen* emporte la palme sans contredit. C'est le premier Tableau qu'on remarque en entrant; en sortant, c'est le dernier qu'on regarde encore: il fixe tous les yeux: l'Artiste, l'Amateur, l'Ignorant se réunissent pour l'admirer. Le Peintre, comme *Calypso* au milieu de ses Nymphes, s'éleve entre ses rivaux & les laisse bien au dessous de lui.

Ce Tableau, de 22 pieds de haut sur 12 pieds de large, est pour la Chapelle de Sainte

Génevieve des ardens à Saint *Roch*. Le ſujet eſt un miracle de cette Sainte. „ L'an 1129, „ ſous le regne de *Louis VI*, un feu du ciel „ tomba ſur la ville de *Paris*, & dévorant les „ entrailles de preſque tous les habitans, leur „ faiſoit éprouver la mort la plus cruelle: par „ l'interceſſion de Sainte *Génevieve*, ce fléau „ ceſſa tout-à-coup."

Le Peintre, en homme de génie, a choiſi non l'inſtant du miracle, ce qui ne prêtoit rien à l'imagination, mais celui où il va s'opérer. Le devant du Tableau repréſente toutes les horreurs du mal qui dévore les *Pariſiens*. Un de ces malheureux ſe déchire les entrailles d'une main, & de l'autre invoque le ciel. Tous ſes muſcles ſont en contraction; chaque partie de ſon corps paroît ſouffrir. Il y a dans cette figure une fierté de pinceau, une vigueur de coloris dignes de l'antique. Il eſt ſoutenu par un homme qui le conſole, le ſoulage, & la douleur tranquille de cet ami fait un contraſte admirable avec le déſeſpoir de l'autre. A côté eſt une femme qui vient d'expirer: un petit enfant la regarde & témoigne ſon effroi de trouver ſa mere morte. Des pieds de mort qui paroiſſent ſortir d'un caveau, occupent un des coins du premier plan. Ils indiquent le déſordre de ces tems de calamité. Un cadavre renverſé, jetté par une fenêtre y pend encore. Sa poſition inanimée le

caractériſe

caractérise & le ton de couleur désigne une chair déjà en putréfaction. Des monceaux de morts & de mourans dans le lointain, prêtent à l'imagination & laissent entrevoir tout ce qu'on peut rendre dans un espace circonscrit. Le milieu de cette belle composition est occupé par une Princesse. On la reconnoît à la magnificence de ses vêtemens, quoique déchirés ; à ses femmes qui l'entourent. Sa beauté est flétrie par la douleur : elle présente à la Sainte deux enfans, dont l'un n'a presque plus rien d'humain, par les horribles convulsions qu'il éprouve. A la gauche du tableau & dans le haut brille une Gloire. Sainte *Géneviève* en fort avec les attributs qui la caractérisent : des Esprits célestes l'entourent, & ses yeux dirigés vers l'Empirée, annoncent ses prieres à Dieu pour la conservation du peuple auquel elle s'intéresse. Nouveau trait de génie : ce n'est point par la Sainte que M. Doyen fait opérer le miracle ; elle n'est que médiatrice. Je passe différens autres détails pour n'être pas trop long.

Rien de médiocre dans cette Peinture, Monsieur ; la composition est pleine de génie & de chaleur, l'ordonnance sublime ; tous les tons de couleur y sont employés à propos. Je n'en ai entendu faire qu'une critique. On prétend qu'il pêche contre l'unité ; que cette belle femme au milieu du Tableau est plus propre

à exciter des desirs, qu'à soutenir l'horreur que doit inspirer la représentation d'un tel fléau: mais la douleur dont est pénétrée cette Princesse, s'accorde avec tous les sentimens qu'inspire le reste du spectacle. D'ailleurs, elle fait grouppe avec ses deux enfans cruellement atteints du mal général. Cette figure rentre donc dans l'ensemble de ce poëme pittoresque. Il n'est pas nécessaire que le peuple entier soit pestiféré: il suffit que tout prenne part à l'action, & c'est ce qui arrive. En un mot, cette vaste machine est l'ouvrage d'une imagination aussi chaude que bien ordonnée.

M. *Vien* a travaillé à un autre Tableau, qui sert de pendant à celui-là, & est destiné aussi à décorer une Chapelle de Saint-*Roch*. Mais qu'il est différent pour le génie! Il représente *Saint Denis* prêchant la foi en *France*. L'Apôtre est élevé sur les marches d'un temple. Ses disciples sont derriere lui. Des grouppes d'auditeurs répandus sur différens plans remplissent le reste de cette composition. Nul intérêt dans l'ouvrage, absolument vuide d'action. L'auteur auroit pu jetter plus de chaleur dans la tête du Saint. Elle est vénérable. Sa figure est noble: elle annonce de la douceur: Il y regne quelque chose de persuasif, mais elle manque de cet enthousiasme, vrai caractere du Martyr Prédicant. D'ailleurs, aucune

imagination, & voilà, Monſieur, la différence du Génie. M. *Doyen* a eu le choix des deux ſujets; il ſentoit toute l'aridité de celui-ci; il l'avoit pourtant médité. Voici comme il en auroit tiré parti. Il auroit figuré les Payens en déſordre, briſant leurs Idoles à la voix de l'Apôtre. Jugez du mouvement, de la vigueur dont cette idée animoit tout un peuple! Quelle variété ſuccédoit à la monotonie que M. *Vien* n'a pu éviter dans cette ſcene tranquille, où l'on n'apperçoit preſque que des bras en l'air! On voit avec regret échouer cet Artiſte qui donnoit les plus belles eſpérances. Il manque de la premiere qualité du Peintre d'hiſtoire, comme du vrai Poëte: il n'a point d'invention. Au reſte, ſi ſon tableau ne frappe pas l'ignorant par ces ſerremens de cœur, par ces paſſions vives & rapides qu'excite l'ouvrage d'un auteur enthouſiaſte, il a des parties que les connoiſſeurs admirent. Sa figure principale eſt bien détachée des autres grouppes. Malgré la multitude des perſonnages, nulle confuſion; l'œil perce à travers toutes ces têtes, juſques dans le lointain: la ſcene eſt éclairée convenablement. Nulle figure qui ne ſoit finie & variée, autant que le peut permettre la poſition de l'auditeur. Beaucoup d'intelligence dans le clair obſcur. En un mot, une grande & trop grande ſageſſe dans la diſtribution de l'ordonnance.

Son Tableau de Saint *Grégoire* Pape, eſt infiniment mieux goûté, parce que l'ouvrage eſt dans ſon genre, & n'exige aucune imagination. La majeſté de la tête, la belle poſition du corps, la magnificence des draperies, la richeſſe du coloris, méritent au Peintre des éloges de la part des Spectateurs froids, qui aiment plus à admirer qu'à être émus.

Un des plus vaſtes Tableaux du Sallon, mais qui n'eſt pas certainement un des meilleurs, eſt celui de M. *Hallé*. Il doit être placé dans la grande ſalle de l'hôtel de ville de *Paris*. Il a 14 pieds de large ſur 10 pieds de haut. C'eſt *Minerve*, qui annonce la paix à la ville de *Paris*, & conduit elle même cette Déeſſe. Elle tient une Corne d'abondance, en fait ſortir des fleurs qui ſe répandent ſur les Génies des Sciences & des Arts. La Ville de Paris eſt repréſentée par le Sénat municipal; & vous ſentez, Monſieur, combien l'allégorie doit être froide. Quel contraſte! Minerve vis-à-vis de Marchands de la rue St. Denis! Il regne d'ailleurs une reſſemblance entre l'enſemble de ce Tableau & celui de M. *Vien*, ſon voiſin, qui n'eſt point à l'avantage du premier. Toutes ces robes rouges ne prêtent gueres aux détails du pinceau. Le ſeul mérite de l'Auteur eſt d'avoir fait une Architecture noble & impoſante, d'avoir mis de l'ordre & de la netteté dans ſa compoſition, d'avoir bien dégradé ſes couleurs, d'avoir at-

trapé la reſſemblance des perſonnages. Quant à ſes Déeſſes, quelles Déeſſes ! Une *Paix* qui a l'air d'une fille d'Opéra & ne répand que des flocons de fleurs ! Pourquoi pas des fruits ? Eſt-ce défaut de jugement ? Eſt-ce une ſatyre ? Cet ouvrage, plus long que difficile, plutôt un aſſemblage de Portraits, qu'un vrai Tableau d'hiſtoire, ne fera point ſortir M. *Hallé* du rang des Peintres médiocres où il a toujours été.

M. *Du Rameau* offre trois grands morceaux, ſans compter pluſieurs autres petits, des deſſins, des eſquiſſes, &c. Le premier eſt *le triomphe de la Juſtice.* Il eſt de 10 pieds 8 pouces de haut ſur 14 pieds de large. Il doit être placé dans la chambre criminelle du Parlement de Rouen.

La *Juſtice*, traînée ſur ſon Char par des Licornes blanches, ſymbole de la pureté, couronne l'*Innocence* qui ſe jette entre ſes bras. La *Prudence*, la *Concorde*, la *Force*, la *Charité*, & la *Vigilance* l'accompagnent. Elle foule aux pieds la *Cruauté* & l'*Envie*, déſignées par le *Loup* & le *Serpent*, & brave les efforts de la *Fraude*, qui laiſſant tomber l'étendard de la rebellion, veut s'oppoſer à ſon paſſage.

L'autre eſt *le Martyre de Saint Cyr & de Sainte Juliette* & le dernier eſt *Saint François de Sales mourant*, dans *l'inſtant où il reçoit l'extrême-onction.* Ces deux, de 10 pieds

5 pouces de haut, sur 5 pieds de large, sont pour l'Eglise de Saint Cyr. Les trois Tableaux méritent des éloges : il y a de la chaleur dans l'allégorie du premier, quoique trop compliquée ; beaucoup d'expression dans le second ; de la sagesse & du sentiment dans le troisieme. En général, un pinceau blafard, des chairs plombées, nul coloris. Cet auteur prend souvent la roideur pour la force, la dureté pour l'énergie ; mais il a de l'imagination, & cette qualité rare & brillante compense bien des défauts.

Je suis les grands morceaux, Monsieur, & passe sous silence *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers*, par M. *Parocel* ; le même sujet par M. *Brenet*, ainsi que *Jésus-Christ & la Samaritaine* : *Jésus-Christ ordonnant à ses Disciples de laisser approcher des enfans qu'on lui présente*, par M. *Lepicié* : *Jésus-Christ, à l'âge de douze ans, conversant avec les Docteurs de la Loi*, par M. *Renon*. Enfin une *Flagellation*, par M. *de Beaufort*. Tous ces Peintres semblent s'être réunis pour dégrader la Divinité par un pinceau rien moins que divin. On ne peut donner une figure plus platte, plus ignoble à l'Homme-Dieu. Bien loin de s'élever par la majesté de leur sujet, ces Messieurs l'ont rétréci comme leur génie. C'est leur faire trop d'honneur que de les nommer !

Que dire d'un M. *Olivier*, qui va prendre

pour ſujet *le Maſſacre des Innocens*, déjà traité par un grand Maître? C'eſt un de nos Poëtes Dramatiques qui refait *Guſtave* après *Piron*.

Que penſer de M. *Reſtout* le fils, qui nous repréſente *Diogene demandant l'aumône* à des êtres inſenſibles, telles que des pierres, des ſtatues? La froideur du choix n'indique-t-elle pas celle du Peintre, trop bien démontrée dans ſes *plaiſirs d'Anacréon*? Ce Poëte tient ſa coupe d'une main & ſa maîtreſſe de l'autre: la joie devroit pétiller dans ſes yeux, la volupté s'échapper de toutes les rides du viſage de ce Vieillard aimable. Point du tout: il a l'air d'un patient qu'on mene au ſupplice, ou plutôt, il n'y a ni action, ni ſentiment, ni expreſſion dans toute cette figure.

M. *Jollain*, Agréé auſſi, donne de plus grandes eſpérances. Son *Béliſaire* offre une compoſition bien ordonnée. Le petit enfant qui demande l'aumône pour ce grand homme, dans le caſque du guerrier, eſt un trait de génie. Il ajoute à l'intérêt: les attitudes des perſonnages du tableau ſont variées, comme leur douleur. En un mot, on y trouve un Peintre qui penſe & qui invente. Son *Amour enchaîné par les Graces* fait ſourire l'imagination; & ſi celles-ci ne ſont pas ſveltes, elles ont au moins une gaieté décente qui les caractériſe. Du reſte, les chairs ſont animées; il y a de la vie dans ce tableau, des

touches larges & moëlleuses, qui font honneur au pinceau de l'auteur, des contours qui annoncent un dessin facile.

Je me réserve, *Monsieur*, à vous parler du reste des Tableaux dans une seconde Lettre. Ne croyez pas que je regarde comme inférieurs ceux que j'ai omis. J'ai suivi la grandeur des machines, & vous ai présenté les objets à mesure qu'ils m'ont frappé par leur volume. J'ai peu loué, peut-être l'ai-je trop fait encore. Pourquoi nos grands Maîtres, les *Pierre*, les *Boucher*, les *Greuze*, ne se sont-ils pas offerts à mon admiration ? Pourquoi M. *Vanloo* d'Espagne ne nous a-t-il donné que des Portraits ? Pourquoi M. *Fragonard*, sur lequel on avoit fondé de si grandes espérances au Sallon dernier, dont les talens s'étoient annoncés avec un fracas bien flatteur pour son amour-propre, s'est-il arrêté tout-à-coup ? (*) Les Délices de *Capoue* l'auroient-ils amolli ? Encore si son réveil, semblable à celui de M. *Doyen*, (†) nous étonnoit par un coup de tonnerre !

Malgré ma Critique, Monsieur, nous devons nous estimer heureux d'avoir encore une Eco-

---

(*) Il ne nous a donné que de petits morceaux, dont on parlera.

(†) M. *Doyen*, devenu amoureux de Mlle. *Hus*, de la Comédie Françoise, avoit été longtems sans rien faire.

le aussi bien fournie. La Francoise est la seule qui se soutienne, & qui semble hériter des pinceaux de *Minerve*! Vous en jugerez mieux quand je vous aurai parlé de Mrs. *la Grenée*, *Vernet*, *le Prince*, *Casanova*, *Loutherbourg*, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Salon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 13 Septembre 1767.

DEPUIS ma derniere Lettre, Monsieur, M. *Hallé* a exposé un nouveau Tableau de sa composition. Le sujet est *l'Apologue du faisceau*, qu'il attribue à *Scilurus*, Roi des Scythes. Il est dans la maniere roide & dure de ce Peintre. Sept ou huit des enfans de ce Roi, qui font effort pour briser le faisceau, ne peuvent présenter un spectacle digne du pinceau d'un grand Maître. Nulle passion à exprimer; la variétés des attitudes ne prête même pas, en ce qu'elles seroient contre nature. Nul effet de coloris, point de perspective, toutes les têtes sont dans une même ombre. Ainsi, mauvais choix & pitoyable exécution.

M. *Michel Vanloo* ſe diſtingue par une Galerie de Portraits, tous de ſa compoſition & variés extrêmement. Dans celui de M. le Cardinal de *Choiſeul* on admire la nobleſſe & la dignité: la vérité de la reſſemblance dans celui de l'Abbé de *Breteuil*. Celui de Madame *Vernet* offre une grande pureté de chairs, un coloris délicieux. L'eſprit pétille dans la figure de Mlle. de *Langeac*, & ſemble s'échapper de tous les traits de ſon viſage. Peut-être lui a-t-il donné un air trop malin pour ſon âge. D'ailleurs, quoi de plus indécent que de repréſenter une jeune perſonne en Sultane & le mouchoir à la main? Il a peint M. *Diderot* avec cette tête nue & fumante, ſur laquelle cet Auteur eſt obligé de jetter de l'eau froide de tems à autre, pour modérer les accès d'un génie bouillant (*). La portraiture de M. *Cochin* eſt finie & léchée, comme tous les ouvrages qui ſortent des mains de cet habile Graveur. J'en paſſe beaucoup d'autres ſous ſilence pour venir aux deux morceaux les plus précieux de cet article. Je veux parler de deux ovales, la *Peinture* & la *Sculpture*. La premiere eſt d'une taille plus ſwelte; elle a le pinceau à la main & eſt occupée à travailler. L'autre figure, plus ro-

(*) C'eſt ce que rapportent ſes amis.

buſte, tient ſon ciſeau; elle a ſon bloc ébauché devant elle, & médite ſur ce qu'elle va faire. Ces deux morceaux ſont fort beaux.

Le premier ouvrage de M. *la Grenée*, par l'importance du ſujet, plutôt que par ſon mérite, eſt *Monſeigneur le Dauphin mourant environné de ſa famille. Monſeigneur le Duc de Bourgogne lui préſente la couronne de l'Immortalité.* Nulle reſſemblance, nul coſthume dans ce tableau, qui n'eſt qu'une allégorie. M. le Dauphin a l'air d'un pauvre homme mourant ſur ſon chalit: il eſt débraillé, la tête nue. Le tableau a pour deviſe: *Mortem quoque ſuperavit.* Elle ne ſe lit certainement pas ſur le viſage du Prince mourant, & c'eſt ce qu'il eut fallu rendre. La douleur de Madame la Dauphine fait grimacer ſa figure ſans aucune nobleſſe. Convenons qu'un pareil ſujet n'eſt point dans le genre de cet Auteur, fait pour rendre la volupté touchante, plus que les objets triſtes & lugubres. Auſſi a-t-il échoué dans un plus grand morceau d'hiſtoire. Dans *la tête de Pompée préſentée à Céſar*, il n'a point réuni ce double ſentiment de joie & de douleur qu'a ſi bien découvert *Corneille*, & que *Rubens* n'auroit pas manqué d'exprimer. *Jupiter & Junon ſur le mont Ida, endormis par Morphée*, étoit ſans doute encore un ſujet trop ſublime pour ce Peintre. Le ſommeil y eſt très-bien caractériſé, mais la grandeur &

la majeſté du Dieu du tonnerre ne ſe reconnoiſſent point dans ce Maître des Dieux. Pour puiſer de pareils ſujets dans *Homere*, il faudroit ſe ſentir ſon génie.

M. *la Grenée* a mieux réuſſi dans *la chaſte Suſanne*, dans *le chaſte Joſeph*, mais ſurtout dans deux petits morceaux : la *Poëſie* & *la Philoſophie*. Quelle ſuavité de pinceau! Quelle carnation dans tous! Les deux derniers ſeroient dignes de *l'Albane*. La paillardiſe des Vieillards, la luxure effrénée de la femme de *Putiphar*, ſont caractériſées dans les premiers des touches les plus fortes & les plus lubriques. Le *Joſeph* & la *Suſanne* ne ſont pas ſi bien rendus. En général, les paſſions modeſtes ne ſont pas non plus du genre de cet Artiſte, il attrape à merveille les figures de femmes animées du deſir. On remarque cela dans le reſte de ſes tableaux, trop longs à détailler.

Je finirai ſon chapitre par quatre Deſſus de porte, repréſentant *les quatre Etats*; premier défaut de coſthume. On n'a jamais connu que trois Etats en France; il a plu à M. *la Grenée* d'en faire un quatrieme de la Magiſtrature, quoiqu'elle ait toujours fait Corps avec le Tiers-Etat.

Le Clergé eſt repréſenté par *la Religion & la Vérité*. Il y a-là une femme nue, trop voluptueuſe pour un pareil ſujet.

L'Allégorie de *l'Epée*, figurée par *Bellone*, *présentant à Mars les rênes de ses Chevaux*, est belle & hardie, mais exigeoit un pinceau plus fier.

La *Justice*, emblême de la *Magistrature*, *est désarmée par l'Innocence; la Prudence l'en félicite.* Il falloit que cette derniere dévoilât l'*Innocence*, & l'Allégorie eût été plus juste & plus ingénieuse.

Le *Tiers-Etat* enfin, caractérisé *par l'Agriculture & le Commerce qui amenent l'Abondance*, est d'une composition vraie, belle & simple.

Je passe à M. *Vernet* & serai fort court sur son sujet. C'est toujours le même genre, mais d'une variété qui étonne tous les connoisseurs. Chacune de ses Marines est une histoire entiere pour le mouvement qui regne dans ses tableaux. Il a tant été loué que je ne pourrois rien ajouter. Je ne ferai mention que de son *Clair de Lune.* On admire avec quel art il a fait jouer cet Astre dans l'onde & en a rendu tous les reflets. La vérité est le grand caractere de ce Peintre.

Je m'étendrai davantage sur son rival, parce qu'il n'est pas encore si connu. C'est M. *Loutherbourg*, Agréé. Il a donné quinze tableaux, qui tous ont leur mérite & sont de la plus grande beauté. On lui reproche de n'avoir pas mis dans ses deux *Combats sur terre & sur mer*, toute la chaleur qu'exigent deux pareils

ſujets; d'avoir plutôt peint des morts que des mourans. Malgré cela, Monſieur, il y a des choſes magnifiques dans l'un & dans l'autre. Il y regne, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ce beau desordre, premier caractere des batailles. Il y a une entente admirable de coloris. Les armures, les casques, les boucliers y brillent de leur éclat. On y remarque juſqu'au damasciné des épées. Ses deux chefs-d'œuvres ſont ſa *petite tempête*, ainſi appellée parce qu'il y en a deux de ſa façon, & un tableau de *payſages avec des animaux*, tiré du cabinet de M. *Boiſſet*. On peut dire que dans le premier il ſerre de près ſon modele. D'abord en approchant, on ſent l'horreur qu'inſpire néceſſairement un pareil ſpectacle. A ce ſentiment ſuccede la pitié, à meſure qu'on détaille les parties de ce tableau. Quant au connoiſſeur froid, il n'eſt pas poſſible qu'il lui refuſe ſon admiration, ſoit pour la variété des grouppes, ſoit pour la correction du deſſin ou pour l'expreſſion des figures. En un mot, il eſt digne de *Vernet*, & c'eſt tout dire, comme l'autre morceau l'eſt de *Berghem*. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop appéſanti le pinceau ſur les animaux, d'avoir donné des touches trop fortes qui les rendent maſſifs; mais après tout, un Bœuf eſt-il léger? Vous voyez, Monſieur, que M. *Loutherbourg* entend également le payſage, les animaux, la

figure; qu'il réunit presque tous les genres. Il rend aussi la nature insensible, qu'il sçait mettre en mouvement. Je n'en veux pour preuve que son tableau de *la Cascade.*

Je voudrois bien, Monsieur, détailler aussi les *Casanoves*, c'est-à-dire les tableaux de M. *Casanova.* Il ne nous a donné cette année qu'une bataille & son pendant en petit. Ce sujet n'est pas propre à être traité en miniature, il s'en faut. Il entraîne trop de confusion, trop d'assemblage de figures. On remarque bien dans l'ensemble une touche hardie, mais ce ne sont que des bras & des têtes. On ne sçait à quels corps ils appartiennent, c'est une vraie *capilotade.* J'aime mieux les trois petits tableaux, dont l'un représente *un Maréchal*, & l'autre *un Cabaret.* Dans l'autre c'est *un Cavalier qui rajuste sa botte.* Ce sont des sujets familiers, dans lesquels se joue ce Génie fier & mâle. Il met partout de l'action: il est toujours chaud de couleur.

M. *le Prince* ne dégénere point de sa fécondité. Il nous enrichit cette année de 13 tableaux, dont trois volumineux. Ils sont destinés pour être exécutés en tapisserie à la manufacture de *Beauvais.* L'auteur s'est cru obligé, tant pour les effets que pour la touche, de se prêter au genre & à la possibilité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages, qui, faits uniquement pour amuser les yeux dans les ap-

partemens, ſemblent exiger partout de la clarté & des richeſſes de détail. Je ne ſais quel effet ces deſſins feront dans un appartement, mais tout le monde s'accorde à les trouver très-mauvais. Point de coloris, une confuſion d'objets; des *Ruſſes*, à qui le Peintre veut donner l'eſprit & la galanterie des Bergers de *Boucher*. S'il n'avoit fait que de pareils ouvrages, il pourroit avoir le mérite du coſthume, celui d'avoir peint des mœurs étrangeres & nouvelles pour nous: mais il ne ſeroit réputé qu'un homme très-médiocre. Il a mieux réuſſi, & infiniment mieux dans ſes petits tableaux. Son genre ne paroît pas fait pour les grands objets. Il ne peut rendre qu'une action qui ne ſoit point embarraſſée par la multitude des perſonnages; de cette eſpece ſont *la fille qui charge une vieille de remettre une Lettre. Un jeune homme qui récompenſe le zele de la vieille, en lui donnant une piece d'or*; jolis pendans, ingénieuſement traités, mais trop d'après le grand Maître dont j'ai parlé. La *bonne avanture* & le *concert*, *l'oiſeau retrouvé*, *le muſicien champêtre*, *une jeune fille endormie, ſurpriſe par ſon pere & ſa mere*; &c. tout cela eſt fort gentil & beaucoup moins défectueux pour le coloris.

Je quitte M. *le Prince*, pour paſſer à un des hommes les plus étonnans du Sallon, M. *Robert*. C'eſt le rival de M. *Machy* pour les

mor-

morceaux d'architecture, comme *Loutherbourg* l'eft de *Vernet* en marines. Rien de plus beau, Monfieur, pour la perfpective & les effets de lumiere, que *la Cour du Palais Romain, qu'on inonde dans les grandes chaleurs, pour donner de la fraicheur aux Galleries qui l'environnent.* Vous paffez à travers ces colonnes, comme fi tout étoit de relief. Ses autres ouvrages ne font pas tous fi bien entendus à cet égard, mais en général cet Auteur eft majeftueux; tous fes tableaux font impofans par la magnificence des édifices qu'il a choifis & bien rendus. Il me femble en ce genre avoir une bien plus grande maniere que fon modele, plus recherché, plus fini, plus françois.

J'ai promis de revenir fur M. *Fragonard*, en faveur de fa réputation naiffante & des efpérances qu'il donne. Il nous montre cette année un *Tableau ovale, repréfentant des grouppes d'enfans dans le Ciel:* une *tête de Vieillard.* Ils font tous deux dans la maniere de cet Auteur, très-légere & très-aërienne. Elle convient fort au premier fujet. Quant à l'autre, la gravité de la figure n'admet pas ces touches claires qui font trop difparates.

Je ne dirai qu'un mot de M. *Chardin*, qui a traité le public auffi fort fuccintement. Il n'a donné que deux Tableaux repréfentant *divers inftrumens de mufique.* Ils font deftinés

pour les appartemens de *Belle-vue*, & magnifiques dans leur genre. Mais quel genre!

M. *Venevault* a expoſé un tableau en miniature, commandé par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de *Dijon*, appartenant à S. A. S. Mgr. le Prince de *Condé*. „ Au centre du tableau, & dans un plan un peu reculé, s'éleve une pyramide dont le piédeſtal eſt chargé de trophées d'armes. Sur une des faces de cette pyramide on lit cette inſcription: *Bataille de Friedberg*. Minerve aſſiſe, ſur un bouclier, porte le buſte du Prince de *Condé*, en médaillon, ciſelé en or. Près d'elle ſont deux Génies, dont l'un montre du doigt la deviſe de l'Académie gravée ſur une table d'airain, & l'autre préſente pluſieurs couronnes à la Déeſſe pour les diſtribuer à ſon choix.

D'un côté, on découvre dans l'éloignement une Campagne fertiliſée; de l'autre, ſur une montagne eſcarpée, le Temple de la Gloire, vers lequel pluſieurs Savans s'approchent par des chemins difficiles."

Vous voyez, Monſieur, par cette allégorie confuſe & alambiquée, que les Peintres ne réuſſiſſent pas mieux à louer que les Poëtes.

M. *Baudouin* attire l'attention du public par deux petits tableaux peints à gouaſſe. L'un eſt *le coucher de la Mariée*; l'autre eſt *le ſentiment de l'amour & de la nature, cédant pour*

un tems à la néceſſité. C'eſt une jeune perſonne qui accouche & eſt obligée d'envoyer le nouveau-né aux *Enfans-trouvés.* On y lit ce vers: *fecit amor, pietas mittit, fortuna reducet.* On aime mieux ce dernier, parcequ'il eſt plus épigrammatique, & d'un intérêt plus général. D'un autre côté, il eſt ſi peu exprimé que l'auteur eſt obligé d'y ſuppléer par une deviſe, par une enſeigne à la maiſon de Sage-femme, &c. & que l'action n'eſt pas encore complettement expliquée au premier coup d'œil. Quoi qu'il en ſoit, toutes les femmes veulent voir ce petit tableau. Les filles ſurtout ne ſe laſſent point de le regarder. Plus d'une jeune perſonne, en le voyant, peut ſe dire: *Autant m'en pend à l'oreille.* M. *Baudouin* met beaucoup d'eſprit dans ſes ſujets, & même du ſentiment. C'eſt le *Greuze* de la miniature.

M. *Roland de la Porte* renouvelle ſes illuſions; il nous étonne par la magie de ſa perſpective. Il donne de l'élévation aux figures les plus plattes. On admire ſon *Crucifix de bronze, ſur un fond de velours bleu, imitant le relief.* Ce genre n'eſt pas ſûrement le premier de la peinture; mais il eſt beau de réuſſir dans ſon genre quelconque.

Mrs. *Peronneau*, *Roſlin*, *Drouais* le fils ſont en poſſeſſion de nous enrichir de Portraits. On remarque dans ceux du ſecond, Madame la Marquiſe de *Marigny:* Madame la Comteſſe

de *Brionne* n'eſt pas le plus médiocre ouvrage de ceux du dernier. En général, toutes les portraitures ont un défaut. Le héros eſt toujours peint faiſant quelque choſe & jamais n'en étant occupé. Il regarde le Public. Eſt-ce dans la vraiſemblance? Et le faiſeur de portrait a-t-il plus droit qu'un autre d'y manquer?

J'abandonne, Monſieur, le vulgaire des autres Peintres. Je ne pourrois qu'en parler déſavantageuſement. Il vaut autant les laiſſer ſe mirer dans leur amour-propre. Je finirai par la Sculpture dans ma troiſieme & derniere Lettre. Il y a de très-beaux morceaux & je crois que cet Art ſe ſoutient mieux que la Peinture.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1767.

Paris, le 20 Septembre 1767.

On pourroit faire, Monſieur, le même reproche à nos Sculpteurs qu'à nos Peintres. Ceux-ci expoſent beaucoup trop de portraits, & les autres infiniment trop de buſtes; d'autant mieux que le peu d'eſpace accordé à cet égard dans le Sallon, ne permet pas de nous dédommager d'ailleurs. Au reſte, ces Buſtes

ſont au moins intéreſſans : ils nous offrent preſque tous des perſonnages ou précieux ou importans.

M. *Pajon* nous a donné le portrait de feu Monſeigneur le *Dauphin*, en marbre ; ceux de Monſeigneur le *Dauphin* actuel, du Comte de *Provence*, du Comte d'*Artois*, &c. Le peuple court en foule voir les appuis du trône, & ce ſpectacle vraiment attendriſſant ne peut que faire honneur à l'Artiſte.

M. *Caffieri* a expoſé le portrait de M. *Hallé*, Peintre du Roi, & Profeſſeur en ſon Académie, ainſi que celui de M. *Borie*, Docteur en Médecine. On ne ſçaura point mauvais gré à M. *Caffieri* de tranſmettre à la poſtérité un Artiſte eſtimable & un Eſculape en vogue.

Qui n'eſt enchanté de retrouver au Sallon le Buſte de ce génie immortel, qui a fait une ſi grande époque dans la révolution de l'eſprit humain en France ? Je veux parler de M. de *Montesquieu*. Ce portrait, exécuté par M. *le Moine*, eſt un préſent que M. le Prince de *Beauvau* fait à l'Académie de *Bordeaux*. Le même Artiſte nous offre celui de Me. *Gerbier*, le Cicéron François. Il a auſſi travaillé le buſte de M. de *Trudaine*. Il eſt en marbre. C'eſt un monument de reconnoiſſance de la *Faculté de Droit* de Paris, qui doit être placé dans l'intérieur de ſes nouvelles écoles. Un grand & ſage Miniſtre n'a point voulu être

nommé dans le livre. Sa modeſtie, en ſe préſentant à nos regards, ſemble avoir jetté un voile ſur ſa figure. Mais qui méconnoîtroit à la bienfaiſance dont elle eſt empreinte, M. le Comte de *Saint-Florentin*? A côté eſt humblement, en terre, Madame la Comteſſe de *Langeac*. Ce buſte nous offre une Grace, taillée des mains de ſes ſœurs. Tous ces morceaux font infiniment d'honneur à M. *le Moine*.

Je finis les portraits par deux médaillons en marbre de M. *Vaſſé*. L'un eſt celui de feu M. le Comte de *Caylus*, appartenant à l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. L'autre eſt celui de feue *Eliſabeth*, Impératrice de *Ruſſie*, appartenant à M. le Comte de *Schuvaloff*. Rien de plus beau que ces médaillons, que la vérité de la reſſemblance & l'énergie des figures! On admire la bordure du médaillon de l'Impératrice, qui eſt en effet de la plus grande richeſſe & d'un travail exquis.

Entre les morceaux de Sculpture d'une plus grande maniere, on diſtinge une figure en marbre, repréſentant une *Baigneuſe* de M. *Allegrain*. Elle a 5 pieds 10 pouces de hauteur. Elle eſt pour le Roi, & doit être placée à *Choiſi*. La grandeur de la machine a empêché qu'elle ne fût tranſportée au Sallon, & l'on va la voir chez l'Auteur. Cette *baigneuſe* eſt, Monſieur, dans les proportions antiques. Elle

eſt d'une élégance ſvelte. Il eſt fâcheux que dans le marbre il ſe ſoit trouvé des veines noires répandues çà & là, qui font un effet déſagréable & traverſent même la figure.

La *Minerve* de M. *Vaſſé*, appuyée ſur ſon bouclier, prête à donner une couronne, n'offre rien d'admirable pour l'invention, ni pour la nobleſſe de l'attitude, ni pour la majeſté de la tête. La Déeſſe n'a qu'une figure très-ordinaire.

M. *Pajou* propoſe aux curieux la *Magnificence* & *la Sageſſe*, deux eſquiſſes en plâtre, dont les figures ſeront exécutées en grand pour le Palais-Royal. Il y a joint celle d'un tombeau & l'on remarque du génie dans les trois morceaux.

L'*Innocence*, en marbre, de M. *Caffieri*, eſt d'une belle ſimplicité; elle ſe lave les mains. *L'Amitié qui pleure ſur un tombeau* & qui n'eſt qu'un modele, invite à la triſteſſe, & doit faire un grand effet dans l'exécution.

L'*Annonciation*, en bas-relief, de M. *Berruer*, eſt d'un très-bon goût. La tête de la Vierge eſt d'une pureté, d'une modeſtie qu'on admire. Aux deux côtés ſont *la Foi* & *l'Humilité*. Ces figures droites ſont ordinairement froides & ne ſignifient pas grand' choſe. Ce morceau doit être exécuté du double de ſa grandeur pour être placé dans l'Egliſe Cathédrale de *Chartres*.

Son *Hébé* n'a rien de bien caractériſtique. La tête eſt belle, mais ne rend point tout ce qu'on devroit attendre de la Déeſſe de la Jeuneſſe.

La *Douleur*, de M. *Gois*, eſt ſans contredit le plus beau morceau de Sculpture du Sallon. Pas un muscle dans cette figure qui ne travaille, pas un trait qui n'ajoute à l'expreſſion. Ce buſte eſt d'ailleurs d'un marbre d'une blancheur, d'un tranſparent exquis. Il eſt d'une beauté rare.

Son *Ariſtée déſeſpéré de la perte de ſes abeilles*, n'eſt pas ſans mérite. Il eſt couché ſur ſes ruches briſées, &c. La Sculpture ne peut rendre que médiocrement de pareils ſujets.

Je ne dois pas omettre *les deux Enfans* en plâtre pour une Chapelle, de M. *Mouchy*. Son *Repos d'un Berger* a de la ſimplicité, de la naïveté.

Il y a de très-belles choſes dans les gravures, Monſieur; mais comme elles ne ſont tirées pour la plupart que d'après des tableaux connus, je ne vous en détaillerai qu'un petit nombre. Cet art ſe ſoutient & ſe perfectionne de plus en plus chez nous. Il y a des eſtampes qui ont tout le feu, toute l'expreſſion des originaux.

M. *Cochin* a expoſé pluſieurs deſſins allégoriques ſur les Regnes des Rois de France. Ils ſont deſtinés à être gravés pour l'ornement de

la nouvelle édition de *l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France*, par M. le Préſident *Hénault.*

L'Eſtampe curieuſe, Monſieur, eſt celle de M. l'*Empereur*, repréſentant le portrait de M. *de Belloy*, ſujet allégorique, d'après le tableau de M. *Jollain*, Peintre du Roi.

La Ville de Calais préſente au génie de la Poéſie le médaillon de M. *de Belloy* pour être attaché à la pyramide de l'Immortalité. Sur la pyramide on voit un bas-relief, où le Roi *Edouard* eſt repréſenté condamnant à la mort *Euſtache de Saint-Pierre* & ſes généreux compagnons. Au bas eſt un enfant qui tient les clefs & les armes de la Ville, & près de lui un chien, ſymbole de la fidélité de ces vaillans Citoyens : on apperçoit dans le fond le Port de *Calais*. Vous jugez, Monſieur, que cette Allégorie eſt auſſi compliquée & d'un auſſi mauvais goût que le monſtre biſarre ſur lequel on s'eſt enthouſiaſmé quelque tems par mode.

Cette eſtampe, gravée ſous les ordres de M. le Duc de *Charoſt*, Gouverneur de *Calais*, ne fait honneur ni au génie de l'inventeur, ni à M. *de Belloy*, qui ne l'a pas méritée, ni au grand Seigneur qui a jugé à propos de faire accorder cette faveur précieuſe à M. *de Belloy*, & qui devroit être ménagée pour une occaſion plus importante.

On a de M. *Strange*, nouvel Agréé, *Abra-*

ham répudiant Agar ; *Esther devant Assuerus*, d'après *le Guerchin* ; *une Vierge & l'Enfant Jésus* ; *un Amour endormi*, d'après *le Guide.*

Il faut rendre justice au burin net, brillant & facile de ce Maître, qui d'ailleurs a beaucoup de chaleur.

M. *Demarteau*, nouvel Artiste qui se met sur les rangs, a exposé plusieurs excellentes gravures dans la maniere du crayon, d'après les dessins de Mrs. *Boucher*, *Cochin*, *Carle Vanloo*, *P. de Cortone* & le *Caravage.* Mais son Allégorie sur la vie de Monseigneur le *Dauphin* est détestable.

Il ne faut point omettre trois beaux dessins de M. *Beauvarlet*, destinés à être gravés. L'un est *Mercure & Aglaure* d'après *la Hire.* L'autre, une *Fête de Campagne* d'après *Teniers.* Le troisieme, *la Marchande de petits Amours* d'après M. *Vien.*

Concluons, Monsieur, de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire sur le Sallon, que la Peinture offre très-peu de beaux morceaux, surtout en histoire, & beaucoup de croûtes : la Sculpture, presque rien d'un grand beau, d'un faire admirable, mais peu de mauvaises choses & beaucoup de bonnes. Quant aux Estampes & aux Dessins, tout en est presque précieux & du premier mérite.

En fait de Peintres d'histoire, je ne vois que Mrs. *Doyen* & *Vien* sur lesquels on puisse fon-

der des efpérances folides & dejà confirmées. Encore le dernier manque-t-il de l'enthoufiafme propre à aller aux grandes chofes. M. *Hallé* eft à fon *non plus ultra.* Il a une maniere roide, dont il ne fe défera pas, un pinceau fec, qui ne peut rien exprimer de gracieux & de fublime. M. *Durameau* a de la force dans le deffin, de l'imagination, & peut aller loin s'il acquiert du coloris & plus de foupleffe dans fes attitudes. M. *Fragonnard* n'a rien donné cette année qui ajoute à l'idée qu'on en avoit conçue en 1765 d'après fon beau tableau de *Callirhoé.*

J'ai dejà appellé M. *de la Grenée*, l'*Albane* François; j'ai comparé M. *Loutherbourg* au *Berghem*; on retrouve le pinceau & le goût de *Vauvermans* dans M. *Cazanova.* Pour M. *Vernet*, il n'a de modele que lui-même. M. *le Prince* finge trop *Boucher*; M. *Baudouin* eft le la Fontaine de la Peinture; Mrs. *Machy* & *Robert* font fupérieurs pour les morceaux d'Architecture & de Perfpective. Nous excellons dans le Portrait par le nombre & la qualité de nos Maîtres; *la Tour* pour le Paftel, que voudroit égaler *Perronneau*; *Michel Vanloo* pour les tableaux hiftoriés. On aime la fraîcheur du coloris de *Roflin*, quoiqu'il n'attrape pas toujours les reffemblances. La beauté & la jeuneffe font rendues avec le plus grand éclat par M. *Drouais* le fils, au point que fes têtes

ont quelquefois un air d'émail qui provient d'un ton de couleur trop brillant.

On a de M. *Bellengé* des tableaux de fleurs, de fruits, de vases, rendus avec beaucoup de vérité.

Je suis fâché, Monsieur, de n'en pouvoir nommer davantage.

Tous nos Sculpteurs, au contraire, ont leur mérite spécifique. M. *le Moine* place bien les têtes de ses portraits; il donne de l'ampleur & de beaux contours aux bustes: il regne une sorte de magnificence dans son ciseau, proportionnée aux personnages qu'il représente. Il peint aussi le génie & les graces déliées, comme je l'ai remarqué.

M. *Allegrain* a un travail fini, une recherche nécessaire dans les ouvrages qu'il entreprend. Il paroît s'être livré surtout à peindre les contours souples des beaux corps de femmes.

Le ciseau plus grave de M. *Vassé* ne manque point aussi d'élégance quand il le faut.

M. *Pajou* a plus de feu; il est plus historique, & ses grouppes ont tous les détails pittoresques.

Le swelte, le beau goût de l'antique, un ciseau touchant & moëlleux distinguent M. *Caffieri*.

M. *Berruer* a de l'invention & paroît vouloir se livrer au grand.

M. *Gois* est plein d'expression & rend à

merveille tous les effets anatomiques des passions.

Enfin M. *Mouchy* a de la douceur dans son faire & de la simplicité dans son exécution.

Mrs. *Cochin*, *le Bas*, *Wille*, &c. & nos autres Graveurs sont trop connus pour rien ajouter sur leur compte.

Je suis, &c.

ANNÉE MDCCLXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Françoise, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1769.

Paris le 10 Septembre 1769.

Le Sallon de cette année, Monsieur, plus nombreux que le dernier, n'est pas à beaucoup près aussi riche, ou, pour mieux dire, il est très-médiocre, plusieurs de nos principaux Peintres n'y ayant rien exposé. M. *Pierre* nous renvoye au plafond de *Saint-Cloud*, auquel il travaille depuis plusieurs années, & qu'on voit actuellement. M. *Doyen*, dont la réputation a prodigieusement crû par son tableau de *Sainte Génevieve des Ardens*, est occupé aujourd'hui à réparer les peintures du Dôme des *Invalides*. M. *Fragonard*, ce jeune Artiste, qui avoit donné, il y a quatre ans, les plus grandes espérances pour le genre de l'histoire, dont les talens s'étoient peu développés au Sallon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carriere où il étoit entré, & qu'au lieu de travailler pour la gloire &

pour la poſtérité, il ſe contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs & dans les garde-robes. A la place de ces hommes célebres dont on regrette les ouvrages, a reparu un homme dont les talens font depuis quelque tems la plus grande ſenſation, & qu'on avoit redemandé avec tant d'ardeur, il y a deux ans, lorſque ſes démêlés avec l'Académie l'avoient fait exclure de l'expoſition. Vous le nommez avant moi, Monſieur, & à ces regrets univerſels vous reconnoiſſez M. *Greuze*. Mais ne prématurons point ce que j'ai à dire ſur ſon compte; ce Peintre viendra à ſon rang. Pour plus de commodité je vais ſuivre l'ordre du Tableau qui, comme vous ſavez, n'eſt pas toujours celui du mérite.

Je commence par M. *Boucher*, premier Peintre du Roi, ancien Directeur & Recteur. Il n'a expoſé qu'un ſeul tableau: il eſt d'une aſſez grande étendue: il repréſente une *Marche de Bohémiens*, ou *Caravanne*, dans le goût de *Benedette di Caſtiglione*, à ce qu'il prétend. Vous ſavez que notre Artiſte eſt renommé, pour la correction de ſon deſſin, pour les graces de ſon pinceau; voué particuliérement aux Bergeries, ſon défaut eſt d'ajouter trop de fineſſe & d'eſprit à ſes phyſionomies: c'eſt le *Fontenelle* de la Peinture. Jugez s'il étoit propre à nous rendre des Bohémiens. Envain a-t-il voulu donner de la force à ſa touche,

tous ſes minois ſont à la françoiſe & ne ſont nullement dans le coſthume étranger. Ce défaut n'eſt rien en comparaiſon du manque d'ordonnance dans ſa compoſition, & de la confuſion générale qui de tous ſes grouppes forme un monceau d'hommes, d'animaux, de femmes, de marchandiſes, où l'œil ne peut rien débrouiller. D'ailleurs nulle intelligence de clair-obſcur, point de repos: auſſi toutes les couleurs ſe confondent & s'excluent réciproquement & ne préſentent au Spectateur qu'un nuage blanchâtre. Enſorte que ce tableau, Monſieur, eſt un des plus médiocres du Sallon.

M. *Michel Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, Directeur de l'Ecole Royale des Eleves protégés, & ſucceſſeur en cette partie du fameux *Carle Vanloo*, lui eſt bien inférieur dans le reſte. Il a donné cinq Tableaux, outre pluſieurs portraits. Le premier repréſente M. le Marquis & Madame la Marquiſe de *Marigny*. Celle-ci eſt à ſa toilette & ſemble ſe détourner pour écouter ſon mari & lui répondre. Il tient un bâton à la main, & l'on prétend que l'intention du Peintre eſt de le repréſenter partant pour la campagne, prenant congé de ſa moitié & lui confiant l'adminiſtration de ſa maiſon. Tout cela n'eſt point exprimé ſur les phyſionomies. On diroit que M. de *Marigny* querelle ſa femme & que

celle-ci s'excuſe; voilà ce que l'on en peut interpréter. Du reſte, le premier eſt très-reſſemblant, & l'autre n'eſt rien moins que jolie. Auſſi eſt-elle abſolument manquée. *Une Allemande jouant de la Harpe*; *une Eſpagnole pinçant la Guitarre* ſont deux tableaux qui ne contraſtent pas aſſez. Le coſthume national devoit être encore plus varié par les caracteres de tête des actrices & des auditeurs, que par les habillemens. Tous deux ſont d'une froideur monotone, & les étoffes même, quoique d'une vérité abſolue, manquent de la vérité locale, eſſentielle à la fidélité du Peintre hiſtorien. Son *éducation de l'Amour* n'a aucune expreſſion. Il y en a davantage dans ſa *Femme repréſentant l'étude*. On y trouve une touche large & vigoureuſe; mais ce tableau ne rend pas, à beaucoup près, tout ce qu'il devroit rendre.

Le gros du Public rit en général en voyant les deux tableaux de M. *Jeaurat*, dont l'un repréſente ce qu'il appelle ſon *Preſſoir de Bourgogne*, & l'autre, *une Veillée de Payſannes du même Canton*. Il y a des détails amuſans, de la gaieté, de la vérité dans ces deux morceaux : mais ils ne ſont pas aſſez empâtés, & manquent abſolument de relief. Sa *Femme convaleſcente* a plutôt l'air d'une moribonde. Elle fait détourner les yeux au Spectateur.

Les Amateurs ne peuvent que louer M. *Hallé* de réſiſter conſtamment à la frivolité du ſiecle & de ſuivre l'impulſion de ſon génie, qui le porte aux grandes choſes, aux ouvrages d'une riche & vaſte compoſition. Il nous offre aujourd'hui un Tableau de 15 pieds de long ſur 10 pieds de haut, deſtiné à être exécuté en tapiſſerie aux Gobelins. Le ſujet eſt *Achille reconnu à la Cour de Deïdamie, par le choix qu'il avoit fait des armes qu'Ulyſſe avoit mêlées avec des bijoux de femmes, à deſſein de le découvrir.* On y compte environ vingt-cinq figures. Tous les plans de cette magnifique ordonnance y ſont bien développés. En général, ce Peintre a beaucoup d'ordre dans ſon ſujet, en fait embraſſer l'enſemble & le maîtriſer. Il entend à merveille la perſpective & fait promener le Spectateur à travers ſes grouppes. L'architecture, les richeſſes de détail n'échappent pas à ſon pinceau, mais il ne manie pas de même les paſſions. *Achille* a l'air d'un furieux, & non cette ardeur noble dont il devroit être animé. La figure d'*Ulyſſe* manque de cette fineſſe qui fait ſon caractere, ſurtout ici. La Reine n'a pas ce tendre intérêt, cette émotion vive qu'elle devroit éprouver à la vue d'*Achille*. D'ailleurs les figures ſont trop petites pour la machine. Malgré ces défauts, cette hiſtoire attache & occupe, & ſera encore plus amuſante en tapiſſerie, lorſque

l'aiguille aura donné plus de vérité aux couleurs & plus de jeu aux figures.

L'Inauguration de la Statue équestre du Roi est un tableau de M. *Vien*, qui fixe d'abord l'attention en entrant au Sallon. Il a 14 pieds 6 pouces de large sur 10 pieds de haut. Il est destiné pour l'hôtel de Ville de *Paris*, & delà l'Auteur s'est cru obligé de tout sacrifier aux objets du premier plan, qu'il a voulu rendre de grandeur naturelle pour en faire autant de portraits qui pussent frapper les yeux du public. Mais premierement aucun de ces Portraits n'est ressemblant, tous ces personnages sont mal à cheval, & l'on estime qu'il auroit dû renoncer à cette vérité, peut-être de costhume, en faveur de la noblesse du sujet. En second lieu, toutes les têtes sont également éclairées. Il s'excuse sur ce qu'aucun de Messieurs les Echevins n'a voulu rester dans la demi-teinte. Ils auroient plutôt dû se plaindre de l'air benêt ou stupide qu'on a donné à leurs figures. En troisieme lieu, jamais on n'a représenté de spectacle sans spectateurs. Et tout le Peuple de Paris se trouve figuré ici par deux Savoyards qui se battent pour de l'argent qu'on a jetté. Ce grouppe est pourtant le meilleur du tableau, & un autre enfant qui se glisse à travers les jambes des chevaux, est d'une invention savante & hardie. On a critiqué aussi le premier Cavalier de la marche,

qui, en détournant, femble porter fur une colonne du bâtiment; ce qui indique que M. *Vien* n'avoit pas affez digéré fon plan & qu'il n'étoit pas maître de fon efpace. Du refte, on fait que l'Auteur a un coloris fage & agréable, un pinceau doux & moëlleux, qualités qu'il a été maître de développer dans cette compofition dénuée de toutes paffions.

On eft bien dédommagé de ce grand fujet froid & ennuyeux en jettant les yeux fur les fujets galans de M. *de la Grenée*, qui, placés au deffous, femblent faits pour ranimer le public. Ce Peintre, toujours fécond, a enrichi le Sallon cette année de quinze tableaux, dont dix roulent fur différens fujets de la fable, très-fufceptibles d'être embellis par une imagination voluptueufe. Des furprifes, des fuites, des défertions, des jouiffances; tout cela eft du reffort de notre Artifte, & il le rend ordinairement à merveille. On lui reproche cependant dans prefque tous ces morceaux d'avoir introduit un petit Amour, tantôt du côté de l'amant, tantôt du côté de l'amante, comme fi cet être moral & allégorique pouvoit cadrer avec un fujet hiftorique, quoique de la fable. C'eft fur la figure de fes perfonnages qu'il faut peindre la paffion, difent les connoiffeurs, & non par une petite figure poftiche qui gêne la compofition, donne à tous ces tableaux un air monotone & refroidit le fpecta-

teur. En général, l'Artiſte en queſtion excelle par les graces des attitudes, la ſuavité du pinceau, par des chairs animées, mais qu'il ne ſait pas aſſez rafraîchir dans les perſonnages tranquilles; ce qui donne un ton rougeâtre à preſque tous ſes ouvrages. C'eſt ce qu'on trouve ſurtout dans ſon grand Tableau de *Cérès enſeignant l'agriculture au Roi Triptolême, dont elle nourriſſoit le fils de ſon propre lait.* Tableau de 9 pieds & demi de haut, ſur plus de 7 pieds de large, & deſtiné à décorer la Salle à manger du nouveau Pavillon de *Trianon.* Il eſt vrai que la ſcene de l'action étant la campagne, & le tems celui de la moiſſon; le moment, le midi du jour, toute la nature doit être embraſée alors. Mais ce tableau reſſemble plus à une conflagration générale, qu'à cette teinte animée qui, en réchauffant les objets, ne leur ôte pas leur couleur naturelle. Le grand & vrai défaut de cette compoſition eſt dans le choix & l'expreſſion de la fable. *Triptolême* a une faucille à la main; les gerbes ſont faites; il ſemble s'adreſſer à *Cérès* pour lui annoncer qu'il vient d'exécuter ſes inſtructions & lui en demande ſur le reſte. Tout cela ſe ſuppoſe; du reſte, on ne voit point ce que lui dit la Déeſſe, & l'action eſt abſolument paſſive, défaut de génie dans le compoſiteur. Les morceaux de détail ſont aſſez bien rendus; les gerbes, les épis d'une grande vérité, &c.

M. *de la Grenée* a traité auſſi trois ſujets de dévotion: *La Vierge aux Anges* ; *le Bain de l'Enfant Jéſus* ; *la Vierge faiſant jouer l'Enfant Jéſus, & le petit Saint-Jean avec un mouton.* On a trouvé le ſecond ſujet indécent, digne des ſiecles barbares & de l'ignorance des Peintres Flamands. L'Enfant Jéſus qui montre ſon derriere, a fait rire les impies & révolté les dévots. Le troiſieme a paru vrai, mais peu convenable en ce ſiecle, où il ne faut point trop humaniſer la Divinité. A ne regarder ces jolis morceaux que comme Peintre, ils ſont doux & rians. M. *de la Grenée* paroît pénétré de ſon *Albane*, & prendre pour modele ce nourriſſon des Graces.

Ce n'eſt point dégrader la majeſté de l'hiſtoire, que de mettre au rang de ſes ſujets le portrait en pied du Roi de Pruſſe, par M. *Amedée Vanloo.* Ce Héros eſt un germe ſi fécond pour elle, qu'il lui appartient tout entier. Il eſt repréſenté debout, la main appuyée ſur ſon fauteuil. On le reconnoît aux couronnes de Pruſſe dont eſt parſemé le manteau Royal jetté derriere lui, mais encore mieux à ſon vêtement ſimple & guerrier. Il a pourtant la tête nue. On voudroit que l'Artiſte, non content de rendre le martial de la figure, le feu des yeux, la nobleſſe & l'impoſant du maintien, eût mis ce Monarque dans quelque attitude qui caractériſât ſes fonctions & fît con-

noſtre ſon ame toute entiere. C'eſt cette omiſſion qui, ſans doute, a donné lieu au quatrain ſuivant, qu'un admirateur de ce Prince écrivit ſur ſes tablettes, dans un accès d'humeur:

Eſt-ce-là Frédéric, l'amour de ſon Royaume,
Et de ſes ennemis l'effroi?
J'y vois ſes traits, ſon port, un beau Prince, un fier homme;
Mais ce n'eſt qu'à l'hiſtoire à nous peindre le Roi.

Je trouve parmi les Conſeillers, M. *Chardin*, renommé dans ſon genre pour une imitation naïve & ſavante à la fois de la nature muette. Son Tableau des *Attributs des Arts & des Récompenſes qui leur ſont accordées*, répétition avec quelques changemens, du même ſujet exécuté pour l'Impératrice des Ruſſies, peu frappant aux yeux du gros du public, eſt regardé par certains connoiſſeurs comme un morceau diſtingué par un coloris vigoureux & tranſparent, & par une intelligence ſupérieure du clair-obſcur qui leur fait illuſion. Quelques tableaux de fruits, de gibier; d'autres repréſentant des bas-reliefs; une *femme qui revient du marché*, ſont d'une vérité plus à la portée de tout le monde, & ſe font conſidérer davantage, quoique d'un mérite bien inférieur.

Nommer M. *Vernet*, c'eſt en avoir fait l'éloge. Ses ouvrages, répandus dans les deux mondes, ont étendu ſa réputation auſſi loin

qu'il eſt poſſible à un mortel d'atteindre. Il n'a rien offert de bien nouveau cette année. On retrouve même des morceaux déjà connus de lui, & toujours curieux, toujours admirables. Les connoiſſeurs ſavent très-mauvais gré à M. de la *Borde*, l'ex-banquier de la Cour, de ne pas vouloir laiſſer expoſer au public les tableaux que ce grand Maître a compoſés pour la galerie du ſuperbe château de *la Ferté*, appartenant à ce financier. Il auroit dû ſavoir que la vraie magnificence eſt de communiquer ſes richeſſes, comme l'art de jouir de ſes tréſors eſt de les répandre à propos. Je reviens à M. *Vernet*, dont je ne puis quitter les Marines & les Payſages, ſans vous citer un trait qui vaut toutes les louanges poſſibles. Dans le tems que ce grand Maître prenoit les vues de nos Ports, un manœuvre dit à un autre qu'il feroit bien aiſe de voir les ouvrages d'un Peintre auſſi renommé: *Que verras-tu*, lui dit ſon camarade, *tout ce que tu vois ici?*

On ne peut parler de M. *Vernet* ſans ſonger à M. *Louthcrbourg*, ſon digne émule. Déjà pluſieurs connoiſſeurs lui font partager la Couronne du premier. Quelle abondance! quel feu! quelle énergie dans 16 tableaux que nous avons eus de lui! Il n'en eſt aucun qui ne mérite des éloges. Tantôt c'eſt un Artiſte ſavant, qui rend les vapeurs de l'air, les divers effets du Soleil & la dégradation des lointains

tains avec toute la magie qu'on admire dans *Claude le Lorrain*. Tantôt c'eſt un *Salvator Roſe*, qui donne à ſes figures une touche libre & ſpirituelle, des attitudes agréables & pleines de goût. Ici c'eſt un Poëte, dont l'imagination exaltée par un enthouſiaſme divin ſemble atteindre à la ſublimité du *Pouſſin* & exprimer toute l'horreur des élémens conjurés. Là, c'eſt un *Berghem*, c'eſt un *Wouvermans* qui ſe plaît à détailler la nature dans ſon repos, & à délaſſer ſes ſpectateurs fatigués, pour ainſi dire, d'avoir parcouru tant de ſcenes pleines d'action, de mouvement & de vie. Son tableau de *la grande Tempête*, avec un coup de tonnerre: *des Bergers avec un troupeau, pourſuivis par des maraudeurs*: Ses *deux Amis, qui font un goûter au retour de la chaſſe*; & ſon *Départ pour la chaſſe au vol*, ſont ſes compoſitions le plus généralement goûtées; mais il y a d'excellentes choſes dans toutes, juſques dans ſes *Pélerins d'Emmaüs* qu'on critique fort. Il devoit éviter de prendre un ſujet porté à ſon plus grand effet par *Paul Veroneſe*. En-vain, afin de le réduire à ſon genre, a-t-il traité en payſage un morceau hiſtorique réſervé pour une verve ſublime: *Jéſus-Chriſt* ſe promenant avec deux autres voyageurs ne forme plus qu'un grouppe ordinaire, & l'action eſt trop commune pour attirer la principale attention du ſpectateur, qui ſe partage

entre tous les acceſſoires du tableau & les perſonnages, ou plutôt ceux-ci ne ſont eux-mêmes qu'acceſſoires dans un ſpectacle de la campagne, où ils ne ſont placés que pour l'enrichir & en varier la décoration. Cette critique, Monſieur, m'a paru très-ſenſée, & il eſt ſurprenant que M. *Loutherbourg* s'y ſoit expoſé.

Aux deux grands Artiſtes dont je viens de parler, on peut joindre M. de *Cazanove*, qui s'élevant ordinairement juſqu'au genre le plus ſublime de l'hiſtoire, s'en eſt tenu cette année aux ſujets de chaſſe & de payſage. Vous connoiſſez, Monſieur, le brillant & la chaleur de ſon coloris. Il n'a point dégénéré, & le Peintre ſemble l'avoir monté ſur le ton le plus haut & le plus harmonieux.

Après vous avoir annoncé les ouvrages de ces hommes étonnans, le moyen de vous rien dire des payſages de M. *Milet Francisque*, de M. *Antoine le Bel*, de M. *Juliart*? Ce ſont des pieces de comparaiſon, qui ne peuvent que perdre infiniment & relever le mérite des premieres. Je me réſerve à vous rendre compte dans ma Lettre ſuivante du reſte de nos Artiſtes, & ſurtout de Mrs. *Robert* & *Greuze*, qui excellent ſans contredit & fourniſſent matiere à de nouveaux éloges.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1769.

Paris le 20 Septembre 1769.

La multitude de Portraits, Monsieur, qui se présentent de toutes parts à mes yeux, m'oblige malgré moi d'en parler à présent, & de traiter cette matiere aride & monotone que j'avois réservée pour la fin. Envain le Public se plaint depuis longtems de cette foule obscure de bourgeois qu'on lui fait passer sans cesse en revue. La facilité du genre, l'utilité qu'il procure & la vanité de tous ces petits personnages encouragent nos Artistes naissans, gâtent même ceux que des talens plus distingués pourroient couvrir d'une gloire durable & font du bel Art de la Peinture une espece de métier qui rapproche souvent le Peintre de génie & le Peintre médiocre. Graces au malheureux goût du siecle, le Sallon ne sera plus insensiblement qu'une galerie de portraits. Ils occupent près d'un grand tiers de celui-ci! Encore si l'on ne nous offroit que des hommes importans par leur état ou par leur célébrité, ou de jolies femmes du moins, ou de ces têtes remarquables par de grands caracteres, &

qu'on appelle *têtes à médailles*, en termes de l'art. Mais que nous importe de connoître Madame *Guesnon de Ponneuil*, Madame *Journu* la mere, M. *Darcy*, M. *le Normand du Coudray*, Mlle. *Gougy*, *M. Couturier* ancien Notaire, Madame *Couturier*, M. l'Abbé *Jourdans*, &c? Les noms ne flattent pas plus les oreilles que les figures ne plaisent aux yeux. Permettez-moi, Monsieur, ce moment d'humeur par l'indignation générale de voir vingt têtes plattes & ignobles occuper des places réservées à ces têtes précieuses, l'amour, les délices ou l'admiration de la France. Au reste, le sujet du Peintre ne diminue pas le mérite de son travail. On ne vante pas moins, par exemple, dans les têtes de M. *de la Tour*, le Roi du pastel, la beauté, le précieux fini de son *faire*, le grénu moëlleux de ses chairs, qui en découvrant les pores presqu'imperceptibles de la peau, ne lui ôte rien de son uni, de son velouté. Ce genre de perfection le distingue infiniment du pastel crû, dur, rembruni de M. *Peronneau*, dont les portraits à l'huile ont aussi un caractere de rudesse qui doit l'exclure à jamais de peindre les Graces, mais le rend très propre à tracer les rides de la vieillesse, la peau tannée d'une paysanne, ou la morgue d'un Turcaret. M. *Valade* a plus d'aménité dans sa touche, & sans allier aussi entierement que le premier Maître que nous venons de nom-

mer, l'agrément & la vigueur, il a une grande vérité. Le Public a nommé sur le champ M. le Duc de *Noailles* sur son Portrait, le meilleur des trois tableaux de ce Peintre.

M. *Roslin* se remarque de plus en plus par la richesse & l'ondoyant de ses étoffes. Le portrait de M. l'Archevêque de *Rheims*, Grand Aumônier de France, est saillant. La ressemblance austere de la figure & les détails des vêtemens attirent tour-à-tour les connoisseurs. Le feu qui sort des yeux du Prélat rend à merveille ce zele brûlant de la Maison du Seigneur dont, sans doute, il est dévoré & qui répand sur le reste du visage la maigreur & la maccértion. On retrouve dans le tableau représentant M. *Bertin*, Ministre, la mansuétude de son caractere & la tranquillité de son ame. *Une Dame appuyée sur son clavecin*, ayant son mari près d'elle & son beau-frere, M. le Chevalier *Gennings*, forme un grouppe historié d'une grande magnificence. Le velours ponceau de l'habit du Chevalier, inviteroit à le toucher, s'il étoit à la portée de la main.

Le pinceau de M. *Drouais* s'est exercé cette année sur les Graces mêmes en la personne de S. A. S. Madame la Princesse *Josephine de Carignan*. Il paroît avoir mieux réussi dans celui-là que dans celui de Madame la Comtesse *Dubarri*, qu'il a rendue sous les habillemens d'homme & de femme. Ceux qui ont l'hon-

neur de la connoître, trouvent que bien loin de la flatter, comme c'eſt l'uſage, il ne l'a pas rendue dans toute la vérité de ſes charmes. Des deux côtés il lui donne également un regard minaudier, appellé par les Petits-Maîtres *regard en couliſſe*, qui n'eſt point du tout celui de cette Dame, très-net, très-franc, très-ouvert. Du reſte, le Public eſt partagé ſur les deux figures, auxquelles on a fait le grand reproche de ne pas ſe reſſembler. Madame *Dubarri*, en femme, eſt peinte en blanc, avec une guirlande de fleurs. En homme elle eſt en eſpece d'habit de *Gilles*, la chemiſe décolletée. Les femmes aiment mieux, en général, ce portrait-ci: l'autre plaît davantage aux hommes, ce qui a donné lieu aux vers ſuivans:

Sur ton double portrait, le ſpectateur perplexe,
Charmante *Dubarri*, veut t'admirer partout;
A ſes yeux changes-tu de ſexe,
Il ne fait que changer de goût:
S'il te voit en femme, dans l'ame,
D'être homme il ſent tout le plaiſir:
Tu deviens homme, & d'être femme
Soudain il auroit le deſir.

M. *Dupleſſis* donne beaucoup de chaleur & d'expreſſion à ſes portraits. M. l'Abbé *Arnauld*, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, eſt parlant. Il a rendu Me. *Ger-*

bier dans toute la nobleſſe de ſa phyſionomie. M. le *Ras-de-Michel* eſt remarquable par le fané d'une tête de près de cent ans, dont toute la vie n'eſt plus que dans les yeux encore pétillans de feu. Une pareille figure quelconque eſt intéreſſante pour l'humanité en général, & les détails en ſont curieux pour les connoiſſeurs. Mais, pourquoi avoir peint en peignoir comme un petit-maître, un vieillard caduc qui ne doit plus s'occuper de toilette? C'eſt manquer aux bienſéances pittoresques.

M. *Hallé*, qui paroît ſe vouer à la miniature, reproduit à nos regards les Enfans de France. Ces trois têtes, outre le léché de l'art, ont toute la vérité des grands tableaux. Mais on eſt fâché de voir réduire en petit ces Princes illuſtres qu'on ne ſauroit montrer à trop de Spectateurs à la fois, & dont le peuple avide ſe diſpute ſans ceſſe le coup d'œil.

Je ne puis mieux finir cet article, Monſieur, qu'en vous rendant compte des deux portraits en tapiſſerie du *Roi* & de la *Reine*. Ces morceaux, le premier d'après M. *Vanloo*, le ſecond d'après feu M. *Nattier*, ont été travaillés à la manufacture royale des Gobelins, ſous la conduite de M. *Cozette*, l'un des Entrepreneurs de cette Manufacture. Celui de la Reine a été exécuté par M. ſon fils. Ils ſont deſtinés à être placés dans la Salle du

Conſeil de l'Ecole royale militaire, & ont trois pieds de haut ſur deux pieds ſix pouces de large. Ces deux Chefs-d'œuvre nous appartiennent, & c'eſt ce qu'aucune nation ne peut nous diſputer. Le portrait de la *Reine* ſurtout eſt d'une reſſemblance que le paſtel, l'huile & tous les autres procédés de l'art ne ſauroient atteindre : ajoutez-y une vérité plus parfaite des étoffes. On reproche à l'auteur du Portrait du *Roi* d'avoir trop rembruni ſon fonds. Mais en tout, ces ouvrages ſont admirables, & étonneront la poſtérité la plus reculée.

Après cette excurſion je reviens, Monſieur, au reſte des tableaux. Je tombe ſur *deux Servantes Saxonnes*, écloſes ſous le pinceau de M. *Hutin*, Académicien, Directeur de l'Académie de Peinture de S. A. S. Mgr. l'Electeur de *Saxe*. Toute la Nature eſt du reſſort de cet Art, ainſi que de celui de la Poéſie; mais le goût du compoſiteur le porte ordinairement à ſaiſir le noble & le beau qui ſe trouvent dans tous les genres. Aſſurément *deux Servantes Saxonnes* ne peuvent exciter aucune ſenſation, pas même la curioſité, & le coſthume national n'y eſt pas aſſez frappant pour mériter l'attention du Spectateur. Ce choix & ſon exécution ne donnent qu'une idée mesquine de l'Académie à laquelle préſide M. *Hutin*.

M. *Le Prince* continue à nous faire paſſer

en

en revue toute la Nation *Ruſſe*. Entre cinq tableaux qu'il a expoſés, on diſtingue un *Cabak, ou eſpece de Guinguette des environs de Moſcou*, où, dit l'Auteur, la ſituation de cette grande Ville préſente ſouvent la variété de Nations & d'ajuſtemens que l'on peut remarquer dans ce Tableau. Quoi qu'il ſoit du fait, que bien des gens révoquent en doute, ſi l'Artiſte a exécuté en imagination cette réalité qu'on lui conteſte, les détails immenſes de cette collection font honneur à ſa patience, & la gaieté qui y eſt répandue, fixe agréablement les yeux des paſſans.

Cet Artiſte eſt plus original encore par un procédé particulier, dont il s'eſt ſervi pour graver vingt-neuf eſtampes à l'imitation du lavis, & que, malgré les ſuccès de pluſieurs de ſes Confreres, l'Académie a jugé ſupérieur aux autres par la facilité, la promptitude de l'exécution & la juſteſſe de l'imitation du lavis, ſoit au biſtre, ſoit à l'encre de la Chine.

Entre les différens petits tableaux à gouaſſe de M. *Baudouin*, le Public ſe porte en foule vers le *Modele honnête*, qui, malgré pluſieurs défauts de bon ſens, excite l'intérêt du ſpectateur. C'eſt, Monſieur, une jeune fille toute nue, d'une part entre les bras d'une femme, tandis qu'un Peintre devant ſon chevalet ſemble en eſquiſſer les traits ſur la toile. Au haut eſt écrit : *Quid non cogit egeſtas?* On deman-

de, 1o. Comment concilier la réſiſtance du modele avec l'ouvrage déjà commencé ſur la toile, qui annonce pluſieurs heures de ſéance? 2o. Quel rôle fait la vieille, qui embraſſe & ſerre la jeune perſonne? Eſt-ce une matrône qui la force au rôle qui ſemble lui répugner; eſt-ce ſa mere qui la ſurprend, au contraire, dans cette attitude, & voudroit la dérober à ce métier infâme? L'humeur qu'on découvre dans les replis de cette figure ignoble, annonce-t-elle ſa douleur de trouver ſa fille en pareille poſture? Ou l'Auteur a-t-il voulu rendre une femme méchante, fâchée que ſa pupille ne ſe prête pas à ſes vues? Enfin qui concerne la deviſe? Eſt-ce la mere, eſt-ce la fille? Les regarde-t-elle toutes deux? Nouvel embarras. C'eſt le défaut général de cet Artiſte, qui pour vouloir mettre trop d'eſprit dans ſes compoſitions, eſt ſouvent obſcur. D'ailleurs, que ſignifie un tableau, ainſi qu'on l'a déjà obſervé il y a deux ans, auquel il faut un mot, comme à une énigme?

Des amateurs, Monſieur, aiment le déſordre d'un Cabinet de M. *de la Porte*, les Tableaux de fruits & de fleurs de M. *Bellengé*; mais je ne fais pas grand cas du génie concentré dans la nature inanimée. M *Guerin* donne plus de vie à ce qu'il fait; je trouve une compoſition gaie & du coloris dans ſon *Concert* & d'autres petits ſujets de fantaiſie; mais qu'entend-il par ſon

jeune homme qui converſe avec une jeune Demoiſelſe ſur les Sciences? Quel ſujet! Que peut-il rendre? Il faut le renvoyer au nombre des énigmes pittoresques dont fourmille le Sallon.

Je ne vois rien du fameux *Machy*, mais M. *Robert* nous en conſole. Cet Artiſte étonnant orne aujourd'hui le Sallon d'un nombre conſidérable de Tableaux. Ici ce ſont de magnifiques édifices enrichis de tous les détails poſſibles. Là, des ruines effrayantes atteſtent trop bien les injures & les dégradations du tems deſtructeur. Coulent enſuite des eaux tranſparentes, dont l'œil perce le criſtal. Plus loin, s'ouvre une grotte profonde, où le Spectateur ſemble craindre de pénétrer. Partout, une grande vérité, une entente admirable de la perſpective, des reliefs, des lointains à perte de vue. Le pinceau de l'auteur paroît ſe jouer à travers toutes ces maſſes: l'amateur s'y promene, s'y égare & ſe retrouve tour-à-tour.

Je reviens à l'hiſtoire, Monſieur, & verſe en paſſant des fleurs ſur le tombeau de M. *Amand*, enlevé cette année au commencement de ſa carriere. On a expoſé ſon morceau de réception à l'Académie. Le ſujet eſt *Magon, frere d'Annibal, après la bataille de Cannes demandant de nouveaux ſecours au Sénat de Carthage.* L'ordonnance en eſt bien entendue & dans le genie des grands Maîtres. La

figure principale a du caractere, de la noblesse, de l'éloquence. Le Sénat paroît frappé de son discours & rêver aux moyens d'y répondre. Un personnage accessoire répand un grand vase rempli des anneaux des Chevaliers Romains tués dans le combat, & *Magon* foule aux pieds l'Aigle Romaine. Pensée sublime, mais répétition de celle de *Sebastien Slodtz*, rendue en Sculpture par l'*Annibal* des Tuilleries, & que notre Auteur a eu le bon goût de s'approprier.

La naissance de Vénus, par M. *Briard*, est d'une composition seche, & n'a pas ce coloris vif, brillant, aërien, nécessaire à un pareil sujet. On a loué dans sa *mort d'Adonis*, la pensée de faire poursuivre le sanglier, auteur de ce meurtre, par les Amours armés de lances. Pensée forcée, puérile, plus ingénieuse que vraie. M. *Brenet* est tombé dans un pareil défaut, en représentant le Tems sous la figure d'un génie ou d'un enfant, pas plus gros qu'un Amour. Il a voulu donner de neuf & s'est jetté dans le ridicule.

L'Adonis, changé en Anémone par Vénus, fait honneur à la sensibilité de M. *l'Epicié*. La figure de la Déesse est intéressante & invite le Spectateur à la plaindre. Il y a beaucoup de souplesse, de délicatesse dans la maniere dont elle soutient la tête défaillante de son amant & cherche à la faire reposer mollement sur

ſon bras. On n'admire pas également *le Centaure Chiron*, du même Auteur, *inſtruiſant Achille dans la Muſique.* Le premier n'a pas une peau aſſez baſanée, ou plutôt un cuir aſſez tanné. D'ailleurs, il eſt dans une attitude forcée, & l'on ne peut plus mal deſſiné. C'eſt une figure eſtropiée.

M. *Taraval*, dans ſon *Triomphe de Bacchus* paroît avoir voulu rendre exactement le Dieu du vin; c'eſt-à-dire un perſonnage ventru, ſans dignité & ſans ces graces ſéduiſantes qu'il déployoit à *Naxos.* En ce cas, il ne falloit pas lui donner une compagne; perſonnage ſuperflu dans ce ſpectacle, & dont les appas groſſiers dégradent la compoſition; ou plutôt il falloit renvoyer ce Tableau à la taverne & en faire un plus noble, plus relevé, pour ſervir de décoration à la *galerie d'Apollon au Louvre*, lieu auquel il eſt deſtiné. Sa *Baigneuſe* eſt ſans contredit le meilleur de ſes tableaux. Elle eſt peinte avec facilité, &, comme diſent les gens du métier, *d'une ſeule palette.*

J'avois promis, Monſieur, de parler de Monſieur *Greuze* cette fois; mais l'abondance des matieres m'oblige de le renvoyer pour ma troiſieme lettre. Cet Artiſte mérite un article à part. Je finis rapidement ceux des autres Peintres.

M. *Huet*, qui s'eſt voué particulierement aux animaux, charme la multitude par *un Do-*

gue ſe jettant ſur des Oyes, par un *Renard dans un Poulailler*, &c. Cela prouve, Monſieur, qu'il y a de la vérité dans ces Tableaux, que critiquent pourtant les gens de l'Art, car que ne critique-t-on pas? On trouve le dogue trop outré; que les poules reſſemblent à des chauve-ſouris.

M. *Jollain* eſt toujours agréable, par un coloris ſéduiſant, par un beau choix de figures. Son grand Tableau du *Réfuge* mérite quelque détail. Il repréſente *Eliſabeth de Ranſin*, fondatrice de l'Inſtitut de *Notre-Dame* du réfuge des vierges & filles pénitentes de l'Ordre de *St. Auguſtin*, avec ſes trois filles, implorant l'interceſſion de la *Vierge* pour le pardon des filles pénitentes. La *Vierge* offre leur répentir au *Pere Eternel*, qui arrête *l'Ange exterminateur* prêt à les punir. Une des filles de la fondatrice préſente l'habit de l'Ordre aux filles répenties. Ce Tableau, de 12 pieds de haut ſur 6 pieds 6 pouces de large, a du deſſin, de l'exécution & de l'intelligence. Les figures principales en ſont très-belles. Des plaiſans ont prétendu que c'eſt à la *Magdelaine*, & non à la Vierge, que devoit s'adreſſer la Dame de *Ranſin*. Le *Pere Eternel* a l'air encore courroucé, & l'*Ange exterminateur* n'a pas ce terrible qui doit le caractériſer; deux autres critiques, dont il eſt difficile de garantir l'auteur, plus propre pour les ſujets galans.

Je ne trouve dans tout le reſte, Monſieur, qu'un très-beau *Chriſt* de M. de *Beaufort*, deſtiné pour la Salle de la Compagnie des Indes à *Pondicheri*. Il repréſente *Jéſus-Chriſt expirant ſur la Croix, & les ſaintes femmes occupées à ſecourir la ſainte Vierge qui s'évanouït.* Par ces détails, l'Auteur a ſçu donner un air de nouveauté à ce ſujet déjà manié & remanié par les grands Maîtres, & par les faiſeurs de croûtes de toute eſpece.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Meſſieurs de l'Académie Royale, expoſées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1769.

Paris le 28 Septembre 1769.

VOUS avez entendu parler, Monſieur, du différend de M. *Greuze* avec l'Académie de Peinture: vous avez ſçu comment, agréé depuis pluſieurs années, il avoit toujours différé de préſenter ſon tableau de réception, & étoit tombé enfin dans les délais fatals, après leſquels il étoit dans le cas d'être exclus pour jamais. L'Académie, ſoit par égard pour les talens de cet Agréé, ſoit par reſpect pour le public, dont il s'étoit concilié de plus en plus l'admiration & l'amour, ſoit par honte pour

elle-même, de répudier de ſon ſein un Membre de ce mérite & d'une auſſi grande célébrité, avoit ſuſpendu depuis pluſieurs années la peine comminatoire; elle avoit fait prier, ſolliciter, preſſer cet Artiſte de ſatisfaire aux Réglemens. On prétend que celui-ci avoit reçu cette invitation avec beaucoup de hauteur & de mépris; que ſe prévalant du ſuffrage & du goût décidé du public en ſa faveur, il n'avoit tenu aucun compte des exhortations, des prieres, des ſupplications de ſes confreres, & provoqué lui-même par une pareille conduite l'indignation de ſa Compagnie qui l'avoit empêché de rien expoſer en 1767.

M. *Greuze*, frappé de cette interdiction, a conçu combien elle lui pourroit être funeſte; que privé par cette défenſe du véritable moyen, non-ſeulement d'étendre ſa réputation avec rapidité, mais même de la conſerver, en ramenant ſans ceſſe les yeux du Public ſur ſes ouvrages, il courroit riſque de rentrer bientôt dans l'obſcurité dont il étoit ſorti avec tant d'éclat. Il s'eſt hâté de ſatisfaire à ce qu'on exigeoit de lui, & a préſenté ſon Tableau de réception à l'Académie, en demandant une place de Peintre d'Hiſtoire. C'eſt ce Tableau expoſé au Sallon, dont je vais d'abord vous parler, Monſieur. Vous ſaurez avant, que l'Académie uſant envers cet Artiſte d'une ſévérité trop juſtement méritée, n'a

point jugé que l'Auteur, ſur un Chef-d'œuvre auſſi médiocre, fût digne d'être reçu *Peintre d'Hiſtoire*, & que, par grace ſpéciale, il a été ſeulement reçu *Peintre de genre*.

Le ſujet du Tableau en queſtion eſt expoſé ainſi par l'auteur lui-même dans le livre des Explications, &c. *L'Empereur Sévere reproche à Caracalla ſon fils, d'avoir voulu l'aſſaſſiner dans les défilés d'Ecoſſe, & lui dit: Si tu deſires ma mort, ordonnes à Papinien de me la donner avec cette épée.* Il n'y a que quatre acteurs dans cette ſcene: l'Empereur, qui ſe ſouleve ſur ſon lit, & étend le bras vers un perſonnage éloigné, auquel il adreſſe la parole & qu'on ſoupçonne aiſément être ce fils perfide. De l'autre main il déſigne une épée qui eſt à côté de lui. Derriere ſon chevet ſont deux perſonnages debout, moins aiſés à déchiffrer: l'un, la tête penchée, ſe cache le viſage avec les mains, tandis que l'autre ſemble témoigner ſa ſurpriſe de ce qu'il entend.

On attaque d'abord le ſujet de ce Tableau. Envain fait-on valoir en faveur de l'auteur un paſſage de l'Abbé de *St. Réal*, où cet Ecrivain prétend, *qu'il ſeroit mieux de peindre des hiſtoires dont le point eſſentiel conſiſtât dans un état de repos*, &c. N'en déplaiſe à ce Critique plein de goût, il faut de la vie & du mouvement partout; & quand un Artiſte peut joindre l'action théâtrale à l'expreſſion des paſſions, ſon

ouvrage n'en eſt que plus parfait. La premiere qualité dans tous les Arts eſt d'être clair. Dans le fameux Tableau, ſi vanté, du *Timante*, ſi à la variété ſublime dont il peignoit les différens dégrés de douleur des ſpectateurs, il n'eût peint le ſpectacle du ſacrifice d'*Iphigénie*, ſon ouvrage auroit perdu la moitié de ſon mérite, ou plutôt ne fût devenu qu'une énigme plus pittoresque, telles que nos Peintres nous en préſentent beaucoup aujourd'hui. Le premier défaut de M. *Greuze* eſt donc d'avoir choiſi un mot & non une action à peindre. Faute de ſavoir ce mot, on n'entend rien à ſa compoſition, on ne peut en déchiffrer les perſonnages, & les paſſions même qui ſe peignent ſur leurs différens viſages, ne font qu'induire dans une plus grande erreur. Comment, par exemple, reconnoître *Papinien*, qui, les mains ſur ſon viſage ſemble ſe cacher la figure & déſigne tout auſſi bien le déſeſpoir que la honte? Pour rendre le mot de l'Empereur autant qu'il étoit poſſible, il falloit, au lieu de lui faire étendre le bras vers *Caracalla*, qu'il l'eût dirigé vers *Papinien*. Sa maniere de regarder ſon fils & l'action de ſon viſage auroient ſuffi pour rendre tout auſſi bien le diſcours qu'il lui adreſſe.

2°. *Caracalla*, dont la tête eſt deſſinée d'après l'antique, quoique le ſecond perſonnage, n'a pas le viſage monté, pour ainſi dire, au

plus haut dégré de paſſion, & *Papinien* ſe couvrant la figure, ſimple acteur ſubalterne, en exprime bien davantage. Le troiſieme, qu'on aſſure être *Geta*, frere de *Caracalla*, n'a l'étonnement que d'un ſpectateur indifférent à l'action, & n'eſt caractériſé en rien comme fils de *Sévere*. Le grand nombre de ſpectateurs & même de connoiſſeurs, ont pris les deux perſonnages au chevet du lit de l'Empereur pour deux ſimples Généraux, dont ils n'ont eu garde de faire la diſtinction qui devoit être ſi remarquable entre eux, puiſque l'un d'eux eſt le complice de *Caracalla*, & que l'autre eſt un frere vertueux, qui apprend pour la premiere fois le complot atroce de ſon frere contre leur pere & leur ſouverain.

3°. On reproche au Peintre des défauts énormes dans ſon deſſin; d'avoir forcé le bras droit qu'étend *Sévere*; d'avoir disloqué la jambe & la cuiſſe droite, au point de ne plus ſavoir ſi elles appartiennent au reſte du corps.

Outre ces vices eſſentiels, on veut que M. *Greuze* ait omis le coſthume juſque dans les habillemens; qu'en choiſiſſant pour lieu de la ſcene une chambre à coucher, au lieu d'une tente, il ſe ſoit privé de toutes les richeſſes de détail que pouvoit lui fournir le local; ce qui auroit donné plus de vraiſemblance & de dignité à ſa compoſition. Telles ſont, Monſieur, les principales obſervations des Ama-

teurs, contre lesquelles il n'eſt pas poſſible de juſtifier l'auteur, dont le Tableau étranglé, pauvre, mesquin, a été plaiſamment appellé par M. *Boucher, un bas-relief.*

Les autres ouvrages de cet Artiſte le vengent bien de la ſévérité qu'on a exercée envers celui dont je viens de vous entretenir. Le Tableau qui repréſente *une jeune fille faiſant ſa priere au pied de l'autel de l'Amour*, a réuni le grand nombre des ſuffrages, non qu'il n'ait des défauts eſſentiels: le corps de la jeune fille eſt mal deſſiné; l'Amour a l'air d'un magot de la Chine; la couronne qu'il tient n'a aucune proportion avec les figures: mais l'expreſſion de la tête de la petite femelle eſt ſi belle; ſa figure eſt ſi ingénue; il y a tant d'onction dans ſon recueillement, qu'on oublie tout le reſte, & que le Peintre paroît lui avoir tout ſacrifié à deſſein. On ne fait pas même attention aux autres détails, tels que les bosquets ſombres, lieu de la ſcene, des fleurs, des tourterelles très agréablement rendues. On ne voit que la fervente dévote du Dieu; & le ſpectateur feroit tenté d'exaucer ſur le champ ſa priere.

Une jeune fille qui envoie un baiſer par la fenêtre, appuyée ſur des fleurs, qu'elle briſe, eſt une compoſition ingénue, mais trop pleine d'eſprit, & où l'auteur a prodigué mal à propos une expreſſion qu'il faut réſerver pour des

momens plus heureux. *Un petit enfant à moitié nud sur sa chaise, jouant avec un chien*, est d'une vérité intéressante. En général, M. *Greuze* donne une ame à tout ce qu'il touche. Ce mouvement fait son talent principal & le caractere essentiel de ses ouvrages. Il rend surtout les enfans avec ces traits de vivacité, cette surabondance de vie, qu'aucun Peintre n'a encore rendus. Ses Tableaux même se ressentent de l'action de son pinceau, & les personnages semblent au moment de s'échapper de la toile.

Dans six Dessins qu'il a exposés cette année, il nous rappelle le genre qu'il a créé en quelque sorte. Je veux parler de ces détails de la vie privée, qu'on pourroit nommer le comique larmoyant de la peinture, & qui forment une suite de drames très-intéressans. Toutes ces scenes sont extrêmement variées. Dans l'une, c'est une multitude *d'enfans qui amusent le pere de famille* par des jeux pleins de gaieté, & contrastent si bien avec sa vieillesse dont ils sont la consolation. Dans l'autre, c'est *le pere de famille qui donne la bénédiction à ses enfans*. La troisieme nous représente *la mort du pere bien-aimé, entouré de ses enfans, dont la douleur s'exhale en regrets impuissans.* Mais *la mort du pere dénaturé, abandonné de ses enfans*, fixe surtout l'attention du Spectateur, lui déchire l'ame & lui fait dresser les cheveux à la tête. Le corps de ce malheureux mourant

eſt à moitié hors du lit; ce qui caractériſe les convulſions affreuſes dans lesquelles il a dû expirer. On enleve ſa bourſe, ſon drap même qui le couvre. Sa maiſon eſt au pillage: le cierge placé au pied de ſon lit ſe briſe, & la flamme le dévore en un inſtant. En un mot, tout annonce le déſeſpoir du mort, le déſordre de ſon abandon & l'horreur de ſon état. L'impreſſion forte, profonde & révoltante d'un pareil ſpectacle, a fait reculer pluſieurs ſpectateurs. Quelques Critiques ont prétendu qu'il ne falloit pas offrir de pareilles ſcenes: c'eſt l'*Atrée & Thieſte* de *Crébillon*. Mais vous ſavez, Monſieur, qu'il y a un ſublime de terreur d'autant plus beau, qu'il eſt peu d'ames en état de le ſoutenir. Faut-il que la foibleſſe du Spectateur ſoit la meſure du mérite du Compoſiteur? Et ne le doit-on pas admirer d'autant plus qu'il s'éleve davantage au-deſſus de la ſphere ordinaire? Au ſurplus, M. *Greuze* nous remet tout de ſuite à l'aiſe par un deſſin naïf & amuſant. C'eſt *le Départ de Barcelonnette*. La mere d'un petit Savoyard lui montre le chemin de Paris. Ce jeune homme a une *marmotte* dans une boîte à côté de lui & eſt prêt à partir. Son petit frere, âgé de trois ou quatre ans, ne veut pas le quitter; il ſe met en chemin, & un bâton à la main ſemble vouloir prendre les devants; mais ſa ſœur le retient, parce qu'elle ſait bien qu'il n'eſt pas

encore tems qu'il parte. Dans un coin de la ſcene on apperçoit la grand' maman, qui s'afflige du départ de ſon petit-fils. Un autre de ſes petits-enfans cherche à la diſtraire. Tout le monde admire, Monſieur, l'onction, la douceur, la variété de ce deſſin, plus terminé que les premiers.

La plume me tombe des mains en ce moment, Monſieur, & il n'eſt pas poſſible de vous parler d'aucun autre Peintre après celui-là, qui donne trop à penſer, & remplit l'ame au point de ne pouvoir s'arrêter ſur aucun autre objet du même genre.

Je paſſe aux Sculptures, Monſieur, ſur leſquelles je ne jetterai qu'un coup d'œil rapide. Ce genre ne nous offre cette année rien qui mérite une attention bien particuliere.

Les premiers morceaux, & ceux qui frappent le plus, ſont le buſte en marbre de M. le Chancelier *Maupeou* le pere, & celui de Madame la Comteſſe *d'Egmont*. M. *le Moyne* a, ſans doute, choiſi deux des plus beaux modeles en fait de-têtes d'homme & de femme. Vous connoiſſez, Monſieur, la nobleſſe du premier & les graces du ſecond. Celui-là prêtoit davantage au ciſeau & eſt mieux rendu. Ou trouve que celui-ci n'exprime pas toute la fineſſe, toute l'élégance de la beauté en queſtion.

A l'égard de deux Bas-reliefs de M. *Allegrain*, figures de femme, qui repréſentent *le Sommeil & le Matin*, les connoiſſeurs ont cru retrouver dans l'une l'expreſſion d'un rêve délicieux; dans l'autre la molleſſe, la nonchalance, l'abandon du réveil d'une beauté épuiſée des plaiſirs de la nuit.

Une figure ſymbolique de la feue Reine, par M. *Pajou*; ſon *Eſquiſſe d'un Tombeau pour le feu Roi Staniſlas*, offrent une compoſition ſage, mais aucun trait de génie. Son *Amour dominateur des élémens*, eſt une allégorie froide, qu'on ne peut ſentir. Quant à ſes quatre figures pour le bâtiment du *Palais-Royal*, repréſentant *Mars* ou *les Talens militaires*, *la Prudence*, *la Libéralité*, *les Beaux-Arts* ou *Apollon*, il eſt difficile d'en découvrir le mérite, du point de vue où on les a placés; mais deux êtres moraux, figurant avec deux Dieux de la fable, ſont un mélange mal-adroit & de mauvais goût.

Le Pacte de famille eſt le ſujet d'une Allégorie qui s'exécute pour le Cabinet de M. le Duc de *Choiſeul*, Miniſtre de la guerre & des affaires étrangeres, par M. *Caffieri*. Ce grouppe compliqué n'excite ni intérêt ni curioſité. *L'Eſpérance qui nourrit l'Amour*, eſt une autre allégorie froide, biſarrement imaginée & d'une exécution ridicule.

La

La *fontaine des Graces* de M. *d'Huès* eſt une eſquiſſe qui ne rénd pas ſon ſujet, mais qui ſe fait regarder avec plaiſir.

On admire la douceur, la tranquillité du ciſeau de M. *Mouchy* dans ſon *Berger qui ſe repoſe*.

On trouve de la vigueur dans le *Milon de Crotone qui eſſaie ſes forces*, de M. *Dumont*. Mais on lui reproche de traiter ce ſujet ſi beau dans l'antique & qui n'eſt pas ſuſceptible d'une autre expreſſion.

M. *le Comte* déploie un ciſeau ſavant dans ſon *Eſclave accablé de douleur*. Il y a de la délicateſſe dans celui de M. *Monot*. Sa *Jardiniere Grecque, portant ſur ſa tête un panier de fruits*, eſt ſvelte & d'un bon goût. Il s'eſt trompé dans l'expreſſion de ſa *Tête de Bacchante dans une douce ivreſſe*, qu'il appelle douce & ne doit pas être celle d'une *Bacchante*.

L'Art de la Gravure, Monſieur, eſt pouſſé à un grand point de perfection. Il s'en faut bien que le Sallon ſoit auſſi riche en Peintures. Il faudroit vous détailler preſque tous les Ouvrages du premier genre expoſés cette année, pour rendre juſtice à tous les Artiſtes dont il eſt queſtion. Mais il ſuffira de la leur rendre en général. D'ailleurs, les Eſtampes ſe multiplient, ſe tranſportent, ſe communiquent

avec une facilité merveilleuſe & les Tableaux ne ſe retrouvent pas de même.

Je ne puis pourtant m'empêcher de m'arrêter un inſtant ſur les deſſins allégoriques de M. *Cochin*, deſtinés à être gravés pour l'ornement de *l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, par M. le Préſident Hénault.* Vous admirerez, Monſieur, la richeſſe de l'invention de cet Artiſte. Chaque eſtampe eſt un réſumé des faits principaux qui ont été traités, & forme un petit Poëme complet, dans lequel les Allégories répondent à la ſagacité & à la préciſion de l'hiſtorien.

M. *Le Bas* nous offre une des ſeize eſtampes qui ſont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine.* Elle repréſente un *Combat de Chinois contre les Tartares.* Elle eſt gravée d'après le deſſin fait en *Chine* par le *P. Caſtillon*, Jéſuite, & fait autant d'honneur à l'invention de ce Religieux qu'à l'exécution finie de M. *Le Bas.*

Il faut que je vous entretienne encore, Monſieur, du *Concert de famille* de M. *Wille*, dont le burin devient de plus en plus admirable & vrai, & rend ſurtout les étoffes d'une maniere unique.

Mais l'Eſtampe, Monſieur, par laquelle je finirai, & qui attire l'attention générale, eſt de M. *Demarteau*, Agréé. Elle eſt gravée

dans la maniere qui imite le crayon, & repré-sente *Lycurgue* bleſſé dans une ſédition. C'eſt d'une chaleur, d'une beauté, d'une harmonie, d'une préciſion, d'un *faire* qui enlevent. Encore un coup, Monſieur, cette partie nous conſole un peu du dépériſſement de notre Ecole de Peinture: dépériſſement, au reſte, qu'on doit moins attribuer au défaut de talens dans les Artiſtes, qu'au goût actuel, tourné abſolument vers le colifichet & la bagatelle, & qui porte l'empreinte du génie ſuperficiel de la nation, paſſionnée pour tous les Arts & les dégradant tous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Année MDCCLXXI.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris, le 7 Septembre 1771.

Si la réputation de l'Ecole Françoise croissoit, Monsieur, en proportion de la multitude des ouvrages qui sortent de son sein, chaque Sallon ajouteroit un nouveau dégré à sa célébrité. Le dernier, plus nombreux que le précédent, est encore surpassé par celui-ci. On y compte trois cent vingt morceaux, ce qui est sans exemple. Mais, hélas! cette abondance cache une stérilité trop réelle. Avec l'air de la richesse nous sommes fort indigens. En effet, de l'exposition actuelle, qu'on ôte les Portraits, les Tableaux du petit genre, qui ne peuvent donner aucune gloire à la nation ni à l'artiste; ceux de plus grande maniere qui ne méritent pas la peine d'être regardés, ou qui ne sont que médiocres, ou dans lesquels quelques excellentes qualités sont effacées par des défauts énormes: cette superbe collection dont on est ébloui au premier coup d'œil, se réduit bientôt à rien,

c'eſt-à-dire, à preſque rien. Cependant, Monſieur, pour contenter votre curioſité, je vais parcourir le Sallon, & ne pouvant m'étendre que ſur très-peu de chef-d'œuvres ou d'ouvrages d'un mérite ſupérieur, j'entrerai dans le détail des productions médiocres, dont les auteurs méritent de l'indulgence par leurs talens, ſoit connus, ſoit annoncés. Je ne m'asſervirai pas à l'ordre des genres, parce que les premiers ſont les plus pauvrement traités, ni au rang des Artiſtes, parce qu'il faudroit débuter par bien du mauvais. Je ſuivrai une route plus ſûre en général, & qui vous donnera du moins une idée du goût du jour; je vous parlerai indiſtinctement des Tableaux, à meſure qu'ils m'auront paru affecter le public.

Celui que je remarque frapper d'abord les ſpectateurs, c'eſt un Tableau de M. *Roslin.* Il repréſente *Guſtave*, Roi de Suede, dans ſon Cabinet d'étude, s'entretenant ſur des Plans avec les Princes *Charles* & *Adolphe-Frédéric*, ſes freres. Un Peintre de portraits, hiſtoriés ſi l'on veut, & très-fameux dans ſon genre, ne devoit pas s'attendre naturellement à éclipſer cette année tous ſes confreres & à détourner les regards d'une vingtaine de Tableaux d'hiſtoire qui l'entourent, pour les ramener ſur lui. Ce phénomene eſt dû en partie à la médiocrité de ſes voiſins, en partie à

la célébrité du jeune héros qu'il a choiſi, & dont le ſéjour à Paris nous a donné une grande idée, & plus encore à la magie de ſon coloris. Le velours éclatant de l'habit du Prince *Charles*, celui plus doux dont eſt couvert le Prince *Adolphe-Frédéric*, ont moins étonné que le vêtement broché en or de S. M. Suédoiſe. On avoit déjà des imitations heureuſes des premieres étoffes, mais la vérité de l'autre eſt ſans exemple. Il eſt difficile de concevoir par quel art on peut à ce point tromper les yeux...... A mes exclamations, vous en joignez une autre, Monſieur, & vous me demandez à quel état déplorable notre Ecole eſt réduite, ſi c'eſt-là le chef-d'œuvre le plus digne de notre attention? Récriez-vous plus fort encore, s'il eſt posſible, en apprenant que ce Tableau ſi merveilleux pour la richeſſe & la couleur des draperies, dont les figures ſont d'ailleurs bien poſées, bien desſinées, n'a pas le ſens commun, quant à l'expreſſion. Le Roi, asſis dans un fauteuil, étend la main vers un Plan, tenu par le ſecond Prince & ſur lequel l'autre frere meſure quelque eſpace avec un compas. Croiriez-vous qu'aucun de ces perſonnages n'eſt à ce qu'il fait? Des trois, cenſés dans l'intérieur du Cabinet du Roi, & s'entretenir entr'eux, aucun non-ſeulement n'a les yeux ſur le Plan, objet de la diſſertation

& de l'expérience actuelle, mais ne les a vers un des interlocuteurs réciproques; tous regardent uniquement le public. On sent parfaitement que l'Artiste ayant pour but principal de faire les portraits des trois Princes, qui pourtant ne ressemblent gueres, a évité toutes les attitudes qui pourroient masquer en tout ou en partie leurs figures. Mais alors il ne falloit pas choisir une action, dont l'Auteur ne pût se tirer sans pécher aussi essentiellement contre la premiere des regles, celle des convenances & des vraisemblances.

On assure que ce Tableau a été acheté dix mille écus; ce qui fait beaucoup d'honneur à la magnificence du Roi de Suede, sans relever davantage le mérite de l'Artiste.

On ne quitte gueres, Monsieur, ce triple portrait sans fixer une immense machine qui le surmonte. C'est un Tableau de 25 pieds de large, sur 13 pieds 6 pouces de haut. Il est de la composition de M. *Restout.* (*) Il y décrit *la Présentation de Notre Seigneur au Temple, au moment où Siméon prononce le Nunc dimittis.* La premiere critique qu'en fait d'abord le plus ignorant, c'est que le personnage principal, le Grand-Prêtre, n'a pas la tête sur les épaules, ou autrement, en termes de

(*) Ce M. *Restout* est un jeune homme, fils de l'ancien Peintre de ce nom.

l'art, *que ſa figure n'eſt pas enſemble.* Au coloris près de feuilles mortes, qui n'offre de toutes parts qu'un aſſemblage de Sœurs griſes & de Capucins, les autres parties du Tableau ne ſont point mal. Il y a de l'harmonie, de l'unité, de la variété dans les grouppes, & l'on ne peut ſans une ſorte de génie embraſſer un plan auſſi vaſte & le conduire auſſi heureuſement.

Pendant que je me morfonds & me perds dans ce Temple auguſte de M. *Reſtout*, je me trouve réveillé par l'admiration qu'excite autour de moi M. *Vernet.* Réjouiſſez-vous, Monſieur; le goût ſain n'eſt pas encore perdu. On ne ſe laſſe point d'exalter cet Artiſte & de regarder ſes chef-d'œuvres. Cinq morceaux de ſa compoſition, quoique pareils en grande partie à d'autres de lui, déjà expoſés, continuent à réunir les ſuffrages, & font toujours une ſenſation nouvelle. Dans ſa *tempête, avec le naufrage d'un bâtiment*, on ſe trouve le cœur ſerré; on ſent tout ce qu'éprouvent ces malheureux qu'il peint; on voit le ciel s'entr'ouvrir, la foudre en tomber, & la mer engloutir un vaiſſeau. Le calme renaît à la vue d'un *Payſage & Marine, au coucher du Soleil*; on oublie toutes les calamités de l'autre ſcene, & l'on participe aux occupations tranquilles des nouveaux habitans, ou l'on jouit de leurs plaiſirs. Ces deux morceaux

appartiennent à l'Electeur Palatin. On regretteroit de voir l'étranger s'en enrichir, si la fécondité de l'Auteur ne pouvoit nous dédommager. Un *Paysage au Soleil couchant* de notre Artiste, n'offre peut-être pas assez de variété après le même sujet dont on vient de parler. Mais si les ciels se ressemblent, il y a des richesses de détail dans l'un, que ne présente pas l'autre. Une *Marine avec des Baigneuses*, & *une Marine au clair de la Lune*, en reproduisant leurs beautés connues, ne peuvent qu'exciter les mêmes éloges. On doit regretter, sans doute, que le genre circonscrit qu'a embrassé ce grand homme, ne lui permette pas de s'étendre autant qu'il auroit pu faire dans une autre carriere, & l'on doit s'étonner de son abondance dans une nature aussi monotone, si elle pouvoit jamais l'être.

Malgré l'admiration dont on est saisi pour M. *Vernet*, j'observe, Monsieur, qu'on le quitte sans regret pour son voisin, M. *de la Grenée.* Ce Peintre voluptueux ragaillardit le vieillard dont les desirs ne sont pas encore éteints, & porte le trouble jusques dans le cœur de l'*Agnès* la plus innocente. Quelles belles nudités ! Quelle variété d'attitudes ! Quelles postures séduisantes ! Mais *ab Jove principium*..... Commençons par un Tableau de dévotion de cet auteur. Preuve qu'il ne brûle pas toujours des feux de la concupiscence

& qu'il ſe laiſſe pénétrer quelquefois du ſaint enthouſiaſme de la grace. Le ſujet en queſtion eſt *St. Germain donnant à Ste. Genevieve une medaille où eſt empreinte l'image de la Croix, pour en orner ſon col.* Le Saint eſt en ornemens pontificaux; il eſt aſſis dans ſon fauteuil, & de la main droite il préſente à la Bergere ſon préſent, tandis qu'il l'embraſſe de l'autre & ſemble l'attirer doucement à lui. Attitude qui pourroit indiquer quelque paillardiſe dans le Prélat, & dont le Peintre ſévere auroit dû s'abſtenir. Du reſte, il a ſur le front toute la majeſté d'un Evêque. Il ne tire point ſa grandeur, comme nos Prélats modernes, de la vaine pompe qu'ils étalent juſqu'aux pieds des autels & de cette multitude de valets inſolens qui les entourent. Un ſimple Chapelain porte ſa croſſe de *bois*. Un beau contraſte dans les étoffes, une grande ſageſſe dans l'exécution, cette tranquilité, ce calme, ce repos, qui caractériſe les ouvrages des grands Maîtres, & qui n'eſt autre choſe que l'accord de toutes les parties, ſe fait ſentir dans cette compoſition.

Une *Sainte Famille*, du même Artiſte, mais qui ſe trouve confondue au milieu de ſes ouvrages profanes, fait ſe récrier le devot attrabilaire; il ſe plaint de ne pouvoir la conſidérer ſans craindre ſans ceſſe les tentations qu'éprouve ſa chair fragile par toutes les nudités

ſcandaleuſes qui l'avoiſinent. Vous n'êtes point ſi ſcrupuleux, Monſieur; je puis, ſans vous allarmer, vous tracer ces principaux ouvrages. L'*Inſomnie* eſt caractériſée par une jeune perſonne, qui ſe leve en chemiſe, qui cherche ce qui l'empêche de dormir & découvre un petit Amour ſous ſon lit; lutin qui ſe plaît à la tourmenter. Cette idée ingénieuſe eſt joliment exécutée. On trouve que les acceſſoires de l'appartement ne répondent pas aſſez au galant du reſte de la compoſition; qu'il ne regne pas dans le lit un déſordre auſſi grand qu'il le faudroit; que les draps ont plutôt le brillant du ſatin, que le grénu, le rond de la toile; que la chambre paroît trop éclairée, & que dans une nuit profonde le ſecours d'une lampe, avec plus de vérité, auroit mieux fait reſſortir la demi-teinte des chairs. Le pendant de ce morceau eſt *une Nymphe qui ſe mire dans l'eau*; ſujet froid & qui ne répond pas au premier. Une *Baigneuſe, qui regarde deux Colombes ſe careſſer*, a plus d'expreſſion. Elle a un pied encore dans l'eau: ſa jambe, trop plongée, paroît pécher contre les regles de la Dioptrique. Le reſte de l'ouvrage eſt traité en homme de l'art & avec beaucoup d'intelligence. Je paſſe *Loth énivré par ſes filles*, qu'on ne trouve pas aſſez laſcives; *Mars & Vénus*, allégorie ſur la Paix, ſeche & ſans caractere, quoique l'idée des

Colombes faisant leur nid dans le casque de *Mars*, soit douce & riante : je m'arrête à *Léda*, dont j'aime beaucoup le *Cigne* becquétant le voile envieux qui cache les appas secrets de la nymphe, comme pour l'arracher. Mais le sujet mieux rendu à mon goût, c'est *Eglé*, *jeune Nymphe*. Vous vous rappellez, Monsieur, les deux vers d'une Eclogue de *Virgile : Malo me Galathea petit, lasciva puella, & fugit ad salices & se cupit ante videri.* C'est la même image exprimée avec tout l'esprit possible, & de la maniere la plus piquante. On ne finiroit pas, Monsieur, de détailler tous les ouvrages de M. *de la Grenée*, au nombre de dix-sept. Après lui avoir payé le tribut d'éloges qu'il mérite, je ne puis m'empêcher de lui reprocher d'avoir voulu traiter deux sujets aussi ingrats que ceux de *Termosiris, Prêtre d'Apollon, qui rencontre Télémaque, auquel il enseigne l'art d'être heureux dans l'esclavage ;* & de *cette Mere Lacédémonienne*, *qui armant son fils d'un bouclier lui dit ces mots : Aut infra, aut supra : ou dessus, ou dessous.* Ou dessus, parce que les guerriers morts en combattant se rapportoient sur leurs boucliers. Dans le premier Tableau, *Termosiris* ressemble à un Feuillant colossal, & présente une flûte à Télémaque, qui a l'air d'un écolier, plus que d'un jeune héros. Dans le second, une femme offre un bouclier à un guerrier. Comment le

ſpectateur peut-il ſaiſir les grands principes de ſageſſe de l'un & le ſublime de l'autre? On ne doit ſe haſarder à des peintures auſſi difficiles, que lorſqu'on ſe ſent le génie de les rendre.

C'eſt échauffé de cet enthouſiaſme raviſſant que M. *Caſanova* a entrepris de peindre deux fameuſes batailles du grand *Condé*: ſavoir, *le premier des trois Combats de Fribourg*, donné le 3 Août 1644, entre ſept & huit heures du ſoir, entre l'Armée de France, commandée par S. A. S. Monſeigneur le Duc d'*Enguien*, & l'Armée des Bavarois, ſous les ordres du Général Comte de *Mercy*; & la *Bâtaille de Lens*, par S. A. S. Monſeigneur le Prince de *Condé*, contre l'Armée Eſpagnole, commandée par l'Archiduc *Léopold*, le matin du 20 Août 1648.

Dans le premier, ſur le devant du Tableau, à gauche, on voit les débris d'un combat qui a été livré pour vaincre l'obſtacle d'un abattis d'arbres qu'avoit fait faire en cet endroit le Général ennemi.

Un peu plus haut, & vers le milieu du Tableau, on apperçoit le Duc d'*Enguien* qui, voyant ſes troupes, après avoir forcé les abattis, reſter immobiles ſous le feu des redoutes qu'elles ont encore à ſurmonter, eſt deſcendu de cheval, & après avoir jetté ſon bâton de commandement dans les retranchemens des

ennemis, environné de plusieurs Généraux se met à la tête du Régiment de *Conti*, qui est soutenu par celui de *Mazarin*, commandé par M. le Comte de *Tournon*; il enfonce les Bavarois, dont il ne se sauve qu'une très-petite partie à la faveur du bois qui est au milieu de la montagne. Au-delà de cette montagne, on découvre dans la plaine, l'Armée du Général *Mercy* en bataille.

Dans le second, au milieu du Tableau on voit le Prince *de Condé*, devant lequel l'épais Bataillon de l'Infanterie ennemie tombe à genoux & rend les armes, abandonné de la Cavalerie, rompue & mise en fuite par M. *de Châtillon*, qu'on apperçoit un peu plus haut sur la gauche. Cette Infanterie implore la clémence du jeune Héros, qui donne ordre à M. *des Roches*, Lieutenant de ses Gardes, de lui sauver la vie. Plus haut, dans le centre du Tableau, on voit le fameux Général *Beck* pris prisonnier.

A la hauteur de *Lens*, on voit le Camp des Ennemis, & l'Archiduc qui se sauve avec les débris de son Armée. La droite du second plan représente la Cavalerie Françoise victorieuse, à la poursuite des Ennemis.

Je ne puis mieux, Monsieur, vous donner une idée de ces deux grandes actions, qu'en vous disant que tous les détails ci-dessus sont amenés successivement, avec la plus exacte

vérité & dans l'ordre le plus parfait; qu'il en résulte un ensemble propre à étonner les plus fortes têtes; que l'exécution est d'une chaleur dont j'ai vu s'enflammer de jeunes militaires. Leur front se couvroit d'une noble rougeur à la vue des Héros auxquels ils sembloient prêts à se joindre. Le Héros principal se fait remarquer dans les deux Tableaux sous deux attitudes différentes, & après avoir déployé d'un côté cette ardeur bouillante, qualité distinctive de son caractere, il montre de l'autre cette humanité qui sied si bien après la victoire, & qui s'allie à merveille à la plus intrépide valeur. Le premier Tableau a plus d'opposition, fait plus d'effet. On reproche pourtant au Peintre de n'avoir pas marqué assez le feu des redoutes par des traits de flamme qui, ainsi que des éclairs, devroient percer l'obscurité de la nuit, & des tourbillons de fumée. C'est la seule critique que j'en ai entendu faire. Le désordre du premier plan forme un spectacle effrayant, qui prépare au bel ensemble du second, & l'œil se perd de nouveau dans la confusion du troisieme, où l'armée ennemie est en déroute, pour se reposer enfin sur l'armée du Général *Mercy*, qu'on découvre dans l'éloignement.

Le second n'a pas ces mêmes beautés: mais il y regne un autre genre de choses & le total se ressent du calme tranquille du Héros,

dont la clémence fait l'objet principal. Les fureurs de la guerre ne doivent s'y montrer que comme acceſſoires pour donner plus de relief à celui-ci. On a peine à découvrir le Général *Beck*. Peut-être que ces Tableaux, un peu trop élevés, voudroient être détaillés de plus près; mais celui-ci eſt admirable par l'entente de la perſpective, qui laiſſe pénétrer à travers un lointain immenſe.

Au reſte, Monſieur, vous ne ſerez pas ſurpris des talens rares de Monſieur *Caſanova* pour décrire les Batailles & les faits des guerriers, quand vous ſaurez que le ſang de la Maiſon de *Brunswick* coule dans ſes veines; qu'il paſſe pour bâtard du dernier Roi d'*Angleterre*, qui lui donna naiſſance à *Rome*, & que des circonſtances contraires ne lui ayant pas permis de prendre parmi les Héros un rang auquel il étoit deſtiné, il s'eſt voué à les peindre. Nous avons deux autres payſages du même maître, où l'on découvre toujours un Peintre chaud de couleur, & dont l'ame eſt ſans ceſſe en mouvement.

Entre les deux batailles de M. *Caſanova*, & un peu au deſſous, eſt un Tableau du dernier des *Vanloo*, du *Vanloo de Pruſſe*. Il repréſente *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces*. Par quelle fatalité cette famille, dont le pinceau ſemble principalement guidé par ces Divinités, ne peut-il les rendre?

Vous vous rappellez, Monſieur, le Tableau du fameux *Vanloo* ſur ce ſujet. On trouva les Graces lourdes: celles-ci ne ſont pas plus ſweltes. Il faut convenir que la matiere étoit extrêmement difficile à traiter. Comment faire à la fois cinq belles figures, devant ſe resſembler, & pourtant contraſter enſemble? Quelle attitude donner à Vénus & à ſon fils? Comment jetter un certain intérêt dans l'action? Comment varier les trois Nymphes? Ce ſont de ces projets qui ſe préſentent à tout le monde, dont l'idée rit d'abord à l'imagination, dont l'exécution paroît aiſée & où l'on échoue preſque toujours.

Le même Auteur a expoſé un autre Tableau, qui offre *l'expérience phyſique d'un oiſeau privé d'air, ſous le Récipient de l'ancienne machine pneumatique*. Le coloris en eſt bon, les détails en ſont bien traités. Il s'y remarque pourtant le même défaut de ſens commun reproché à M. *Roſlin*. C'eſt que le Docteur ſe morfond ſeul à ſa machine; que des trois autres ſpectateurs aucun n'y a d'attention. La femme ſur le devant de la ſcene paroît ne s'occuper de rien, pas même de on chien qui eſt à ſes pieds; ce qui auroit pu faire épigramme & contre la pédanterie ennuyeuſe du Savant, & contre la frivolité des Curieux. Au lieu que l'inattention de ces perſonnages s'im-

pute plutôt au défaut de génie du Peintre, qu'au caractere futile de ceux-là.

J'espere, Monsieur, vous rendre compte la premiere fois du portrait en pied de Madame la Comtesse *Dubarri*. Le Public le desire avec grande impatience. En attendant, il considere le Cadre déjà placé. C'est un chef-d'œuvre de sculpture & de dorure, dont on admire à la fois la richesse & l'élégance. Le haut est ombragé d'un feuillage très-délicatement fait, au milieu duquel se trouvent deux Amours, dont l'un bande son arc, & l'autre, qui ressort en avant, tient une couronne suspendue, & semble attendre la Déesse qui doit s'y placer. Au bas, & comme à ses pieds, sont deux Colombes qui se becquetent de la façon la plus voluptueuse. Tous ces entours promettent quelque chose de très-galant; les graces du Portrait s'assortiront à merveille avec eux, ou plutôt les éclipseront sans doute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris, le 14 Septembre 1771.

On se consoloit, Monsieur, de voir la Mere des Amours manquée par Monsieur *Vanloo*, dans l'espoir que son confrere nous la reproduiroit sous une forme plus séduisante. Vous concevez aisément que je veux parler du Portrait en pied de Madame la Comtesse *Dubarri* par M. *Drouais*. Ses talens brillans pour ce genre de travail, la double esquisse de cette beauté, qu'il nous avoit donnée avec succès il y a deux ans, les secours que son imagination pouvoit emprunter de l'allégorie, tout nous promettoit un chef-d'œuvre ravissant. Il a paru enfin, Monsieur, &, comme les merveilles trop annoncées, trop prônées d'avance, il n'a pas répondu à notre attente; la copie s'est trouvée fort inférieure à l'original. Tout Paris ne s'empresse pas moins d'accourir le considérer. Il faut vous en donner une idée & je vais le détailler.

Madame la Comtesse *Dubarri* est peinte en Muse. Elle est gazée en partie d'une draperie légere & transparente, qui se retrousse au des-

fus du mamelon gauche, laisse les jambes découvertes jusques aux genoux & marque le nud dans tout le reste du corps. De sa main droite elle tient une harpe & une couronne de fleurs; de la gauche, elle en porte plusieurs autres. Le devant de la scene est parsemé de livres, de pinceaux & de divers attributs des arts. Le fonds représente une belle architecture, & le Tableau, en général, est riche d'ornemens; mais on y remarque une foule de défauts. Le premier, & le plus essentiel, sans doute, c'est que le Portrait n'est pas ressemblant. C'est un visage en quarré-long, mal coëffé, & qui n'a rien des graces & du jeu de la physionomie de Madame *Dubarri*. En outre, l'auteur, à raison de la Muse qu'elle représente, a voulu donner à sa figure les grandes proportions de l'antique; ensorte que celle-ci debout auroit six pieds & demi de haut. Cette taille colossale, qui peut imprimer plus de noblesse & d'imposant à un être fantastique, ne va point à une femme, dont toute l'habitude du corps doit être agréable, & dont le principal caractere est un air de volupté répandu sur l'ensemble de sa personne. Au contraire, c'est ici un personnage roide & sans souplesse; une virtuose pédantesque, qui malgré l'appareil galant de son vêtement & la séduction de son attitude dans sa façon d'être assise, repousse plus qu'elle n'attire, & défait

d'une part le charme qu'elle produit de l'autre. En un mot, la grande mal-adreſſe du Peintre, c'eſt d'avoir choiſi une allégorie peu aſſortie à la beauté qu'il vouloit rendre. Il n'a pas moins échoué dans cette partie, & pour figurer la protectrice des Arts, à la muſique près, il les fait fouler aux pieds par cette Muſe. Emblême louche & dont le ſens naturel eſt l'inverſe de l'idée du Poëte.

Depuis que j'écris ceci, Monſieur, Madame la Comteſſe *Dubarri* eſt venue au Sallon, &, ſoit mécontentement de ſa part, ſoit qu'elle fût inſtruite de celui du Public contre le Peintre, ſoit égard pour les clameurs des dévots, qui voudroient ne voir une femme que voilée, depuis les pieds juſqu'à la tête, elle a fait ôter ſon Portrait, & il ne paroîtra plus.

M. *Drouais* a beaucoup mieux réuſſi, Monſieur, dans le Portrait en ovale de Madame la Comteſſe de *Provence*. Cette Princeſſe eſt peinte tenant une roſe à la main. On la trouve très-reſſemblante: elle a un air d'affabilité qui plaît à tout le monde. Le peuple, qui n'a pas eu le bonheur de la voir encore, ſe fait, dès l'entrée, indiquer l'endroit où il la trouvera & ne ſe laſſe point de la conſidérer. Il demande avec le même empreſſement où eſt le portrait de Madame la *Dauphine*, s'imaginant que c'eſt le premier objet qu'on

auroit dû offrir à ſes regards. Il apprend avec douleur qu'il ne jouira point encore cette année de ce bonheur, & il eſt obligé de ſe contenter d'une petite figure en émail qu'en a expoſé M. *Pasquier*. Vous ſentez, Monſieur, que ce travail délicat, quelqu'agréable, quelque fini qu'il ſoit, n'eſt point ce qui peut ſatisfaire les regards d'une multitude groſſiere. Il a beau ſe tuer pour l'admirer & ſe l'empreindre dans la mémoire, il n'en conſerve aucune trace, & ſa curioſité ne peut être remplie.

On remarque à cette occaſion avec douleur que jamais Sallon n'a été ſi fécond en portraits, & ſi peu garni de ceux de la famille Royale. A l'exception de ces deux-ci, & de celui du Roi, en miniature, par le même Artiſte, on ne trouve rien qui ſatisfaſſe l'amour du François pour ces objets de ſon idolâtrie; à moins qu'on ne veuille mettre dans ce rang un Tableau que je trouve récemment ſubſtitué au Portrait de Madame *Dubarri*. Il eſt de M. *Monnet*, Agréé. Il repréſente feu Monſeigneur le *Dauphin* & feue Madame la *Dauphine*, occupés de l'éducation des trois Princes leurs enfans, & partageant les ſoins de M. le Duc de la *Vauguyon* & de M. l'ancien Evêque de *Limoges*, leurs Gouverneur & Précepteur, préſens à cette inſtruction.

Le milieu du Tableau eſt occupé par feu

Monſeigneur le *Dauphin*, aſſis. A ſa droite eſt debout M. le *Dauphin* actuel, qui, un livre à la main, ſemble réciter ſa leçon. Sur les genoux de l'auguſte pere eſt le plus jeune, qu'on ſuppoſe M. le Comte d'*Artois*, & debout à ſa gauche, M. le Comte de *Provence* fait le pendant de ſon frere. A l'extrêmité du Tableau, & près de celui-ci, eſt dans un fauteuil feue Madame la *Dauphine* devant un métier. Elle a l'air de ſuſpendre ſon ouvrage pour écouter ſon fils. A l'oppoſite ſont aſſis M. le Duc de la *Vauguyon* & l'ancien Evêque de *Limoges*.

Quoique l'ordonnance de ce Tableau ſoit ſage & dans les vraiſemblances, comme il n'en réſulte nul effet piquant, il eſt froid, monotone & ſans intérêt. Les figures, d'ailleurs, ſont pour ainſi dire enſevelies les unes dans les autres, faute de gradation dans la diſtribution des plaiſirs. Les deux Inſtituteurs forment par cette confuſion deux têtes qui ſemblent ſortir du même tronc. On y trouve auſſi peu de reſſemblance. Quant aux phyſionomies, nul coloris, des teints blafards & tous d'une même teinte, malgré la différence des tempéramens & des âges. En un mot, de l'aveu de tous les Spectateurs, c'eſt une mauvaiſe portraiture, & l'importance des perſonnages qu'on y fait figurer, peut ſeule fixer quelque tems les regards.

Le Coloris brillant des *Loutherbourg*, qui entourent ce Tableau, l'obſcurcit encore.

C'eſt un malade qui ſe trouve à côté de viſages floriſſans de ſanté. Quelle verve, Monſieur ! quelle expreſſion ! quel enthouſiaſme dans cet Artiſte, dont le pinceau anime tout ce qu'il touche ! Quelle abondance, quelle variété dans ſes ſujets ! Je compte vingt-quatre morceaux de ce Peintre, tous ayant leur mérite, & ſe faiſant regarder avec intérêt. Il eſt plein de feu dans ſa *bataille des Cuiraſſiers* ; plein de vigueur dans ſa *Lutte de Jacob*. Son *action de grace de Noé & de ſa famille, au ſortir de l'Arche*, porte l'onction dans le cœur & éleve l'ame par ſon ſublime. Ses *Orages*, ſes *Tempêtes* répandent autour d'eux l'effroi & l'épouvante. Son *Amant curieux*, *le Mouton chéri* ſont agréables. Sa *petite Laitiere*, ſa *Mangeuſe de ceriſes* pétillent d'eſprit. On ſe repoſe avec plaiſir ſous la fraîcheur de ſes ombrages ; on ſe mire dans le tranſparent de ſes eaux : on voit ſes mers agitées ; on croit qu'elles vont vous enſevelir ſous leurs vagues mugiſſantes...... Tant de talens cependant ne ſont point ſans défauts. On lui reproche, Monſieur, de n'avoir pas creuſé ſes Tableaux & ménagé la perſpective ; d'avoir donné une teinte preſque ſemblable à ſes différens ciels, de ne pas aſſez les rembrunir dans ſes tempêtes ; de ne pas jetter dans les airs le même choc

choc qu'il peint ſi bien dans les flots & dans le déſordre de toute la nature, mais ſurtout d'enluminer toutes ſes figures, de rougir toutes ſes chairs & d'échauffer tous ſes perſonnages comme ſortant d'un embraſement. Ce défaut eſt auſſi celui de beaucoup de Peintres, & de M. *le Prince*, entr'autres, qui d'ailleurs eſt digne d'être critiqué, parce qu'il eſt aiſé de lui payer en louanges l'équivalent de la cenſure. Je ne parlerai pas de ſon *Géometre*, Tableau peu agréable, mais ſavant & vrai. Je gliſſe même légérement ſur *l'intérieur de ſon Cabaret*, ſcene extrêmement amuſante par la luxure caractériſée d'un buveur, qui a toute la gaieté des Peintres Flamands. Je m'arrête à celui que le Public conſidere le plus, & qui, ſoit par ſa compoſition, ſoit par ſon expreſſion, fait beaucoup d'honneur à l'invention du Poëte. C'eſt le *Médecin aux urines*.

Ce Docteur a éte appellé pour une jeune perſonne malade & alitée. Il eſt à conſidérer ſon urine à travers une phiole, & pour mieux en voir le tranſparent il la préſente au jour, enſorte qu'il tourne le dos au lit. Devant lui eſt un Eleve, qui ſemble avoir diſpoſé tout l'appareil du Charlatan, & les yeux fixés ſur ſon Maître va recevoir avec avidité la doctrine admirable qu'il doit débiter. La mere, aſſiſe à côté de ſa fille, ne regarde pas ce Médecin avec moins d'attention. Son genre

d'intérêt eſt caractériſé & l'on diſtingue aiſément ſur ſa phyſionomie les divers mouvemens de crainte & d'eſpoir dont elle eſt agitée. Pendant ce tems un galant s'eſt gliſſé dans la ruelle du lit; il eſt dans la demi-teinte &, penché ſur une des mains de ſon amante, la baiſe amoureuſement. La Suivante, complice de ce larcin, ferme la ruelle, regarde le Docteur avec un ſourire ironique, & d'un geſte malin indique qu'il va être bien attrapé.

On ne ſe laſſe point, Monſieur, de détailler ce Tableau piquant, & dont l'action eſt un petit drame très-ingénieux. Tous les perſonnages y tendent au dénouement ; chacun eſt animé du genre de paſſion ou d'intérêt qui lui convient: il eſt bien diſtribué, plein d'invention & de vie. C'eſt dommage que l'auteur, accoutumé à peindre la nature Ruſſe, n'ait pas donné plus d'agrément à la figure de la malade & plus de fineſſe à celle de la Soubrette.

Le dernier Tableau vers lequel ſe porte le public avec plus de foule après celui-ci, c'eſt la *Repréſentation d'une audience donnée à M. le Chevalier de Saint Prieſt, Ambaſſadeur à la Porte, par le Grand-Seigneur.* La ſingularité en fait le principal caractere, & la ſcene neuve qu'il préſente, excite un inſtant la curioſité.

Le Grand-Seigneur eſt aſſis ſur un Trône en forme de lit à quatre colonnes ; & ce

Trône eſt de vermeil, enrichi de pierreries. Les boules d'or pendues en haut, repréſentent des œufs d'autruche: ornement que les Turcs mettent ordinairement pour parade dans leurs Moſquées. Les glands qui pendent à ces boules d'or ſur le devant du Trône, ſont de perles. Les autres ſont de petites lames d'or. La couverture du Trône eſt brodée en perles.

Le Sultan a ſon ſabre à ſa droite, & une écritoire à ſa gauche. Les deux Turbans qu'on apperçoit ſur une petite fenêtre, ſont toujours portés lorſque le Grand-Seigneur marche. Les aigrettes en ſont différentes; l'une eſt de plumes jaunes, & l'autre de plumes jaunes & noires: celui que porte le Sultan eſt orné de plumes noires & blanches. Ces trois Turbans ſignifient l'Empire des trois Mers.

Le Grand-Viſir eſt à la droite du Prince, la peliſſe & les mains croiſées. L'Ambaſſadeur eſt dans l'action de parler, & tient de la main gauche les Lettres du Roi. A ſa droite eſt le Drogeman de la Porte. L'Ambaſſadeur eſt tenu, ainſi que ceux de ſa ſuite, par deux Capigis-Bachis, couverts, de cafetans avec le grand bonnet de cérémonie: il n'y a que le Grand-Viſir qui en ait un différent. Le cafetan du Miniſtre eſt doublé de martre; ceux des gens de ſa ſuite ſont fort communs; M. le Chevalier de *Pontécoulan* eſt à côté de

l'Ambaſſadeur, qui a derriere lui ſon Drogeman avec le bonnet de martre, coëffure commune à tous les Drogemans. La chambre n'eſt éclairée que par une ſeule fenêtre: à droite, on voit une cheminée en forme d'entonnoir renverſé; elle eſt de vermeil & enrichie de pierreries.

A cette deſcription hiſtorique, l'auteur, M. *Favray*, ajoute que le Grand-Seigneur eſt reſſemblant. C'eſt bien le cas de dire qu'*on aime mieux le croire que de l'aller voir.* Mais ce qu'on peut vérifier aiſément, c'eſt que M. le Chevalier de *Saint-Prieſt* ne reſſemble point. Défaut peu intéreſſant au ſurplus, & qui n'ôte pas à ce Tableau le mérite d'un coſtume rare.

Quant au reſte des Tableaux, Monſieur, chacun ſe diſtribue ſuivant ſon goût, excepté toutefois les ouvrages de Mlle. *Vallayer.* Cette jeune Académicienne, âgée de 23 ans, qui réunit les graces aux talens, a expoſé pour la premiere fois, cette année, onze morceaux qui, la plupart, ont le mérite de peindre une nature muette, mais ſenſible, aux ſpectateurs les plus groſſiers. Les fruits, les fleurs, les légumes, les herbages, les morceaux d'hiſtoire naturelle ſont de ſon reſſort. Sa repréſentation des *inſtrumens de muſique militaire* eſt d'un faire plus grand, & ne feroit point indigne des études d'un Peintre d'hiſtoire. Tous ont

pris corps ſous ſon pinceau ; mais ſurtout le tambour eſt d'un relief propre à faire l'illuſion la plus entiere. Un *Lapin*, imité de grandeur naturelle, annonce que cette ſavanté fille traite auſſi les animaux, &. *une jeune Arabe*, *en pied*, pleine de graces & de douceur, prouve que ſes talens peuvent s'élever juſqu'à faire reſpirer la toile, & à donner de l'ame aux figures.

La cohue générale qu'attire cette admirable perſonne ſe repartit enſuite, Monſieur, comme j'ai l'honneur de vous dire, en différens grouppes, ſuivant les âges, les inclinations, la façon de voir & les connoiſſances naturelles ou acquiſes. Les amateurs de l'Architecture admirent M. *Robert*, dont la fécondité ne s'eſt point démentie à cette Expoſition, mais dont l'amour-propre s'eſt étendu au point de croire pouvoir balancer M. *Vernet*; parce que dans quelques-uns de ſes Tableaux il y a des caſcades, des fontaines, des rivieres, &c. il les appelle des *Marines*, & le public rit de cette folle prétention. On rend juſtice à ſon *Incendie dans les principaux Edifices de Rome*, dont l'embraſement, d'un grand effet, ſemble éclairer toute la Salle. On ſe repoſe agréablement la vue fatiguée en ramenant les yeux ſur la forêt de *Caprarole*. Son verd doux & dégradé forme un contraſte agréable & ſéduiſant. En général, trop de monotonie dans

cet auteur, fait qu'on ne s'y arrête qu'en partie. Son prédécesseur, M. *de Machy*, qui n'avoit rien offert aux amateurs l'année derniere, a aussi donné quelques morceaux & a semblé vouloir éviter cet inconvénient en ne se prodiguant pas trop. Mais aussi il s'est tellement atténué, qu'il se trouve presqu'éclipsé sous la fécondité imposante de son rival. Toujours correct, toujours délicat, il n'a pas ces masses majestueuses dont l'autre s'est enrichi dans ses voyages d'*Italie*. Celui-ci, avec moins de régularité, frappe davantage la multitude. On trouve que le premier a lourdement péché contre le clair-obscur & l'entente de la perspective dans sa *vue de la Chapelle de la Sainte Vierge à Saint-Roch*, dont les figures collées les unes aux autres repoussent les yeux, qu'on porte bien vîte sur son voisin. Il est question, Monsieur, d'une plume, d'une écritoire & d'un mouchoir, de M. *Roland de la Porte*; mais la vérité est belle & séduit partout. Par la raison contraire, on ne peut goûter les paysages de M. *Milet Francisque*, toujours jaunes & arides; les allégories de M. *Boizot*, plattes & sans coloris; la miniature estropiée de M. *Venevault*; le *Silene* de M. *Hallé* & son *Adoration des Bergers*, Tableaux de la même teinte, qu'on prendroit pour deux Pastiches, où le Pere des buveurs & la Mere de Dieu sont d'une même palette & se ressem-

blent merveilleuſement ; le *Saint-Michel* de M. *Belle*, armé du foudre de *Jupiter*, & ſa *Pſyché* vêtue de guenilles achetées ſur la place du *Louvre* ; le *Narciſſe* de M. *l'Epicié*, qui n'eſt ni homme ni fleur ; Son *quos ego* de *Neptune*, qui n'eſt qu'un bourru ; le *Saint-Sebaſtien* de M. *Brenet*, flasque & ſans ſenſibilité ; l'*Aſſomption de* M. *Parocel*, qui n'ira jamais aux nues, & tant d'autres ouvrages dont le détail ne finiroit pas.

Les connoiſſeurs trouvent de l'ordonnance dans *l'Entrée de Jéſus-Chriſt à Jéruſalem*, par M. *Jollain*, de la richeſſe même dans le coloris, en blâmant toutes fois l'air benêt dont il affuble la face de l'Homme-Dieu : défaut preſque général à tous nos peintres François, ſauf *Jouvenet*. Ils s'élevent contre l'indécence du Tableau du même Auteur, où *Jupiter* ſous la forme de Diane ſéduit *Caliſto*, la baiſe ſur la bouche, lui darde ſa langue, & préſente aux ineptes le ſpectacle de deux vraies Tribades. Le *St. Paul prêchant dans l'Aréopage*, de M. *la Grenée* le jeune, quoique non terminé, leur ſemble d'un bon ſtyle ; ils ne dédaignent pas ſa *Préſentation : la Deſcente de Croix* de M. *Martin* n'eſt pas ſans mérite, ſelon eux.

Mais ces Tableaux divers, Monſieur, n'ont pas un éclat aſſez ſupérieur pour fixer la multitude par cette vérité d'expreſſion propre à captiver l'ignorance même & à l'éclairer. Auſſi

remarquai-je que les Portraits sont ce qui attire l'attention la plus générale. On trouve toujours quelqu'un de connoissance, & graces au peu de choix avec lequel on admet toutes sortes de personnages, nul n'y est en pays étranger. Un Praticien y remarque soudain la figure avantageuse de M. *Dufresnoy*, Notaire. M. *Despote*, Avocat au Conseil, y en impose encore à son Clerc par sa morgue. M. *Grand-Clas*, Médecin obscur, y est reconnu de quelque malade échappé à son art assassin & dont il sembloit mesurer la vie avec le sable qu'il tient en main. M. *Felix*, Marchand de la rue Saint-Denis, d'un air satisfait, invite ses confreres à venir s'y placer à côté de lui. Enfin M. *Suir*, Tailleur, & sa digne moitié, malgré leur face ignoble, attestent que personne n'est exclus.

Après avoir ri de la fatuïté, on plaint la bêtise de ces particuliers. Il faut, Monsieur, vous rendre compte des différentes manieres de nos Peintres de Portraits & des personnages plus intéressans qu'ils nous ont reproduit. Le pinceau vif & spirituel de M. *Vanloo* s'est exercé sur deux têtes d'enfans de l'un & l'autre sexe, se servant de pendans, & bien dignes de l'être, mais d'un coloris trop uniforme. On voudroit que M. *l'Epicié* réservât sa touche seche & éraillée pour les rides de la vieillesse ou les figures hideuses. Il a pourtant réussi

réussi à mettre de la finesse dans quelques jeunes personnes, de la grace même, quoique sans coloris & sans empâtement.

M. *Drouais*, aussi fécond que varié dans ses caricatures, nous a donné des Bambochades de toute espece. D'un côté, c'est un petit garçon qui montre son cul; de l'autre c'est son pendant qui porte un polichinelle sur son dos : là une petite fille met du rouge & des mouches à son chat; ici sa compagne joue avec son chien. On se plaint toujours de la couleur plus brillante que vraie de cet auteur.

On ne se plaint pas moins du ton rembruni de M. *Voiriot*, qui auroit bien dû égayer sa palette pour nous rendre Mlle. *Allard* dans toute sa vivacité, d'autant qu'il la représente dans son triomphe, c'est-à-dire dansante, mais sans graces, sans légéreté, sans cette facilité, caractere distinctif de notre Coryphée femelle du Théâtre Lyrique.

M. *Restout* a de la dureté dans son pinceau, mais il est vrai, & en ne s'attachant qu'à des sujets mâles, comme le Portrait de M. *Houdon*, Sculpteur, il pourra tourner en beauté ce défaut.

Si l'on ne trouve pas une grande ressemblance dans le Portrait de M. *Pigale* en habit de Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, par Madame *Roslin*, on voit qu'elle a été à l'école de son mari pour le coloris & qu'elle

trempe quelquefois fon pinceau dans fes couleurs.

Le brillant de M. *Drouais* eft tempéré chez M. *Deshayes* par une maniere plus fage & conféquemment plus vraie. L'Evêque, la jolie femme, le Robin, font rendus avec les couleurs qui leur font propres, & les carnations font variées au dégré qu'il convient.

On loue M. *Dupleffis* de s'être affranchi du ridicule ufage de faire toujours regarder le public par fes perfonnages. Son *portrait de M. le Marquis de l'Hôpital* eft une preuve qu'on peut conferver la plus parfaite reffemblance fans s'affervir à cette regle.

Le dernier en rang des Peintres à Portrait, mais qui s'annonce par les plus grands talens & qui laiffera bientôt derriere lui fes confreres, c'eft M. *Aubry*. Une vigueur mâle, de la hardieffe, du caractere dans toutes fes têtes le diftinguent déjà fingulierement. Son *Portrait* de M. *Jeaurat* eft d'une vérité de figure & de coftume frappante ; mais celui d'un Peintre, dans la maniere libre de M. *Greuze*, a arraché le fuffrage de ce dernier, au point de lui donner de l'humeur, & de ne pas contribuer pour peu à l'empêcher de rien mettre de fes ouvrages au Sallon.

Mifericorde ! Monfieur : je m'apperçois avoir manqué de vous parler d'un Tableau d'hiftoire qui, tout imparfait qu'il eft, mérite

plus que beaucoup d'autres d'être remarqué. C'est *Brutus*, *Lucretius*, pere de *Lucrece*, & *Collatinus*, son mari, *jurant sur le poignard dont elle s'est tuée, de venger sa mort & de chasser les Tarquins de Rome.*

Quatre coleres différentes exprimées dans cette composition en font le caractere distinctif. La rougeur du visage du premier personnage annonce la fureur de *Collatinus*, opposée à la pâleur de *Brutus*, plus politique, plus réfléchie, tandis que la douleur se mêlant à l'indignation dont est pénétré le pere, lui donne une teinte plus propre à son rôle. Enfin un personnage éloigné ne participe à l'événement qu'avec le dégré d'intérêt qui lui convient. Du reste, nul coloris, de la roideur dans les attitudes & de la monotonie, qui n'empêchent pas que le génie ne perce.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monsieur, pour vous faire apprécier nos richesses pittoresques. Vous en concevrez aisément pourquoi, loin de s'étendre, elles décroissent en proportion de l'augmentation des Tableaux. La cupidité qui gagne nos Artistes, le luxe qui s'introduit chez eux, leur fait abandonner les genres difficiles & de longue haleine, pour adopter le goût futile du siecle, & s'asservir à toutes les fantaisies bizarres des prétendus Amateurs. De-là, plus de ces compositions

fuperbes & bien entendues, que le génie ordonne, digere & diftribue lentement & dans le filence. De-là, cette négligence de la partie qui a toujours diftingué l'Ecole Françoife. Plus de pureté, plus de correction dans le deffin, au point qu'il n'eft peut-être pas un Tableau au Sallon qui ne pût mériter ce reproche à quelqu'égard. De-là ces allégories froides, triviales, ces idées difparates & ridicules. Encore fi nos peintres gagnoient de quelque côté ce qu'ils perdent d'un autre! Mais leur coloris, leur partie foible, n'a ni plus de vigueur ni plus de vérité. Tel voit bleu, tel autre gris, celui-ci jaune, celui-là rouge: nulle part on ne trouve cet empâtement, ces teintes fondues, ces couleurs rôties qui feules donnent le fceau aux bons ouvrages, en les garantiffant des injures du tems.

Nous verrons dans la Lettre fuivante, Monfieur, fi la Sculpture & la Gravure continuent à fe foutenir mieux que la Peinture.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, exposées au Sallon du Louvre, le 25 Août 1771.

Paris le 28 Septembre 1771.

Au moment où je comptois, Monsieur, vous entretenir de nos Sculptures, un nouveau Buste a paru & s'est offert à nos regards. Il a fait d'autant plus de plaisir, qu'on désespéroit de le voir, & que l'Artiste craignant, sans doute, de ne pouvoir le montrer au Public cette année, ne l'avoit point fait annoncer dans le livre. C'est le portrait en marbre de Madame la *Dauphine*, dont il est question. Cet ouvrage précieux, du Sr. *le Moyne*, ancien Directeur & Recteur, a d'abord été présenté le Dimanche 15 au Roi, à toute la famille Royale & a subi à Versailles les diverses observations des Courtisans. L'Artiste, après avoir reçu des suffrages aussi difficiles, l'a fait mettre au Sallon. Comme aucune distinction ne caractérisoit ce Buste, qu'on n'en avoit pas encore parlé, & que le Peuple, en général, n'a pas le bonheur de connoître la Princesse, elle a été exposée, pour ainsi dire, *incognito*, pendant quelques jours. Enfin cette heureuse nouvelle s'est insensiblement trans-

mise de bouche en bouche, & la foule a redoublé pour jouir de ce spectacle desiré.

Ce Buste, Monsieur, a d'abord la qualité la plus essentielle du genre ; c'est-à-dire qu'il est parfaitement ressemblant, & beaucoup plus que le même portrait en émail du Sr. *Pasquier*. Celui-ci, dont le talent devroit être particulierement destiné à peindre les femmes & à rendre toute la délicatesse, tout le fini des traits d'une figure mignonne, a vieilli, grossi, allongé la tête de Madame la *Dauphine*, au point de la méconnoître. Le ciseau du Sr. *le Moyne*, également précis, exact, élégant, sans flatter son sujet, ne lui a rien ôté de ses agrémens. La Princesse porte la tête du côté de l'épaule gauche, & a ce regard auguste tempéré par la douceur, qui annonce & la majesté de son rang & la bonté de son cœur. Le reste de la physionomie est plein de graces & de vie; la vérité y est entiere, & l'Artiste a conservé à ce portrait la levre un peu renflée, appellée *la levre Autrichienne*, parce que ce genre de traits est plus particulierement affecté aux personnages de cette Maison. La gorge est couverte d'une draperie à l'antique, attachée par une agraffe, qui revient à l'épaule gauche & donne au tronc du Buste une ampleur & une richesse dignes du sujet. Tout le monde a paru extrêmement content d'un tel chef-d'œuvre.

Je ne vous parlerai point, Monfieur, du Portrait de Madame la Comteffe *d'Egmont*, par le même. Je fuppofe que c'eft celui expofé il y a deux ans, dont il a déjà été queftion. Je m'arrêterai à une jeune fille de cet Artifte, foi-difant repréfentant la *Crainte*. Cette figure eft droite, la tête un peu renverfée & tient dans fa main gauche une Colombe, les aîles déployées. Sans ce fymbole allégorique, on ne liroit jamais, Monfieur, fur le vifage de la jeune perfonne le fentiment dont elle eft atteinte; il n'y a pas cette contraction de muscles, ce fpafme de l'ame, qu'il eut fallu rendre.

La *Douleur* eft infiniment mieux dépeinte, Monfieur, dans une femme qu'on voit pleurante, appuyée fur un cube qui fert de bafe à une urne cinéraire, fuppofée renfermer les cendres de M. *de Brou*, Garde des Sceaux, dont le médaillon eft au bas du monument. Cette figure de M. *Vaffé* fait honneur à fes entrailles & à la fenfibilité de fon ame. Elle a tous les caracteres d'un cœur navré de trifteffe & abandonné à fon défefpoir. Mais on ne trouve pas jufte d'avoir mis au bas le héros de la fcene & de l'avoir ainfi fouftrait aux regards de celle qui le pleure. Il n'eft pas moins ridicule d'avoir enveloppé ce Magiftrat dans fon énorme perruque, qui, quoique dans le coftume, eft un ornement ridicule, à pro.

ſcrire d'une pareille compoſition. Le crêpe qui ſurcharge cette maſcarade, eſt plus propre à faire rire qu'à exciter le ſentiment qu'on veut inſpirer.

Je paſſe les autres ouvrages de cet Artiſte pour n'être pas trop long; mais je ne puis omettre ſon Buſte de M. *Queſnay*, Médecin du Roi. Les Philoſophes ſe ſont empreſſés de conſidérer avec attention la figure d'un Docteur, moins renommé par ſes connoiſſances & par ſes cures dans ſa profeſſion, que par le nouveau ſyſtême qu'il a introduit dans l'Agriculture, qui l'a rendu le Chef de la Secte des Economiſtes, & lui a fait déférer d'un aveu unanime par ſes diſciples le nom ſublime de *Maître*. A travers les rides dont cette tête eſt parſemée, on y démêle la morgue pédanteſque d'un *Agromane* enflé de ſes prétendues découvertes: on y découvre un amour-propre de mauvaiſe humeur, qui fait la moue à la Critique, & trouve mauvais qu'on ne lui accorde pas une admiration excluſive. J'ai vu, Monſieur, quelques gens du peuple prêts à briſer la ſtatue de cet homme, en apprenant qu'il étoit l'auteur de la cherté actuelle des grains par les ſpéculations fauſſes & les vues funeſtes qu'il avoit inſpirées au Gouvernement.

Le cœur qu'une telle figure avoit reſſerré, ſe dilate, Monſieur, à la vue du Buſte de Madame la Comteſſe *Dubarri*, par M. *Pajou*. Le

Sculpteur l'emporte de beaucoup ſur le Peintre. Il n'eſt perſonne qui ne retrouve dans cette tête toute l'élégance, tout le voluptueux, échappés au pinceau de M. *Drouais*. Mais ſi celui-ci avoit eu le défaut de vouloir rendre Madame *Dubarri* coloſſale, l'autre a celui de l'avoir ſouſtraite aux proportions naturelles. La tête eſt trop petite & annonceroit une jeune perſonne encore à ſon adoleſcence.

La tête de *Satyre* du même auteur, prouve qu'à la délicateſſe du faire il ſait joindre la vigueur & le feu d'un ciſeau mâle. Le hazard qui, ſans doute, a placé le Héros lubrique au milieu de pluſieurs buſtes de jolies femmes, produit un contraſte remarquable aux connoiſſeurs, & qui ſemble relever les attraits des unes & la luxure de l'autre.

Ici, Monſieur, la plume tombe des mains, tous les ſens ſont ſuſpendus, on reſte dans une extaſe à ne pouvoir rien rendre ſur le papier...... Il eſt queſtion d'*une tête de jeune fille*, par M. *Caffiery*. Elle eſt en marbre, beau comme l'albâtre. L'Antiquité n'a rien produit de plus gracieux, de plus divin. Les plus juſtes proportions dans les traits; les contours les plus doux & les plus moëlleux; l'élaſticité la plus parfaite dans les chairs; une vie répandue ſur toute cette phyſionomie, jointe à ce repos, dernier caractere des ouvrages finis

& le vrai ſceau de l'immortalité, enchantent les connoiſſeurs & ſuſpendent devant elle les plus ignorans. Le col répond au Buſte; la même grace, la même aiſance; la même volupté dans les muscles, la même blancheur éblouiſſante...... Il eſt dommage que le reſte de la gorge, d'un marbre plus grénu, ne réponde pas au premier, & que d'ailleurs l'Artiſte fatigué, ſans doute, épuiſé du chef-d'œuvre de la tête, ait négligé cette partie au point de placer les mammelons trop bas.

Malheureuſement, Monſieur, le modele du portrait en queſtion n'exiſte pas. M. *Caffiery* convient avoir travaillé, en partie, d'imagination, ſur un ſujet déterminé cependant qu'il a eu ſous les yeux, mais qu'il a embelli dans certaines parties. Au ſurplus, comme la Critique trouve à mordre partout, quand on eſt revenu de la premiere admiration qu'impoſe cette merveille, on trouve la tête un peu hommaſſe pour une jeune fille.

Ceux qui veulent chercher noiſe à l'Artiſte, ont un plus beau champ à s'exercer ſur ſon grouppe, dont le ſujet eſt *Omnia vincit Amor: L'Amour triomphe de tout*. Imaginez-vous, Monſieur, le Dieu *Pan* terraſſé par cet Enfant. Et comme *Pan* en Grec veut dire *Tout*, l'auteur croit avoir rempli ce *rebus* pittoresque. Vous avez le mot de l'énigme, voyez ſi elle eſt juſte, ou plutôt riez avec moi de l'ineptie

de l'invention d'une allégorie auſſi mesquine, auſſi froide, auſſi fauſſe.

Revenons aux Buſtes, Monſieur, qui n'exigeant des Artiſtes que de la main, ou du moins qu'une intelligence médiocre, ne ſont pas ſuſceptibles de ces ſortes de platitudes. Le Portrait de M. *de la Condamine* par M. *d'Huès* eſt d'une vérité unique. Outre la reſſemblance la plus exacte des traits, il y a mis cette inquiétude, cette vivacité, cette agitation continuelle de défenſeur de l'inoculation, qui doivent rendre ſa figure extrêmement difficile à fixer. L'invention de cet Adjoint à Profeſſeur ne ſe manifeſte pas davantage que celle de ſes confreres dans ſes grands morceaux. Jugez-en par l'expoſition ſeule. Dans le modele d'un Fronton pour l'Ecole-militaire, la *France*, ſous la figure de *Minerve*, prend ſous ſa protection les jeunes Eleves. D'un côté eſt la *Nobleſſe* qui les lui préſente, & de l'autre la *Bonté*, caractériſée par le Pélican. Qu'eſt-ce que c'eſt que deux êtres moraux, tels que la *Nobleſſe* & la *Bonté*? Et ne falloit-il pas animer toute cette machine triviale & froide? A l'égard de ſon modele, où eſt un Cadran accompagné de deux figures allégoriques, l'*Etude* & la *Vigilance*, j'obſerverai que cette derniere a l'air très-endormi & paroît s'en repoſer ſur ſon Coq.

Oedipe détaché par Arcas de l'arbre où il avoit été expoſé, fait plus d'honneur à M. *Le Comte*,

La poſition du Berger, rehauſſé ſur la pointe du pied, ſon extrême délicateſſe à délier l'enfant, ſa crainte de lui faire mal, toutes ces parties ſont traitées avec beaucoup d'intelligence. Il y a d'ailleurs un grand art dans l'exécution, une profonde connoiſſance de l'anatomie & un ciſeau très-ſavant.

Quelle fécondité, quelles reſſources de génie dans ſes ſept Sacremens, bas-reliefs, ſeulement eſquiſſés en terre cuite ! C'eſt dommage que le genre ſoit peu goûté. Son *Triomphe de Terpſicore*, autre bas-relief, modele pour être exécuté à la maiſon de Mlle. *Guimard*, fixe beaucoup plus longtems le ſpectateur. C'eſt, d'ailleurs, un petit poëme charmant, dont le détail vous fera plaiſir.

Terpſicore pince de la harpe, aſſiſe ſur un Char traîné par les Amours avec des guirlandes de fleurs; des Bacchantes précedent la marche en danſant ; les Graces & la Muſique, inſéparables de la Danſe, marchent ſur ſes traces; deux Satyres, par leur action, déſignent la Danſe de caractere.

On détaille avec un plaiſir infini, Monſieur, toutes les parties de l'action, où il regne beaucoup d'unité & de variété. Les *Bacchantes* contraſtent à merveille avec les *Graces*, & les *Satyres* relevent les *Amours*. La Déeſſe reſſort au milieu de cette fête & domine comme il convient au ſujet principal.

On ne peut qu'applaudir au goût de l'Artiste. Il ne pouvoit choisir aucune annonce plus convenable au Temple de la Déesse de la Danse.

Remarquez en même tems, Monsieur, la souplesse de son génie, qui de la gravité des sujets d'Eglise passe avec cette facilité au genre gracieux, & du même ciseau rend tour à tour les augustes mysteres de notre sainte Religion & les fêtes prophanes de la Volupté. M. *Le Comte*, simple Académicien, est sans doute un des hommes les plus propres à faire honneur au siecle.

Morphée, l'un des Enfans & Ministre du Dieu du *Sommeil*. „ C'est le plus habile de „ tous les *Songes* pour prendre la démarche, „ l'air, le visage & le son de la voix de ceux „ qu'il veut représenter. C'est lui qui fut en„ voyé par ce Dieu à *Alcione*, sous la figure „ de son Epoux."

On ne sait à propos de quoi M. *Houdon* nous fait tout cet étalage d'érudition, à l'occasion d'un modele de grandeur naturelle; très-belle figure assée dans la position d'un personnage qui dort. Les pavots, dont il est enlacé, caractérisent assez *Morphée*. On n'en découvre pas davantage. Au surplus, la figure est très-belle & a quelque chose de céleste. Son attitude, ses contours, la mollesse de ses membres répondent très-bien à l'idée de l'Ar-

tiſte. Il regne une douceur merveilleuſe dans ſon repos, au travers duquel on démêle un être vivant & dont la reſpiration ſemble ſe faire ſentir.

Dans les différens buſtes expoſés par le même Auteur, on trouve avec déplaiſir M. *Bignon & ſa femme :* non que ſa qualité de *Prévôt des Marchands* ne ſemble donner droit au mari de figurer en pareil lieu; mais le Public voudroit qu'on ne reproduisît pas ſous ſes yeux un homme, dont l'ineptie a cauſé, il y a un an, une ſi funeſte cataſtrophe. J'ai remarqué que perſonne le voyoit ſans ſe rappeller le maſſacre de la rue *Royale* du 28 Mai & ſans frémir d'indignation. S'il n'a pas eu la délicateſſe de ſentir qu'il étoit plus ſage de reſter dans l'attelier du Sculpteur, que ne profitoit-il de la leçon d'un Miniſtre (*) plus fameux que lui, mais qui, preſſé par l'impérieuſe néceſſité de fouler le peuple, a cru devoir au moins ſe ſouſtraire à ſes regards & ne pas paroître inſulter à ſes malheurs en s'affichant dans cette eſpece de *Panthéon*, où l'on ne voudroit reconnoître que les Bienfaiteurs de la nation en tout genre.

Quant à Madame *Bignon*, ſi elle eût conſulté ſon amour-propre bien entendu, elle nous auroit épargné ſon ignoble & laide figure, ainſi que Madame de *Mailly*, épouſe de M. de *Mailly*, Peintre en émail.

(*) L'Abbé *Terrai*.

Ce n'eſt ſûrement pas de l'avis de M. *Diderot* que ſon Buſte s'eſt trouvé en ſi mauvaiſe compagnie. Auſſi ſemble t-il faire bande à part & renier ſes camarades. Quoique les grands traits de ſa tête à médaille fourniſſent au ciſeau, & que l'Artiſte ait toute la liberté de s'étendre ſur une pareille phyſionomie exactement prononcée dans ſes différentes parties, on doit louer le feu, l'expreſſion que M. *Houdon* a ſçu mettre dans ſon ouvrage, & l'enthouſiaſme du brûlant auteur des *Bijoux indiſcrets* ſemble avoir gagné l'Artiſte, dont les autres ouvrages n'annoncent pas un caractere chaud & ardent.

Un morceau d'un genre plus nouveau pour le Sallon, réveille l'attention en quittant les Sculptures. C'eſt le modele en relief d'un eſcalier qui doit être exécuté à *Mont-Muſart* : (*Mons Muſarum*,) maiſon de plaiſance de M. *de la Marche*, Premier Préſident du Parlement de *Bourgogne*, par M. *de Wailly*, Académicien, Architecte du Roi & Contrôleur de ſes bâtimens. Il en impoſe de loin, Monſieur ; mais à l'examen on n'y trouve aucune invention, puiſqu'il eſt exactement ſemblable à celui de la *nouvelle Halle* par M. *le Camus*, à la différence près qu'il eſt renfermé dans une eſpece de tour ; ce qui lui ôte ſa grace & lui donne un air d'eſcalier de Baſtille qui fait fuir d'une lieue de loin. D'ailleurs on juge le pé-

riftile étranglé. Le deffin de l'efcalier de la Comédie Françoife, du même Architecte, a quelque chofe de plus grand, mais on le trouve pauvre d'ornemens. Au furplus, fi ces deux efquiffes ne peuvent procurer à leur auteur les fuffrages qu'il efpere, il a de quoi fe venger & forcer la Critique au filence: il défie tous les Artiftes paffés, préfens & futurs, de le contredire fur fon *Trône du Pere Eternel*..... Vous vous éclatez de rire, Monfieur!..... Ce n'eft pas plaifanterie. Oui, le fublime Compofiteur, élevé, comme *Saint-Paul*, jufqu'au troifieme Ciel, a vu vraifemblablement cette merveille, & nous en donne un échantillon...... J'ai beau me frotter les yeux & regarder de nouveau pour qu'on ne s'y trompe pas; je lis écrit en bas du deffin: *Trône du Pere Eternel.* Croiroit-on, fi l'on ne le voyoit, qu'un Artifte du XVIIIe. fiecle préfentât dans Paris une femblable Capucinade! Et qu'eft-ce que c'eft, Monfieur, que ce *Pere Eternel*, & fon *Trône?* C'eft un *Mamamouchi* empêtré d'une efpece de robe de bure fort ample, ayant une barbe très-longue, qui ombrage toute fa phyfionomie. Ses cheveux, qui lui retombent fur le front, dérobent le refte de la figure. Il eft affis comme *Thomas Diafoirus*, les deux mains fur les genoux, & femble dans l'attitude d'un homme qui pouffe fa felle. Les *Michel-Ange*,

les

les Raphaël ont quelquefois osé tracer la Divinité de leur foible pinceau, mais loin de la dégrader jusques à eux, ils s'efforçoient de s'élever jusques à elle......

Ce seroit ici le cas de rester sur ce chef-d'œuvre de platitude, Monsieur; mais je dois vous dire un mot des Gravures. Je dis *un mot*, car toutes mériteroient un détail particulier, si l'on vouloit rendre justice au mérite de chaque Artiste. Je vois douze grands Maîtres qui semblent lutter les uns contre les autres, & laisser la couronne suspendue entre eux.

Trois Estampes, faisant partie des seize qui sont gravées à Paris pour l'Empereur de la *Chine* & qui représentent ses Conquêtes ou des Cérémonies Chinoises, attirent le plus l'attention par la singularité du spectacle & l'immensité des détails. Le burin de M. *Le Bas*, semble se jouer au milieu de cette multitude de figures, & son exécution nette & facile répond à la hardiesse de son entreprise. M. *de Saint Aubin* a entrepris la même tâche, & s'est tiré avec beaucoup de succès d'une estampe de genre pareil.

On n'est pas moins surpris de l'invention, de l'abondance, du fini des gravures de M. *Roettiers* le fils, Académicien, Graveur général des Monnoies de France. Sa médaille *de la*

Corse vous donnera une idée de la richesse de sa composition & de la justesse de ses allégories.

Paoli, à la tête de la Nation *Corse*, avoit pour armes une tête de Negre avec un bandeau sur les yeux. Dans une assemblée, il fit mettre sous un Dais la Tête noire, le bandeau relevé sur le front. On lui demanda pourquoi ce changement? Il répondit: *Actuellement la Nation voit clair.*

Dans cette Médaille, la *France* a ôté totalement le bandeau, & expose l'écusson aux rayons des trois fleurs de lys. Au moyen de cette grande lumiere le pays se défriche; l'on y fait des chemins; l'agriculture, la marine, la pêche produisent l'abondance, que l'on voit sur le devant: les horreurs de la guerre & les nuages se dissipent.

Il faut voir, Monsieur, l'exécution de la Médaille pour concevoir comment le Graveur s'est tiré d'un sujet qui a peut-être le beau défaut d'être trop compliqué, mais dont la précision de l'Artiste a réparé la confusion.

Quelle douceur dans les Dessins de M. *Beauvarlet*, qui semble avoir adopté M. *Carle Vanloo* pour son Peintre! La maniere séduisante de ce dernier étant vraisemblablement plus analogue au moëlleux du travail de l'autre, on ne peut rien voir de plus terminé:

on diroit que les Graces mêmes ont conduit ſon burin.

M. *Cochin* eſt toujours ſpirituel & piquant; M. *Demarteau* vigoureux: le genre du Portrait, que ſemblent avoir adopté Mrs. *Moitte* & *Mellini*, convient à la ſageſſe & à la vérité de leur faire. Le burin de M. *Wille* a de la fineſſe; celui de M. *Flipart* de la gaieté: M. *Levasſeur* eſt voluptueux: M. *Aliamet* annonce du goût & de la chaleur. Tous ces Artiſtes, variés dans leur maniere, tendent à la perfection & l'atteignent.

En viſitant les Gravures, Monſieur, je ſuis fort aiſe de trouver ſur mon chemin M. *Pasquier*, dont le genre ſe confond aiſément avec l'autre. J'avois oublié de vous rendre compte du Portrait de M. *de Voltaire*, par cet Artiſte. Celui-ci nous annonce qu'il a peint ſon héros à ſon château, au mois d'Avril 1771. Il auroit été miraculeux que le pointillé de la miniature nous eût rendu le feu, le génie, la cauſticité d'un viſage preſqu'octogénaire. Auſſi eſt-il abſolument manqué. Quelle différence de cette figure à celle eſquiſſée par M. *Pigale*! Le premier donne de la rondeur, de l'empâtement & preſque de l'embonpoint au Philoſophe de *Ferney*; il le matérialiſe pour ainſi dire. Sous le crayon du ſecond la matiere s'évapore, au contraire: il ne reſte qu'une vapeur aërienne. Elle ſe fixe à nos regards

pour envelopper l'esprit de M. *de Voltaire*, qui semble pétiller & percer à travers les tégumens.

On ne peut mieux finir, Monsieur, qu'en vengeant le Chantre des Vertus, des Arts & des Talens du mauvais goût d'un Artiste médiocre. Les grands hommes ne sont pas faits pour être réduits, pour être portés en brasselet ou dans une tabatiere. Il n'est donné qu'au génie de rendre le génie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXIII.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Françoise, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1773.

Paris, le 7 Septembre 1773.

On doit regarder, sans doute, Monsieur, comme une très-belle institution l'exposition des Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Royale, qui se fait tous les deux ans au Sallon du Louvre. (1) Inviter ainsi les Artistes d'y montrer leurs productions, c'est établir entr'eux une émulation louable qui devroit, ce semble, contribuer au progrès des Arts. C'est former à la fois des Amateurs, qui puissent par leurs suffrages récompenser dignement ceux qui seroient enflammés de l'ardeur d'une gloire, la vraie &

(1) Elle commence le 25 Août, & dure un mois. La premiere exposition a eu lieu en 1737. Elle revenoit autrefois tous les ans. La difficulté de remplir le Sallon dans ce court intervalle d'ouvrages nouveaux, & les plaintes des Artistes molestés par les Critiques, ont engagé le Ministere à se relâcher de cette Institution, & à prolonger le tems du Concours : depuis 1745 il n'y a de Sallon que tous les deux ans.

la feule récompenfe du génie. Par quelle fatalité donc, malgré la multitude de Peintres qui fe forment aujourd'hui chez nous, l'Art de la Peinture, non-feulement n'avance-t-il plus, mais dégénere fenfiblement, s'abâtardit, & à chaque nouveau Sallon fait, par une comparaifon humiliante, regretter les effais des grands hommes qui ont paru les premiers dans cette lice moderne? La complaifance trop grande du Gouvernement à ménager l'amour-propre des concurrens, en étouffant ou émouffant les critiques utiles qu'on pourroit faire de ces ouvrages mis fous les yeux du Public, n'eft pas, à coup fûr, une des moindres caufes du dépériffement dont on fe plaint. Les louanges exceffives & fans choix dont on les enivre fucceffivement dans les divers ouvrages péridioques répandus fous fes aufpices, ne peuvent que gâter les talens naiffans, encourager la médiocrité, perpétuer le mauvais goût. Jamais exemple n'en fut plus frappant que cette année, où les circonftances pouvoient enrichir le Sallon de plus de morceaux du grand genre, & où la rivalité plus particuliere, propofée entre les meilleurs Peintres, auroit dû exciter une fermentation noble, occafionner des efforts fublimes, & faire enfanter des chef-d'œuvres.

En effet, Monfieur, le défir d'orner plutôt l'Ecole militaire, conftruite récemment, a fait

imaginer de donner à traiter les onze Tableaux qui doivent décorer cette Eglife, à onze Peintres différens. Dix ont déjà terminé leur ouvrage, & fans cette bonne fortune le genre de l'hiftoire auroit été bien pauvre. Mais dans ce nombre même, à peine deux ou trois excitent l'attention des connoiffeurs & fixent leurs regards. Faute de mieux cependant, nous allons parcourir ces diverfes productions.

M. *Doyen* eft en poffeffion de s'emparer le premier du Spectateur, & c'eft par lui que nous allons commencer. Il a fait le plus grand Tableau, celui du Maître-Autel. Voici comme il expofe lui-même fon fujet.

,, *Saint-Louis* eft attaqué de la maladie épi-
,, démique qui regnoit dans fon camp de Tu-
,, nis, occafionnée par les fables brûlans que
,, les Sarrafins remuoient avec des machines
,, fur le haut des montagnes, & que les vents
,, pouffoient fur les Chrétiens. Il demande
,, le Saint Vatique, qui lui fut apporté par
,, *Geoffroy de Beaulieu*, fon Confeffeur, de
,, l'Ordre des Freres Prêcheurs. Ce Saint Roi
,, étoit fi foible qu'il ne pouvoit fe foutenir;
,, mais fa ferveur & fon profond refpect pour le
,, Roi des Rois le ranimerent: il fe jetta en
,, bas de fon lit; *Philippe*, fon fils, & ceux
,, qui entouroient le Roi, le couvrent de fon
,, manteau Royal; il reçoit à genoux le Sa-
,, crement de l'Euchariftie, avec la dévotion

„ la plus exemplaire, & recommande à son
„ fils sa famille, dont une partie étoit pré-
„ sente.

„ On fut ensuite obligé de le reporter sur
„ son lit. Il mourut sur le rivage de *Tunis*,
„ près de *Carthage*, le 25 Août 1270, âgé
„ de 59 ans."

En voilà, sans doute, beaucoup plus que n'en exprime le Tableau. St. *Louis*, à genoux au bas de son lit, reçoit le Viatique. Son fils, derriere lui, l'entoure de son manteau Royal. A côté de celui-ci, sur un plan inférieur, est une Princesse qui se couvre le visage; signe de la plus profonde douleur. Le Célébrant est dans l'attitude du moment de l'administration du Sacrement; il est entouré de ses acolytes, & l'on voit dans le fond du Tableau les flambeaux, le dais & autres instrumens du cérémonial saint. Voilà la composition de cet ouvrage simple, bien ordonné, où l'on reconnoît une tête forte, une conception heureuse & facile, secondée d'une verve abondante.

Saint *Louis*, comme le personnage principal, se présente le premier aux regards; il a le visage exténué d'un mourant, & ses chairs plombées, flasques, livides, caractérisent le genre pestilentiel de sa maladie. La vivacité de la foi semble ranimer ses yeux éteints. Cette figure, certainement, est d'une expres-
sion

ſion grande & vraie; elle eſt hors de toute critique. Il n'en eſt pas de même de celle de *Philippe :* le Peintre, d'abord, lui donne un air preſque auſſi vieux qu'au moribond; il ſemble plutôt regarder qu'écouter ſon pere; ce qui ſe détermine encore mieux par l'attitude du Roi, derriere lequel il eſt, qui ne ſe retourne point vers lui, & qu'on juge uniquement occupé de la grande action qu'il va faire. D'ailleurs, le fils de Saint *Louis* ne pouvoit-il pas être occupé d'un emploi plus auguſte? Malgré la piété filiale qui ennoblit tout, il ne joue qu'un rôle ſubalterne. Il n'eſt pas aſſez caractériſé comme le ſecond perſonnage du Tableau. Mais le grand défaut qu'on reproche à M. *Doyen*, c'eſt une touche trop ardente, une affectation de répandre beaucoup de couleur ſans colorier, de fatiguer la vue, de la brûler pour ainſi dire par un rouge prodigué ſans choix, qui confond tous les objets & empêche les divers effets de la perſpective. Le Spectateur repouſſé par ce coloris dur & hagard baiſſe les yeux en maudiſſant le Peintre & l'ouvrage. Les envieux de l'homme à talent s'en prévalent pour le déprimer & mettre ſon Tableau au dernier rang.

Voilà la raiſon de la différence des jugemens. Ceux pour qui l'entente du clair-obſcur, l'art de fondre les couleurs, de les varier, de les aſſortir, eſt tout, ne peuvent que rabaiſſer

à l'excès cet Artiste. Ceux qui aiment une imagination féconde, une composition riche, la chaleur du Poëte & ses ressources étonnantes dans les sujets les plus stériles, l'admireront dans celui-ci, & préféreront son génie mêlé de grands défauts, à la composition sage & froide du Tableau, dans le même genre que les Grammairiens de l'art exaltent comme le premier. Il est question de M. *Brenet.*

C'étoit déjà une gloire suffisante pour ce Peintre, de sortir de la foule où il étoit confondu (2), de venir figurer parmi les grands Maîtres actuels de notre Ecole, de voir un de ses Ouvrages assimilés aux leurs, lutter contre eux....... Mais l'emporter, les écraser, les laisser loin derriere lui, est un triomphe moins honorable pour M. *Brenet*, qu'humiliant pour ses rivaux. En effet, son Tableau est estimable; il est correct, sçavant même à quelques égards: on n'y trouve cependant rien de marqué au coin du génie, rien qui annonce un Artiste sublime, capable de s'élever aux plus hautes compositions.

(2) M. *Pierre*, premier Peintre du Roi, & qui, en cette qualité, a distribué les sujets, ne vouloit point admettre M. *Brenet* au concours: ce n'est qu'à force de sollicitations & par des circonstances particulieres qu'il l'a accepté. Il a promis à ce Peintre la premiere place d'Officier vacante à l'Académie, outre les 3,000 livres qu'il aura pour son Tableau, & qui est le prix de chacun de la même espece.

D'abord ſon ſujet eſt ſec, purement de décoration, nullement ſuſceptible des grands mouvemens de l'éloquence pittoresque. Voici l'expoſition du Peintre.

„ Les *Tartares* & le *Vieux de la Montagne*, „ Prince des *Aſſaſſins*, ayant fait une irruption „ dans l'Aſie mineure, envoyerent en 1238 „ des Ambaſſadeurs à la Cour de France, „ pour demander du ſecours à Saint *Louis*. Leur „ réception eſt l'objet de ce Tableau".

Le Prince eſt aſſis ſur ſon trône; les Ambaſſadeurs ſont debout en face de lui; l'un d'eux s'avance & préſente au Monarque la Lettre dont ſon Maître l'a chargé. Il faut l'avouer, aucune nobleſſe dans le caractere de tête de St. *Louis*. Et quelle majeſté pourtant n'eût-il pas fallu lui donner dans un moment où il étoit ſi ſupérieur à un Brigand, qui avoit voulu le faire aſſaſſiner, qui, frappé de ſes vertus, imploroit ſon ſecours & oſoit lui propoſer une alliance? La contenance de l'Envoyé n'eſt pas non plus aſſez humble, ne marque pas aſſez la diſtance immenſe qu'il devroit y avoir entre un vil chef d'aſſaſſins & un des Potentats de l'Europe le plus puiſſant. Le cortege de Saint *Lonis* n'eſt pas auſſi nombreux qu'il le faudroit un jour de cérémonial nouveau; les draperies ſont meſquines, & il ne regne pas dans tout ce Tableau une magnificence proportionnée à la

ſcene. A ces défauts près, il eſt bien ordonné; les figures ſont bien poſées; il y a de la hardieſſe dans celle du premier Ambaſſadeur; elle eſt en mouvement, ſon attitude eſt fiérement deſſinée. L'œil ſe repoſe avec plaiſir ſur cette production pleine d'harmonie; il perce dans la Salle d'audience, il en développe toutes les parties: les teintes, les demi-teintes, les reflets ſont diſtribués avec intelligence, & ſi l'Artiſte eſt pauvre d'invention, il annonce une grande connoiſſance du mécaniſme de l'art.

Le *Lavement des pieds* eſt le ſujet qu'on trouve le mieux traité après celui-là. Suivant un uſage antique, conſacré à la Cour de nos Rois, tous les ans, le Jeudi-ſaint, ils rempliſſent cette pieuſe cérémonie. Douze pauvres choiſis reçoivent l'ablution de leurs auguſtes mains. St. *Louis* n'avoit garde de s'y ſouſtraire. Le Peintre l'a repréſenté au milieu de l'action. Un Vieillard d'une figure vénérable, élevé & aſſis ſur une eſpece de trône, tend la jambe nue; un Aumônier la ſoutient: l'eau eſt jettée, & le Monarque, debout, le linge à la main, ſe voit occupé à l'eſſuyer. Derriere lui eſt un ſecond Chapelain, qui tient une aiguiere. Des Gardes entourent le Roi, pour contenir la foule qu'on ne voit point. Sur le devant du Tableau & à ſes pieds ſont des vaſes renverſés; ils indiquent que ce n'eſt

pas le commencement de la cérémonie, & que l'auteur, suivant les préceptes de l'art, est entré par le centre de son sujet. Un second mendiant, placé à côté du premier, semble attendre son tour: quelques autres, plus loin, sont supposés avoir exercé la charité de St. *Louis*. Telle est la composition de ce Tableau, estimé des Connoisseurs, malgré de grands défauts de bon sens. 1°. Le pauvre, au premier coup d'œil, semble le personnage principal: il domine sur son siege; sa figure est la plus éclairée. 2°. Le Roi ne se reconnoît qu'à son vêtement parsemé de fleurs-de-lys; son visage n'est que d'un quart de profil, il est dans l'ombre, & l'Artiste s'est ainsi privé du seul moyen de jetter quelque intérêt dans cette scene froide & tranquille. 3°. Le Page qui porte la robe du Roi, a l'air d'un *Savoyard*, le visage d'un Mulâtre, & au lieu d'egayer la cérémonie par une figure spirituelle, ou même par quelque espieglerie qui n'eût pas rompu l'unité de l'action, il a un air maussade & boudeur. 4°. Les physionomies du Pauvre & des deux Aumôniers sont belles, mais se ressemblent comme s'ils étoient freres. 5°. Les Mendians sont revêtus d'étoffes trop éclatantes, qui ne jettent pas assez d'ombre dans la partie du Tableau où ils sont. Enfin l'Artiste, qui entend l'harmonie des couleurs, n'a pas le talent consommé de les fondre: son coloris

eſt encore crud. Du reſte, le matériel de l'action eſt rendu avec intelligence: la jambe du pauvre eſt bien deſſinée, d'une anatomie ſavante, & il y a une grande préciſion dans tous les mouvemens des acteurs.

L'Auteur de cet ouvrage eſt M. *Du Rameau*, Agréé, qui dès ſon apparition au Sallon en 1767, avoit donné des eſpérances. Il n'avoit rien expoſé depuis, & l'on ne peut gueres eſtimer s'il a vraiment acquis, le ſujet qu'il vient de rendre ne pouvant échauffer beaucoup ſon génie, ni lui donner de ces idées ſublimes pour lesquelles on le croyoit deſtiné.

Il auroit fallu un pareil enthouſiaſme à M. *l'Epicié*, afin de bien exprimer la matiere qu'il avoit à traiter: *Saint Louis rendant la Juſtice ſous un chêne à Vincennes.* On ſent combien elle lui devoit élever l'ame...... Point du tout, le Monarque n'a pas l'air plus auguſte qu'un Bailli de village. A ſes pieds rampe un malheureux, dont la tête ſemble rentrer dans le ventre; quelques autres levent les mains en ſupplians. Un grouppe de ſpectateurs, ſur un plan inférieur, mais aſſis à la droite du Roi, ſans relever la ſimplicité de la ſcene, la rend plus mesquine & la dégrade.

En général, dans tous ces Tableaux, à celui de M. *Doyen* près, St. *Louis* a l'air d'un benêt. On ſait que, ſuivant les effigies qui nous en reſtent, il n'avoit pas la figure très-relevée,

& que la nobleſſe de ſon ame ne tranſpiroit gueres juſques ſur ſa phyſionomie. Mais puiſque, par un défaut de vérité bien frappant, chaque peintre a jugé à propos de lui donner les traits qu'il a voulu, enſorte qu'aucun de ces dix *Saint Louis* ne ſe reſſemble, il pouvoit, par une licence mieux placée, imprimer plus de majeſté à ce Monarque, ſurtout dans les momens où le ſublime de l'action transforme l'homme en quelque ſorte, & l'éleve au deſſus de lui-même.

M. *de la Grenée* a du moins éludé la difficulté. Il a peint *l'entrevue de St. Louis & du Pape Innocent IV*. La figure du Pontife lui paroiſſant plus belle à rendre, il a voilé celle du Roi ſous les careſſes du St. Pere. Il l'a fait d'autant plus adroitement qu'il s'eſt conformé au trait hiſtorique qui lui ſert de texte.

„ *Lyon*, dit-il, fut le lieu indiqué pour
„ cette entrevue. Le Pape s'y rendit le
„ premier, accompagné de l'Empereur de
„ Conſtantinople, de pluſieurs Patriarches,
„ Evêques & Cardinaux. Auſſitôt que le
„ Pontife ſçut que le Roi arrivoit, accompagné
„ de la Reine *Blanche* ſa Mere, de ſon frere
„ & de leur Cour, il fut au devant de lui &
„ *l'embraſſa très-affectueuſement.*"

C'eſt cette *embraſſade affectueuſe* qui eſt proprement l'objet du Tableau, & que le Peintre a très-bien caractériſée. Le reſte des détails

eft traité en habile homme, fauf le Ciel, dont le bleu reffemble fort à celui de la robe de St. *Louis.* Celle ci eft d'un éclat trop uniforme, qui obfcurcit les autres parties & leur donne un ton grifâtre.

La fageffe de M. *Vien* fe fait reconnoître dans la compofition de fon fujet. C'eft St. *Louis* qui, à fon avenement à la Couronne, remet à la Reine *Blanche de Caftille*, fa Mere, la Régence du Royaume, fous l'emblême d'un Gouvernail parfemé de fleurs-de-lys. Cela fe paffe en préfence du Cardinal *Romain*, Légat du St.-Siege. Le point hiftorique & le coftume font exactement fuivis. Le Roi avoit alors douze ans, & porte fur fa phyfionomie toute la candeur de fon âge. La Reine, en deuil de *Louis* VIII, fon Epoux, eft vêtue de blanc, parceque c'étoit alors la couleur affectée aux veuves; & comme le chapeau rouge & le vêtement pareil ne furent donnés aux Cardinaux qu'au Concile de *Lyon*, vers 1246, celui-ci eft en violet. Mais l'orgueil françois voit avec peine le Légat jouer en quelque forte le premier rôle dans cette fcene, dont il occupe le milieu, à laquelle il préfide, & qu'il femble autorifer par fon approbation: l'infolence du Prélat, qui eft couvert, & qui perce à travers fa phyfionomie bonaffe, ne contribue pas peu à révolter le

ſpectateur indigné, auquel une pareille cérémonie rappelle le joug ultramontain.

Saint-Louis, âgé de douze ans, préſenté par la Reine Blanche ſa Mere, pour être Sacré, eſt le Tableau compoſé par M. *Amedée Vanloo.* „ *Jacques de Bazoche*, Evêque de *Soiſſons*, „ fait la fonction, le Siege de Reims étant „ vacant; le Duc de *Bourgogne* porte la Cou„ ronne, l'Evêque de *Laon* tient la ſainte „ Ampoule, le Sceptre eſt tenu par l'Evêque „ de *Langres*: derriere le Duc de *Bourgogne* „ ſont les Comteſſes de *Flandres* & de *Cham*„ *pagne*, repréſentant leurs maris abſens. „ Dans le fond ſont le Chancelier & le Car„ dinal de *Saint-Ange*". Telle eſt la compoſition de cette action, où l'on ne remarque qu'un perſonnage. C'eſt le Duc de *Bourgogne*, déſigné ci-deſſus, dont l'attitude baſſe, jointe à une figure dure, ne déſigné qu'un eſclave inſolent; caractere aſſez diſtinctif des courtiſans d'aujourd'hui, & qu'il falloit ſe donner de garde de peindre ſur la phyſionomie d'un Souverain, vaſſal, il eſt vrai, du Roi de France, mais faiſant quelquefois la guerre à ſon maître.

La Cérémonie du Mariage n'eſt pas mieux rendue par M. *Taraval.* Elle nous paroît fournir auſſi pluſieurs contreſens. D'abord St. *Louis* avoit dix-neuf ans lorſqu'il épouſa *Marguerite*, fille de *Raimond Berenger*, Comte de

Provence, qui n'étoit que dans sa quatorzieme année, & tous deux n'ont l'air que de marionnettes. Le Roi ne paroît pas plus avancé que la Princesse. La cérémonie se fait dans l'Eglise de *Sens*, par *Gauthier*, Archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'Autel, à droite, sur un prie-Dieu, est *Blanche de Castille*, Mere du Roi. Le Cardinal *Romain de St. Ange*, Légat du Pape, est près d'elle & lui adresse la parole. Il est vêtu de pourpre, défaut de costume évité par M. *Vien*. On ne sait pourquoi le Peintre a choisi de mettre le Prélat dans cette attitude, qui n'est ni nécessaire, ni placée, ni édifiante. L'air gaillard du Cardinal induiroit les prophanes à croire qu'il conte fleurette à la Reine, & il faut éviter ces mauvaises plaisanteties.

A combien de cette espece le Tableau de M. *Hallé* n'a-t-il pas déjà donné lieu? Il a choisi de peindre *Saint-Louis* portant en procession, de *Vincennes* à *Paris*, la sainte Couronne d'épines. Il eut été difficile, sans doute, de mettre beaucoup de sublime dans cette action du Saint Roi, exaltée dans le calendrier, & qu'il y faudroit laisser. Mais le Peintre l'a rendue plus puérile encore par son exécution. C'est un amas de petites figures rouges, blanches & jaunes, entre lesquelles le Roi pygmée, les pieds nuds, comme le reste du peuple imbécille, se distingue à peine. Il

eſt précédé du Clergé où, par une adulation bien digne du génie de M. *Hallé*, il a figuré un Prélat caffard ſous les traits de M. l'Archêveque de *Paris* d'aujourd'hui. Nulle entente, nul effet, nul coloris dans cet ouvrage, véritable enſeigne à bierre.

M. de *Beaufort* ferme la marche. Ainſi que M. *Doyen*, il peint *Saint-Louis* au lit de la mort. Celui-ci a traité le ſpirituel, l'autre vaque au temporel. Le Monarque, prévoyant qu'il ne peut revenir de la peſte, *remet à ſon fils qui lui ſuccéda, les inſtructions d'un grand Roi, d'un digne Pere & d'un Saint.* Du moins le Peintre en avertit le Spectateur, qui s'en rapporte & ne peut diſtinguer ces diverſes ſortes d'inſtructions. C'eſt bien mal-adroit à cet Académicien de s'être expoſé, non-ſeulement à concourir avec un pareil rival, mais à manier un ſujet qui l'oblige de ſe rencontrer en beaucoup de choſes avec lui. Tous deux ont renouvellé le trait du *Timante:* ils ont voilé la figure de la Reine, comme ne pouvant en exprimer la douleur. Mais ce qui étoit un trait de génie dans le Peintre Grec, ayant déjà épuiſé tout ſon art ſur pluſieurs perſonnages, n'eſt qu'une ſtérilité dans ces ouvrages-ci, où il n'y a pas aſſez de nuances à donner pour avoir recours à cette hardieſſe: elle n'eſt plus qu'une imitation ſervile.

Nous ne pouvons mieux finir la deſcription

de ces dix Tableaux, que par l'exclamation d'un plaiſant ſérieux. En les voyant, il affecte d'ignorer ce que c'eſt : il le demande ; on lui répond que c'eſt l'hiſtoire de Saint-Louis...... *L'hiſtoire de St. Louis*, répond-t-il, *c'eſt bon pour ce que c'eſt*. On n'a garde d'adopter la critique du Saint, mais on ſouſcrit fort à celle des Peintures. (3).

La ſuite de ces Tableaux nous offrira, Monſieur, pour la prochaine fois, des choſes plus amuſantes & plus gaies.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 14 Septembre 1773.

Il eſt certain, Monſieur, qu'un Etranger, un Chinois, par exemple, qui viendroit pour la premiere fois en France ; qu'on tranſporteroit au Sallon, & qui n'ayant jamais entendu parler de nous, en jugeroit par le premier coup d'œil qu'il lui préſenteroit, nous prendroit pour un peuple très-religieux : car, ou-

(3) A l'occaſion de ces Tableaux, on cite un Calambour de Mlle. *Arnoux*, en profeſſion de dire des quolibets : „ Jamais (la fait-on s'écrier à leur vue) le proverbe, *Gueux „ comme un Peintre*, ne fut plus vrai qu'aujourd'hui, *car à „ dix ils n'ont pu faire Saint (cinq) Louis*.

tre l'histoire de Saint-*Louis*, plusieurs autres sujets de l'Ecriture Sainte y frappent les regards, & presque tous nos Tableaux volumineux ne sont que des Tableaux de dévotion. C'est que le grand genre n'étant plus gueres consacré que pour les Eglises ou les Couvens, les Artistes n'osent s'y livrer, de peur de n'en avoir pas le débit. D'ailleurs, tous les traits de génie sont épuisés à cet égard. Nous ne parlerons donc ni du *Samaritain* (4), ni de *Saint-Michel terrassant le Diable* (5), ni du *Baptême de Jésus-Christ* (6), ni de *l'Education de la Sainte-Vierge* (7); mais nous admirerons le délire de M. *Robin*, Agréé, qui a pris pour son sujet de Tableau de réception, *Saint-Pierre, dans Jérusalem, guérissant les malades par son ombre.* La premiere question qu'on fait en considérant cette grande machine, c'est de demander où est l'ombre du Saint, qui n'en jette d'aucun côté? Car, il auroit fallu, pour exprimer cette action bisarre, surtout en peinture, prendre le moment du lever ou du coucher du soleil, où les ombres sont très-prolongées; diviser les malades en trois plans,

(4) De M. *Jollain.*
(5) De M. *La Grenée* le jeune.
(6) Par le même.
(7) De M. *Martin*.

dont les guéris, plus éclairés, annonceroient par leur joie, par leurs geſtes de remerciement & d'acclamation, le miracle qui viendroit de ſe faire en eux: les autres feroient ſuppoſés dans le fort de l'opération, & les derniers atteſteroient par l'état déſeſpéré où ils ſe trouveroient, quelle va être la puiſſance de l'Ami de Dieu. Au reſte, en blâmant l'extravagance & le défaut de bon ſens du compoſiteur, il faut applaudir à ſon talent. Des plans bien diſtincts, de grandes maſſes & une touche aſſez large font dire aux Connoiſſeurs que cet ouvrage eſt dans le bon ſtyle.

Notre Chinois, Monſieur, en détournant bientôt ſes regards de cette multitude d'ouvrages conſacrés au Chriſtianiſme, prendroit une opinion plus juſte de nous, s'il les portoit ſur trois grands Tableaux de M. *Vien*, où des nudités accumulées ſemblent annoncer la néceſſité d'irriter les deſirs d'un peuple *Sybarite*.

Le premier eſt *Diane, accompagnée de ſes Nymphes, au retour de la Chaſſe, qui ordonne de diſtribuer le gibier aux Bergers des environs.* Ce Tableau appartient au Roi, & eſt deſtiné pour *Trianon*. C'eſt, ſans doute, pour ſe conformer au goût du Monarque, pour le flatter, en lui rappellant tout ce qui a trait à ce genre d'exercice, ſa paſſion favorite, que l'artiſte a choiſi un pareil ſujet, froid & dénué d'expreſſion.

Les deux autres, destinés pour *Lucienne*, & appartenans à Madame la Comtesse *du Barri*, sont plus galans, plus analogues à celle qui doit les posséder. Dans l'un, deux jeunes Grecques font serment de ne jamais aimer, & se jurent un attachement éternel sur l'autel de l'*Amitié*. Le *Tems*, endormi, & sa faulx brisée, dont les débris servent à entretenir le feu qui brûle sur l'Autel, indiquent que leur union sera durable. Mais l'*Amour*, qui se rit de pareils sermens, & qui favorise les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du Tableau, profite du sommeil du *Tems* pour allumer son flambeau à l'Autel même de l'*Amitié*. Les deux figures de femme, droites & sans chaleur, semblent plutôt converser tranquillement, qu'être pénétrées de l'enthousiasme d'une passion. La figure du *Tems* est fierement dessinée, & a plus de vigueur que n'en comporte ordinairement le pinceau de l'Auteur. Il y a de la finesse & de la malice dans le petit *Amour* : l'*Amoureux* n'est point assez caractérisé.

Le pendant de ce Tableau offre encore deux jeunes *Grecques* rencontrant l'*Amour* dans un jardin. Elles s'en approchent sans le connoître, & s'amusent à le parer de guirlandes de fleurs. Celui-ci, plus vague que l'autre dans son exécution, ne rend que très-imparfaitement l'idée du Poëte.

On reconnoît dans les divers ouvrages de M. *Vien* le goût ſain de l'antique. Il deſſine correctement ; ſon trait eſt précis, ſes contours ſont moëlleux ; ſon coloris eſt peu vigoureux, mais frais, pur, harmonieux. Ses figures ſont toujours ſweltes, au moyen des grandes proportions qu'il employe ordinairement, qui donnent plus de nobleſſe à ſes femmes, plus de légéreté, & moins de ces graces, de ces gentilleſſes, qu'on deſireroit ſurtout dans ſon dernier ſujet.

M. de *la Grenée*, peignant auſſi beaucoup le nud, mais plus voluptueuſement que M. *Vien*, n'excelle pas en ce genre cette année, comme les précédentes. Ses corps de femme ſont toujours beaux, leurs chairs bien animées, leur figure tendre exprime le deſir, mais les amans n'y répondent point. Nulle énergie dans ſon *Appelles amoureux de la Maîtreſſe d'Alexandre*, dans ſon *Pigmalion amoureux de ſa Statue* (8), dans ſon *Orphée à qui Pluton rend Euridice*. *Une femme endormie ſur un lit parſemée de roſes*, ne fait pas la ſenſation que devroit produire cette poſture imaginée par un génie lubrique. Rien de gracieux dans la

(8) On admire dans celle-ci l'art avec lequel la Statue s'anime : le ſang ſemble circuler & s'arrêter aux cuiſſes, qui ſont encore de marbre.

la figure, un peu *ſtrapaſſée*, en terme de l'art, c'eſt-à-dire eſtropiée (9). Ses *trois Graces au bain*, mieux deſſinées, ſont d'ailleurs lourdes & n'ont pas beaucoup plus d'effet. Une d'elles jouant avec une Colombe qui tient ſon collier, eſt une image enfantine, vague, qui produit du mouvement dans le Tableau, mais ne caractériſe pas aſſez le genre de la Déeſſe, ni le moment précieux de l'action où elle ſe trouve. *Diane au bain, ſe faiſant rapporter ſon arc par un chien*; *Vénus nouant le bandeau de l'Amour*, ſont des idées folles, mais ſans intérêt. L'*Education de la Sainte-Vierge* eſt d'un pinceau ſuave, digne de l'*Albane*. *La Sainte-Vierge, promenant l'Enfant*-JÉSUS *ſur un mouton, au paſſage duquel pluſieurs enfans étendent leurs vêtemens*, préſente une ſcene vraie, mais où l'on ne peut reconnoître *l'homme-Dieu*, caché ſous les traits de l'innocence, & ſon auguſte Mere. *La Nymphe Salmacis*, du même Auteur, eſt ſon chef-d'œuvre, pour le ſçavant dont il eſt traité. Elle eſt dans le bain: l'humidité de l'eau exhale des vapeurs qui forment comme un nuage léger autour d'elle. A travers le tranſparent de l'élément liquide on diſtingue ſon pied, ce qui eſt la

(9) M. *Vien* n'a pas mieux réuſſi dans ſa *femme nue*, auſſi *endormie*, dont les extrêmités, trop ſanguines, répugnent, bien loin d'attirer.

magie de l'Art. Mais malheur au Peintre qui n'excite qu'une admiration ſtérile; on ne revient gueres deux fois ſur ſon ouvrage.

Il n'en eſt pas de même de M. *le Prince.* Preſque tous ſes ſujets, pleins de vie & d'eſprit, raniment & fixent ſans ceſſe le ſpectateur, toujours excité par un nouveau plaiſir. Ce Peintre, dont le *Médecin aux urines* avoit déjà fait une grande ſenſation au Sallon dernier, eſt plus fécond encore cette fois en idées ingénieuſes. Je remarque ſurtout trois de ſes Tableaux que la foule entoure.

Dans l'un, *une jeune fille ſe croit malade: elle conſulte un vieux Médecin qui, en lui tâtant le pouls, lui apprend que la maladie eſt dans ſon cœur.* La gravité du Docteur y eſt bien conſervée. Son pronoſtic eſt caractériſé par la main qu'il dirige vers le côté gauche de la jeune perſonne, intimidée d'une déciſion à laquelle elle n'oſe ſouſcrire & qui l'embarraſſe. Un Eleve, dans un coin du Tableau, concourt à déſigner la réponſe de ſon Maître, & jette de la gaieté dans la ſcene. Des livres, des machines enrichiſſent cette compoſition, & peuvent ſatisfaire les Amateurs de la vérité des acceſſoires.

Dans le ſecond, *une jeune Femme fait eſſayer à ſon Epoux des lunettes qu'un jeune marchand vient lui offrir.* Pendant que le premier a les yeux occupés à cet eſſai, le jeune galant en

conte à la maîtreſſe. Le viſage du mari eſt de la plus grande expreſſion, par un ſourire de malice & de bonté, comme s'il ſe doutoit de ce qui va ſe paſſer & vouloit bien ne le pas voir. La femme a la figure animée, les yeux pétillans: il eſt fâcheux que l'Amoureux n'ait pas tout le feu qu'il lui faudroit dans une ſituation ſemblable.

Le troiſieme eſt d'une compoſition plus combinée, plus variée, plus difficile, & plus ſçavante conſéquemment; il repréſente *une Mere qui, ayant ſurpris une Caſſette, renfermant un Portrait, des Lettres & des Bijoux, fait les plus vifs reproches à ſa Fille: Celle-ci, malgré l'apparence de ſon repentir, reçoit encore un Billet, qu'une Servante lui donne en cachette. Le Pere cherche à pénétrer les ſentimens de ſa Fille dans ſes yeux, tandis que la Grand' mere lit une de ces Lettres.*

Tous les perſonnages de ce petit Drame jouent leur rôle convenablement à leur caractere, à leur âge, à leur qualité. La mere, comme de raiſon, a l'air le plus méchant; elle tient le Portrait ſurpris; elle lance un regard de courroux ſur ſa fille. Le pere, moins fougueux, apporte plus de ſang-froid dans l'action; & veut s'aſſurer ſi ſa fille eſt coupable, avant de la châtier. La grand' mere, indulgente par cette raiſon qu'elle n'a plus de prétentions comme ſa fille; chez qui le ſentiment

de curiosité, la derniere passion qui survive dans le sexe, domine, en lisant une de ces Lettres voudroit voir si l'amour se traite encore ainsi que de son tems. A travers l'air agrès & contrit de la jeune personne, la malice perce; on y démêle sa joie secrette, en recevant le billet doux que lui glisse la soubrette, avec la finesse, la souplesse qu'exige son rôle.

Au reste, il y a des défauts sensibles dans cette jolie composition. Le pere, qui pour se conformer au caractere que lui donne le Peintre, devroit fixer sa fille & dévoiler ses plus secrettes pensées, ne semble la regarder que de côté. La jeune personne est aussi trop colossale. En général, on reproche à M. *le Prince* de faire ses femmes hommasses. Habitué à peindre la nature russe, il la voit partout. Ses draperies sont presque toujours dans le costume étranger; & cependant le lieu le plus convenable pour placer des scenes de cette espece, c'est la France; c'est à Paris, séjour de la galanterie, où se font les tours les plus ingénieux & s'attrapent si adroitement les maris & les meres.

Je voudrois pouvoir, Monsieur, vous détailler les divers ouvrages de cet Artiste. Partout il occupe, il intéresse, il donne à penser. Quelle vérité, quelle entente de la perspective & du clair-obscur, dans sa *femme endormie, qu'un jeune homme veut éveiller au son de sa*

guitare! Quelle paillardiſe dans les yeux de ſon *Buveur, qui préſente de l'argent à une jeune fille!* Quel recueillement, quelle onction dans ſa *Sainte Famille!* Quelle douceur, quel repos dans une *Mere allaitant ſon enfant, en écoutant une Vieille qui fait la lecture!* Mais ſon *Payſage d'après nature* eſt un autre genre de travail, où il ne s'étoit pas exercé, & où ſon coup d'eſſai eſt un coup de Maître. Les ſites ſont beaux, riches & bien choiſis; le devant de la ſcene eſt occupé par une pêche au filet, qui y jette un grand mouvement & lui donne lieu de lutter contre M. *Vernet* même.

Je n'ai garde d'oublier ce Peintre-ci, Monſieur, l'honneur de la nation Françoiſe dans ſon genre, & qui va de pair avec ce que les grands Maîtres y offrent de plus beau, avec les ouvrages de *Guaſpre*, de *Philippe Lauri*, de *Courtois*, dit *le Bourguignon*, de *Claude le Lorrain*. Ses *quatre parties du jour*, en payſages & marines, reſſemblent beaucoup à d'autres du même genre qu'il a expoſés; ce qui fait croire à bien des ſpectateurs que ce ſont les mêmes. En voyant ſon *Soleil* & ſon *Clair-de-Lune*, on admire cet Art des reflets dans lequel il eſt ſi ſupérieur. Les deux autres ne ſont pas d'un ſi beau *faire:* le ciel du premier, repréſentant *la naiſſance du jour*, eſt trop ardoiſé...... Son chef-d'œuvre, cette année, c'eſt une *Marine & Payſage ſur les bords de la*

Méditerranée, terminé la veille même de l'expoſition du Sallon: compoſition immenſe, où une multitude de groupes forment autant de ſcenes, qui embelliſſent le Tableau ſans en rompre l'unité.

Je ſuis fâché, Monſieur, de ne pouvoir vous parler de M. *Loutherbourg*, le digne émule de M. *Vernet*, & qu'on eſpéroit voir un jour l'égaler, peut-être. Cet Artiſte, actuellement en Angleterre, n'a rien expoſé. On n'annonce qu'un ſeul Tableau qu'il a fait en commun avec M. *de Machy*. C'eſt un morceau *d'Architecture, orné de figures & d'un embarquequement d'animaux, éclairé du Soleil couchant*. Il eſt très-beau; la teinte en eſt ſeulement trop animée, & feroit prendre de loin l'action pour un embraſement. Puiſque nous en ſommes ſur M. *de Machy*, cet Artiſte continue à orner le Sallon de ſes Tableaux, preſque tous impoſans par leur magnificence, par des bâtimens d'une décoration noble & majeſtueuſe. *Monſeigneur le Dauphin & Madame la Dauphine aux Tuilleries, allant vers le Pont-Tournant, le* 23 *Juin* 1773, offrent un événement récent, paſſé ſous nos yeux, & dont les Spectateurs les plus groſſiers peuvent admirer la vérité de la repréſentation. Elle eſt telle, que dans le groupe principal, ſi les reſſemblances n'ont pas une perfection que ne peut comporter la petiteſſe des figures, le coſtume y ſupplée

avec la plus grande exactitude, & chacun nomme successivement tous les personnages. Point de confusion même dans cette foule immense, dont la scene est enrichie. Le premier plan est parfaitement distinct, & l'ordonnance des diverses parties du Tableau, qui n'a que deux pieds cinq pouces de largeur, sur dix-huit pouces de hauteur, annonce un Artiste maître de son dessein, qui en a bien conçu & digéré l'ensemble & les parties différentes.

On ne peut gueres parler de M. *de Machy* sans faire mention de M. *Robert*, Peintre du même genre, mais d'une maniere & d'une touche bien opposées. Le pinceau du premier est toujours riche, moëlleux, brillant; celui du second est plus sec, plus terne, plus pauvre. On prendroit l'un pour un Artiste fastueux, qui ne se plaît que dans les Palais magnifiques, parmi les chef-d'œuvres du luxe, chez les Grands Seigneurs & les Princes; l'autre, pour un génie mélancolique, méditant dans la solitude, au milieu des ruines & des dévastations. Aussi est-on attristé en voyant les ouvrages de celui-ci, qui nous remet sans cesse les monumens dégradés de l'ancienne Rome, & nous atteste trop bien que rien ne résiste au tems destructeur. Celui-là, au contraire, réjouit par le spectacle florissant des Arts à leur point de splendeur, par des Edifices imposans, qui semblent devoir être

immortels. Tous deux, au ſurplus, ſont d'un mérite ſupérieur. On a vu que M. *de Machy* ſavoit faire autre choſe que l'Architecture: M. *Robert* prouve auſſi ſon talent dans un autre genre. *Une petite fille récitant ſa leçon devant ſa Mere; un enfant que ſa Bonne fait déjeûner*, ſont des idées ſimples, exécutées avec naïveté; tandis que ſon rival, dans le Tableau dont nous avons parlé, aime encore les idées grandes, & cherche à déployer la majeſté de ſon pinceau.

Ces petits ſujets de M. *Robert* ſont dans le goût de *Lépicié*, qui ſoutient mieux ſa réputation en ce genre que dans le genre hiſtorique. Il eſt du moins naturel, s'il n'eſt ni ſpirituel ni plaiſant. On diroit pourtant qu'il a viſé à l'épigramme dans ſa *Politeſſe intéreſſée*: c'eſt un Chien qui fait la révérence, dans l'eſpoir d'avoir un morceau de pain que tient ſon maître. Celui-ci eſt un Ruſtre, un Porte-faix, à qui le bon ſens vouloit qu'on ne donnât pas un petit gredin de Dame. Du reſte, le Tableau eſt d'un bon ton de couleur. Dans les autres, à force de vouloir rendre les chairs vivantes, il les écorche & ſemble avoir oublié de revêtir ſes figures de leur épiderme.

M. *Huet*, enchériſſant ſur ſon confrere, a propoſé une eſpece d'énigme au public. Il lui préſente un petit chien grignotant un ruban, & grattant avec ſes pattes un arc, des

fleches,

fleches, &c. Il prétend que c'eſt *la Fidélité déchirant le bandeau de l'Amour & foulant ſes attributs.* Du reſte, il n'eſt pas plus correct dans ſon exécution que dans ſes penſées; ſes Tableaux ſans couleur ont l'air d'eſquiſſes. On ſent qu'avec un pareil pinceau il ne peut rendre le brillant des fleurs, la fraîcheur, le velouté des fruits, pour leſquels M. *Bellengé* a infiniment plus de talens, mais où triomphe Mlle. *Valayer.* Cette fille admirable a une vérité, un *ſavoir* unique; & toutes les productions de la nature ſemblent éclore ſous ſon pinceau. On remarque en outre une vigueur mâle dans ſon *Portrait de Madame B****, & une intelligence merveilleuſe du clair-obſcur dans ſon Bureau chargé d'une figure de marbre & de différens attributs de muſique & de géographie. Partout ſa touche eſt ſûre, libre, facile & gracieuſe.

Nous voilà parvenus inſenſiblement, Monſieur, à nos grandes richeſſes, à une foule de Portraits qui ont exercé les talens ſublimes de nos Artiſtes. Deux perſonnages en pied, peints par M. *Aubri*, attirent d'abord les regards. L'un eſt *Madame Victoire*, dont la tête n'eſt point reſſemblante, qui eſt mal aſſiſe, mais Tableau précieux par la vérité des étoffes. C'eſt ſurtout dans le ſecond, de *feu M. le Duc de la Vauguyon, Gouverneur des Enfans de France*, que l'Artiſte a déployé

toute la richesse de son pinceau à cet égard. L'or & l'argent y brillent de leur éclat : ce riche vêtement dédommage le spectateur, qui voit avec indignation le Portrait d'un Courtisan abhorré même par ses Eleves. Heureusement à côté se présente celui de feu M. le Comte de *Clermont*, aussi en pied. Les yeux le contemplent avec intérêt, & je les ai vu mouillés de pleurs à plus d'un patriote. Il est d'ailleurs d'une ressemblance parfaite, à la taille près, un peu trop grande, à moins que l'auteur n'eût voulu caractériser par-là combien ce Prince s'étoit élevé au dessus de lui-même dans ses derniers momens. C'est le chef-d'œuvre de M. *Drouais*, qui a échoué absolument dans *le Portrait du Roi*, trop flatté, trop rajeuni, dont il a rétréci les yeux, & qu'il a dégradé par une position peu spirituelle; dans celui *de Madame la Dauphine*, peinte en *Hébé*; de Madame la Comtesse de *Provence*, peinte en *Diane*. Ces deux derniers n'ont aucun relief, & les étoffes ne font nulle illusion. Il a raté encore une fois celui de Madame la Comtesse *Dubarri*, qu'il nous présente aujourd'hui sous les attributs d'une *Flore*, flétrie & presque fanée. Il lui a donné un regard plus propre à exciter la compassion que le desir. Mais au dessus de celle-ci est un *Bambin*, carricature dans le genre de M. *Drouais*, & où il réussit aisément; c'est le *Cent-suisse Ju-*

les : on appelle ainſi le fils du Duc de *Coſſé*, que ce Seigneur avoit fait recevoir à un an dans la Compagnie des *Cent-ſuiſſes*, dont il eſt Colonel. M. *Dupleſſis* ſe diſtingue toujours par des figures vivantes, qu'anime ſon coloris vigoureux. L'*Abbé Boſſut*, *de l'Académie des Sciences*, prend du relief ſous ſon pinceau : il reſpire, & ſa tête ſemble s'élancer hors de la toile. Des teintes trop claires ſur ſa ſoutane lui donnent un éclat blanchâtre, qu'elle ne peut jamais avoir. Nous n'omettrons pas ſon Portrait de M. de *Boulogne*, l'Intendant des finances, qui a eu la modeſtie de ne vouloir pas être nommé, mais qui par ſon nom ſeul mérite les hommages de la Peinture (10). Cet exemple a été ſuivi par M. *Marmontel*, qui a voulu auſſi reſter confondu dans la foule. On le reconnoît pour un Ecrivain, à la plume qu'il tient, plus qu'au feu dont les yeux ſont animés; ce qui donne de l'eſprit à cette tête, mais en ôte la reſſemblance, l'Académicien ayant, au contraire, l'air extrêmement froid.

Une diſſimulation plus prudente avoit engagé les originaux de deux Tableaux à garder l'incognito, & même de ſe faire placer dans un coin obſcur : mais la curioſité maligne du public les y a démêlés, & l'on a déchiffré avec

---

(10) Il deſcend de *Louis Boulogne*, Peintre illuſtré par *Louis XIV*.

surprise Me. *Etienne*, ancien Bâtonnier des Avocats, & M. *Lucker*, ci devant Chanoine, Grand-Chantre de Notre-Dame, aujourd'hui Conseiller du nouveau Tribunal: le premier, avili par sa foiblesse, de donner lâchement, à la rentrée de son Ordre, un exemple funeste, & le second par son empressement coupable à prendre sur les fleurs-de-lis la place de ses Confreres. Quant au Peintre, M. *Robin*, on lui trouve la touche dans le genre de M. *Perronneau*, c'est-à-dire, grave & pesante, propre à sillonner un front de rides, à rendre les physionomies dures, maussades & rembrunies.

De tous les portraits celui qui a le plus occupé l'attention des penseurs, c'est *le Roi de Suede*, par M. *Roslin*. Il est *dans l'uniforme des Gardes du Corps*, qu'il portoit *au jour de la révolution, le* 19 *Août* 1772, *où il avoit donné pour signal à ceux qui lui étoient attachés, un mouchoir blanc au bras.* On critique cependant l'expression de la tête, qui paroît moins libre que vuide, & ne caractérise point le génie d'un Prince qui changeoit en ce moment les destins de son Etat. Son frere, *le Duc d'Ostrogothie*, est plus militairement figuré dans son armure guerriere. Le Comte *Stroganoff*, *dans son Cabinet d'étude*, est un chef-d'œuvre sorti du pinceau de cet Artiste, toujours étonnant dans son genre.

Je passe sur une quantité d'autres portraits,

pour ne pas trop m'appésantir; mais je ne puis omettre le Tableau historié de Mlle. *Coste*, Maîtresse de M. le Maréchal Prince de *Soubise*, qui fixoit les yeux par son ridicule rare. Cette Courtisanne étoit représentée en Nymphe couronnant l'*Amour*, après lui avoir arraché les aîles. Son attitude en l'air, les jambes écartées, désignoit l'espece de la Nymphe; mais les plumes sanglantes du petit Dieu dégoûtoient les amateurs, que son attitude lubrique auroit pu exciter. Cette idée, au fond ingénieuse & très-mal rendue, est du Sr. *Renou* qui, après avoir été sifflé au Théâtre comme Poëte, vient de l'être au Sallon comme Peintre. On a trouvé son ouvrage si indécent, qu'on l'a ôté depuis le jour où *Madame* est venue voir les Tableaux.

M. *Pasquier*, M. *Hall* & M. *Courtois*, Peintres en émail, ont chacun des partisans; mais le second l'emporte assez généralement par des carnations plus animées, des airs de tête plus ressemblans & des étoffes plus vraies.

Tel est le résultat des jugemens des Connoisseurs impartiaux sur les Peintures du Sallon, auxquels j'aurois ajouté beaucoup d'autres critiques, si je n'avois voulu éviter de paroître un détracteur outré des Arts. Les éloges dont je vais combler les Sculpteurs, bien supérieurs aux Peintres, prouveront que j'aime à louer avec non moins de sincérité & que je

ne ſuis pas moins ſuſceptible de l'enthouſiaſme du beau, que du dégoût pour le mauvais & même pour le médiocre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 21 Septembre 1773.

Il eſt certain, Monſieur, que la Sculpture gagne prodigieuſement à chaque Sallon, & conſole de la décadence de la Peinture. Il faut convenir auſſi que celle-ci eſt infiniment plus difficile. Outre les parties de la perſpective, du clair-obſcur, du coloris, qui manquent à la premiere, elle eſt rarement dans le cas de groupper beaucoup de figures, & d'appliquer ſon génie aux grandes compoſitions des vaſtes machines de ſa rivale. Mais ſon Art a ſes difficultés, ſans doute, & ce même coloris dont eſt dénué la Sculpture, ſert merveilleuſement aux illuſions du Peintre, que ſoutiennent & perfectionnent la perſpective & le clair-obſcur bien entendus. Celui-là n'a que ſon ciſeau pour échauffer, faire reſpirer, animer un marbre froid & monotone. C'eſt pourtant avec ce ſeul ſecours que M. *Pajou* lutte contre le Sr. *Drouais* pour *le Portrait de Madame la Comteſſe Dubarri*, & l'emporte de beaucoup au gré de divers connoiſſeurs. Rien de ſi beau-

que ce Bufte, d'une vérité, d'un charme & d'une expreffion uniques. Il frappe les plus ineptes par un air de volupté répandu fur toute la phyfionomie: le regard & l'attitude fecondent l'intention du Sculpteur: il n'eft perfonne qui, en voyant cette figure célefte, ne lui décerne, fans la reconnoître, le rang qu'elle occupe, ne s'écrie avec M. de *Voltaire*:

L'original étoit fait pour les Dieux!

L'Artifte ne fe voue pas feulement à peindre les graces, fon cifeau fier atteint aux traits mâles du génie; ce qu'il prouve par *le Portrait de M. le Comte de Buffon*, où l'on retrouve la nobleffe & la vigueur de la tête de ce Philofophe, vraiment pittoresque.

Je ne fuis pas également content du *modele de la Statue du Vicomte de Turenne*, qui doit être exécutée en grand pour l'Ecole Royale Militaire. Ce grand homme eft dans une attitude triviale, & qui ne caractérife ni fes vertus guerrieres, ni fes vertus pacifiques: d'ailleurs fa chevelure platte peut être dans le costume du tems, mais ne contribue pas à donner un air de diftinction à la figure d'un héros fi mémorable.

Trois autres concurrens en ce genre n'ont pas mieux réuffi. Il étoit queftion de faire quatre Statues pour le même lieu, propres à

rappeller à la jeune Nobleſſe qu'on y éleve, les plus fameux guerriers du ſiecle dernier, ou de celui-ci; & toujours pour jouir plutôt, quatre Artiſtes différens ont été chargés de l'exécution. Nous venons de parler de celle du *Maréchal de Turenne*, par M. *Pajou*; M. *d'Hués* a malheureuſement eu à traiter *le Maréchal de Saxe*, & le moyen de réuſſir après M. Pigal! de ſoutenir quelque comparaiſon avec le chef-d'œuvre de ce rival! Il peut, en échouant, ſe conſoler par la difficulté de lutter contre un génie qui devoit néceſſairement étonner & confondre le ſien.

M. *Mouchy* paroît encore reſté au deſſous de ſon ſujet, quoiqu'il n'eût pas les mêmes raiſons & de craindre & de trembler; mais *le Maréchal de Luxembourg* portoit en lui-même des difficultés pour la repréſentation qu'il n'a pu ſurmonter. Le vainqueur de *Mons*, de *Fleurus*, de *Steinkerque*, de *Nerwinde*, plus propre à être chanté qu'à ſervir de modele à un Artiſte, ne pouvoit que déſeſpérer le plus habile. On remarque plus de méchanceté que de magnanimité dans ſa figure.

Le *Grand Condé* prêtoit infiniment davantage au talent de M. *Le Comte*. On eut cru que ſon ciſeau, plein de force & de feu, eût mieux rendu un guerrier qui brilloit par l'ardeur, la fougue, l'impétuoſité, qui caractériſent principalement notre nation; mais on ne

voit pas que l'Artiste se soit pénétré de l'enthousiasme de son Héros. En général, ces quatre statues, presque toutes ressemblantes, par le costume, l'attitude & l'air de tête, tournée à droite ou à gauche, paroissent jettées dans le même moule: aucune ne se ressent des élans du génie, des sublimes hardiesses qu'auroient dû suggérer de tels hommes.

L'Académicien a mieux réussi dans sa statue d'*une jeune fille qui tient une Corne d'abondance remplie de fleurs.* C'est une des *Torcheres* destinées à décorer le pavillon de *Lucienne.* Elles doivent être quatre, & du milieu de ces Cornes d'abondance sortiront des flambeaux pour éclairer le vestibule du Palais. Madame la Comtesse *Dubarri*, à qui le Château appartient, a desiré que ces figures lui ressemblassent. On peut juger d'après un tel modele si ce ne sont pas plutôt des *Graces* que des *Torcheres*. M. *Le Comte* a mis beaucoup de naïveté dans *un petit garçon qui pleure son oiseau*: la douleur de cet âge y est répandue avec un charme inexprimable, & la contraction des muscles des membres indique un sentiment de colere mêlé communément aux chagrins de l'enfance.

Deux grouppes de M. *Caffiery* détournent bientôt de ces sujets simples, & donnent à penser profondement. L'un est *l'Amitié surprise par l'Amour.* Ne le connoissant pas, elle

l'embraſſe avec confiance ; cet Enfant la careſſe & ſaiſit le moment de la bleſſer d'un de ſes traits. On retrouve ici le beau faire de cet Artiſte, qu'on avoit admiré il y a deux ans dans ſa *tête d'une jeune fille.* Son ciſeau eſt pur, doux & moëlleux: peut-être y a-t-il trop de fineſſe dans la figure de l'*Amitié*, à qui l'on eſt convenu de donner un viſage long, caractere de la Franchiſe. Le geſte du Dieu a une molleſſe, qui exprime ſa perfidie lente & ſourde. Il y a beaucoup d'accord dans cette compoſition, d'où réſulte le repos qu'on admire dans les chef-d'œuvres de l'antique. Le *modele d'un Tombeau*, monument que M. l'Abbé de *Voiſenon* ſe propoſe d'ériger à ſon *irréparable amie*, eſt le ſecond grouppe qui attire l'attention du ſpectateur. Il eſt du même Artiſte.

Cet Abbé, déſigné ſous l'emblême de l'*Amitié*, parce qu'on n'a oſé le figurer ſous celui de l'*Amour*, *pleure ſur les cendres de ſon Amie, & y répand des fleurs : l'Urne cinéraire eſt poſée ſur un Autel ; une des Muſes eſt appuyée ſur une harpe, & couronne le médaillon, qui eſt attaché à une colonne funéraire ſurmontée d'une caſſolette : la colonne eſt en partie enveloppée & accompagnée de cyprès ; aux pieds de la Muſe ſont divers inſtrumens de muſique, un livre & un masque.* Si l'on ne reconnoiſſoit à la figure du medaillon l'Héroïne comique à laquelle eſt élevé ce ſarcophage, on ne pourroit plus en douter en liſant le vers ſuivant :

Graces, tendre Amitié, Talens, Favart n'est plus!

Cette compofition, trop chargée, trop recherchée, doit être exécutée en marbre, de trois pieds de haut, pour être placée dans le boudoir de M. l'Abbé, où elle fera beaucoup mieux qu'au Sallon. Madame *Favart* n'étoit pas affez recommandable, ni par fon état de Comédienne, ni par fes qualités très-médiocres d'Actrice & d'Auteur, pour fixer ainfi fur elle les regards du public, & les gens honnêtes feront toujours indignés de voir un *Prêtre* reproduire fans ceffe à leurs yeux le fpectacle fcandaleux de fa douleur impudique.

On fait plus de gré à M. *Caffiery* de nous ramener fur le Bufte d'un Philofophe précieux à l'humanité, & fait pour honorer fon fiecle. Il eft fâcheux qu'à travers la bonté, dont les traits brillent fur cette belle figure en marbre, on y trouve mêlé un air de dédain, vrai caractere de la philofophie des *Encyclopédiftes*, mais qui n'étoit point celle de l'Auteur du Livre *de l'Efprit.*

Un monument érigé en l'honneur de M. le Prince Michel Michailo-witfch Gallitzin, nous rappelle du moins un Héros étranger : il eft d'ailleurs traité dans la grande maniere, & peut, à ce double égard, figurer parmi les chef-d'œuvres de fculpture offerts à nos yeux. Il eft d'une belle fimplicité, qui fait honneur à M. *Houdon.*

Un Génie militaire appuyé sur une Urne cinéraire éteint un flambeau : à ses pieds est un Trophée du casque, de l'épée & du bouclier de ce Prince : Des palmes, des lauriers & différentes couronnes désignent les genres de victoires qu'il a remportées.

La *figure*, *de grandeur naturelle*, *est appuyée sur un fond formant une pyramide, qui doit être accompagnée de deux cyprès.*

Le même Artiste a exposé aussi le Buste de *l'Impératrice de Russie*. Cette belle tête, plus forte que la forme ordinaire, semble annoncer que la Nature a fait un effort pour enfanter la Souveraine immortelle qu'elle représente.

Je n'aime point l'allégorie froide & trop énigmatique de M. *Boizot*, chargé de *la Statue pédestre du Roi*, pour la Ville de *Brest*. C'est un monument que les Officiers de la Marine de ce Département veulent élever à S. M. Voici le programme de l'Auteur.

„ *S. M. emploie sa force à maintenir la paix sur la terre, ce qui est désigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main sur le globe terrestre, placé à côté d'elle sur un trophée de Marine. De l'autre main le Roi présente la gloire de l'Immortalité aux Héros marins qui s'en rendent dignes ; ce qui est caractérisé par les couronnes de laurier, unies au cercle d'or, symbole de l'Immortalité*".

Je trouve d'une adulation extravagante que le Poëte peigne le Roi comme le modéra-

teur de l'Europe, comme y maintenant la paix, après celle honteuse que nous avons reçue, & qui fait l'objet des plaintes de tous nos Ecrivains politiques, dans un moment où nous ne pouvons tranquillifer le Nord, agité depuis si longtems, & secourir une République alliée dont on partage les dépouilles fous nos yeux.

Qand on éleva à *Louis XIV* le fastueux monument de la *Place des Victoires*, cet orgueil, insultant pour les autres nations, étoit au moins fondé sur la vérité. Celui-ci n'est qu'un mensonge historique, dont ne pourront être dupes les Contemporains ni la Postérité.

Et par une ineptie encore plus grande, suivant l'imagination de l'Artiste, ce feroit avec sa Marine formidable que *Louis XV* en auroit imposé, lorsque depuis longtems c'est notre partie foible, lorsqu'elle a été écrasée dans la derniere guerre, lorsque la diminution de nos Colonies ne peut que la laisser dans un état de langueur inévitable!

Que M. *Boizot* s'en tienne donc aux jeux d'un ciseau agréable & folâtre, tel que son *Grouppe représentant un sujet de Bacchanale*; ses *deux Grouppes*, dont *l'un l'Amour & l'Amitié*; *l'autre Zéphyre & Flore* soutenant des corbeilles. Tous deux sont gracieux; l'exécution en est libre, facile & légere.

C'est à M. *Clodion Michel* d'allier les idées

les plus ſublimes aux plus riantes. *Jupiter prêt à lancer la foudre; le fleuve Scamandre deſſéché par les feux de Vulcain, implorant le ſecours des Dieux; Hercule qui ſe repoſe; le fleuve du Rhin ſéparant ſes eaux;* ſont dans le premier genre. On admire la majeſté de l'un, l'expreſſion de l'autre, l'anatomie ſavante du troiſieme, la préciſion du dernier. Ses bas-reliefs, dans le ſecond genre, repoſent délicieuſement le ſpectateur frappé de ces grands ſujets.

Nos Sculpteurs n'ont pas moins bien réuſſi dans les matieres de dévotion. Le *Saint-Bruno en priere*, exécuté par M. *Gois* pour la Chartreuſe de *Guillon*, eſt digne de figurer à côté de ce que nos fameux Artiſtes offrent de plus beau en ce genre. J'ai vu nos petits-maîtres, nos femmes vaporeuſes détourner promptement leurs regards de cet auſtere pénitent, dont l'expreſſion forte leur ſerroit trop le cœur. Il n'eſt pas poſſible de porter à un plus haut point la macération du viſage, le deſſéchement des mains, les recueillement de l'ame, ainſi que celle des acceſſoires. La ſculpteur a eu ſoin d'éviter dans la robe la grandeur & la dureté des plis; il n'y a laiſſé que cette roideur eſſentielle à l'étoffe groſſiere d'un pareil Cénobite.

Le Martyre de St. Barthelemi, morceau de réception de M. *Bridan*, lui fait infiniment

d'honneur. Dans ce grouppe en marbre, l'Artiſte, pour ménager la délicateſſe du ſpectateur, a choiſi le moment où le Bourreau attache ſa victime. La ſouffrance de ſon attitude violente & forcée eſt déjà peinte ſur la phyſionomie de la derniere, où l'on voudroit démêler davantage un air de réſignation & ne pas le confondre avec celui d'un ſuppliant qui implore la pitié. Du reſte, l'ame atroce du premier ſe peint à merveille ſur ſa figure; les détails ſont traités ſavamment, la corde eſt parfaitement imitée, ſoit lâche, ſoit tendue; l'effort de l'Exécuteur, la compreſſion des chairs, tout cela eſt très-bien rendu.

Non loin de ce morceau eſt une vaſte machine qui, au premier coup d'œil, paroît préſenter un aſſemblage de maſſacres de la même eſpece, mais qui ne ſont que des amputations ſalutaires d'un Art auquel le monument eſt conſacré. C'eſt un Bas-relief, qui doit-être exécuté en grand dans la largeur de 31 pieds, aux modernes Ecoles de Chirurgie.

Le Roi en ordonne la conſtruction. Sous l'emblême de la Santé, la Chirurgie, accompagnée de la Prudence, de la Vigilance & d'un Génie, préſente à S. M. le plan du nouveau bâtiment. Auprès d'elle ſont Minerve & la Générosité. On voit au bas des grouppes de malades & de bleſſés.

Ce grand ouvrage eſt de la compoſition de

M. *Berruer*, & ne fait pas moins d'honneur à ſon génie qu'à ſon exécution. L'action principale attire d'abord les curieux ; l'allégorie en eſt ſimple, juſte, riche & expreſſive. On auroit pourtant deſiré plus de nobleſſe dans la figure du Monarque. Les grouppes acceſſoires ſont plus ou moins dégradés, ſuivant les regles de la perſpective. On trouve dans tous de la netteté, de la variété, & il en réſulte un enſemble, partie la plus difficile des ouvrages compliqués.

A la ſuite du travail qu'exige le développement de ce Poëme étendu, on ſe délaſſe de nouveau avec M. *Monot*. On rit de ſa *Tête de Bacchante, ornée de feuilles de lierre & de raiſins*, bien propre à inſpirer la joie. Son Génie du *Printems* qui enchaîne de fleurs le ſigne du *Bélier*, eſt une image auſſi poëtique & plus noble, plus gracieuſe. *Vénus dérobant l'arc de l'Amour* eſt un ſujet plus froid, d'ailleurs, entortillé & ſans expreſſion, du moins quant à la figure principale. Mais l'amateur admire la pureté du *faire*, les beaux contours du corps de la Déeſſe, les formes moins préciſes & plus molles de l'Enfant.

M. *Taſſaërt* a expoſé vers le milieu du Sallon un grouppe coloſſal & allégorique. C'eſt la *Population*, repréſentée ſous là figure de *Pyrrha*. De petits enfans, éclos des pierres, qu'elle a jettées, l'entourent dans différentes attitudes.

attitudes. L'un d'eux éleve les mains; il annonce les premiers befoins de la fubfiftance; il femble demander la pierre que la mere commune du genre humain va lancer derriere elle pour produire un nouvel être, premier inftinct de la Nature affamée, qui fe jette indiftinctement fur tout ce qu'elle rencontre. Cette imagination eft grande. Peut-être la figure de *Pyrrha* eft-elle trop délicate, pour fa taille & pour le rôle qu'elle joue, mieux caractérifé par une femme vigoureufe.

Quatre Buftes terminent cette fuperbe collection, & par le grand intérêt dont ils font, ne laiffent point aller le fpectateur fans lui laiffer de quoi penfer & réfléchir. Le premier eft M. *Capperonnier*, de l'Académie des Belles-Lettres; Savant, dont l'Artifte, par une attention qui a l'air d'une charge, a voulu, fans doute, défigner le genre d'érudition, en le drapant comme un Empereur Romain.

M. *de la Lande* eft à côté, & le Sculpteur a tourné à fon avantage la figure de finge de cet Aftronome; il l'a transformée en un rire fpirituel & fardonique très-analogue à la terreur générale qu'il nous avoit imprimée, en abufant de notre crédulité trop confiante dans fes connoiffances du globe célefte: il femble fe moquer encore du public.

L'Auteur du Bufte de M. *Diderot*, en nous le reproduifant une feconde fois, veut peut-

être nous dédommager de l'abſence de ce ſavant & ne pas nous laiſſer refroidir ſur ſon compte. (11)

On admire enfin l'air de tête de M. d'*Auvergne*, un des Directeurs de l'Académie Royale de Muſique, grand compoſiteur lui-même. Il eſt dans l'attitude d'un homme qui écoute, & l'on ne pouvoit mieux exprimer ſon genre d'étude. La tête, d'ailleurs très-pittoresque, eſt parfaitement reſſemblante.

Vous voyez, Monſieur, par cette deſcription de la Sculpture dont, pour ne pas être trop diffus, j'omets beaucoup de morceaux eſtimables, que nos richeſſes en ce genre augmentent journellement; que des Artiſtes célebres s'y reproduiſent en foule & réparent, autant qu'il eſt poſſible, le vuide des Peintres.

La Gravure monte conſidérablement auſſi: une multitude de chef-d'œuvres de cette eſpece orne le Sallon; mais comme ils ſont preſque tous connus, & par les ſujets dont ils ſont des copies, & par la publicité qu'ils ont déjà, nous ne ferons mention que des deſſins deſtinés à être gravés, de M. *Beau-*

(11) Il eſt en *Ruſſie*, & l'on ne ſait s'il en reviendra. M. *Diderot*, en annonçant au Duc *de la Vrilliere* le projet de ſon voyage en *Ruſſie*, lui dit qu'il eſpéroit que S. M. ne le trouveroit point mauvais: „ Point du tout", lui répondit le Miniſtre; „ on vous permet même d'y reſter."

varlet : ils n'en ont besoin que pour les multiplier autant qu'ils le méritent, il n'eſt pas poſſible que le burin faſſe rien de plus doux & de plus fini.

Les Médailles de M. *Duvivier* ſont un autre genre de travail, où la nation ſe diſtingue de plus en plus. Celles-ci, dont quelques-unes, allégoriques & compoſées, ont la légéreté, la netteté, la correction du deſſin le mieux terminé.

Par une autre illuſion, l'aiguille le diſpute aujourd'hui au pinceau, & les connoiſſeurs trouvent les Portraits en buſte du Dauphin, de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine, exécutés en tapiſſerie par le Sr. *Cozette* fils, bien ſupérieurs à ceux ſur la toile du Roi, de Madame la Dauphine & de Madame la Comteſſe de *Provence*, placés à côté d'eux.

J'aurois bien deſiré, Monſieur, que les Architectes euſſent préſenté des plans pour la nouvelle Salle de Comédie (12). C'étoit un

(12) Depuis les détails connus ſur le projet du Sr. *Liegeon*, une autre intrigue l'a fait rejetter. Par Lettres patentes enrégiſtrées au nouveau Tribunal le 19 Août dernier, la Salle de la Comédie Françoiſe doit être conſtruite ſur les terreins de l'ancien hôtel de *Condé*. C'eſt le Sr *Moreau*, Architecte de la Ville, qui eſt chargé de l'exécution. Mais comme ce ſont les troiſiemes Lettres patentes expédiées ſur cet objet; que la Ville réclame contre l'augmentation de dépenſe énorme que doit occaſionner cette conſtruction; que

ſujet d'émulation digne d'eux & d'un concours propoſé à cette occaſion. Le ſeul M. *de Wailly*, membre auſſi de l'Académie de Peinture, a expoſé le modele d'un eſcalier, exécuté chez M. le Marquis de *Voyer*, aux *Ormes*, & appareillé en petit de toutes ſes pieces en coupe, comme dans l'exécution. On en a admiré la grace, la légéreté, la hardieſſe. On le diroit ſoutenu en l'air : il n'a d'autre défaut que d'inſpirer au coup-d'œil une ſorte de crainte d'y monter. L'Artiſte eſt certainement un des hommes qui annoncent le plus de génie en Architecture, le plus propre à contribuer à ſes progrès, ſenſibles auſſi dans une foule de monumens qui s'élevent de toutes parts.

J'ai l'honneur, &c.

---

le Sr. *Moreau* n'a pas encore tracé une ligne de ſon plan & que le local offre des inconvéniens qu'on ne peut vaincre, on eſpere que ce n'eſt pas encore le dernier *mot* du Conſeil.

ANNÉE MDCCLXXV.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Françoise, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1775.

Paris, le 7 Septembre 1775.

LE Sallon, Monsieur, attire cette année la même affluence de monde que de coutume; mais c'est moins à raison des chef-d'œuvres qu'il présente, que par suite de la routine, de l'oisiveté & de cet empressement avec lequel la foule se porte toujours où elle en voit. En effet, dès qu'on est entré dans ce lieu, l'on trouve les Spectateurs froids & distraits se regarder, plutôt que les ouvrages dont il est enrichi, qui ne produisent aucune sensation sur leur ame. Il est rare que dans cette multitude de Tableaux, quelqu'un du moins ne charme pas l'ennui d'un peuple léger, ami de la nouveauté, à qui son excessive curiosité a mérité l'épithete burlesque & caractéristique de *Badaud*. Ne pouvant donc juger cette fois de meilleures choses par celles qui fixent le plus l'attention générale, je vais suivre l'ordre des machines, dont les plus vastes ne

font pas toujours les meilleures, mais qui du moins en impofent au premier coup d'œil par leur volume. Tel eft le Tableau de M. *Robin*, Agréé, qui s'étoit diftingué, il y a deux ans, par un début, dont la compofition, défectueufe à bien des égards, annonçoit un Artifte dans les bons principes & doué d'un vrai talent. Il foutient aujourd'hui nos efpérances, quoiqu'il ne les rempliffe pas encore. Son fujet eft *la fureur d'Atys*. Voici comme il l'explique lui-même.

„ *Cybele* ayant découvert qu'*Atys*, le Grand-„ Prêtre de fes Autels, lui faifoit infidélité „ pour la Nymphe *Sangaride*, fufcite contre „ elle *Alecton*; cette Furie fecoue fon flam-„ beau & fes ferpens fur la tête d'*Atys*, & „ excite en lui un fi furieux délire que pre-„ nant fa Maîtreffe, il la poignarde. *Celenus*, „ Roi de Phrygie, eft irrité de cette ven-„ geance horrible. Le Peuple, les Sacrifica-„ teurs font effrayés: les Amours & les Plai-„ firs s'enfuient".

Ainfi, d'après cette expofition, la victime, fur laquelle le poignard eft levé, doit marquer fur fon vifage, à la fois la furprife, la tendreffe & l'effroi: il faut que celui du Sacrificateur foit allumé de la fureur qu'excite le courage à la vue d'un ennemi cruel & menaçant: on s'attend à voir fur la figure de la Déeffe une jaloufie motivée, réfléchie, mêlée

d'une ſecrette & affreuſe joie, en contemplant le ſuccès de ſa vengeance. Quant à la Furie, elle brûle elle-même de tous les feux dont elle embraſe le coupable parjure; & le Monarque, dans ſon indignation, la manifeſte à coup ſûr par quelque geſte clair & expreſſif.

On peut reprocher au Peintre d'avoir manqué ces diverſes paſſions; elles ne ſont qu'ébauchées, pour ainſi dire, ſur les figures. Il a choiſi le moment de l'action où le délire du Grand-Prêtre devoit être le plus marqué, & il s'en faut que ſon ſang ſoit dans l'effervescence bouillante d'un ſemblable état. Ses veines ne ſont point gonflées; ſes cheveux ne ſe hériſſent pas; ſes regards n'étincelent aucunement; l'attitude & l'air de la Nymphe ſont mieux rendus: mais par un défaut de ſens commun, ſes femmes, entre les bras desquelles elle ſe rejette, bien loin de la ſouſtraire au coup qui la menace, ou de chercher à le parer, ſemblent l'y préſenter en la ſupportant. On voit quelque colere dans le maintien de *Cybele* excitant *Alecton*, bien éloignée ſans doute de celle d'une femme & d'une Déeſſe outragée dans ce qu'elle a de plus ſenſible. La Furie, ame de cette ſcene atroce, n'eſt pas aſſez ſentie, & le courroux du Monarque n'eſt que celui d'un ſimple ſpectateur ému d'un crime qu'il voit commettre, & non d'un perſonnage puiſſant, obligé & capable de le réprimer. Je

ne parle point des *Amours* & des *Plaiſirs*, qui s'envolent en gambadant dans les airs, image puérile dans cette compoſition tragique, où tout reſpire le ſang & l'horreur. Du reſte, plan bien entendu, ordonnance nette. On y admire un Artiſte, maître de ſon ſujet, qui rend ſon eſquiſſe avec la même préciſion qu'il l'a conçue. La plus mauvaiſe partie du Peintre eſt, ſans doute, le coloris. Les chairs de *Sangaride*, celles de *Cybele*, celles des *Amours* & des *Plaiſirs* ſont du même ton, c'eſt-à-dire jaunâtres & mollaſſes. Les acceſſoires ne ſont pas mieux traités. Le fond, qui pourroit être enrichi d'une Architecture noble, grande & impoſante, eſt triſte, & ne préſente aux yeux qu'un local meſquin, au lieu d'un temple immenſe ou d'un palais magnifique. Les draperies ſont ternes, & le vêtement même du Monarque n'a pas cet éclat qui, au défaut d'autre acte plus auguſte, devroit du moins le faire diſtinguer. Je pourrois m'étendre davantage ſur ce Tableau, mais l'article étant déjà fort long, je me contenterai de juſtifier la ſévérité du jugement ſur le mérite de l'Artiſte, digne d'être critiqué, ce qu'on ne peut pas dire de tous.

M. *La Grenée* le jeune doit être excepté de ce nombre. Je veux parler de ſon morceau de réception à l'Académie, dont il réſulte déjà un grand préjugé en faveur de l'ouvrage.

C'eſt

C'eſt en effet un chef-d'œuvre d'érudition pittoresque. On y admire, qu'on me paſſe le terme, tous les tours de force de l'Artiſte. Auſſi eſt-il plus propre à mériter à ſon auteur les éloges des gens du métier, des profonds connoiſſeurs, que du vulgaire, des amateurs délicats, ou des ſimples gens de goût. Son ſujet donné ou choiſi étoit l'*Hiver* : il a fallu le rendre poëtique, l'animer par une fiction. Le Peintre a placé pour ſon grouppe principal, *Eole* déchaînant les vents ; ce qui n'eſt que cauſe & non l'effet de la ſaiſon rigoureuſe dont il avoit à décrire l'engourdisſement & les horreurs. Afin de mieux développer cette idée génératrice, il a mis ſur le devant du Tableau le *Tems* endormi, acceſſoire faux, puiſque ce Dieu fugitif, toujours le même dans ſa mobilité, ne s'aſſoupit jamais. Il prétend, par ſon inaction, indiquer celle de la Nature. Mais ces Divinités différentes dans la Hiérarchie du Paganisme, ont chacune leurs fonctions & ne peuvent ſe prendre l'une pour l'autre. C'eſt donc dérouter le ſpectateur, mettre ſon eſprit à la torture & lui propoſer une énigme à deviner, encore dont le mot n'eſt pas juſte. La clarté eſt eſſentielle à tout ouvrage, & l'on ſe fatigue de regarder, comme de lire, ce qu'on n'entend point. Les autres acceſſoires ſont plus vrais. Les fleuves, ſuſpendus dans leur courſe,

ſont ingénieuſement exprimés par les eaux qui ſe glacent en ſortant de l'urne qu'un d'eux tient à la main. Des arbres, dont les branches n'ont plus de feuilles, des montagnes, dont les ſommets ſont couverts de frimats, perfectionnent & complettent le plan de cette ſcene ſombre & ſilencieuſe. Les vents ſeuls, en ſortant de leur caverne, aux ordres du Dieu, y jettent du mouvement & la troublent, pas autant qu'il le faudroit, ſans doute. Leur impétuoſité qu'a ſi bien exprimée Virgile, le *quâ data porta ruunt*, ne ſe diſtingue ici que par la bouffiſſure des joues, image naturelle & devenue triviale à force d'être répétée. Il n'eſt point de barbouilleur qui ne l'emploie. C'eſt donc ſur d'autres attributs que le génie devoit s'exercer ; le développement du corps, les efforts pour s'échapper, leurs mugiſſemens, leurs chocs, pouvoient fournir des tournures plus hardies, des penſées plus élevées. Je deſirerois plus de majeſté dans *Eole*, Dieu ſecondaire, il eſt vrai, mais relativement à l'action qu'il ordonne, à l'empire qu'il va exercer par ſes eſclaves fougueux ſur la nature entiere. A ces défauts de compoſition près, ce Tableau eſt bien ſupérieur aux autres pour les connoiſſances de l'anatomie & de la perſpective, pour le clair-obſcur, pour les touches fortes, larges, ſavantes, les profils, les attitudes vraies & variées. Les arbres ſont

bien de la faiſon, l'œil s'enfonce dans la profondeur de l'urne, & le coloris morne de l'ouvrage imprime à l'ame la triſteſſe qu'on éprouve dans les jours nébuleux de l'hiver.

Il faudroit que le morceau en oppoſition de celui-ci produisît un effet contraire, puiſqu'il repréſente l'*Eté*; que les yeux éblouïs, brûlés des feux d'un ciel ardent, ſe repoſaſſent ſur une verdure douce, ou fuſſent rafraîchis par la vapeur des eaux; que la terre gercée, les plantes deſſéchées, les hommes languiſſans, les animaux halétans rempliſſent cette ſcene, où tout périroit ſous les fureurs dévorantes de la canicule. Qui le croiroit! A ces grandes & poëtiques idées l'auteur a ſubſtitué un hiéroglyphe obſcur, une allégorie platte & mesquine. Il repréſente ce ſigne malfaiſant ſous la forme vulgaire d'une *Canicule*, c'eſt-à-dire d'une petite chienne, dont la gueule vomit quelques traits de flamme enfumée. Au-deſſus eſt un gros vilain Zéphyr. Il lui darde, pour la rafraîchir, des jets d'une vapeur épaiſſe, qui ne ſemble gueres plus ſuave que celle exhalée par l'animal peſtilentiel. Et l'on appelle cela de la Peinture! Et l'Académie admet au rang de ſes membres pour l'hiſtoire, un homme qui n'a pas plus d'invention! Car il eſt bon que vous ſachiez que ce Tableau eſt auſſi le morceau de réception de M. *du Rameau*; preuve de l'indulgence des Maîtres, & que

l'admiſſion d'un Agréé ne ſuppoſe pas toujours un chef-d'œuvre de ſa part. Il y a pourtant de meilleures parties dans cette compoſition, dont tous les détails ne ſont pas auſſi pauvrement traités. L'auteur ſuppoſe que *Cérès & ſes compagnes implorent le Soleil & attendent, pour moiſſonner, qu'il ait atteint le Signe de la Vierge. Phébus* eſt dans ſon char; il remplit ſon cours; il y a de la légéreté, quelque choſe d'aërien dans cette machine: mais ni le char ni les chevaux ne répondent à la deſcription brillante & rapide qu'on en trouve dans *Ovide.* L'attitude de *Cérès*, l'ordonnance de ſes Nymphes, couchées & rangées ſur le devant du Tableau, ſont ce que l'on aime le mieux. Les regards ſe promenent à travers cette multitude de têtes, & nulle confuſion ne leur forme obſtacle. Pour le Ciel, dont les teintes étoient ſi eſſentielles dans un pareil ſujet, il eſt du plus vilain jaune. Un mauvais plaiſant a prétendu que le Peintre avoit certainement eu pendant ſon travail un débordement de bile, qui avoit gâté ſon ouvrage & dont il n'avoit pu effacer les veſtiges. Il faut s'arrêter pour ne pas lui occaſionner quelque nouvel accident.

C'eſt une choſe remarquable, Monſieur, que le défaut général des Peintres, d'affectionner une couleur au point d'en imprégner toutes leurs productions, & d'en répandre des

nuances jusques sur les objets qui en seroient le moins susceptibles. En effet, si M. *du Rameau* semble disposé à voir jaune, on reproche depuis longtems à M. *Vanloo* un coloris ardoisé ou plombé, & ce goût se manifeste plus que jamais dans quatre grands Tableaux où il domine spécialement, quoique les lieux, les heures du jour & les scenes en soient très-différens; car ils sont destinés à former une suite, & peignent le partage de la vie d'une Sultane. Au premier, c'est *la Toilette*. Au second, *elle est servie par des Eunuques noirs & des Eunuques blancs*. Le troisieme la représente *commandant des Ouvrages aux Odalisques*. Enfin *une Fête champêtre, donnée par les Odalisques, en présence du Sultan & de la Sultane*, occupe le quatrieme. Ces Tableaux pour le (feu) Roi, & destinés à être exécutés en Tapisserie, avoient, à ce qu'on prétend, été commencés sous les auspices de Madame la Comtesse *Dubarri*. La Sultane Françoise cherchoit à s'y reproduire aux yeux de son auguste Amant, sous un costume étranger, afin de fixer son attention de toutes manieres. Auquel cas on pourroit reprocher au Peintre de n'avoir pas attrapé la ressemblance. Peut-être aussi regarde-t-on comme un défaut, un trait de politique de sa part: il seroit, au contraire, adroit à lui d'avoir soustrait aux regards de leurs Majestés

actuelles, une tête qui ne pouvoit leur être qu'odieuse. Du reste, il remplissoit parfaitement les intentions de l'Ordonnatrice, en lui donnant cet air de langueur & d'abandon si propre à inspirer la volupté. Malheureusement il s'y trouve mêlé un air de nullité & d'ennui, qui détruit en partie ce sentiment. Du reste, des figures charmantes réveillent de toutes parts l'attention dans ces diverses scenes, & raniment les desirs du vieillard le plus flétri. On croit moins voir des *Odalisques*, c'est-à-dire des Esclaves, que des *Houris*, des minois célestes échappés du Paradis de *Mahomet*. On ne se lasse point de considérer ces beautés; mais comme la Critique cherche à mordre sur tout, les dénigrans les trouvent toutes jettées dans le même moule pour la physionomie, la taille, la carnation, pour les formes *Parisiennes*, que ne devroient point avoir des femmes *Grecques*, *Georgiennes*, *Circassiennes*, &c. Quoiqu'il en soit, & de quelque part qu'elles viennent, j'ai observé qu'elles plaisoient fort aux Spectateurs, nationaux ou étrangers; qu'ils en ressentoient une émotion vive, une forte sensation, & qu'ils ne quittoient qu'avec peine cet assemblage d'un sexe ravissant. Il est fâcheux que dans ces Tableaux, toutes les draperies soient manquées; que les étoffes ne produisent aucune illusion, & que les détails n'en soient

pas traités avec la magnificence de coloris qu'ils mériteroient.

M. *Vien* femble avoir voulu arrêter les defirs d'une concupifcence dangereufe à la vue des Tableaux ci-deffus, en offrant le fien de la *Magdelaine*. Il l'a repréfentée dans fa pénitence, le vifage flétri par la débauche ou par les macérations, ne confervant plus que les reftes d'une beauté ufée: une tête de mort à côté d'elle augmente les idées noires & affligeantes que fait naître la pécheréffe. Je ne m'arrêterai point fur cette compofition, la même au fond que celle du *Battoni*. Celui-ci l'a maniée trop fupérieurement, & fon ouvrage, expofé dans la fuperbe galerie de *Dresde*, eft connu de tous les amateurs. Le morceau fuivant, plus neuf, plus original, eft digne de remarque à quantité d'égards. Il exige une notice circonftanciée.

Il s'agit encore de *Saint-Louis*, repréfenté en tant de façons il y a deux ans. L'Auteur en a imaginé une derniere. Je ne connois point affez la Légende, & furtout la *Légende dorée*, pour favoir d'où il a tiré fon fujet. Mais il eft queftion d'un miracle qui n'eft pas de la plus grande efpece. Auffi aucun des témoins n'en paroît-il étonné. Quant au Monarque religieux, cela devoit être. *Il étoit*, difoit-il lui-même, fuivant fes pieux hiftoriens, *animé d'une foi fi vive envers la*

ſainte Euchariſtie, *que Jéſus-Chriſt ſeroit deſcendu en chair & en os ſur l'Autel qu'il n'auroit pu croire plus fermement au Myſtere.* Son indifférence n'eſt donc un défaut qu'aux yeux des prophanes peu inſtruits de la vie du Saint Roi: elle eſt dans ſon caractere donné: ç'auroit été un trait de génie du Peintre, s'il l'eût fait contraſter avec la ſurpriſe, l'enthouſiaſme des autres ſpectateurs, qui ſe réduiſent pourtant à la Reine, à quelques Pages, à un Acolyte du *Thaumaturge*, à un Officier du Palais, au lieu d'une foule immenſe qu'auroit exigé la ſcene. Car un prodige étant deſtiné à frapper les yeux ſtupides de la multitude, à convaincre les Incrédules, ne ſauroit s'opérer avec trop d'éclat: il doit ſe paſſer dans la plus grande publicité. Il eſt vrai que celui-ci eſt une faveur ſpéciale, une œuvre familiere, pour ainſi parler, & de prédilection, intéreſſant uniquement le Prince & ſon auguſte race; inintelligible en outre dans l'explication du faiſeur. Quel eſt donc ce miracle? Le voici: „ St. Thibault (de la maiſon de Mont-
„ morenci) offre au Roi *St. Louis* & à la
„ Reine *Marguerite de Provence*, une corbeille
„ de fleurs & de fruits, dans laquelle il s'é-
„ leve, *par miracle*, onze tiges de lys. Le
„ Roi n'avoit pas encore d'enfans: St. Thi-
„ bault lui prédit par cet emblême qu'il en
„ auroit onze, & par la tige qui s'éleve le

„ plus haut, lui déſigne *Robert*, Chef de la
„ Maiſon de *Bourbon*".

M. *Vien* a grand ſoin d'obſerver que ces tiges s'élevent *par miracle*, dans ce ſiecle des *Comus* & des *Jonas*, où tant d'innocens Magiciens nous montrent des choſes bien plus incroyables, où ce ne ſont plus depuis longtems les Grands Seigneurs qui font des merveilles, mais les ſuppôts obſcurs d'un parti qui veut béatifier quelque benêt de ſa cabale. Quoiqu'il en ſoit, ſans tourner en dériſion le choix d'un ſujet qui n'eſt point ſi gauche, puiſque le Tableau eſt deſtiné à être placé dans la Chapelle du *petit Trianon*, ſous les yeux de la branche regnante, qu'il doit flatter; il faut convenir que ſa compoſition, quoique froide, eſt ſage & bien entendue, comme tout ce qui ſort du pinceau de l'auteur; qu'il y a du coloris, de l'harmonie dans ſon œuvre, un beau faire, une touche pure & correcte. On trouve un défaut de perſpective dans le Page qui, portant la robe de la Reine, en doit être plus voiſin, & ſemble, au contraire, dans un lointain trop dégradé, trop ombré. On voudroit que le Roi ſe remarquât par la ſplendeur de ſes vêtemens. Mais outre que *St. Louis* étoit modeſte, ſans doute il voyage en ce moment & viſite le couvent du Saint, qu'à ſes entours on juge un Abbé croſſé, mîtré, jouiſſant des titres honorifiques de l'Epiſcopat. Enfin le

matériel même du miracle, objet premier de cette peinture, n'eſt pas aſſez diſtinct. Les Lys, quoique bien deſſinés, ne reſſortent point autant qu'il le faudroit; on ne peut pas les compter, & la tige ſupérieure, le point éminent du prodige, ne ſe détache pas, ne s'élance pas ſuperbement, ainſi que je le deſirerois.

Un troiſieme Tableau du même Peintre, qui n'eſt pas ſans mérite, perd trop malheureuſement à la comparaiſon de l'original. C'eſt *Vénus bleſſée par Diomede. Mars la recueille & la fait monter dans ſon Char.* Quand on tire un ſujet d'*Homere*, il faudroit avoir ſon génie, & ſurtout ſa chaleur, ſi c'eſt pour tranſmettre ſur la toile le Dieu de la guerre. Je vois à ſa place un jeune militaire, qui n'a rien d'impoſant que ſon armure dorée & ſes vêtemens éclatans. Ses chevaux n'ont rien de fougueux ni d'ardent. *Iris*, qui en tient légérement les rênes, eſt contre le coſtume & dans l'invraiſemblance poëtique, ainſi que les Amours, ſe jouant des Courſiers; ce qui confirme combien ceux-ci ſont doux, benins & maniables (*).

(*) On pourroit croire que c'eſt le Char de *Vénus*: alors il devroit être enlevé par des Colombes & non par des Chevaux, autre défaut de coſtume. L'explication du Peintre même amphibologique, ne leve pas le doute. Il s'exprime ainſi:

Les Enfans aîlés ne devroient-ils pas au moins être effrayés de voir couler le ſang de leur Mere, en admettant que le ſpectacle du combat ne les eût pas déjà mis en fuite, loin de ce lieu de carnage horrible. C'eſt ainſi qu'on ſacrifie le bon ſens à des idées riantes, à des images gracieuſes, qu'on croit devoir faire contraſte, & qui choquent ſur le champ un eſprit juſte, ſaiſiſſant les convenances du plan & de l'enſemble.

A ces premiers Maîtres de l'Ecole Françoiſe actuelle dans le genre de l'hiſtoire, il ne faut pas oublier, Monſieur, de joindre M. *Brenet* qui, ſans exceller pour l'invention, remporta la palme au Sallon dernier, pour le méchaniſme de l'Art, au gré des faiſeurs les plus experts. Je paſſerai légérement ſur ſes trois grands Tableaux de dévotion: ſur ſon *Aſſomption de la Ste. Vierge*, où la Mere de Dieu, bien poſée dans les airs, acquiert déjà cette légéreté, ce phantaſtique, cette pénétrabilité des corps divins: ſur ſon *St. Pierre & St. Paul*, dont j'aime les têtes bien caractériſées, par l'air humilié du Rénégat & la confiance audacieuſe de l'Apôtre des Gentils; ſur la *Réſurrection de*

„ *Vénus* bleſſée par *Diomede*, à la guerre de *Troye*, *Iris* des-
„ cend du ciel pour la tirer du champ de bataille, & *Mars*
„ l'aide à monter dans *ſon* Char pour la conduire ſur l'*Olym-*
„ *pe*". On juge que, grammaticalement, le *ſon* devroit ſe rapporter à *Mars*.

Jésus-Christ, remarquable par un des Gardes du Sépulchre, étendu ſur le devant du Tableau, frappé, confondu, atterré de ſurpriſe, & dont la vérité, ſaillante dans la chûte, l'attitude, l'immobilité ſautent aux yeux du paſſant le plus diſtrait. Ces ſujets, maniés & remaniés cent fois, ne peuvent gueres être que des copies; il faudroit la hardieſſe d'un génie unique pour les traiter aujourd'hui avec ſupériorité. Je m'attacherai au morceau de l'Artiſte en queſtion où il a pu briller davantage; je le ſuppoſe tiré de ſa *Minerve* & il lui fait honneur, d'autant qu'il n'étoit point aiſé à compoſer, par la confuſion des objets à réunir & à groupper enſemble.

On peut ſe rappeller le trait de l'hiſtoire naturelle de *Pline* concernant un Affranchi cité à Rome devant un Edile. Il étoit accuſé de magie, parce que ſes récoltes étoient plus abondantes que celles de ſes voiſins. Il comparoît; il amene avec lui ſa femme, ſa fille, des bœufs gras & vigoureux; il étale ſes inſtrumens d'agriculture: *Romains*, dit-il au Peuple étonné, *voilà mes ſortileges; mais je ne puis apporter avec moi dans la place publique, mes ſoins, mes fatigues & mes veilles.* Tel eſt le fait qu'a choiſi l'Artiſte pour l'exprimer ſur la toile. Il faut convenir qu'il l'a bien digéré; qu'on y trouve une ordonnance nette, claire & diſtincte; qu'il y a de l'unité

& que le perſonnage principal s'annonce parfaitement, quoique le Magiſtrat par ſon vêtement, par ſon tribunal élevé dût d'abord provoquer les regards, à raiſon de cet appareil impoſant pour la multitude. Mais la nobleſſe, l'action de la figure de l'accuſé, le mouvement qui regne en celle-là ſeule, réparent l'erreur qu'occaſionne néceſſairement le coſtume des fonctions & de la dignité de l'Edile. Il ne manque dans cette compoſition, ſuivant moi, que les accuſateurs, épars ſans doute dans la foule du Peuple, mais que je voudrois diſcerner à la confuſion dont leurs viſages ſeroient couverts, tandis qu'on ne remarqueroit ſur les autres que la ſurpriſe mêlée de joie, en voyant un innocent triompher avec autant d'avantage. Les gens minutieux s'arrêtent encore à un léger défaut de bienſéance, de propreté; c'eſt que les animaux lui offrent le derriere. Du reſte, trop de repos, point de coloris, pas aſſez d'empâtement; ce qui en ôte tout le relief, empêchant les meilleurs effets de ce Tableau précieux pour le ſujet, en ce moment ſurtout, où l'Agriculture & l'Economisme ſont dans la plus haute vénération. On eſt fâché d'apprendre qu'il ſoit deſtiné à orner le Palais d'un Ex-Miniſtre abhorré, dont l'ame atroce n'eſt point propre à goûter les douceurs, à s'ouvrir aux leçons de cette ſcene inſtructive: il ſeroit infiniment mieux placé chez le Mi-

nistre actuel des finances, fait pour aimer la nature, en connoître les ressources, & favoriser un art utile, le premier des arts.

Il faut avancer, Monsieur, & je passe à M. *la Grenée* l'aîné, d'un pinceau moins fécond cette année, mais toujours suave, doux, naïf & vrai. Aussi n'est-il jamais mâle ni nerveux; c'est ce qui l'empêche de bien rendre les grandes idées, les compositions fortes. Par exemple, dans son *désespoir d'Armide, qui n'ayant pu se venger de Renaud veut se tuer*, la pâleur du visage du héros arrêtant le bras de son amante, annonce bien le spasme de son ame; mais j'aurois aussi voulu que pour contraster, le Peintre eût enflammé le visage de l'Héroïne au plus haut dégré. Le sang paroît se retirer de ses veines, ainsi que chez son Amant. Ici, c'est la marque de l'effroi qu'il ressent, en lui voyant le bras levé pour se frapper: là, il pourroit être l'expression de la colere; mais dans les ames nobles, élevées & courageuses, cette passion se manifeste par la rougeur. La colere blême est l'indice d'une ame basse, vile, disposée à la trahison. Son *Apollon, dont la Sibylle obtient de vivre autant d'années qu'elle tient de grains de sable dans sa main*, est froid. On ne sait pourquoi il en fait un beau-brun, ou plutôt, sans doute, il n'est pas assez ignare dans le costume pour commettre une pareille faute. Quant à l'*A-*

mour, qu'il nous peint roux, dans un de ses Tableaux de ce Dieu avec *Psyché*, il est plus difficile de l'excuser. Ces derniers sujets, vraiment amoureux, ont de l'expression. Sa *Pallas* en manque absolument; c'est un beau corps de femme galante, à sa toilette, vaine, oisive, distraite, ou plutôt ne songeant à rien; c'est, en un mot, comme beaucoup de cette espece, un corps sans ame. Eh! quelle noble pudeur, quelle majesté austere ne falloit-il pas imprimer sur le visage de la Déesse, dans un moment où elle punit de cécité la curiosité téméraire du fameux devin *Tiresias*? Sa *Fidélité*, sa *Sincérité*, grouppées ensemble, sont deux jolies figures. L'air futé cependant de celle-ci est faux, &, en lui donnant plus de piquant, contrarie le sujet. La *Candeur*, la *Douceur*, sont deux pendans vagues & de fantaisie, qu'on peut prendre indifféremment l'un pour l'autre & qui seront aussi justes. En général, tous les Tableaux de M. *de la Grenée* n'étant point caractérisés par des passions prononcées & variées, semblent d'une même palette. De superbes femmes, un peu lourdes, comme celles de *Rubens*; des corps d'hommes bien dessinés, mais participant trop aux formes gracieuses & arrondies des premieres, rendent la maniere toujours agréable & jamais savante: tous ses détails sont traités

avec la même grace. C'eſt un Peintre dans le génie françois, ſi jamais il en fût.

En voilà, Monſieur, beaucoup trop ſur les Tableaux d'hiſtoire, dont le Catalogue auroit été plus court, ſi je n'avois fait mention que de ceux admirables pour le génie, ou diſtingués par quelque partie perfectionnée à un certain point aux yeux des Artiſtes. S'il étoit permis de s'égayer aux dépens de ces Meſſieurs, il y auroit de quoi rire ſans doute. Je vous parlerois ſurtout des Anges, répétés dans différens Tableaux, tous très-comiques, très-ridicules. Il faut que ce ſoit une Intelligence bien difficile à rendre. Je vous ferois voir celui de M. de *Taraval* dans ſon *Aſſomption de la Vierge*, qui ſemble donner galamment la main à la Mere de Dieu pour la conduire dans les airs; de celui de M. *Renou* dans ſon *Annonciation*, qui ſerre les feſſes comme s'il étoit pourſuivi par un Jéſuite; de celui de M. *Martin*, *exhortant à la mort la Magdelaine* d'une façon ſi perſuaſive, qu'on croit entendre ce Capucin, non moins éloquent, auquel le patient propoſoit de vouloir bien prendre ſa place au ſouper céleſte dont il lui faiſoit la ſplendide deſcription. Mais il faut ménager les talens, quoique médiocres, ſurtout lorſqu'ils ſont modeſtes. D'ailleurs, le moyen de plaiſanter ſur des ſujets auſſi ſaints, & devant Noſſeigneurs du Clergé aſ-

ſemblés! Je pourrai me donner carriere ſur maintes carricatures qui vont s'offrir dans les Tableaux de genre & me fournir de quoi m'exercer ſans craindre les Cenſures de l'Egliſe, & peut-être me mériter ſon encouragement.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

Paris, le 23 Septembre 1775.

On doit exalter, Monſieur, la prudence vigilante de M. *Vien*, l'ordonnateur du Sallon. Il en a proſcrit les ouvrages indécens, licencieux, impies, qui, auparavant, à la faveur de leur exiguïté, s'y gliſſoient comme furtivement, effarouchoient les regards de la pudeur allarmée, irritoient le zele des dévots, & plus d'une fois ont provoqué les gémiſſemens & les plaintes du Clergé. La réforme eſt dûe, ſans doute, au nouveau Directeur, M. *d'Angiviller*, perſonnage ſec, froid, nullement plaiſant; ou plutôt tous deux n'ont fait que ſe conformer aux intentions d'un jeune Prince qui, dès ſa plus tendre enfance, s'eſt diſtingué par ſon auſtérité, & depuis qu'il eſt Maître cherche à ſignaler ſon regne par le rétabliſſement des mœurs & de l'honnêteté publi-

que. Auſſi voit-on cette fois la foule du Sallon groſſie par des Evêques, des Abbés, des Eccléſiaſtiques à grands chapeaux. Il n'eſt pas juſqu'aux Religieux & aux Moines qui y abondent, & dont les jaquettes de toute couleur en varient merveilleuſement le coup d'œil.

Malgré la ſévérité de l'examen, il eſt cependant reſté un petit Tableau, dont l'action phyſique, très-décente en elle-même, ouvre carriere aux imaginations vives & libertines. J'ai vu les yeux de plus d'un Carme s'enflammer en le regardant, & vous allez juger, Monſieur, de la ſituation où il pouvoit être. *Le ſujet*, dit le Peintre, eſt *un jeune homme qui demande pardon à une jeune perſonne de lui avoir arraché un bouquet.* On trouve effectivement ſur le devant du Tableau des fleurs éparſes. Mais, les ſieges renverſés, le déſordre de la chambre, du lit, de la fille, du garçon, annoncent une fleur plus précieuſe, ravie à cette derniere, dont le bouquet n'eſt que le ſigne allégorique, comme dans la comédie du *Magnifique* (*). Autrement, que ſignifieroit tant de tapage pour quelques roſes, aiſées à retrouver plus fraîches & plus vermeilles? Tout eſt donc malin dans cette compoſition, excepté la figure de l'Amant, trop dolente, à moins qu'on ne ſuppoſe que

(*) Aux Italiens.

ce soit de douleur de ne pouvoir recommencer; auquel cas, elle est trop enluminée : il lui faudroit de la pâleur, signe de l'abattement. Quant à l'offensée, on sait que l'acte sous-entendu ne procure que plus d'éclat aux figures de femmes. Au reste, on reproche à l'Artiste d'avoir sacrifié la vérité des détails à ce groupe principal, de les avoir ensevelir dans une masse d'ombre trop forte. Il ne faut point perdre de vue la nature, qui n'outre rien, & dont les dégradations ou les progrès de lumiere insensibles, bien imités, forment la magie du clair-obscur, partie essentielle pour donner la vie à un Tableau. En général, M. *Théaulon*, nouvel Agréé, auteur de cette jolie composition, vise à une maniere noire, qu'on remarque également dans ses autres ouvrages, & qu'il fera bien d'éviter.

C'est aussi le défaut de M. *Bounieu*, qui ne l'a pourtant pas si outré. Il s'exerce, comme son confrere, & depuis plus longtems, à reproduire les scenes de la vie privée; mais il feroit bien d'en choisir de plus intéressantes. Dans ce genre il ne suffit pas de parler aux yeux; le grand mérite est de plaire à l'esprit ou d'émouvoir le cœur. *Une Mere engageant sa fille à prendre une Médecine*; *une famille faisant des confitures*; *une Blanchisseuse de bas de soie*; *un Galetas*, &c. ne peuvent fixer longtems l'attention, que par un *faire* supé-

rieur qu'il ne possede pas. Toutefois sa touche est assez agréable pour exciter l'amateur à discuter ses ouvrages, quand il y aura de l'action ou que la curiosité sera piquée par quelque attrait particulier. Par exemple, on aime à voir M. *Bignon* faisant lire son fils. On connoît le Bibliothécaire du Roi, dont la figure est ressemblante, & d'ailleurs cet acte de tendresse paternelle plaît à tous ceux qui en goûtent ou en soupçonnent la douceur. D'où vient qu'*une petite fille*, du même Auteur, *récitant sa leçon à sa Mere*, est plus froide & n'arrête pas le spectateur? C'est que dans le premier sujet on juge que le Pere se complaît réellement à ce qu'il fait, qu'il s'en occupe tout entier. Au lieu que dans le second, le Peintre ayant mis la femme à sa toilette, une fonction si essentielle pour le Sexe est censée en faire le fond; l'acte maternel n'est que l'accessoire, & comme un désennui qu'elle prend pendant qu'on la frise. L'autre a encore le mérite d'être mieux entendu pour la couleur locale. Il y a des accidens de lumiere qui en éclairent convenablement toutes les parties & produisent un effet naturel. La bibliotheque, entour nécessaire à l'état du personnage, contribue à aider la reconnoissance qu'en fait le public & complette sa satisfaction.

Un autre Agréé, M. *Aubri*, serre de plus

près M. *Greuze*, & auroit envie de le faire oublier. Sans penser aussi profondément, il sait trouver des sujets attrayans. C'est surtout dans sa *Bergere des Alpes*, ce Conte touchant de M. *Marmontel*, qu'il a cherché à lutter contre son redoutable rival. Que d'intérêts divers, naissant du même objet & s'y reportant, il falloit rendre! Il est fâcheux qu'en ombrant trop les visages du Pere & de la Mere, il ait préféré de plaire aux Artistes par un méchanisme savant, plutôt que de passionner le vulgaire par les expressions de l'ame.

M. *Wille* n'a point cet amour-propre mal entendu dans son *Retour à la vertu*, vrai poëme bien conçu, bien développé. Toutes les têtes, au nombre de sept, ont leur caractere prononcé, & concourent à l'unité de l'action. Une Villageoise, échappée à l'autorité paternelle, cherche à rentrer en grace: l'accoûtrement brillant dans lequel elle est, annonce le motif & le fruit de son évasion. Le Ravisseur, derriere elle, comme le plus coupable, augmente l'intérêt, en ce qu'il désigne un véritable repentir, des vues honnêtes pour réparer, en épousant, le tort qu'il a fait à cette famille. Le premier mouvement du Pere est de repousser; la Mere, plus indulgente, veut le calmer. Derriere sont les deux Sœurs: la plus grande supplie & secon-

de les efforts de la femme, mais d'une façon respectueuse ; la plus jeune, étendant les mains, marque sa surprise ; elle ne connoît pas assez les conséquences de l'événement pour en être aussi affligée que son aînée. Enfin, le Frere, encore enfant, n'a que cette émotion que tout être sensible sent machinalement lorsqu'il voit chez les autres une sensation de douleur ou de tristesse. Un petit chien, qui reconnoît son ancienne Maîtresse & témoigne la joie de son retour, avec les caresses d'un animal, symbole de la fidélité, sans faire perdre de vue le sujet principal, en corrige l'impression trop affligeante & la tempere. Il est fâcheux, Monsieur, qu'on ne puisse guères louer que la composition de ce Tableau, qui manque de relief, de coloris, & conséquemment sans aucun effet pittoresque.

La Danse Villageoise, du même Artiste, prouve qu'il entend le méchanisme de son Art, & le poussera, quand il voudra s'y livrer, au plus haut dégré de perfection. La figure saillante du Vieillard en branle, dessinée avec beaucoup d'aisance, n'en est pas moins correcte. Quoique dans une attitude très-difficile, elle est agencée supérieurement. Il y regne une souplesse peut-être trop grande pour cet âge, mais qui fait honneur à la facilité du talent de l'Artiste. Il y a en ou-

tre certaines parties d'un coloris très-vrai & du ton le plus vigoureux. On a d'autant plus lieu d'espérer de M. *Wille*, qu'il est jeune & ne fait que d'entrer à l'Académie. C'est, sans doute, le fils du Graveur distingué dans son Art, & par une belle émulation il cherche à surpasser son pere, en quittant le burin pour le pinceau.

Il faut ranger parmi ces Peintres de genre, M. *l'Epicié*, qui s'éleve aussi jusques à l'histoire, & feroit bien de se circonscrire dans les mêmes bornes, en corrigeant sa maniere trop crûe & ne heurtant pas ses figures. Son idée du Duc de *Chartres* entr'ouvrant les rideaux du berceau du Duc de *Valois*, son fils, est bonne, mais d'une exécution platte. (*) Son *Attelier d'un Menuisier*, quoique d'une couleur fausse, a longtems attiré les passans par des détails vrais & à portée du peuple. Sa *Douane*, d'un plus grand dessin, a rappellé la foule, en lui présentant une variété plus multipliée d'objets, quoique moins piquans. Les connoisseurs y trouvent ce repos, cet accord,

(*) Le Peintre a corrigé depuis le commencement du Sallon le Duc de *Chartres*, dont les jambes de coton, l'habillement trop uniforme & un air déguingaudé excitoient les reproches des Amateurs. Il est mieux aujourd'hui; mais en changeant la position du personnage il l'a rendue gênée & même forcée.

cette harmonie qui manquent à ses autres productions.

Un Auteur qui se distingue entre ceux-là, brillant, abondant & vraîment original, c'est M. *Le Prince*. Il imagine toujours des sujets nobles, spirituels, galans ou philosophiques. Son costume est riche, magnifique, imposant; son exécution ferme & décidée. Le caractere de l'*Avare* est fortement exprimé par son action. Il est entouré de sacs remplis d'especes; il en serre un d'une main, il compte de l'argent de l'autre, il semble en ramasser avec les pieds. J'aurois desiré qu'il l'eût couché dessus, qu'il l'eût enterré dans son or. Pourquoi le vêtir si bien? lui donner une tournure corpulente & replette? La pâleur de nos financiers, symbole de l'*auri sacra fames*, de cette soif de l'or dont ils sont tourmentés, auroit mieux convenu à ce personnage. Cependant ses mains sont desséchées, son visage est macéré, malgré trop de rondeur & d'enluminure, & les soucis en ont sillonné les rides.

Il manque aussi quelque chose dans le *Négromantien*, dont l'ensemble est admirable; mais je ne vois pas sur la physionomie de la femme qui le consulte, l'inquiétude, suite & compagne ordinaire d'une semblable curiosité. Du reste, elle est charmante & pleine de graces. Quant au troisieme personnage, qu'on sup-

suppose être un Eleve de l'Imposteur, je ne crois pas sa figure assez décidée. J'aurois voulu lui donner ou l'air de la plus profonde admiration, ou celui d'un fourbe déjà participant aux secrets du Maître.

Le *Jaloux* est plus précis : il porte même sa moralité avec lui. Tandis que le mari tient sa femme enchaînée, il s'endort, & le galant vient baiser la main de la Belle par derriere. Vous observerez, Monsieur, que cette scene ne se passe point en France ; ce qui auroit été trop pécher contre les vraisemblances : elle est en *Russie*, où l'Artiste continue à placer ses acteurs. Il y va chercher jusqu'à ses paysages. Auquel cas on souhaiteroit qu'il les décidât davantage par une nature plus étrangere ; qu'il nous exposât les effets outrés de l'hiver dans un climat aussi terrible. Les Virtuoses entrant dans les détails les plus minutieux du méchanisme de l'Art, prétendent que ses ombres sont trop prononcées ; qu'il répand ses lumieres par couche, ce qui les fait papillotter ; qu'il ne détache pas assez le feuillage de ses arbres ; qu'il n'y a point une variété assez décidée de tons entre les différentes parties de son ensemble ; que ses ciels sont d'empois. Je néglige ces observations, bonnes pour former des Eleves, dont vous vous embarrassez peu, & je m'attache principalement à la poésie du Tableau, c'est-à-dire à sa

composition, dont tout le monde peut juger en connoissance de cause.

Le genre du Paysage continue à être fort à la mode parmi nos Peintres, comme le plus aisé, comme celui de plus prompte défaite & qui assujettit moins le génie à des regles précises. Je ne parlerai point de M. *Milet Francisque*, toujours assidu à exposer ses productions, & toujours, pour ainsi dire, en incognito au Sallon. Les Journalistes les plus flatteurs ne daignent pas même en faire mention: de ceux de M. *Huet*, plus spécialement voué à peindre les animaux, au point que voulant s'élever jusques à l'histoire, dans sa *Sainte famille avec les Pasteurs*, les quadrupedes y jouent le premier rôle, & l'Ane surtout y brille par l'air le plus spirituel. J'omets les têtes d'Anges aîlées qui volent dans les airs.

Je passe à M. *Houel*, nouveau débutant dans la carriere. Plus de trente Tableaux annoncent sa facilité à exécuter, quoiqu'il ne soit pas d'une exécution facile, qu'elle soit même dure en général. Il donne surtout dans le genre héroïque, s'attachant à ce que l'art & la nature ont de plus majestueux. Il a mis à profit ses voyages d'Italie; il y a fait des études des beaux monumens de ces contrées; il s'est agrandi l'ame avec eux, & nous les reproduit sous toutes sortes de vûes.

Il feroit à fouhaiter qu'il y eût acquis cette touche large, moëlleufe & brillante des grands Maîtres, ou que, fans aller fi loin, il prît des leçons de M. *Machy*, toujours correct, noble, riche & élégant. Cette fois-ci, ce dernier s'eft plus rapproché de nous. Il nous donne les *Vues du nouvel Hôtel de la monnoie*, du *Louvre* & du *Quai*, &c. & nous met à portée, en admirant la beauté de fon pinceau, de reconnoître la vérité & la jufteffe de fon deffin.

On ne peut parler de cet habile homme fans faire mention de M. *Robert*, fon digne émule. Ses *Ruines du Palais des Céfars* offrent une percée capable de reproduire à nos yeux la merveille du Tableau de *Zeuxis*, & de tromper les oifeaux effayant de paffer à travers la toile.

Son *Décintrement du Pont de Neuilly* excite furtout la curiofité. Chacun aime à parcourir en détail cette multitude de têtes innombrables & à y retrouver fa place. On y distingue dans le grouppe principal le Roi; M. le Comte *de la Marche*, donnant la main à Madame la Comteffe *Dubarri*; le Chancelier avec fa fimarre, ornement fi étrange à de pareils fpectacles; l'Abbé *Terrai*, le Duc *de la Vrilliere*, le Duc *d'Aiguillon*, M. *de Boisnes*, tous ces Miniftres du feu Roi, tombés dans la difgrace & fi redoutables alors; &

l'on sent une joie secrette en songeant à la révolution qui les a culbutés. Le Peintre a choisi le moment le plus intéressant du spectacle, celui où les cintres ont tombé. L'effet de cette chûte dans la riviere est rendu avec une grande magie de couleur. On voit les ondulations, l'écume de l'eau; mais on saisit surtout l'attention générale des regardans portés vers le même objet & qui forme cette unité précieuse dans les ouvrages de tout genre.

C'est ainsi que M. *Vernet*, dans son Tableau de la construction d'un grand chemin, malgré la vivacité prodigieuse de ses figures, les fait concourir toutes à l'action principale, même M. *Perronnet*, le premier Ingénieur des Ponts & Chaussées qui, étant à cheval, est censé faire sa tournée, &, lisant un papier, recevoir quelque Mémoire relatif à sa mission. Cette partie de l'ouvrage est admirable, & je la préfere à son Pendant représentant *les abords d'une Foire*, où il y a moins de mouvement, mais supérieure par un Ciel plus vaporeux, plus aërien, plus vrai, en un mot. Je trouve de la majesté dans son *Paysage montueux, avec le commencement d'un orage:* j'en admire les masses grandes & imposantes. Mais ses petits Tableaux d'une *Mer calme au coucher du Soleil*, d'une *Tempête s'élevant & submergeant un Vaisseau*, sont plus précieux pour

ces couleurs fondues, dorées, rôties, qui donnent le ſceau aux peintures, & les font paſſer à la poſtérité.

Un homme admirable par cette magie de coloris s'étoit annoncé dans le *Catalogue des Tableaux*, pour quatorze morceaux dont je n'ai pu trouver un ſeul, malgré mes recherches. Si c'eſt une niche que M. *Caſanova* a voulu faire au public, il mériteroit punition. Ses amis attribuent ce vuide à la ſenſibilité trop grande de l'Artiſte, effarouché par le Sr. *Fréron*. Le Journaliſte ayant ſur le cœur une vieille querelle avec le Peintre en question, l'a menacé d'une critique ſévere & mordante. Quel pitoyable amour-propre, & que le génie eſt quelquefois petit!

En cherchant, Monſieur, les productions de ce Peintre, j'ai rencontré celle d'un autre qui n'étoit point annoncé, & qui m'a cauſé une ſurpriſe agréable. C'eſt un *Coche Anglois*, de M. *Loutherbourg*. On ſait qu'il eſt depuis longtems à *Londres*; on dit même que ſon inconduite lui a procuré de fâcheuſes aventures, car les gens à talent ont preſque tous des écarts. Quoi qu'il en ſoit, il n'a pas entierement perdu ſon tems. Dans ce morceau, piquant par la circonſtance, on le trouve toujours chaud de couleur, plein de fougue & de verve, incorrect, inégal, & tel dans ſes œuvres que dans ſa vie privée. Ce *Coche*,

d'une construction singuliere, rempli de monde, par devant, par derriere, &c. est fort considéré aujourd'hui, qu'il est question de réforme dans nos voitures, & que tout le monde parle & rêve de Messageries.

J'ai découvert encore M. *Van-Spaendenk*, qui n'est point sur le *Catalogue*, &, sans doute, comme Associé étranger a eu permission d'exposer avec les Académiciens. On dit cet Artiste jeune; il se destine au genre des fleurs. Sa couleur est belle & vive; il rend avec succès les choses difficiles dans le même genre, tels que les cristaux, les porcelaines, les fayences, mais pas si bien les fruits. Il est inférieur à M. *Bellengé.* Tout cela n'est rien auprès de Mlle. *Vallayer*, qui cette fois se distingue encore par un Portrait de M. l'Abbé *Le Monnier*, d'une grande vérité, sans la moindre prétention, comme les ouvrages de cet Auteur. Nous ne dirons qu'un mot des dessins colorés de M. *Clerisseau*, bien traités, d'un goût sain, d'une exécution hardie, savante & annonçant une profonde connoissance de l'Architecture antique; des *Gouasses* de M. *Perignon*, c'est-à-dire des Peintures à l'eau délayée avec de la gomme; procédé mésestimé par les Peintres à l'huile, mais toujours bon quand il en résulte des ouvrages bien faits. Cet Artiste-ci, en opposition avec le précédent, s'attache à l'Architecture moderne, & en connoît aussi parfaitement les beautés moins

fieres, mais peut-être plus difficiles à saisir que celles des bâtimens Grecs ou Romains.

Une autre reforme, Monsieur, qu'on remarque au Sallon cette année, c'est à l'égard des Portraits. Elle a lieu, non seulement pour le nombre, mais pour l'espece. On n'y trouve plus de ces effigies scandaleuses de Courtisannes, qui n'ayant pour but que d'allumer des desirs criminels, excitent l'Artiste à s'évertuer & à faire passer dans l'ame des spectateurs les feux impudiques qu'il a été forcé d'éteindre avant de prendre le pinceau vacillant dans sa main. On y voit même peu de ces physionomies obscures que, par égard pour le respect dû au public, on ne devroit pas lui présenter.

M. *Drouais* se signale par quatre Portraits de la Famille Royale. Celui de *Monsieur* est de la plus grande espece. Le Prince y est représenté en pied, en habit de l'Ordre du St. Esprit. C'est un Tableau d'apparat, & donné par S. A. Royale à la ville d'Angers, capitale de son Appanage. Elle a devant elle les privileges de la Province, qu'Elle semble promettre de défendre. On critique la figure poupine d'un Prince sage & réfléchi, dont ces qualités forment le caractere de tête distinctif. Les étoffes de son vêtement sont roides & sans graces ; elles n'ont pas dans leurs plis cette souplesse, ce jeu, cette facilité de la

nature. La ressemblance de Madame la Comtesse *d'Artois*, en habit de cour, est plus exacte: on y retrouve l'air triste & pensif de la Princesse. Mais on ne peut reconnoître sous la figure boudeuse de Madame *Clotilde*, Princesse de *Piémont*, pinçant de la guitarre, les graces, l'aménité, la bienfaisance identifiées avec elle dès son enfance. Et *Mademoiselle*, malgré la beauté tendre & naïve que l'Artiste a imprimée sur sa physionomie, est encore plus aimable & plus séduisante. Ses mammelons sont comme cloués, & sa *Table*, en terme d'anatomie, ne commence pas insensiblement à la clavicule pour former la gorge, cette partie délicieuse de la femme, & qui ravit ceux qui ont l'honneur d'approcher de la jeune Altesse.

Le portrait du Roi, par M. *Duplessis*, d'un ton de couleur plus févere, est infiniment mieux. En conservant la vérité de la ressemblance, il a donné à la tête un air plus auguste par son attitude noble & imposante. La main passée sous la veste est d'une grande correction; les étoffes sont d'une couleur vraïe, mais n'ont point assez de grénu; ce qui leur donneroit le relief nécessaire pour faire illusion.

On voit que l'Auteur s'est complu à tracer celui de M. le Chevalier *Gluck*, tête de caractere, où il a voulu faire passer tout le

génie de ce grand Musicien. Il le représente assis, devant son clavecin, au moment de la composition. Il ne lui donne point cet air d'énergumene, ces tons forcés & violens qui annoncent plus l'impuissance que la véritable fécondité. Il a cette chaleur douce & soutenue qui produit sans effort. Tout ce que j'y critiquerois, c'est la perruque, accessoire dans le costume, sans doute, mais non essentiel. Il n'auroit pas été contre l'usage de le montrer la tête nue, ou enveloppée simplement d'un mouchoir, attribut plus pittoresque.

On a du même Peintre, le *Portrait* de M. *Allegrain*, Sculpteur estimable, dont on aime à voir la figure au Sallon, au défaut de ses ouvrages. Celui de M. l'Abbé *de Veri*, Auditeur de Rote, dans le costume de cette fonction, & l'on contemple sur cette physionomie tranquille, l'ami du Ministre expérimenté dont la sagesse invisible dirige notre jeune Monarque ; celui de M. le Comte *d'Usson*, Seigneur distingué dans le Corps diplomatique; de M. le Marquis *de Croisi;* tous personnages connus, ou par leur naissance, ou par leur mérite.

M. *Aubry*, moins vigoureux, a choisi des sujets qui exigeoient moins de feu. Son Portrait de M. *Hallé*, le premier Peintre du Sallon sur la liste & le dernier par ses œuvres, est ressemblant, mais blafard & d'un pinceau

mou, comme les ouvrages de cet Artiste septuagénaire. Il y a cependant de la hardiesse dans celui du Sr. *Monnet*, cet ancien Chef de l'Opéra-Comique. L'air libertin de sa tête vraiment pittoresque semble avoir échauffé le pinceau de l'Artiste. Il a parfaitement caractérisé le personnage d'une grande ressemblance. Il n'est point de fille qui, en entrant au Sallon, ne le reconnoisse & ne sourie en songeant aux orgies qu'il lui a fait faire.

Celui de M. *Robert*, par M. *Hall*, est mâle & nerveux, au contraire, comme le *faire* de cet Artiste, quoique simplement en pastel. Le talent de cet étranger est pour la peinture en émail & en miniature. Il s'est enhardi cette fois, & s'est élevé jusqu'aux têtes de grandeur naturelle; ce qui doit le perfectionner dans son genre, où il lutte contre M. *Pasquier*. L'Académicien est supérieur pour les têtes de femme. Il rend mieux les expressions douces, analogues à son caractere. L'Agréé a plus de précision, le trait sûr, & paroît s'entendre parfaitement aux têtes d'homme. Celle du Sr. *Brizard* est cependant bien exprimée par le premier: c'est que ce Comédien, d'une belle figure, a dans l'ensemble des traits une harmonie suave, qui approche des contours faciles & moëlleux que M. *Pasquier* attrape merveilleusement. Le morceau qu'il a le plus travaillé, & dont il a fait une composition

historique, c'est le Portrait de la Reine, que la Peinture personnifiée offre au Public. On est partagé sur cet ouvrage, où les uns reconnoissent Sa Majesté dans toute sa légéreté, dans toutes ses graces, dans sa fraîcheur, dans sa jeunesse, où les autres la prétendent enlaidie, dégradée, sans vivacité & sans ame.

Je ne terminerai point cette querelle, qui n'a pas lieu à l'égard des productions de M. *Weiler*, nouveau concurrent, dont le pinceau brillant est surtout précieux par la vivacité du coloris & la vérité des étoffes.

Avant d'en venir aux Sculptures, je finirai l'article par M. *Chardin*, qui s'est amusé à se peindre lui-même avec sa femme. Il a sur les yeux ses lunettes, &, par une magie de son Art, son Portrait, de face, de quelque côté qu'on l'envisage, figure toujours vis-à-vis du Spectateur & le regarde très-honnêtement. Je me réserve, Monsieur, à vous parler dans ma troisieme Lettre des Sculpteurs, Graveurs, &c.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE III.

Paris, le 29 Septembre 1775.

Si les Peintres, Monsieur, cette année ont été sobres de Portraits, nos Sculpteurs, à

leur tour, ont été prodigues de Bustes à en dégoûter les spectateurs fatigués de cette uniformité ennuyeuse, de cette abondance stérile. Au lieu de ménager le peu de terrein qu'on leur accorde au Sallon pour les productions du génie, ils l'ont rempli de ces monumens élevés à la vanité des propriétaires & ne pouvant guere satisfaire qu'elle. En effet, qu'importe au public de rencontrer une tête qu'il ne reconnoît pas, & qui placée-là, comme pour faire nombre, s'en va sans avoir été reconnue de personne & sans avoir mérité ni éloge ni reproche au faiseur.

Je ne comprends pas dans la proscription les Bustes du Roi, de la Reine, des Ministres, des grands Auteurs, des Artistes célebres, dont on ne sauroit trop multiplier les ressemblances, pour en donner au moins une idée à ceux qui ne peuvent voir ces Maîtres augustes, ces Personnages intéressans, ces Hommes fameux dans tous les genres.

La Sculpture, non contente de disputer aujourd'hui à la Peinture pour rendre la tête de notre jeune Roi, a excité une belle émulation entre deux de ses favoris, M. *Bridan* & M. *Pajou*. Mais celui-là l'emporte généralement, quoiqu'encore inférieur à M. *Duplessis*, plus pénétré de la sublimité d'un Monarque qu'il fait mieux sentir au spectateur. On ne sait si c'est par modestie que le se-

cond n'avoit point désigné *Louis XVI* sur le livre, ou pour annoncer par cet incognito même la simplicité de son modele. Quoi qu'il en soit, on a trouvé indécent que le Monarque fût ainsi confondu dans la foule, & l'on a restitué la désignation au bas du Buste. Depuis quelques jours on a placé à côté du premier son auguste Compagne. Cette apparition a surpris merveilleusement le public, qui ne s'y attendoit pas. Il est revenu autour de ce chef-d'œuvre de M. *Boizot*. S. M. est représentée en *Diane*. Rien de plus naïf, de plus fin & de plus noble en même tems que la tête. Elle est grandement drapée, sans que cet accessoire diminue la légéreté & le swelte de la figure, que l'on soupçonne du moins, par le col bien élancé, par les épaules tombant avec grace, par une gorge de la plus aimable proportion & par une sorte de vivacité répandue dans cet ensemble qui, à ne regarder que le haut du Buste, feroit croire volontiers qu'il va marcher.

Quant au second, il est accompagné de deux Ministres chéris, & les yeux se reposent avec complaisance sur ces deux figures bénignes, après avoir considéré celle du Maître, à laquelle elles sont parfaitement analogues, & peut-être, par ce cortege, M. *Vien* avoit-il cru l'indiquer suffisamment. On n'envisage gueres *Sully* qu'on ne cherche Henri IV au

dessus. M. *de Miromesnil* est très-ressemblant, mais lourdement vêtu; sa simarre a ces plis roides & durs que l'art doit éviter si soigneusement, & la perruque surtout est d'un volume énorme; c'est un bloc de marbre dont il est écrasé, non encore dégrossi. Il est vrai que cet ornement est tout-à-fait ingrat. La chevelure ondoyante de M. *Turgot* est plus avantageuse & aussi mieux rendue. J'en reviens aux expressions de tête que j'admire singulierement. Car, outre cette qualité éminente & commune de bienfaisance & d'humanité que j'y remarque, outre la vérité des traits qui les font reconnoître au premier coup d'œil, j'y trouve ces finesses de génie, auxquelles ne songent pas même les Artistes vulgaires. Je vois dans le Garde des Sceaux le recueillement profond, l'exactitude minutieuse & vigilante du dépositaire des Loix, dont les fonctions ne sont que de conserver, de maintenir ou de remettre en vigueur. Dans le Ministre des finances, au contraire, je découvre l'homme actif, qui invente & qui produit. Il paroît que l'Artiste (M. *Houdon*) saisit avec une égale adresse les caracteres les plus opposés. Quelle beauté, quelle douceur, quelle onction dans Mlle. *Arnould*, représentée en *Iphigénie!* Elle a les bandelettes, les croissans & tous les attributs qui désignent le moment du sacrifice où il l'a peint. Que de

force & de vigueur dans celui du Chevalier *Gluck*, où la Sculpture prend sa revanche & l'emporte sur sa rivale. On voit dans Madame la Comtesse *du Caila*, la douce ivresse, la gaieté vive, l'abandon folâtre d'une Bacchante, au commencement d'une orgie, dans les premiers accès du plaisir, comme cela devoit être, pour lui accorder quelque noblesse & quelque décence.

Son *Oiseau mort* est d'une précision unique, du ciseau le plus pur & le plus gracieux, du dessin le plus correct. Sa *Tête* de jeune fille est précieuse par sa douceur & son ingénuité, par un *faire* d'une perfection accomplie. Puis cet Agréé s'éleve à des conceptions sublimes & d'un ensemble très-étendu. Il annonce le *projet d'une Chapelle Sépulchrale, en mémoire de Louise-Dorothée, Duchesse de Saxe-Gotha.* Voici l'explication qu'il donne de son modele.

„ Au fond de cette Chapelle est la porte „ du Temple de la Mort, qui, sous la figure „ d'un squelette, leve, pour en sortir, les „ rideaux dont elle est en partie voilée, & „ se saisit avec précipitation de la Duchesse. „ La Duchesse, les cheveux épars, est cou„ verte d'un linceul; elle doit exprimer son „ attachement pour tous ceux qui lui étoient „ alliés, & son affection pour le Peuple ". Il est fâcheux que cette grande & belle idée rentre en partie dans celle du tombeau du Maré-

chal *de Saxe*, de M. *Pigal*, plus composée encore & plus suivie. Malgré ce plagiat, l'exécution peut faire honneur à l'Artiste, & lui rendre propre son monument.

A côté de ce *Temple de la Mort* il n'est pas hors de propos de placer un de ses Ministres, un Médecin, le Docteur *Poissonnier*, qui s'est fait connoître par des expériences pour dessaler l'eau de la mer. L'on voit dans sa figure un sourire intérieur d'avoir dupé le Duc *de Choiseul*, acceptant pour nouveau un projet pillé chez les *Anglois*, & le faisant nommer, en récompense de son invention utile & patriotique, Conseiller d'Etat. Sa cravatte de dentelle est parfaitement bien travaillée; elle est légérement tissue & joue le point à merveille.

L'Auteur annoncé du premier Buste du Roi veut prouver aujourd'hui que son ciseau n'est pas toujours mâle & terrible. Il se livre à des pensées douces, mais vagues & sans caractere. Sa *Fidelité, lisant une Lettre & caressant un Chien*, est froide & ne signifie rien. Sa *petite Nymphe, se coëffant d'une guirlande de fleurs*, dit encore moins. Il y a plus d'expression dans son *Hymen couronnant l'Amour*. Ce groupe est plein d'une belle harmonie. On y contemple le repos des figures antiques. Le Sculpteur a cru devoir adopter une draperie de linge mouillé, ici où il étoit ques-

tion

tion de rendre ſon principal perſonnage plus tendre, de lui donner des contours marqués & moëlleux. Sans admirer l'invention de ſon eſquiſſe du tombeau du Marquis *d'Argens*, on aime à voir les Arts célébrer un homme qui les chériſſoit paſſionnément, qui leur a rendu ſouvent hommage, diſtingué d'ailleurs dans la Littérature par beaucoup d'écrits, ſinon de génie, au moins agréables & philoſophiques.

M. *Mouchy* & M. *Le Comte* ont expoſé chacun une figure de la Sainte *Vierge* avec l'Enfant *Jéſus*. La premiere, plus grande, modelée en plâtre, eſt deſtinée à être placée dans l'égliſe de *Brunoy*. Elle eſt bien deſſinée; la figure en eſt pure, mais ſérieuſe, mais ſans l'air intéreſſant d'une Mere. Sa façon indifférente à porter le divin poupon caractériſeroit plutôt une nourrice mercénaire, qui ſe charge d'un être étranger & s'occupe de toute autre choſe en le promenant. La maternité, au contraire, eſt dans la ſeconde exprimée à ne pas s'y méprendre. Elle tient ſon Enfant avec grace, mais elle le regarde tendrement, elle le couve de ſes yeux, &, en lui ſouriant, elle laiſſe entrevoir une crainte continue qu'un fardeau ſi précieux ne lui échappe. Les connoiſſeurs donnent donc, ſans contredit, la préférence au ſecond. Il eſt vrai que ſon modele en talc, de petite proportion ſeulement, exécuté en grand n'aura peut-être pas aſſez

de majeſté pour une Mere de Dieu. Quoi qu'il en ſoit, j'aime toujours mieux ſon ciſeau ſuave, agréable & touchant, que celui ſec, auſtere & dur du premier.

Le talent de M. *Le Comte* à rendre les douleurs tendres, ſe déploie & ſe varie dans *les trois Maries pleurant Jéſus-Chriſt mort*, dont le cadavre peche par le deſſin outré, par une poſition contrainte, qui ne peut être celle d'un être inanimé. Son Bas-Relief, offrant *Bacchus & l'Amour endormi*, eſt d'un *faire* facile, gracieux, noble & léger.

On juge qu'il s'eſt ſurtout appliqué à former ſavamment le Buſte de M. *d'Alembert*, dont il a débarraſſé la tête de ſa perruque en bourſe, afin de mieux en ſaiſir l'effet pittoresque. Il s'agiſſoit d'un effort extraordinaire pour plaire à l'amateur qui en faiſoit l'acquiſition, amateur honoraire de l'Académie de Peinture & de Sculpture, Membre de l'Académie Françoiſe & maniant tour-à-tour la plume, le crayon, la palette & le ciſeau: je veux parler de M. *Watelet*. L'Artiſte a ſurtout réuſſi dans ces plis & replis de la peau, attribut diſtinctif de la figure du Philoſophe, qui ne ſont point les rides de la vieilleſſe, mais les ſuites d'une contraction fréquente à la vue ou à la ſeule idée des maux de l'humanité, affectant & tourmentant ſans ceſſe ſon ame trop ſenſible. Je n'entends lui reprocher

que d'avoir donné une proportion peut-être un peu trop forte au buſte, & conſéquemment aux traits du viſage, dont cela diminue la fineſſe.

Je reconnois M. *Monot* à l'*Amour dépoſant ſes armes dans le ſein de l'Amitié*; compoſition douce, tout-à-fait dans ſon genre, Il répréſente encore cette Déeſſe, *couronnée par le Tems*, d'après les vers du *gentil Bernard*, dans ſon Opéra de *Caſtor & Pollux*:

Le tems ajoute encore un luſtre à ta beauté.

Et le vieux Dieu ſemble rajeunir & ſe revivifier lui-même en prononçant ces paroles de *l'Hymen* à l'*Amitié*. Il y a de la force & du feu dans la *Diane qui terraſſe un Sanglier*.

A côté eſt le *Martyre de St. Barthelemi* de M. *Berruer*, eſquiſſe où je trouve une chaleur que j'exhorte l'auteur à faire paſſer dans ſon bas-relief en grand. Mais je ne remarque aucun eſprit dans celles de trois figures à exécuter pour la nouvelle Salle de Spectacles de Bordeaux: *Melpomene*, *Polymnie* & *Terpſicore*. Nulle grandeur dans la premiere, nul enthouſiaſme dans la ſeconde, nul enjouement dans la troiſieme, dont les jambes lourdes ne ſont point celles de la Déeſſe de la Danſe. Je ſuis encore plus mécontent, s'il eſt poſſible, du modele de *Thalie*. Je ne la reconnois qu'à

ſon masque & à ſes brodequins : je cherche en vain ſur ſa figure, ou la gaieté bouffonne, ou la vigueur ſatyrique, ou le rire malin de nos divers comiques du dernier ſiecle. Je n'y vois que la fadeur, la triſteſſe & l'ennui de nos modernes Dramatiques. C'eſt *Thalie la Chauſſée*, dont Piron faiſoit fi! fi plaiſamment.

Pour nous conſoler, Monſieur, M. *Caffieri* nous fait reſpirer la véritable ſous la figure du grand homme que je viens de nommer. Son Buſte eſt admirable ; il s'éleve au Sallon entre les autres avec cette ſupériorité que donne le génie ſur tout ce qui l'environne. Il n'y a que cette maudite perruque que je ferois tenté de lui arracher, & dont nos Artiſtes ne devroient affubler que les têtes faites pour la porter.

Le Grouppe du Sallon qui exigeoit le plus de ſublime, eſt celui de *Prométhée*. Il *repréſente l'inſtant où l'homme éprouvant les premiers ſentimens de ſon cœur, éleve ſes regards vers la Divinité. Le rival du Créateur admire le ſuccès de l'entrepriſe. Le Génie de Minerve couvre le nouvel Etre de ſon Egide, ſymbole de la protection de cette Déeſſe.* Telle eſt l'idée que M. *Boizot* nous donne de ſon ſujet, au deſſous duquel il eſt reſté. Il y a pourtant de la verve dans ſon *Prométhée*, de la ſenſibilité dans l'homme ; les attitudes en ſont belles & vraies. Il y a même dans ſon Génie

une nobleſſe qui le décele pour un Sculpteur au deſſus du vulgaire. Qu'y manque-t-il donc? Un je ne ſais quoi: encore plus d'élévation: ce *mens divinior* qui forme & les grands Artiſtes & les grands Poëtes.

En quittant ce morceau, mes yeux tombent par haſard ſur un Buſte iſolé, rélégué en un coin, auprès duquel on paſſe ſans le regarder, ou dont on ſe détourne promptement. Curieux, j'approche, je crois en reconnoître confuſément les traits: j'examine de plus près; je trouve un Prince qu'à cette indifférence générale on prendroit pour un Roi de la ſeconde ou de la premiere Race. „ C'eſt „ vous, ô *Louis XV!* vous, à qui l'on dé- „ cerna le titre de *Bien-aimé!* Et voilà com- „ me ſe réaliſent les noms prodigués par la „ flatterie! Puiſſe cette leçon frappante par- „ venir à ton ſucceſſeur, dont on entoure „ aujourd'hui les images! Puiſſe-t-il crain- „ dre d'être ainſi délaiſſé par nos neveux, s'il „ ne ſe rend plus digne de leur amour, en „ imitant ce *Henri*, auquel on l'a déjà, trop „ tôt, ſans doute, aſſimilé; le ſeul de nos „ Monarques, peut-être, dont on s'empreſſe „ encore de contempler la Statue; qu'aucun „ bon François n'enviſage ſans verſer de lar- „ mes de tendreſſe, & regretter ſon regne „ bienfaiſant."

Pardon, Monſieur, de cet écart, auquel j'ai

été entraîné par la circonſtance. Je vous ramene au Sallon, ou plutôt je vous en fais ſortir, afin de conſidérer un grand monument de M. *Gois*, réſervé pour le dernier. C'eſt un Bas-Relief immenſe de trente pieds de large, ſur cinq pieds ſix pouces de haut. *Saint Jacques & Saint Philippe, prêchant & guériſſant des malades*, étoient le ſujet donné à traiter à l'Auteur. Il préſentoit d'abord une grande difficulté: c'eſt qu'il étoit double, & péchoit ainſi contre les premieres regles de la compoſition. Le génie fait ſuppléer à tout: l'Artiſte a réuni ce double ſujet ſous un ſeul point de vue, &, ſubordonnant l'un à l'autre, a ſauvé le défaut. St. Jaques eſt la figure dominante: il annonce la toute-puiſſance de Dieu; il excite cette foi vive, ſans laquelle les miracles ne peuvent s'opérer, & ce n'eſt qu'en faveur de ceux pénétrés de la parole divine, annoncée par celui-là, que ſon compagnon déploie les merveilles dont le ciel l'a fait le diſpenſateur. Il faut un tems conſidérable pour détailler les diverſes parties de ce poëme immenſe, où chaque perſonnage a ſon rôle, ſon caractere, ſon attitude différente. L'Orateur a plus de mouvement & d'action, il eſt dévoré d'un ſaint zele, il a cette inquiétude empreſſée d'un Miniſtre de l'Evangile, qui ſent ne pouvoir rien faire par lui-même, craignant toujours que le pécheur ne

lui échappe. Le *Thaumaturge* eſt plus tranquille. Que dis-je? il a ce calme parfait, annonçant la certitude de ſes ſuccès, cette confiance qu'il veut tranſmettre aux malades & qui produit déjà la moitié de la cure. Un beau choix de têtes, un deſſin correct & ſavant, une expreſſion vraie & décidée, une dégradation admirable des figures ſe perdant inſenſiblement dans le fond, & ſuppléant aux lointains à la perſpective de la Peinture, ne permettent pas de quitter cette vaſte machine ſans appréhender d'avoir oublié quelque choſe, & ſans deſirer d'y revenir encore. Elle ſeule doit immortaliſer M. *Gois*.

Il me reſte, Monſieur, à vous parler de nos Graveurs. Vous ſavez que ce ſont, pour ainſi parler, les Traducteurs des autres Artiſtes. Ils ſont aſſervis à rendre ſcrupuleuſement leurs penſées, leurs expreſſions, leurs beautés & même leurs défauts. Quelques-uns, cependant, doués de plus d'invention, deſſinent par eux-mêmes & ſont originaux en ce genre. Tel eſt M. *Cochin*, Secrétaire de l'Académie. Il a auſſi l'amour-propre de vouloir être homme de lettres, & il eſpere mieux y parvenir en identifiant en quelque ſorte ſes travaux avec les leurs. Depuis que nos Ecrivains ont cru donner plus de luſtre à leurs ouvrages en les enrichiſſant d'ornemens étrangers, le Graveur leur eſt devenu d'un

grand fecours; il les fait pénétrer jufques dans les afyles les plus fecrets, jufques fur les toilettes & dans les boudoirs. Il eft tel Auteur qui lui doit toute fa fortune.

M. *Cochin* offre au public, cette année, la fuite de fes fujets des *Aventures de Télémaque*, plufieurs tirés d'*Homere*, un tiré de *l'Aftrée*, d'autres des principales pieces du Théâtre de M. *de Belloy*; enfin, des fujets facrés, deftinés à être inférés au Miffel de la Chapelle de Verfailles. On voit que fon génie fe ploye à tout: il eft fougueux avec *Homere*, tendre avec *Fénelon*; galant avec le Romancier, tragique avec le Poëte, enthoufiafte dans fa Foi. On admire fon abondance & fa variété. Mais il eft quelquefois confus, pour vouloir embraffer un plan trop vafte, & fon crayon eft toujours fec, dur & forcé.

Ce Graveur fournit encore au luxe typographique d'une autre façon. Il deffine les Portraits des Auteurs pour être mis à la tête de leurs ouvrages. C'eft d'après fes deffins que M. de *Saint-Aubin* nous donne l'Abbé *Raynal*, fi fameux par fon *Hiftoire des Etabliffemens des Européens dans les deux Indes*. On voit le feu de cet Ecrivain pétiller dans fes yeux. Il eft très-reffemblant, ainfi que le perfifleur *Beaumarchais*, & l'égoïfte *Linguet*. L'air roide de celui-ci, le caractérife à merveille. En général, l'Eleve n'a ni grace ni douceur

dans

dans ſon burin; il prend trop de la maniere aride de ſon Maître.

C'eſt, au contraire, par le moëlleux & l'onction que continue à exceller M. *Beauvarlet*, dont les ouvrages cauſent une ſenſation ſuave comme eux. C'eſt à coup ſûr pour conſerver ce beau fini qu'il a mérité le reproche d'introduire la nouvelle mode de graver autrement que d'après le Tableau, c'eſt-à-dire le réduire d'abord en deſſin, pour le tranſmettre enſuite au burin. Il eſt certain qu'à travers toutes ces manipulations, ſi je peux me ſervir de ce terme, l'eſprit de l'original s'évapore; il n'en reſte plus que le matériel.

M. *Le Vaſſeur*, ſans être auſſi ſoigné que ſon confrere, n'eſt pas moins agréable; il eſt même plus voluptueux. Auſſi choiſit-il toujours des ſujets & des Peintres analogues à ſon génie. C'eſt *la mort d'Adonis*, d'après *Boucher*. c'eſt *Mars & Vénus*, d'après *Carle Vanloo*.

Deux Agréés débutent. M. *Molès* a de l'énergie dans ſon *faire*, & ſemble deſtiné aux compoſitions fieres & vigoureuſes. Le portrait eſt le genre de M. *Cathelin*: il a le burin ferme, hardi & beau. Son *Moliere* eſt frappant.

Je finis par M. *le Bas*, par où j'aurois dû commencer, ou plutôt dont la réputation eſt trop étendue pour qu'il puiſſe recevoir aucun éloge nouveau. Ses Gravures ſont dans les deux mondes, & ſes ouvrages vrais & naïfs plaiſent

partout. C'eſt le *Teniers* de ſon Art. D'ailleurs, preſque tous ſes Confreres célebres aujourd'hui ſont ſes Eleves, & leur gloire ajoute à la ſienne.

Je ne vois que deux médailles de M. *Roettiers*, qui ſont les Portraits de *Loke* & de *Newton*. On ne choiſit pas ordinairement de pareils Buſtes, lorſqu'on ne ſe ſent pas en état de les rendre. Rien de mieux frappé.

Celles de M. *Duvivier* ſont preſque toutes hiſtoriques & compoſées. Il en annonçoit entr'autres une dont le ſujet étoit : *Le Parlement rendu par le Roi aux vœux de la Nation*. On ne ſait pourquoi on ne l'a pas trouvée. Les autres, heureuſement terminées, nettes, préciſes, de la plus parfaite exécution, l'ont fait deſirer davantage. On aime ſon portrait de feu M. le *Dauphin* entouré de ſes ſept Enfans, dont les têtes doivent entrer dans un monument qu'on éleve à l'hôtel de la guerre le l'honneur de *Louis XV*.

On regrettoit, il y a deux ans, de ne trouver au Sallon rien de relatif à la future Salle de Comédie Françoiſe. M. de *Wailly* a réparé cette omiſſion. Il préſente aujourd'hui le frontiſpice & la coupe intérieure de celle commencée à l'hôtel de *Condé*. La majeſté de l'un, la belle forme de l'autre & le détail avantageux des diſtributions, ſont regretter que ce projet, ainſi que tant d'autres, ne ſoit

qu'ébauché, & reſte ſur le papier, ſans ſe réaliſer jamais.

A mon grand regret, Monſieur, je ſuis obligé d'avouer que s'il y avoit un prix fondé pour le morceau le plus parfait du Sallon, il ſeroit accordé à un ouvrage vulgaire, auquel le génie n'a aucune part, mais le chef-d'œuvre de l'adreſſe humaine. Au reſte, l'auteur en a reçu un plus flatteur pour l'amour-propre par le concours non interrompu du public le comblant d'éloges continuels. Il s'agit du Cadre d'un Sculpteur en bois, nommé *Boutry*, repréſentant les armes de France, des trophées, des guirlandes de fleurs, des feuillages, &c. Ce travail exquis eſt d'une ſi grande beauté, d'une telle délicateſſe, qu'on ne l'a point doré ni verniſſé, & qu'on le conſervera dans toute ſa ſimplicité. L'artiſte a été trois mois à le terminer. Il appartient à S. M., qui a un goût particulier pour ces ſortes de chefs-d'œuvres & s'y connoît, s'occupant elle-même de pareils travaux dans ſes délaſſemens.

Je l'ai inſinué d'avance; je ne ſuis point en cela de l'avis du grand nombre. En payant au vainqueur le tribut d'admiration qui lui eſt dû, j'obſerve la diſtance qu'il doit y avoir entre les productions de la main & celles de la tête. Le Sr. *Boutry* dans le rang des talens eſt inférieur, ſans doute, au plus mauvais des Pein-

tres qui ont exposé, & c'est beaucoup dire. Je désigne cette classe comme le cédant infiniment aux deux autres, ou peu de médiocre & rien de détestable.

Sachez au reste, Monsieur, que malgré la multitude des Académiciens que je vous ai fait passer en revue, j'en ai omis plusieurs, & cependant j'en compte encore 33 qui n'ont pas jugé à propos d'entrer en lice. A voir le nombreux Catalogue de cette Compagnie, quelle Ecole fut jamais plus féconde en concurrens? Mais combien dont les noms ne figureront jamais ailleurs? Combien peu de ces Messieurs surnageront sur le fleuve profond de l'oubli? Combien déjà d'anéantis de leur vivant? Et c'est bien d'eux qu'on peut dire: *Apparent rari nantes in gurgite vasto!*

J'ai l'honneur d'être, &c.

ANNÉE MDCCLXXIX.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Peintures, Sculptures & Gravures de Messieurs de l'Académie Françoise, exposées au Sallon du Louvre le 25 Août 1779.

LORSQU'EN 1737 M. Orry, Ministre des finances, Directeur Général des Bâtimens, ordonna, Monsieur, l'exposition des Peintures & Sculptures, qui depuis a lieu réguliérement, ce Ministre recueillit les éloges dûs à son heureuse idée ; un Poëte aimable (*) le chanta, l'appella le pere du génie, le restaurateur des beaux arts, le digne rival de Colbert ; il reçut la brillante gratification de Vice-Protecteur de l'Académie. Les soins de MM. de Tourneheu & Marquis de Marigny, pour la continuation de ce Concours, leur ont procuré les mêmes applaudissemens, ils ont été regardés comme des Mecenes distingués, auxquels on a successivement prodigué à forte dose l'encens que l'adulation a sans cesse en réserve pour ceux dont elle attend des graces. C'est

(*) M. Greffet.

maintenant sur M. d'Angiviller qu'elle se retourne, car le saint du jour est constamment le plus grand. Je ne veux point discuter lequel de ces Directeurs mérite davantage des artistes; mais en louant les bonnes intentions de ce dernier, j'observerai qu'elles ne sont peut-être pas aussi propres qu'on le croiroit à faire naître les talens & à leur donner l'essor. Ces statues, ces tableaux d'histoire qu'il commande réguliérement pour le Roi, doivent, il est vrai, former à la longue une suite de morceaux propres à attester l'existence d'une foule d'artistes au siecle où il aura vécu; mais s'ils ne peuvent soutenir la comparaison des chef-d'œuvres des grands Maîtres, si la médiocrité est le sceau de ces nombreuses productions, il n'aura pas pris, sans doute, le meilleurs moyen d'illustrer l'Ecole Françoise & de lui assurer la supériorité sur les autres. Plusieurs causes concourent à rendre infructueux tous ces efforts pour faire éclore le génie & le développer: des argumens donnés, des formes indiquées, un tems limité sont autant d'entraves dans lesquelles il est circonscrit, qui le gênent, le resserrent & l'étouffent. D'ailleurs, chacun veut avoir part aux bienfaits de la cour, & tel artiste quitte un genre, dans lequel il auroit excellé, pour un autre, auquel il n'étoit pas appellé; & puis le manege, l'intrigue, la cabale & peut être la perfidie & la noirceur sont mis en jeu: les con-

currens visent moins à se surpasser en mérite, qu'à se supplanter ; ils deviennent des courtisans, au lieu d'être des hommes supérieurs. La Peinture, car c'est surtout d'elle dont je parle ici, est un art d'imitation ; c'est en voyant les modeles, en les étudiant, en s'en pénétrant, que le Correge se sent & s'écrie, *ed io sono pittore* ! Je crois donc, Monsieur, qu'en continuant de développer aux yeux du public les richesses immenses en ce genre, entassés dans les divers palais de nos rois, qui y restent inconnus, s'y gâtent & y dépérissent, on feroit éclore plus de talens, qu'en répandant une somme modique, accordée d'avance à la faveur, sans qu'on sache si le talent la méritera.

Ce qu'on voit au Sallon de cette année, fortifie mon assertion ; c'est que le meilleur Tableau, celui qui réunit tous les suffrages & est regardé comme surpassant de beaucoup les dix ordonnés pour le Roi, est le fruit d'une composition libre, une conception de l'auteur même, s'enthousiasmant à la lecture d'Homere. Le sujet est *Hector qui détermine Pâris, son frere, à prendre les armes pour la défense de sa patrie*. Le Peintre est M. *Vien*, Directeur de l'Académie de France à Rome. L'action se passe dans le palais de *Priam* : le héros Grec accable de reproches le Prince efféminé; il étend la main & lui indique les murs de Troye, où il devroit être, au lieu de languir aux pieds

d'une femme. Pâris a les bras croisés, attitude d'une réflexion profonde & douloureuse; il porte le regard vers ses armes suspendues à une colonne du palais: Helene arrive les larmes aux yeux, fixe son époux, & semble espérer pour l'attendrir qu'il ramene les siens sur elle. La Princesse est entourée de ses femmes debout, attristées & prenant part à son inquiétude. Un petit Amour entre elle & Pâris tire celui-ci par son vêtement. Enfin Hector a près de lui Andromaque. Des suivantes portent Astianax & tant de personnages enrichissent la scene sans confusion. L'Architecture, du meilleur genre & d'une perspective bien entendue, remplit le fond du tableau, dont l'ordonnance nette & précise est relevée par un dessin correct & élégant. Il est, en général, sauf le ciel, d'un excellent ton de couleur, plein de vigueur & d'harmonie; on s'apperçoit que M. *Vien* a sçu profiter encore de son séjour au centre des Arts: rien de négligé dans les accessoires; enfin, c'est un chef-d'œuvre pour le *faire*; il n'y manque qu'une chose. Eh! quoi? Ce n'est pas le don de plaire, mais c'est celui d'attendrir, de remuer l'ame, d'y exciter les passions des personnages, d'imprimer du mouvement & de l'intérêt à son sujet. Qu'auroit fait M. *Doyen*, par exemple, à la place de M. *Vien*, car, quoique le premier soit détestable depuis quelque tems, on ne peut

lui ôter la partie de l'expreſſion, l'invention, la chaleur; il auroit animé toute ſa compoſition; en prononçant fortement le caractere d'Hector, il eut fait contraſter la vigueur, le rembruni des muscles, avec la blancheur, la délicateſſe des chairs de Pâris; & il auroit rompu l'uniformité de toutes ces figures droites, en repréſentant celui-ci ébranlé & portant la main à ſes armes: au lieu d'un petit Amour allégorique & froid, il l'auroit placé dans le cœur du Prince, qui rencontrant les regards d'Helene eut bientôt perdu le courage momentané que lui eut inſpiré ſon frere. Vous ſentez, Monſieur, quelle différence eut réſulté d'un tel changement qui, en donnant plus de vie & d'action au principal perſonnage, l'eut rendu par-là néceſſairement le premier objet de l'attention du Spectateur empreſſé de voir ce qu'il va faire.

A côté de ce tableau eſt un de ceux ordonnés pour le Roi, M. *la Grenée* l'aîné en a été chargé. Voici comme il nous expoſe ſon argument. *Popilius envoyé en Ambaſſade à Antiochus Epiphanes, pour arrêter le cours de ſes ravages en Egypte.* Il développe enſuite les diverſes parties de ſon Poëme. „ Le Conſul „ & ſes deux Collegues joignirent Antiochus „ à Eleuſine, bourgade peu éloignée de la vil- „ le d'Alexandrie que ce Prince alloit aſſiéger. „ Là le Conſul lui *lut le décret du Sénat*, qui

„ portoit, *qu'Antiochus cesse de faire la guerre*
„ *à Ptolemée en Syrie.* Le Roi répondit au
„ Consul, *donnez-moi le tems d'en conférer avec*
„ *mon Conseil.* Le fier Républicain ne trou-
„ vant point la réponse du Roi assez prompte
„ & assez décisive, l'environna d'un cercle,
„ qu'il décrivit sur le sable avec la baguette
„ qu'il tenoit à la main, en lui disant : *vous*
„ *ne sortirez par de l'enceinte où je vous renfer-*
„ *me, que je ne sache si je dois vous regarder*
„ *comme ami ou comme ennemi; vous devez ré-*
„ *vérer en moi l'autorité du Sénat que je repré-*
„ *sente.* Le Roi cessa toute hostilité."

Cette scene, plus tranquille que la précédente, est cependant susceptible d'un sublime qui auroit sauvé le froid & la monotonie de la composition : au lieu de représenter le cercle tracé, Antiochus déja circonscrit & Popilius qui le regarde, avec moins de noblesse que de gravité, j'aurois voulu peindre ce dernier décrivant le cercle d'un air fier & menaçant, qui eut en quelque sorte exprimé le décret du Sénat; le Monarque indigné s'efforçant en vain de franchir la ligne, retenu, ce semble, par une force supérieure, dont il auroit été enchaîné malgré lui. Un Licteur derriere le Consul, courbé, les mains demi-ouvertes, comme pour attraper des mouches, est un accessoire ridicule qui annonce combien peu les Spectateurs d'une action aussi imposante y prennent part.

Je ne puis mieux vous faire connoître, Monſieur, l'idée que les partiſans de M. *la Grenée* ont de ſes ouvrages, qu'en vous citant un de leurs Eloges; ils diſent *qu'il leur ſemble d'un pinceau aimable & ſuave, quoique moins ſoutenu pour la couleur que ſes autres tableaux* (*).

On ne reprochera point, Monſieur, au frere cadet de ce Peintre le défaut de chaleur & d'expreſſion; il eſt vrai que le point hiſtorique offert à ſon imagination préſentoit toutes les horreurs dignes de nos tragédies modernes, ſuivies de la plus belle, c'eſt-à-dire la plus ſanglante cataſtrophe: c'eſt la fermeté de Jubellus Tauréa. Il eſt tiré de Valere Maxime & mérite d'être connu. „ Fulvius Flacus, Conſul, dans „ le moment qu'il faiſoit exécuter ſous ſes „ yeux les principaux Sénateurs de Capoue, „ coupables de révolte contre les Romains, „ reçoit des lettres du Sénat qui lui ordon„ nent de ſuſpendre. Alors Jubellus Tauréa „ Campanien, s'avance vers lui, & lui dit à „ haute voix: *pourquoi, Fulvius, n'appaiſes„ tu pas la ſoif que tu as de répandre nôtre „ ſang? En verſant le mien, tu pourrois te „ vanter d'avoir fait périr un homme plus ferme „ que toi. Je le ferois*, lui répond Fulvius, „ *ſi l'ordre du Sénat ne m'arrêtoit. Pour moi*,

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

„ repliqua Tauréa, *qui n'ai point reçu d'ordre*
„ *des Peres conſcrits, je puis te donner un ſpec-*
„ *tacle digne de ta cruauté & un exemple au des-*
„ *ſus de ton courage.* A ces mots, il poignar-
„ de ſa femme, ſes enfans & ſe tue lui-même."

Ce ſujet mal expoſé, puiſque ce n'eſt point la fermeté, mais la férocité de Jubellus Tauréa, qu'il s'agit de rendre, eſt un de ceux qu'Horace recommande aux Poëtes d'écarter des yeux & que les Peintres, ſans doute, devroient à plus forte raiſon s'interdire. Quoi qu'il en ſoit, il étoit digne de la touche la plus énergique, & malheureuſement l'auteur n'y a mis que de la dureté, de l'atrocité: l'on ne peut lui refuſer le ſecret d'exciter l'horreur au ſuprême degré, elle eſt répandue dans l'enſemble de ſon Poëme & il en réſulte un desordre qui s'étend à toutes les parties. Nul clair obſcur, un coloris généralement plombé, des raccourcis pleins d'incorrection, des figures lourdes. La femme du Sénateur qu'il vient d'immoler, ſur lequel le cœur du Spectateur devroit s'épancher, ſe repoſer en quelque ſorte avec une compaſſion tendre, qui tempéreroit le premier mouvement d'effroi & d'exécration, le repouſſe, au contraire, & lui fait détourner les regards, en n'offrant qu'un cadavre ſans ſentiment & exhumé de la tombe, où l'on l'auroit cru enſévéli depuis pluſieurs mois : cependant, Monſieur, malgré ces énormes défauts

d'intelligence & d'exécution, j'ai vu beaucoup de gens préférer ce tableau qui les remue, aux autres plus réguliers, mais froids & ſans vie. Tel eſt celui de *Régulus*. „ Il n'ignoroit „ pas, ce grand homme, quels ſupplices lui „ deſtinoient ſes barbares ennemis; cependant „ il écarta ſa famille qui s'oppoſoit à ſon pas- „ ſage & s'embarqua pour Carthage d'un air „ auſſi tranquille & auſſi ſatisfait que ſi, après „ avoir terminé les affaires de ſes cliens, il „ fut parti pour ſe délaſſer de ſes pénibles tra- „ vaux dans les riantes campagnes de Ta- „ rente."

Tout cela ſe trouve dans Horace, dont le paſſage eſt tiré, & nullement ſur la phyſionomie du héros mal deſſinée. Sa robe, exceſſivement volumineuſe ſur le côté gauche, donneroit lieu de ſoupçonner un corps étranger caché deſſous, un larcin fait à ſa patrie, qui le décéleroit pour un contrebandier mal-adroit, que les commis des Douanes de Rome n'euſſent pas manqué de fouiller, ſi les maltôtiers y euſſent alors été connus. Je vous rapporte, Monſieur, cette mauvaiſe plaiſanterie, comme une preuve du peu d'intérêt qu'excite Régulus & tout le tableau en général. Les différens perſonnages, aſſez nombreux, par le manque de diſtribution heureuſe des clairs & des ombres, ne ſemblent qu'un ſeul grouppe avec le principal & même avec la roche & les fabriques de

Ripa-grande, lieu où s'embarque le Romain : les détails de cette partie sont les meilleurs, quoique marquant une ignorance grossiere de l'appareil d'un départ maritime : mais les figures Carthaginoises sont belles, frappantes & dans un costume de mœurs, de vêtemens & d'expression caractéristique.

La Mort de Calanus, *Philosophe Indien*, qui las de la vie, âgé de plus de 80 ans, demande à Alexandre qu'on lui dresse un bucher pour ses funérailles, fait plus d'honneur à M. *de Beaufort*, que ses ouvrages précédens. Il y regne une belle simplicité, cette unité d'action où se reconnoissent les plus grands Maîtres. Le costume y est parfaitement observé, jusques dans le Ciel, qui par sa pureté désigne le Ciel de l'Inde, lieu de l'événement. La figure du Philosophe en mouvement est noblement ajustée & bien drapée. La touche, en général, est assez ferme & le coloris point mauvais : mais des défauts sensibles s'y remarquent en même tems. L'action se passe au milieu de l'armée du Roi de Macédoine : elle étoit assez curieuse pour attirer beaucoup de spectateurs, & quatre personnages seuls, le héros principal compris, composent la scene trop solitaire : le sujet n'est pas indiqué parfaitement ; on ne remarque point le bucher qui devroit être allumé, & Calanus montrant le ciel à l'officier que lui envoye Alexandre pour recevoir ses dernieres inten-

tions, semble faire une menace, qui ne seroit pas l'expression de la reconnoissance dûe au Prince, son bienfaiteur.

M. *Brenet* a eu le troisieme tableau à traiter pour le Roi, *Metellus sauvé par son fils.* Je remarque à cette occasion, Monsieur, qu'il est très fâcheux pour un Artiste, comme pour un Poëte, d'être obligé de donner le commentaire de son ouvrage; il faudroit toujours au moins que l'action principale fût une, précise, claire & s'expliquant aussi facilement à l'esprit qu'aux yeux. L'Artiste dont il s'agit ici, étoit chargé d'un de ces sujets compliqués, qui refroidissent inévitablement & le Peintre & le Spectateur. En effet, comment indiquer tout ce qu'il faut nécessairement savoir & exprimer dans ce Poëme? Vous en allez juger.

,, Octave tenant à Samos une séance pour
,, l'examen des causes des Prisonniers du parti
,, d'Antoine, Metellus, vieillard accablé d'an-
,, nées, de misere & défiguré par une longue
,, barbe, lui fut amené: le fils de ce vieillard
,, qui étoit l'un de ses juges, après avoir avec
,, peine démêlé les traits de son pere, court
,, l'embrasser en versant des larmes & jettant
,, de grands cris; puis se retournant vers Oc-
,, tave: *César*, dit-il, *mon Pere est ton enne-*
,, *mi, & je sers sous tes drapeaux: il doit être*
,, *puni & moi récompensé: sauve-le à cause de*
,, *moi, ou donne-moi la mort avec lui!* César as-

„ tendri accorda aux prieres de son fils la
„ grace de Metellus, quoiqu'il le connût pour
„ un ennemi implacable."

On défie le plus habile dans la pantomime pittoresque de rendre tous les points de ce récit, de façon qu'un Spectateur versé dans la connoissance de l'histoire & des tableaux en saisisse l'ensemble; il est donc du devoir d'un artiste d'éviter de pareils argumens: s'il est forcé de les traiter, il faut qu'il ait l'adresse en simplifiant le fait, d'en indiquer les détails par les accessoires. Par exemple ici, en s'attachant, comme a fait l'auteur, à l'essence de l'action, au centre du sujet, qui est la reconnoissance des deux Romains, suivie de l'apostrophe tendre & fiere du fils de Metellus à Auguste, pour marquer que ce fils, du Tribunal passé dans les bras de son pere, de l'un de ses Juges étoit devenu son intercesseur, il falloit, au lieu de le vêtir pauvrement, lui donner la robe de Sénateur, ou même la Robe Consulaire, telle qu'on en voit aux autres restés près de l'Empereur; il falloit, pour indiquer la conclusion, qui est le pardon d'Auguste, amener Metellus chargé de fers, que le Licteur lui auroit ôtés; il falloit mettre Octave moins dans l'ombre, & par un effort de génie sublime, qu'on vît s'éteindre sur son visage la colere, pour faire place à la clémence. Mais M. *Brenet* n'est ni un Raphaël, ni un Rubens, ni même un le Sueur, auquel

auquel on a voulu le comparer : c'eſt un compoſiteur ſage, qui groupe bien ſes figures : les trois du milieu, c'eſt-à-dire de Metellus, de ſon fils & du Licteur, ſont heureuſement agencées, mais non ſans quelques fautes de deſſin ; car, pour avoir voulu rendre le vieillard décrépit, le Peintre ſemble lui avoir décollé la tête : du reſte, il y a du feu & de la méchanceté dans les yeux du priſonnier, & le caractere vindicatif, implacable de cet ennemi, eſt, ſans doute, ce qui eſt le plus fortement exprimé. Le Peintre a mieux colorié que de coutume ; il ſe ſoutient à côté de M. *Vien* : on eut deſiré ſeulement qu'affectant moins une oppoſition d'ombres & de lumieres, il eût éclairé ſon ciel par le haut de quelques degrés, ce qui eût détaché davantage l'architecture du fond & répandu une clarté ſuffiſante ſur l'Empereur & les Juges.

M. *du Rameau*, dont les tableaux ſont au deſſus de celui de M. *Brenet*, donne dans le défaut oppoſé ; il eſt un des partiſans du ſyſtême introduit depuis quelques années dans notre Ecole ; c'eſt, au lieu de ce beau clair obſcur, la magie de l'art, de ſubſtituer partout des tons clairs & brillans ; maniere propre à ſéduire les ignorans, mais contraire à la nature & à la vérité : c'eſt ainſi que dans ſon tableau du *Combat d'Entelle & de Darès*, où Enée ſépare les deux athletes, le héros, le vainqueur

& le vaincu formant des grouppes différens, ſont tous trois auſſi éclairés ; il en réſulte la même carnation, & aſſurement celle du vieux Entelle ne doit pas être du ton des chairs du jeune Darès. L'auteur a perdu encore le bel effet qu'auroit produit l'oppoſition du calme impoſant d'Enée avec la fureur des combattans : ce Prince n'a qu'un air effaré, qui le dégrade. La qualité ſupérieure de l'Artiſte, celle qu'on lui a toujours reconnue, c'eſt beaucoup de fougue ; il ne laiſſe jamais le Spectateur froid & cela compenſe bien des défauts ; il eſt d'ailleurs ſavant anatomiſte : des muscles bien prononcés, d'admirables raccourcis, des contractions hardies, ſans être outrées, font le grand mérite de ce tableau. Quant à celui de la piété filiale de Cléobis & Biton, traînant le char de leur mere, il n'attire pas également l'attention ; c'eſt que l'auteur n'eſt pas dans ſon genre. Les corps des deux jeunes gens plaiſent aux yeux des Artiſtes qui en ſentent le travail ; mais ils n'ont point la nobleſſe qu'il devroient avoir : ce ſont deux Forts de la halle. Mais la mere trop jeune, n'inſpire pas la vénération profonde qu'on devroit reſſentir en voyant cette action extraordinaire, & qui ſuppoſe dans le perſonnage envers qui on l'exerce, un caractere de ſupériorité impoſante. Mais l'eſſentiel du trait eſt manqué, c'eſt que la mere ayant demandé à Junon, dont elle

étoit grande prêtresse, de donner à ses enfans pour récompense de leur piété filiale ce que le ciel peut accorder de plus heureux aux hommes, le lendemain ils furent trouvés morts.

On remarque avec peine, Monsieur, dans tous ces divers tableaux ordonnés pour le Roi, qu'on n'ait pas suivi la convention pour les Statues, de choisir tous les sujets dans nos annales assez fécondes. Les Peintres auroient l'avantage d'éviter une comparaison humiliante, lorsqu'il s'agit de remanier ceux de l'histoire Grecque & Romaine, qu'ont épuisés leurs dévanciers. Pour en venir aux morceaux de ce genre desiré par les François, je me hâte de passer sur l'*Agrippine* de M. *Renou*, débarquant à Brindes, l'urne de Germanicus, son Epoux, dans ses mains: son attitude, quelques personnages à genoux devant elle, & le recueillement général, font demander à beaucoup de gens du peuple si ce n'est pas le viatique qu'on porte à un malade? C'est que l'action n'est pas distincte; c'est que l'auteur sacrifiant le fond aux accessoires, a fait occuper le devant de son tableau par une galere, des rameurs, par tous les ustenciles de marine; détails assez bien rendus, mais indiquant des idées vagues, une tête qui n'étoit pas profondement remplie de son sujet. Je ne dirai qu'un mot de M. *Menageot*, soutenant la réputation qu'il s'étoit ébauchée avec éclat l'an-

née derniere. Sa *Peste de David* est vigoureuse; mais le Roi sans noblesse n'a que l'air d'un Anachorete, & l'Ange exterminateur, mal posé dans les airs, celui d'un danseur de corde gauche. Il y a plus de caracteres dans la *Justification de Susanne*, où la paillardise d'un vieillard est surtout fortement sentie, où la chaste Juïve est superbe; mais le Daniel petit & mesquin. Je ne fais qu'indiquer *la Nativité*, de M. *Suvée*; sa *Naissance de la Vierge*, deux grandes machines de cet Agréé débutant, où il y a de la douceur, de l'harmonie, un faire agréable, tout ce qui annonce un artiste dans les bons principes & capable de les mettre en usage.

Je m'arrête à trois tableaux, dont les sujets françois piquent principalement la curiosité des Parisiens. Un étoit déja connu: c'est le *Siege de Calais*, traité l'année derniere par M. *Berthelemi*: j'y trouve peu de différence; la principale consiste dans le champ de l'action resserré, puisque le précédent étoit de neuf pieds de haut sur douze pieds & demi de large & celui-ci n'est que de dix pieds quarrés. Mêmes beautés & mêmes défauts, peut-être un peu plus de confusion: autrefois la Reine tomboit à genoux sur un coussin, ce qui fit observer à un petit enfant, qu'on s'attendoit apparemment à cette attitude de sa Majesté; cette fois elle tombe sur un marche-pied: il faut que l'artiste

ait été forcé à ce travail ingrat, auquel répugne presque toujours la liberté du génie. J'aime infiniment mieux fon *Martyre de St. Pierre*, d'un pinceau large & ferme & dans le meilleur ftyle.

Le fecond fujet françois eft un tableau ordonné par la ville, *à l'occafion du rétabliffement du Parlement & de la remife du droit de Joyeux avénement à la Couronne.* Vous allez voir, Monfieur, comment l'auteur, voulant compliquer ce fujet fimple, mêler de l'allégorie avec la vérité hiftorique, en a fait un amphigouri qui rend fa compofition pitoyable & fcholaftique. Il a repréfenté le Roi entrant dans Paris par le quai des Tuilleries fur un char attelé de quatre chevaux blancs, auxquels il a oublié de donner du poil: la Vérité, transformée en poftillon, tient les rennes & de fon flambeau éclaire la marche; la Juftice, la Bienfaifance paternelle & la Concorde accompagnent fa Majefté. M. le Maréchal de Briffac, Gouverneur de Paris, lui préfente M. de la Michaudiere, alors Prêvot des Marchands de cette Capitale & fa Jurisdiction.

Ce tableau n'a pas même, Monfieur, le mérite qu'y cherchoient ceux qui l'ont commandé, celui de la reffemblance des perfonnages: les Echevins lui euffent pardonné tous fes défauts, s'ils euffent pu s'y reconnoître & fe flatter, à la faveur du fujet, de faire paffer à la pos-

térité leur effigie. Je ſuis fâché pour M. *Robin*, qu'il ait été chargé de cet ouvrage dont, au ſurplus, ſi ſa gloire en ſouffre, ſa bourſe s'eſt bien trouvée, car il a été payé plus cher que tous ceux commandés pour le Roi (*).

Il faut convenir pour ſon excuſe que la matiere étoit ingrate, que ces énormes perruques, ces robes rouges, ces phyſionomies de bourgeois de la rue St. Denis, ne ſont gueres propres à échauffer le génie & à faire rire l'imagination. Un autre dans ce genre, plus heureux par la nature de l'action, qui prête infiniment davantage, le dernier dont j'aie à parler, a été propoſé à M. *Vincent*; c'eſt *le Préſident Molé ſaiſi par les factieux, dans le tems des guerres de la Fronde*; ſi d'un côté le coſtume n'en eſt pas pittoresque pour les acceſſoires, de l'autre, indépendamment du fond grand & ſublime, il étoit ſusceptible de ces traits que l'Auteur a ſaiſis, bien propres à enrichir ſa compoſition & à en étendre l'effet : le mouvement, le tumulte, le desordre d'une ſédition fourniſſent au pinceau une foule d'attitudes diverſifiées, fieres ou attendriſſantes, capables d'inſpirer la pitié ou la terreur, ces deux reſſorts tragiques, dont le Peintre a pro-

(*) On dit que M. *Robin* en a eu 8000 Livres, & que depuis ſon expoſition, pour le dédommager, ſans doute, des critiques, on lui a donné encore 2000 Livres de gratification.

ſité en Poëte, il eſt dommage que ſa verve ne ſe ſoit pas aſſez allumée à la vue de ſon héros, & qu'il ne lui ait pas donné ce calme ſublime, plus difficile à rendre que les paſſions violentes. Les défauts d'exécution de ce tableau, car il y en a dans les meilleurs ouvrages, ſont preſque auſſi ſaillans que les beautés. On eſt frappé d'abord de l'écart forcé du frondeur, qui oſe porter la main ſur le chef du Parlement; ſuivant les regles de la perſpective, il eſt au moins de ſix pieds, & il n'eſt pas d'homme qui en puiſſe faire un pareil. Faute d'avoir diſtribué convenablement les tours de lumiere, il regne une confuſion dans les perſonnages, dont les têtes ne ſe détachent pas aſſez; enfin tous ſemblent avoir perdu leur aſſiette & pouſſés par un vent impétueux qui les fait fléchir d'un même côté. Malgré ces obſervations ſéveres, M. *Vincent* eſt regardé comme une des eſpérances de l'Académie & l'on doit l'encourager à reſter dans la carriere du grand genre, où il fait des progrès marqués. Il faut reprendre haleine, Monſieur, & renvoyer à une autre lettre quelques tableaux d'hiſtoire moins volumineux, car le genre eſt ſi abondant cette année, qu'il abſorbe preſque toute l'immenſité du local.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 15 Septembre 1779.

LETTRE II.

Je fors du fallon, Monfieur, & vous transporte dans l'attelier d'un artifte qui jusqu'ici refté au rang des médiocres, s'éleve cette année, franchit l'efpace entre nos plus grands maîtres & lui, s'éleve au-deffus d'eux & les laiffe bien loin en arriere: M. *Bonnieu*, Agréé, dont il s'agit, Peintre de genre, fe complaifant à traiter des fujets de la vie familiere, avoit cependant donné en 1777 quelques idées de fon talent dans fon petit tableau d'Henri IV: encouragé par cet effai, il s'eft livré à fa verve & a compofé un tableau hiftorique de Betfabée, qu'il fe propofoit d'offrir au Concours; le comité des Membres de l'Académie affemblés pour juger des morceaux à admettre, a rejetté celui-ci, fous prétexte qu'il étoit trop licentieufement traité: il a pris le parti de l'expofer dans fon attelier, & c'eft une affluence chez lui qui s'accroît à mefure qu'on y va: il n'eft pas de Spectateur qui n'en forte enchanté & n'avoue que les confreres de M. *Bonnieu* ont bien fait d'écarter un rival auffi dangereux. On impute leur refus moins à leur honnêteté effarouchée, qu'à leur amour-propre allarmé: en effet, de l'aveu des connoiffeurs impartiaux, il écrafe tout le Sallon, grands & petits; on eft

eſt ſaiſi d'admiration dès qu'on entrevoit cet ouvrage; & s'il ne portoit les ſignes inconteſtables d'une production moderne & qui vient d'éclore, on croiroit que c'en eſt une de Van Dyck perdue & ignorée.

Dans ce tableau de chevalet, la Betſabée, de moyenne grandeur, ſort du bain: ſon corps entier, de la plus grande beauté, eſt en proye aux regards du Spectateur: ſon attitude, un peu courbée, a ſeulement fourni au pinceau de l'artiſte occaſion de déployer ces contours précis, purs, faciles & moëlleux, où brille le talent du deſſinateur. Tous les membres de la jeune perſonne ſont dans les proportions les plus heureuſes; ſa gorge eſt raviſſante: des chairs d'un blanc animé & plein de vie, par leur tendre incarnat manifeſtent en quelque ſorte jusqu'aux extrêmités de ſon corps le ſentiment d'émotion pudique dont elle vient d'être atteinte, en remarquant qu'elle a été vue: mais c'eſt principalement ſur ſa phyſionomie & dans ſes yeux, ſiege de l'ame, qu'eſt peint ſon embarras, par un caractere de tête expreſſif & auquel les plus ignorans ne peuvent ſe méprendre. Une vieille derriere elle lui couvre les épaules d'un voile, dont Betſabée dans ſa frayeur s'empreſſe de s'envelopper. L'oppoſition du viſage ombré, jaunâtre, ſillonné de rides de la ſuivante, releve davantage la beauté ingénue de ſa maîtreſſe. A travers ſa

févérité inquiete, on prévoit d'avance que c'eſt elle qui recevra les premieres propoſitions du Monarque épris & négociera le marché. Quant au David, c'eſt l'endroit défectueux du tableau; il eſt ſi rapétiſſé, ſi reculé, qu'au premier coup d'œil on le cherche vainement; il ne ſe découvre qu'à l'examen des diverſes parties de la compoſition. Par le trop grand éloignement, non ſeulement l'auteur s'eſt ôté la facilité d'animer cette figure & de lui donner l'expreſſion dont elle ſeroit ſuſceptible, mais même il n'a pu la déſigner avec les attributs qui devroient au moins entourer le Roi pécheur. Chacun demande comment, dans une diſtance énorme où, par la diminution de ſon corps, il doit être ſuivant les regles de la perſpective, il a pu s'enflammer de luxure & même diſtinguer Betſabée?

Quant aux détails du reſte de ce morceau, ils ſont très ſoignés & d'un fini précieux; le Peintre a parfaitement ſaiſi la limpidité de l'eau; il n'a point omis ces gouttes, qui reſtent encore ſur les jambes en ſortant du bain & en découlent, ainſi que le transparent du fluïde, à travers lequel on entrevoit le pied de la Belle: les draperies ſont bien jettées; la verdure un peu noire, & point aſſez détachée du fond, qui ſeroit un défaut dans d'autres circonſtances, eſt ici d'un effet vrai, en ce qu'elle déſigne l'épaiſſiſſement du feuillage & l'obſcurité du

lieu choisi par une femme pudique pour y dérober la nudité de ses charmes à l'avidité des passans indiscrets... Mais je m'apperçois, Monsieur, que c'est trop vous arrêter sur un tableau que je ne me lasse point de regarder, dans lequel, ce qui est le sceau des excellens ouvrages, plus on le considere, plus on découvre de beautés.

Indépendamment de ce chef-d'œuvre, M. *Bonnieu* a exposé au Sallon, où je vous ramene, huit morceaux capables de l'y faire figurer, sinon avec supériorité, au moins avec distinction. On aime surtout son *Supplice d'une Vestale*, sujet exigeant peut-être plus de vigueur & d'énergie, mais où, malgré la petitesse de l'espace, on trouve une exposition nette, un costume exact, & un détail savant de toutes les parties de ce point historique. Sa *Naissance d'Henri IV*, est un autre morceau atténué nécessairement par l'exiguïté des objets, qui empêche d'y mettre le sublime dont il seroit susceptible. *Dors, mon enfant!* est le tableau de la Romance si connue de M. *Berquin*, où une mere bourrelée de remords de lui avoir donné une naissance illégitime, peint par une sensibilité naïve le repos de l'innocence. L'auteur est encore resté au dessous du sujet, dans ces petits poëmes pleins de facilité & d'agrément. M. *Bonnieu* ne s'est point corrigé du défaut qu'on lui reprochoit aux deux Sallons derniers,

de lécher trop ſes chairs & à force de vouloir les rendre douillettes de les rendre fades.

Malgré ma promeſſe, Monſieur, je ne puis ſortir de l'hiſtoire, je m'en trouve entouré, quelque part où je fixe les yeux ; les petits tableaux, les deſſins, les eſquiſſes, tout annonce une prétention générale au grand genre, & en même tems que d'efforts mal-adroits, que de médiocrité, que d'impuiſſance ! Faute du beau, égayons-nous du ridicule : que ne puis-je, Monſieur, vous mettre ſous les yeux les logogryphes de M. *Jollain*, qui, pour marquer l'époque de nos ſuccès ſur l'onde, au lieu de peindre la France reſſaiſiſſant le Trident de Neptune, dont ſe ſeroit emparé l'Angleterre, imagine un perſonnage qu'il appelle le *Gouvernement*, auquel il fait relever une femme par terre, qu'il nomme la *Marine* : à côté du premier ſont une Colonne & un coq, ſymboles de la Fermeté & de la Vigilance, & pour dernier acceſſoire à cette belle invention, dans le fond on voit des guerriers prêts à s'embarquer & un Génie qui diſtribue des récompenſes. Il eſt fâcheux que ce morceau relégué trop haut & dans l'ombre, ne ſe puiſſe pas aſſez diſcuter pour en découvrir toutes les fineſſes ingénieuſes ; on ne doute pas que dans la face du Génie on ne reconnût les traits de M. de Sartine.

M. *Jollain* a encore célébré à ſa maniere M. *Necker* : ſon argument eſt *l'ordre remis dans les*

Finances. Comme cette opération étoit beaucoup plus difficile que la premiere, il y a introduit deux Génies, au lieu d'un : le premier démêle un écheveau de fil d'or, dont la Sagesse tient les bouts ; l'autre repousse des nuages.

Tout cela n'est rien auprès du grand tableau de M. *Vanloo*, Peintre du Roi de Prusse, qui embrassant les diverses parties du Regne actuel, en a formé un amas d'allégories énigmatiques, propres à desespérer tous nos modernes Oedipes. Il en expose ainsi la triple partition : *le Tems découvre les Vertus ; la Sagesse détruit les Vices ; le Soleil anime la Nature.* Il seroit superflu de le suivre dans ses données, dont le développement occupe plus d'une page & ne présente qu'un ensemble décousu, auquel il manque un point de réunion : on ne peut que gémir de voir cet Artiste, digne par son talent du nom illustre qu'il porte, l'employer aussi mal. Ses partisans le disculpent & prétendent que cet ouvrage n'est qu'une préparation, dont le résultat doit être dans un certain point d'optique, d'offrir le portrait de Louis XVI. Comme il a déja exécuté ce tour de force pittoresque à l'égard de Louis XV, on peut ajouter quelque foi à ce bruit courant, mais pour l'honneur de l'Artiste on auroit dû en faire mention dans le livret.

En général, Monſieur, les tableaux de genre plaiſent plus au grand nombre des Spectateurs, qui aiment à ſe retrouver dans ces détails domeſtiques, à leur portée. A chaque Sallon il en eſt qui les occupent ſpécialement & attirent conſtamment la foule : tel eſt ici *le Seigneur indulgent, ou le Braconnier*, de M. *Ville*; le ſujet tiré d'un opéra comique donné aux Italiens, il y a quelques années, eſt ſimple & riche tout à la fois. Huit perſonnages partagent la ſcene & la rempliſſent. Deux Gardes-chaſſes amenent le coupable au Seigneur aſſis; la Dame derriere lui, touchée des pleurs de la femme & de deux enfans intercédans pour le Braconnier, ſeconde leurs efforts & le détermine à la clémence : enſorte que l'unité du poëme eſt parfaitement obſervée. L'Artiſte, en habile homme, a nuancé les diverſes douleurs : celle du priſonnier eſt morne, ſilentieuſe, mêlée de remords; celle des enfans eſt ingénue, abondante en ſanglots, criarde & différenciée entre les deux ſuivant l'âge & le ſexe; l'attitude de la villageoiſe, plus reſpectueuſe, indique un mêlange d'effroi; enfin l'épouſe du Seigneur a cette compaſſion analogue à ſon rang & à ſon rôle : quant au Gentilhomme, la figure principale, il n'y a pas aſſez de caractere ſur ſa phyſionomie; on n'y voit que de la bonté, & l'on déſireroit qu'il y fût reſté quelque veſtige du premier ſentiment de colere &

d'indignation, dont il a dû être atteint. Belle exécution, du reste, dans le vêtement, les étoffes, le coloris, dans l'agencement des grouppes. Cet Eleve de M. Greuze me paroît avoir fait beaucoup de progrès, & s'il ne l'égale pas encore pour la partie de l'expression, il le surpasse déja dans les autres. Son *Juif Polonois* est surtout monté sur le plus haut ton de couleur; il est d'une maniere large & vigoureuse, telle que n'a jamais eu son maître.

Dans un *Fils repentant, de retour à la maison paternelle*, on est fâché de trouver beaucoup d'idées de ce même M. *Greuze*. M. *Aubry* devroit être jaloux de produire par lui-même & de ne pas se laisser soupçonner de plagiat.

Au Sallon dernier un tableau d'histoire de M. *l'Epicié*, me fit oublier de vous parler, Monsieur, de sa *Douane*; aujourd'hui je m'arrête avec complaisance devant sa *Halle*, qui me paroît bien supérieure à son *Régulus*: elle est faite pour servir de pendant à la premiere. L'invention du site est vaste, nette, ingénieuse; il seroit à souhaiter que nos grands marchés eussent une pareille décoration: l'architecture est belle, noble & un peu lourde, comme elle doit l'être en pareil lieu; la perspective est exacte & l'œil pénetre aisément à travers les colonnes massives dont elle est

ſoutenue. Une varieté étonnante, une grande vérité dans toutes les attitudes des perſonnages qui compoſent la foule immenſe de ce concours tumultueux, occupent longtems les ſpectateurs & en réveillent ſans ceſſe leur curioſité, la ſatisfont ſucceſſivement. On trouve cependant que le compoſiteur a omis une ſcene, par ſa fréquence eſſentielle à la repréſentation d'une halle; c'eſt celle d'une querelle entre de pareils acteurs: il répond qu'il a cherché le naïf, ſans donner dans le bas (*). C'eſt une mauvaiſe excuſe, il auroit pu éviter ce dernier & le peuple dans ſes combats préſente quelquefois des athletes auſſi intéreſſans que les arenes de nos petits-maîtres ſpadaſſins. Je crois plutôt que M. *L'Epicié* ne s'eſt pas ſenti la vigueur qu'auroit exigée cette partie de ſon poëme: c'eſt par où peche l'artiſte. Quant à ſon faire, il n'empate pas aſſez ſes tableaux, il eſt avare de couleur; ce qui répand dans les clairs un blanc de farine déſagréable: qu'il voie, revoie, étudie, médite l'inimitable Teniers, le grand maître du coloris dans ces ſortes de ſujets.

On pourroit donner le même conſeil à M. *Favray*, Chevalier de Malthe (on a oublié *Servant.*) Il nous offre dans *ſa Rue de l'Hippodrome à Conſtantinople*, le ſpectacle amuſant du

(*) Voyez le *Journal de Paris*.

coſtume d'un aſſemblage innombrable d'étrangers, encore plus piquans par leur nouveauté que les perſonnages de M. *L'Epicié*; mais faute de fond, de perſpective, de clair-obſcur, on les prendroit pour autant de figures découpées & collées avec choix. J'ignore, au ſurplus, d'où ſort ce M. *Favray*, qui déjà Académicien & même ancien, repréſente pour la premiere fois au Sallon.

Il ſeroit grand beſoin, Monſieur, de pareils débutans & il en faudroit beaucoup de cette eſpece pour remplacer M. *le Prince* que nous ſommes menacés de perdre. Cet Artiſte, à la fleur de l'âge, trop livré aux plaiſirs & déja recueillant les fruits amers d'une vie licentieuſe, que favoriſe ſa profeſſion, eſt attaqué de vapeurs, de vertiges, eſt dans un état d'épuiſement qui fait deſeſpérer qu'il puiſſe jamais reprendre la palette. Sa fécondité lui a fait heureuſement produire avant ſa nullité de quoi nous amuſer encore cette année; car il eſt toujours ſpirituel & piquant. Des Payſages rians, où le goût de la belle nature ſe retrouve ſans ceſſe, occupent les connoiſſeurs, tandis que des ſcenes folâtres raviſſent la multitude. On ne ſe laſſe point d'étudier ſes *Marionnettes* du plus joli détail, ſes *Joueurs de boule*, *ſes Joueurs de petit palet*. Dans ſon *Cabaretier qui vient avertir un Voyageur que ſon cheval eſt prêt*, un

autre ſe feroit contenté de bien rendre ce ſujet ſimple; M. le Prince y a jetté un incident qui le releve, & fixe les regards dès qu'on l'apperçoit; c'eſt que l'aubergiſte trouve le cavalier careſſant ſa femme: ſaillie charmante, exprimée avec toute la fineſſe du pinceau de cet aimable Artiſte.

Heureuſement, Monſieur, tout ſe compenſe; pour nous dédommager de la perte de M. *le Prince*, deux autres confreres qu'on regrettoit au Sallon dernier reparoiſſent aujourd'hui; il eſt à eſpérer que Paris fixera enfin leur légereté: ce ſont MM. *Caſanova* & *Loutherbourg*: le premier, toujours plein de verve & de feu, ne peut être conſidéré froidement, il fait paſſer ſa chaleur juſque dans l'ame du Spectateur: ſes deux *Cavaliers dans le Coſtume Eſpagnol* ſont d'une vigueur, d'une vérité rare; le plus fameux Maître d'équitation ne les auroit pas mieux mis à cheval; les Courſiers ſemblent hennir: mais ſes deux tableaux faiſant pendant, ſon *Coup de Tonnerre* & ſon *Coup de Vent*, ſaiſiſſent ſurtout d'une terreur involontaire: ici la foudre ſillonne des nuages noirs; femmes, animaux, hommes ſe reſſentent du déſordre de la nature & de la colere du ciel: là le fougueux Borée renverſe tout ce qui réſiſte à ſon paſſage & l'expreſſion de ce tableau, d'une touche fiere, n'eſt pas moins frappante.

M. *Loutherbourg* n'a expofé qu'un morceau, repréfentant un *Port de Mer*, *où l'on voit un Embarquement*; & il fuffiroit pour donner une très haute idée de fon talent, fi fa réputation n'étoit pas faite. Auffi chaud de couleur que M. *Cafanova*, auffi riche dans fes détails que M. *Vernet*, il pourroit nous empêcher de regretter celui-ci, s'il vouloit fuivre la même carriere, & travailler avec autant d'affiduïté: il entend mieux à rendre la vapeur de l'air; fon foleil couchant, heure du jour où il a peint fon ouvrage, colore l'horifon des plus beaux feux; c'eft ainfi que cet aftre femble, déja loin de nous, marquer encore fa préfence par des reflets vifs & brillans.

Comme votre intention, Monfieur, eft d'avoir plutôt l'hiftorique du Sallon, qu'un catalogue fec des tableaux qu'on y voit, je m'attache moins à vous les détailler qu'à vous faire connoître ceux qui peuvent piquer votre curiofité, par eux-mêmes, ou par leurs acceffoires, ou par leur ridicule, ou par des anecdotes relatives aux ouvrages ou à leurs auteurs: c'eft ce qui me fait omettre M. *Vernet*, toujours beau, toujours fécond, mais toujours monotone dans fa variété même; M. *Robert*, dont le genre plus circonfcrit encore eft moins vivant, fi l'on peut s'exprimer ainfi; Mlle. *Vallayer* & M. *Van Spaendonck*, ces deux rivaux pour les fleurs, les fruits, les vafes, tous deux vrais, mais la

premiere avec des touches plus precieuſes, l'autre avec des touches plus mâles; M. *Huet*, Peintre d'animaux.... Je me trompe, Monſieur; cette fois il a pris un vol plus hardi, il s'eſt élevé juſqu'à l'hiſtoire, il a fait un *Hercule chez la Reine Omphale*, tableau de dix pieds de haut ſur huit pieds de large, & ce ſujet le plus indécemment traité révolte la pudeur, ſans éveiller le déſir: la femme colosſale, toute nue, n'eſt point une Reine voluptueuſe; on n'y voit clairement que la dévergondée qui lui a ſervi de modele, & dans le Vainqueur des monſtres amolli, qu'un Satyre ignoble, ſous les traits duquel on retrouve l'artiſte paillard, ſongeant plutôt à aſſouvir ſa luxure, qu'à enfanter les conceptions ſublimes d'une pareille compoſition.... Cette infamie ſcandaleuſe, digne d'un corps-de-garde, expoſée aux regards de tout Paris, confirme ce que je vous ai dit du motif qui avoit fait rejetter la *Bethſabée*.

Une autre amélioration du Sallon, Monſieur, c'eſt qu'au moyen de la multitude de grands tableaux il y a moins de portraits & l'on a choiſi entre ceux-ci les plus dignes d'être offerts. M. *Dupleſſis* a expoſé celui de *Monſieur*, Frere du Roi, dont l'air de tête ſage & le vêtement faſtueux concourent à mieux exprimer le caractere phyſique & moral de ſon Alteſſe Royale. Celui de Madame la Ducheſſe de *Chartres* a

plufieurs défauts de fens commun : la Princeffe très reffemblante & bien drapée, mais à la françoife & dans le goût le plus moderne, puisqu'on croit lui reconnoître une levite, a les pieds nuds; enfuite elle eft couchée, elle rêve, elle a laiffé tomber fon livre, elle eft au bord de la mer. On voit un vaiffeau qui vogue, ce qui annonce l'idée du Peintre & l'inftant où il a pris fon fujet, c'eft-à-dire au moment où le Duc de Chartres vient de s'embarquer fur l'armée navale ; & le Peintre la laiffe dans cet état de froideur, les yeux collés à terre, lorsqu'ils devroient fe fixer fur les flots, fuivre le vaiffeau, tant qu'il eft apparent, lorsque même longtems après que tous les autres fpectateurs l'auroient perdu de vue, une tendre illufion devroit le reproduire encore à l'imagination d'une amante cherchant à s'abufer. Le portrait de M. *Franklin* répond à fa courte devife, *Vir* : mais l'artifte auroit dû fe difpenfer de montrer M. de Fontanel, en Gillet, avec un air railleur, qui caractérife du refte à merveille ce politique rédacteur du *Mercure*, dans les paragraphes où, pour décrier finement les Anglois, il leur fait dire à l'article de *Londres*, toutes les fottifes qui lui paffent par la tête.

M. *Callet* a quitté cette fois le genre de l'hiftoire pour en peindre, il eft vrai, un héros futur, M. le Comte d'Artois ; il l'a

revêtu de ſes ornemens d'apparat, dans le tems où ce Prince vint rétablir la Cour des Aides. On eſt fâché que la tête peu reſſemblante ne réponde pas à tous les acceſſoires, du plus grand goût & de la plus exacte vérité ; & l'on invite ſérieuſement l'artiſte à la refaire.

Dans les Portraits de Madame la Ducheſſe de Saxe-Teſchen, du Prince & de la Princeſſe Orlow, du Comte de Panin, M. *Roſlin* a ſçu prendre un pinceau plus mâle pour ces formes nouvelles d'une nature étrangere, dont il a ſaiſi la hardieſſe & la fierté; mais ſon chef-d'œuvre eſt le portrait du célebre Linné, le Prince de la Botanique, auquel il a ingénieuſement mis à la boutonniere une fleur, qu'a découverte ce ſavant. Rien de plus vivant que cette figure: du reſte, les ſatins, les taffetas, les velours, les dentelles, les rubans, l'or, les pierreries, les diamans, le déſeſpoir des Peintres juſqu'aujourd'hui, rien n'arrête l'habile Artiſte; il rend tout avec la couleur propre & locale: c'eſt une magie ſoutenue qui en impoſe également à ſes confreres & aux ignorans.

Un Agréé débute dans le genre de MM. *Dupleſſis* & *Roſlin*, mais non en imitateur ſervile: ſes portraits de M. *Morand*, de M. *de la Blancherie*, de M. *Comus* ſont déja plaiſir & ſont variés comme les perſonnages que rend ſon pinceau. Le Docteur en médecine, à travers

la magnificence de ſon vêtement, a la gravité qu'il doit avoir, & l'eſprit qui eſt dans ſes yeux eſt celui de ſon état, un eſprit réfléchi & profond. Le caractere juif, l'empreinte de la figure du ſecond, eſt ſaillant; & la gaîté fine de l'eſcamoteur brille ſur ſa face fleurie : entre ces deux charlatans le ſpectateur ſe ſent diſpoſé à rire d'être dupe de celui-ci; il feroit fâché de l'être de celui-là, dont la mine pédantesque trahit la nullité ſous un air ſcientifique. M. *le Noir*, c'eſt le nom de l'artiſte, ſe ſignale ainſi entre ſes confreres, par ſa fineſſe pour exprimer les penſées ſur les phyſionomies : il ne ſauroit trop cultiver cette qualité, la plus précieuſe & la plus difficile du genre.

Il eſt tems, Monſieur, de finir cette portion de notre ouvrage : vous devez y avoir pris une idée ſuffiſante des Peintures du Sallon de 1779. Une ſeule œuvre de genie, c'eſt-à-dire produiſant l'enthouſiasme univerſel, qui maîtriſe & ſubjugue l'ame de toutes les claſſes d'hommes; d'autres en petit nombres admirables pour les faiſeurs, plaiſant aux autres, mais les laiſſant froids; beaucoup d'artiſtes donnant des eſpérances; quelques-uns dont les débiles mains devroient renoncer à manier le pinceau; enfin une foule de membres luttant envain pour ſortir de leur obſcurité : tel en eſt le réſumé. Vérité dure pour Meſſieurs de l'Académie, mais

vérité néceſſaire à dire pour aiguillonner leur amour-propre trop engourdi.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 22 Septembre 1779.

LETTRE III.

Je vous ai fait obſerver, Monſieur, & ma revue du Sallon doit vous en convaincre, que l'eſpoir de participer au choix du Comte d'Angiviller & d'être admis en concurrence avec nos meilleurs Peintres à la compoſition des tableaux d'hiſtoire pour S. M., avoit l'inconvénient d'inviter à ſortir de leur ſphere des hommes de mérite qui, préſumant trop de leurs forces, ſe feroient ſiffler dans ce premier genre, tandis qu'ils auroient pu être applaudis dans d'autres. Il eſt arrivé le contraire à l'égard des Sculpteurs : comme le Roi ne veut que des Statues de nos grands hommes, tous ſe ſont tournés de ce côté-là & retréciſſant leur génie, au lieu de ces beaux grouppes où il auroit pu ſe déployer, ſe ſont bornés à nous offrir des buſtes. Il eſt vrai qu'il en eſt peu qui ne ſoient connus & intéreſſans, & que dans quelques-uns les Artiſtes s'élevant juſques à leur ſujet, y ont mis un ſublime digne des plus hautes conceptions. Il eſt fâcheux qu'une ſeule des quatre Statues ordonnées

données par le Gouvernement en 1777, soit marquée de ce grand caractere. C'est celle du grand Corneille, par M. *Caffiery*. Le tragédien est représenté dans une des plus importantes de ses occupations, dans l'instant où il enfante le plan de quelqu'une de ses immortelles œuvres, qui lui ont mérité en France le titre auguste de pere du théâtre. Le vulgaire & même des critiques n'ont remarqué en lui qu'un penseur profond, attribut trop général qui ne le distingueroit pas assez; mais il est assis, il tient une plume à la main, un cahier est à côté de lui; le voilà spécifié comme un écrivain: cela ne suffit pas; c'est sur sa physionomie, c'est dans le feu de ses yeux que respire le poëte: on y admire ce *mens divinior*, cet *os magna sonaturum*, auquel on ne peut se méprendre; c'est-là qu'il est Corneille. Il est goûté de tout le monde, & dès que la cour est ouverte, il est entouré & la foule de ses adorateurs ne desemplit pas plus qu'à la comédie lorsqu'on joue ses chefs-d'œuvres. Une hardiesses du Sculpteur, ç'a été de le rendre dans la vérité du costume du tems le plus exact, dans ce vêtement épais qui fait ressortir davantage l'esprit, le saillant de la physionomie. Il a ainsi sacrifié les finesses de son art à la partie essentielle de sa composition; il s'y feroit livré davantage, s'il n'eut eu à rendre qu'un homme ordinaire.

A côté eſt *Monteſquieu*, par M. *Clodion*, modelé en plâtre ſeulement : ſon exécution en marbre eſt remiſe au Sallon prochain, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de bloc convenable, & tous les connoiſſeurs en béniſſent le ciel. Cette Statue eſt abſolument à refaire. L'Auteur de *l'Eſprit des Loix* eſt aſſis, comme ſon voiſin ; mais ſon air de tête eſt ſans nobleſſe, c'eſt celui d'un charlatan qui vend ſa drogue ; il a le doigt ſur ſon livre & il ſemble dire aux ſpectateurs, *c'eſt moi qui ai fait cet ouvrage* ! Le Sculpteur a affecté de cacher deſſous *le Temple de Gnide*, dont on a peine à découvrir le titre, comme ſi le Préſident en rougiſſoit. Cette idée, que je crois fauſſe, a du moins quelque fineſſe ; du reſte, on lui reproche d'avoir mêlangé le coſtume antique avec le nôtre & ſurtout de nous offrir une figure *tourmentée* en terme de l'art, c'eſt-à-dire, pour avoir voulu trop rechercher ſon attitude, de l'avoir fait peu naturelle.

MM. *Pajou* & *Berruer* ſe ſont épargnés bien du travail, en établiſſant leurs figures droites, comme l'exigeoit, au ſurplus, la qualité de leurs héros. Le premier avoit à préſenter un Orateur ſacré & véhément, un Controverſiſte profond & irréſiſtible, un Prélat entêté, vindicatif, fougueux : tous ces caracteres n'alloient point à une figure tranquille & en repos, il a donc mis la ſienne debout ; mais elle n'en a pas

plus de mouvement, elle eſt froide & vague; on y reconnoît les traits phyſiques de *Boſſuet*; il y manque ſon ame. De la main droite il tient un livre, dont il ſemble retourner un feuillet avec l'index de la gauche; conception foible, idée triviale, qui ne l'éleve pas au deſſus d'un régent, ou même d'un maître d'école. On eſt ſurpris que M. *Pajou*, qui à ſa qualité d'artiſte joint celle d'homme de lettres & n'a pas été jugé indigne de figurer dans l'Académie des Inſcriptions, dont il eſt membre depuis quelques années, n'invente pas davantage & n'ait pas un ciſeau plus ſpirituel : quant au faire, il eſt ſuperbe; le corps de la Statue eſt noblement placé ; la tête & les mains ſont ſavamment deſſinées; les plis du vêtement, les jets ſont larges & exécutés avec préciſion & vérité; le rochet eſt tranſparent; le camail ou *Pallium* riche & moëlleux: tous les détails ſont précieux (*); mais il n'a fait qu'une ſtatue, que les connoiſſeurs préferent cependant à ſa premiere de *Descartes*, auſſi pour le Roi.

Le ſecond Artiſte, dont le ſujet étoit moins vaſte, s'en eſt tiré plus adroitement, en éludant, il eſt vrai, une partie de la difficulté; le perſonnage qu'il avoit à nous reproduire, étoit

---

(*) Seulement on trouve qu'il les a trop multipliés pour faire valoir davantage ſon habileté, car enfin un Prélat en rochet n'a pas un manteau par deſſus.

le Chancelier *d'Agueſſeau*, Légiſlateur à la fois & Orateur. Un homme de génie embraſſant le Magiſtrat ſous ces deux aſpects, ſe ſeroit efforcé par quelque tournure ingénieuſe de les exprimer & de les concilier. M. *Berruer* ne ſe ſentant pas la capacité de remplir une pareille tâche, a choiſi la plus aiſée; il s'eſt chargé du Légiſlateur, & a cru avoir tout fait en lui imprimant un air impoſant par ſa main droite qu'il étend: de la gauche, qui retombe ſur ſa ſimarre, il tient un rouleau de papiers, ſur lequel eſt écrit *Ordonnances ſur la Légiſlation.* Il eſt à obſerver que le Spectateur enviſageant la figure, ne voit pas ce que le Chancelier a en réſerve; il eſt obligé de ſe détourner un peu pour en lire le titre: on eſt tenté de croire que ce n'eſt rien de bon, que ce ſont des Edits Burſaux, que lui, & ſes ſemblables depuis, nous ont tant apportés: c'eſt d'autant plus à craindre, que l'action eſt cenſée ſe paſſer en un Lit de Juſtice; elle eſt décidée par un pliant dont ſe releve l'organe de ſa Majeſté, qui dans le coſtume devroit être couché aux pieds du Roi. Cette gaucherie de l'Artiſte jette en même tems de l'odieux ſur ſon héros & du ridicule ſur ſa compoſition. Ce ſont des épigrammes qui ne finiſſent pas. Ses confreres s'attachant peu au fond, louent le Statuaire d'avoir ſurmonté l'ingratitude du coſtume & de l'ampleur même de la robe, qui preſque toujours

diſſimule le nud de la figure, objet des recherches éternelles de l'art : ils en admirent ſurtout un pan grandement jetté ſur le pliant ; mais ils ajoutent, que le travail de l'outil eſt un peu rond. En général, Monſieur, toutes ces ſtatues ſont lourdes & fatiguent les regards par leur maſſe volumineuſe, ſauf *Montesquieu*, ayant le défaut contraire ; il a l'air d'un colifichet. J'ignore, Monſieur, pourquoi M. *Houdon*, déja Académicien & d'un mérite fondé ſur des ſuccès brillans, n'a pas été préféré à l'auteur de la ſtatue de *Montesquieu*, à M. *Clodion*, qui n'eſt qu'Agréé, n'eſt point connu & débute par un ouvrage univerſellement réprouvé. J'ai interrogé cet homme modeſte, dont le ſilence a répondu. Je me ſuis confirmé dans mon opinion que les fonds deſtinés par le Roi à l'avancement des Arts, ne tourneroient qu'à gratifier les ſujets rampans, qui faiſoient leur cour au premier Peintre & au Directeur Général. Quoi qu'il en ſoit, M. *Houdon* eſt bien vengé par la ſurpriſe de tous les amateurs de ne le pas voir employé. On aime dans ſes buſtes, de M. de *Nicolaï* le pere, de M. de *Caumartin*, la reſſemblance la plus frappante, la ſeule choſe qu'on y pût exiger. Il n'en étoit pas de même de M. *Franklin*, de *Voltaire*, de *J. J. Rouſſeau*. Quelle élévation de penſée dans le premier, Légiſlateur du noueau monde ! Quelle fineſſe dans le ſecond,

Poëte lu & relu toujours avec un plaisir nouveau! quel feu dans le dernier, dont les regards perçans semblent pénétrer jusques dans les plis & replis les plus cachés du cœur humain! Il est surtout, Monsieur, un certain point de vue, où l'illusion est si complette & le coup d'œil si direct & si vif, qu'on croit voir ce buste animé, qu'on ne peut le soutenir & que le premier mouvement est de s'y soustraire. Il est en terre cuite, tandis que son voisin est du plus beau marbre blanc, superbement drapé à l'antique; contraste formé par le hasard & fidele image de la pauvreté où l'un a toujours vécu, tandis que l'autre nageoit dans une opulence fastueuse. Le Sculpteur a lutté contre lui-même sur ce dernier, il l'a reproduit dans un autre buste pour être installé au foyer de la nouvelle Comédie Françoise & je trouve plus de vérité dans celui-ci. Celui là doit être placé dans le cabinet de l'Impératrice de Russie, qui n'ayant jamais pu jouir de la présence de cet homme célebre, veut en multiplier partout les effigies dans son Palais. Elle doit en posséder encore une statue du même Artiste en bronze doré: c'est proprement ici le vieillard de Ferney, il est enveloppé dans sa robe de chambre, il est assis dans son fauteuil, les mains appuyées sur les bras; il revient de la promenade, il est fatigué, prêt à se coucher; telle est la scene familiere que l'auteur a choi-

fie ; mais, malgré la laffitude de fon corps, fon ame veille, & le rire fardonique de la figure caractérife la moiffon de ridicules que le Philofophe Satyrique a faite durant fes dernieres méditations ; il s'amufe en lui-même aux dépens des fots, des prêtres, des fanatiques, qu'il va livrer encore une fois à la dérifion générale. Il faut avouer que dans cette petite figure, de moins d'un pied de haut, il y a plu de génie que dans celles de la cour, le Corneille excepté.

Le portrait n'eft pas le talent de M. *Gois*, fi l'on en juge par fon Bufte de M. le Comte *d'Artois*, abfolument manqué. Il a voulu lui donner un air de fineffe, qui n'eft en rien aujourd'hui celui de la tête de S. A. Royale. Cet Artifte eft appellé à de plus riches compofitions : il excelle dans les bas-reliefs ; fes modeles de tombeau font d'une belle fimplicité & d'un très bon goût. C'eft furtout dans fes desfins qu'on trouve une tête fortement organifée : la compofition vafte de fes *deux Cambyfes* ne l'a point effrayé ; ces esquiffes font pleine, de majefté ; fon *Moïfe qui fait renverfer le veau d'or*, eft fier, & *Tullie, fille de Tarquin, faifant paffer fon char fur le corps de fon pere*, eft du plus vigoureux ftyle.

Le *Méléagre* de M. *Boizot* a de la grace, de la vigueur même ; mais il eft d'un caractere vague : ce n'eft qu'un chaffeur ordinaire, beau,

bien conformé, & point le mâle héros de la fable, un fils de Roi, le vengeur de son pays. On trouve du nerf dans le *Gladiateur mourant* de M. *Julien*, malgré l'abandon du corps très bien exprimé; il possede parfaitement l'anatomie; peut-être les mains sont-elles soignées avec trop de délicatesse pour sa situation; car cet auteur a, quand il le veut, de la douceur & du moëlleux dans le ciseau; ce que prouve sa *tête de femme, coëffée d'un voile & couronnée de fleurs*, comme les jeunes filles dotées par le Pape & le Sacré-College à l'église de la Minerve à Rome: elle est d'une suavité charmante. Les fleurs sont artistement travaillées & le voile a presque la transparence de la gaze.

Il seroit à souhaiter que M. *de Joux*, nouvel Académicien, eût choisi pour son morceau de réception un sujet moins rebattu en peinture & en sculpture que le *St. Sébastien*; on est obligé, faute d'une expression neuve, de se rejetter sur les détails de nature qu'on parcourt avec plaisir.

M. *Monot*, ordinairement doux & dont le faire se retrouve dans un *Enfant qui joue avec ses pieds*, a voulu donner cette fois un ton tragique à son ciseau dans le Buste de Mlle. *Duplan*; il a choisi le moment où cette Actrice, dont la tête est tout-à fait pittoresque, faisant le rôle de *Clitemnestre* dans l'*Iphigénie en Aulide*,

du

du Chevalier Gluck, dit aux ſoldats qui viennent ſaiſir ſa fille pour la conduire à l'autel:

Oſez mettre le comble à votre rage impie,
Barbares!

Ce vers, qui devroit ſe lire ſur la figure de la Reine, eſt inſcrit en légende au bas, pour l'intelligence du Spectateur.

L'Artiſte a médité un ſujet plus grand encore, *l'Amour qui, foulant aux pieds l'Aigle de Jupiter, ſemble s'applaudir de triompher de l'univers.* Ce ſujet allégorique & d'une grande moralité, doit s'exécuter en marbre pour le Pavillon du Comte d'Artois à *Bagatelle.* Il ne pouvoit être mieux placé qu'à l'entrée d'un palais dont le nom ſeul annonce la deſtination futile. On ne ſait ſi ce modele deſiré ne s'eſt pas trouvé prêt, mais il n'eſt qu'annoncé & n'a point été préſenté au Public.

On ne juge pas cette année que M. *Foucou* ait répondu à la haute opinion qu'on avoit conçue de lui précédemment: tous ſes ouvrages, en petit nombre & de petite maniere, ſont froids, même un Buſte de *Regnard.* Puiſſé M. *Sergell*, Agréé qui entre dans la carriere & le dernier auſſi dont je ferai mention, mieux ſoutenir ſon eſſai! c'eſt un très beau ſujet; „ Othryadès, „ Lacédémonien, reſté ſeul ſur le champ de ba- „ taille, & bleſſé mortellement dreſſe un trophée „ à Jupiter, ſur lequel il écrit avec ſon ſang,

Il est à présumer que s'imposant une pareille tâche, on se sent la force de la remplir; tâche difficile, en ce qu'elle exige plus de tête que de main, que l'exécution en doit être simple & l'expression sublime. Il faudra voir le modele rendu en marbre pour décider du dégré de mérite du compositeur.

Je passe, Monsieur, sur les Graveurs, entre lesquels je ne trouve aucun nouvel athlete, parce que tous les morceaux exposés au Sallon sont d'ailleurs depuis longtems connus du Public, annoncés, décrits, vantés dans diverses feuilles périodiques & que ces Artistes, en multipliant comme ils veulent une même production, la répandent partout & vous ont mis à portée de juger par vous-même de leurs œuvres. Un seul portrait par M. *Miger* exige que je m'y arrête, en ce qu'il fait anecdote & annonce une impudence rare: ç'auroit été, sans doute, déja une grande audace à M. *Vernier*, un des suppôts du Chancelier, un de ces Magistrats du Grand Conseil, qui par une prévarication infame avoient eu la lâcheté de se prêter à ses vues, un de ces hommes voués dans les *Correspondances* au ridicule & à l'exécration, de se montrer en pareil lieu dans les circonstances actuelles; mais comment qualifier la dédicace qu'il s'est fait faire & qu'on lit au bas: *Viro Justiciæ Vindici integerrimo, egregiarumque artium sagacissimo cultori!* Comment

s'eſt-il trouvé un complaiſant aſſez bas pour s'y prêter : il a rougi tellement lui-même de ſon héros, qu'il n'a oſé ſe nommer, & ne s'eſt déſigné que par des lettres initiales.

Je reviens, avant de finir, ſur deux Portraits dont j'avois omis l'un volontairement, ignorant ſon mérite, & dont l'autre n'eſt expoſé que depuis peu. Le premier eſt remarquable par un nouveau procédé particulier à l'auteur, M. *Loir*, qui depuis nombre d'années ne s'étoit pas montré au Sallon ; il a peint en Paſtel ſur cuivre M. *Belle*, ſon confrere. Cette maniere moins agréable, peut être plus ſolide, mais ſurtout plus propre aux ſujets exigeant de la vigueur & de l'énergie. Le ſecond eſt le portrait de M. *d'Angiviller*, par M. *Dupleſſis*. Il eſt beau, mais froid, comme le héros : ce qui le rend remarquable, c'eſt un rouleau que déploye le Directeur des Batimens, ſur lequel on lit : *Galerie du Louvre* : c'eſt l'annonce de ce ſuperbe *Muſæum*, où doivent ſe réunir tous les Talens, tous les Arts, où figureront toutes les Ecoles, où ſe formeront les grands Artiſtes en tout genre & qui rendra deſormais le Sallon inutile, ou du moins inſipide, & l'époque de l'adminiſtration de M. d'Angiviller à jamais immortelle. O . . . *quando ego te aſpiciam !*

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris ce 28 Septembre 1779.

MEMOIRES SECRETS

POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES EN FRANCE, DEPUIS MDCCLXII, JUSQU'À NOS JOURS.

ANNÉE MDCCLXXIX.

1 *Janvier.* Les *Petites Affiches*, jaloufes de plus en plus du *Journal de Paris*, qui à la longue les auroit réduites à peu de foufcripteurs, avoient déja fait des efforts l'année derniere pour arrêter cette invafion; elles en tentent de nouveaux aujourd'hui, qui doivent être plus heureux & rendront le dernier prefque inutile, fi le projet s'exécute, tel qu'on le trouve dans le *Profpectus d'un nouveau plan adopté par le Miniftere, pour la compofition & la distribution des Annonces, Affiches & Avis divers, ou Journal général de France.*

Si l'on en croit ce *Profpectus*, c'eft dans un paffage des *Effais de Montagne* qu'on a puifé l'idée des Affiches; ainfi aucun ouvrage périodique, tel qu'il foit, ne peut faire preuve d'une ancienneté auffi refpectable. En outre, des pieces très authentiques apprennent que

Théophraste Rénaudot, sous le ministere du Cardinal de *Richelieu*, ayant obtenu de *Louis XIII* le privilege général de la *Gazette de France*, conçut le projet d'établir des *Bureaux de correspondance, d'adresse & de rencontre de toutes les commodités reciproques des sujets du Roi* & de publier des feuilles intitulées, *Conférences*, *Extraits des Registres des dits Bureaux*, *Annonces*, *Affiches & Avis divers*, *&c.* Ce Renaudot par succession de tems divisa ses feuilles en deux classes; l'une, consacrée aux grands objets de la politique, au récit des événemens que font naître les intérêts respectifs des Puissances; l'autre, affectée aux relations d'une moindre importance, aux annonces & avis, qui ont pour but l'avantage reciproque des particuliers.

C'est ce second ouvrage remis en activité, il y a près de trente ans, dont on a grossi considérablement le volume par nécessité vers 1761 & encore en 1777, qu'on intitule aujourd'hui *Journal général de France* & qui paroîtra chaque jour; en un cahier de huit pages in 8°. pour 30 livres par mois; il embrasse tous les objets, & chaque feuille, loin d'offrir beaucoup de remplissage, comme le *Journal de Paris*, présentera de quoi satisfaire l'intérêt, la curiosité & le goût des lecteurs. Telles sont les promesses de la nouvelle compagnie qui a traité du privilege.

1 *Janvier*. C'eſt M. de Bretigniere, Conſeiller de la troiſieme chambre des Enquêtes, qui ayant fait au Parlement la propoſition, ſur l'état civil des Proteſtans, renvoyée au 15 Décembre, a fait à l'aſſemblée un diſcours ſur ce ſujet, par lequel il a demandé, non de favoriſer l'exercice de la religion prétendue Réformée, non d'admettre aux charges ceux qui la profeſſent, mais d'obtenir pour eux ce que l'on accorde aux Juifs dans toute l'étendue du royaume ; ce que les Princes Proteſtans ne refuſerent jamais aux Catholiques, ni les Empereurs Payens eux-mêmes aux Chrétiens qu'ils perſécutoient, c'eſt-à-dire, un moyen légal d'aſſurer l'état de leurs enfans.

Les opinions ont été très longues ſur ce diſcours ; mais, quoiqu'il y ait eu différens avis, au fond le vœu des magiſtrats étoit unanime, de modifier les loix de Louis XIV. Enſorte qu'on ne doit pas conclure de l'arrêté *qu'il n'y a lieu à délibérer*, qu'il ait décidé que cet objet ne méritoit pas qu'on s'en occupât ; mais l'addition de ces mots, *s'en rapportant ladite cour à la prudence du Roi*, explique ſuffiſamment les raiſons de prudence qui l'ont déterminé.

On vient d'imprimer *Récit de ce qui s'eſt paſſé le 15 à l'aſſemblée des chambres du Parlement.*

1 *Janvier*. On apprend que Madame la Pré-

fidente de St. Vincent vient de mourir, au couvent où elle étoit enfermée.

2 *Janvier* 1779. Il se trouve aussi des plaisans dans la Société royale de médecine, & voici une facétie qu'elle répand à l'occasion de la cessation des assemblées de la Faculté. Elle est en forme de *Bulletin* du 19 Décembre 1778.

„ La Faculté de médecine a passé une très mauvaise nuit; sa tête est toujours très em-
„ barrassée, les membres roides, le pouls dur,
„ la langue mauvaise & noire, tout le corps
„ plein de vent. Ce qui en sort, est mal digé-
„ ré & de mauvaise qualité. L'affaissement est
„ général dans toute la machine, qui ne fait
„ plus ses fonctions depuis hier au soir: tout
„ ceci est la suite d'un mauvais régime.

„ L'usage des bains & de l'ellébore n'a rien
„ produit de satisfaisant; on craint d'être obli-
„ gé d'en venir à des remedes violens & que
„ la crise n'entraîne une desorganisation né-
„ cessaire dans un corps sans action & qui lan-
„ guit depuis longtems."

(*Signé*) BON SENS.

Le Docteur Paulet, plus piqué au jeu que les autres, avoit offert de chansonner à son tour les facultaires dans un vaudeville; mais les sociétaires se sont refusés à cette vengeance, qui s'exécute & ne se propose pas en public.

3 *Janvier* 1779. La faculté de médecine

fonde la clôture de ses écoles sur l'arrêté du Conseil qui dissout son comité; en conséquence elle n'a point obtemperé à la lettre de M. le Garde des sceaux, mais arrêté des représentations. On croit que l'université va intervenir pour cette fille molestée & vexée horriblement.

3 *Janvier* 1779. M. de la Dixmerie a eu beaucoup de peine à faire imprimer son *Eloge de Voltaire*, prononcé dans la loge maçonique des neuf sœurs, dont il avoit été membre. Il a surmonté les obstacles du clergé & des ennemis de son héros. L'ouvrage paroît enfin. On ne peut se retracter à la lecture sur le jugement qu'on en a porté. En applaudissant au style, aux tournures, aux images, aux décisions, en général, assez saines de l'écrivain, on continue à lui reprocher de n'avoir donné qu'une analyse chronologique des œuvres de ce grand homme, & d'avoir négligé de l'enrichir de cette foule d'anecdotes, entre lesquelles il avoit à choisir. M. de la Dixmerie a ajouté quelques notes, où il a réparé cette omission, mais bien foiblement; en sorte qu'on peut prononcer hardiment que l'*Eloge de Voltaire* reste encore à faire.

Celui-ci est dédié à Madame Denis, par une épitre assez médiocre: on trouve à la fin une autre épitre en vers aussi, que le poëte adressa au seigneur de Ferney lors de son retour

dans cette capitale. On y lit ces vers ſinguliers :

.... Mais dans le temple du Seigneur
Je ſuis un ſimple enfant de chœur,
Et j'attache à l'autel ma chétive guirlande :
Envain j'eſſayai quelquefois
De joindre ma débile voix
A celles qui pour vous entonnoient des cantiques.

Cette comparaiſon, rapprochée des cérémonies de l'égliſe, empêcha dans le tems le *Journal de Paris* d'inférer la piece & les prêtres en ſont en effet ſcandaliſés.

4 *Janvier* 1779. Parmi toutes les tracaſſeries du tripot lyrique, il faut diſtinguer la querelle élevée entre les Demoiſelles Beaumesnil & Roſalie. La premiere a écrit une lettre inſérée au *Journal de Paris* du 27 Décembre, où elle ſe plaint que la ſeconde faiſant valoir ſon antériorité au théâtre de deux mois, accapare tous les rôles des opéra, tant anciens que modernes, quoique ſa deſtination ne dût être à ſa réception que de doubler Mad. l'Arrivée; tandis que la ſienne étoit de remplacer Mademoiſelle Arnoux. Mlle. Beaumesnil a pour Chevalier le Bailly de la Tour, & Mlle. Roſalie, M. le Comte de Merci - Argentau. Les amateurs du théâtre lyrique ſe partagent : il paroît cependant que celle-ci l'emporte, puiſque ſa rivale annonce ſa retraite. On ne

peut nier que Mlle. Rofalie n'ait infiniment plus de talent pour le tragique.

4 *Janvier* 1779. Une queftion affez curieufe en librairie & d'ailleurs intéreffante pour les gens de lettres, fe préfente dans un *Mémoire pour le Sr. Boudet*, libraire, imprimeur du Roi, propriétaire du privilege pour l'impreffion des œuvres de Boffuet.

Contre Don Deforis, religieux Bénédictin du monaftere des blancs-manteaux, éditeur.

Et contre les Sieurs Elmsley & Nicoll, libraires de S. M. Britannique, foufcripteurs.

Vivement pourfuivi par ceux-ci, le premier appelle en garantie fon éditeur, feul coupable des retards qui excitent leurs réclamations.

Epuifé par des avances immenfes que l'inexactitude de cet éditeur a rendu ftériles, il demande fa réfiliation d'un traité dont l'inexécution le ruine, en même tems qu'elle le déshonore.

Son adverfaire, au contraire, repréfente ces deux actions fi fimples & fi légales comme des attentats, dont l'impunité feroit le fignal de la décadence des arts & la perte de la littérature; il ofe annoncer au public que le fort des talens en France dépend du fuccès de fa caufe, & que la barbarie eft prête à renaître, fi la juftice ne lui accorde le droit de violer impunément fes promeffes.

Tel est l'état de la question présentée par Me. Brousse, avocat, & résolue dans une consultation du 12 Décembre, signée des plus habiles consultans du palais en faveur du Sieur Boudet.

5 *Janvier* 1779. Le morceau du *Panégyrique de Voltaire*, particulier au lieu & que l'orateur de la loge des neuf sœurs pouvoit rendre infiniment plus intéressant, c'est celui où il parle de la réception de ce grand homme comme franc-maçon. Mais, loin de tirer parti de cette circonstance, pour faire une apologie vigoureuse, une digression historique sur l'aventure de Naples, un éloge glorieux de la Reine Caroline, la bienfaitrice des freres persécutés, il s'est contenté de repousser les sarcasmes, les mauvaises plaisanteries & la dérision des profanes étourdis, condamnant ce qu'ils ignorent. Ce paragraphe est tout-à-fait petit, mesquin & puérile.

On peut observer à cette occasion que les loges de France, plus sensibles à la bienfaisance de la Reine de Naples, ne manquent pas de porter la santé de cette Souveraine entre celles d'étiquette dans les banquets.

6 *Janvier* 1779. Les éleves pour la danse de l'opéra ouvrent enfin leur spectacle demain & commencent par une pantomime, intitulée la *Jérusalem délivrée*, tirée du Tasse. Il y a eu aujourd'hui, suivant l'usage, la répétition

des miniſtres, qu'on fait devoir préſider partout & avoir la fleur de tout.

7 *Janvier* 1779. Le public n'étant pas content de l'édition de Boſſuet en 12 volumes in 4°. faite en 1741, le Sr. Boudet avoit imaginé de lui en donner une nouvelle à lui ſeul. Il avoit choiſi pour éditeur l'abbé Lequeux, moyennant une penſion viagere de 500 livres. Cet homme de lettres s'étoit chargé de revoir, corriger, annoter, augmenter la collection annoncée. En moins de dix-huit mois le plan de l'édition fut tracé, la diſtribution des matieres établie, & cinq volumes imprimés preſque en entier, lorſque la mort vint l'arrêter. Le propriétaire du privilege eut recours à Dom Deforis, & le 24 Décembre 1768 ils ſignerent une convention double, par laquelle le religieux s'obligeoit de faire le ſurplus du travail entrepris, & le libraire de lui accorder pour honoraires une penſion de 1000 livres ſa vie durant, outre pluſieurs cadeaux utiles & agréables.

Un Proſpectus du premier Août 1769 fut répandu par Don Deforis, où il promit 25 volumes in 4°., dont ſix paroîtroient dans le courant de 1770, ſix autres environ un an après & le reſte ſucceſſivement d'année en année. Cependant, depuis & juſqu'à ce jour il n'a encore été livré aux ſouſcripteurs que les ſix premiers volumes déjà préparés par l'éditeur

défunt. L'imprimeur a envain follicité le Bénédictin de tenir fon engagement; celui-ci s'excufe fur ce que le génie ne reçoit point d'entraves & que le terme de fon enfantement ne peut être fixé comme celui de l'enfantement phyfique.

Le Sr. Boudet ayant été attaqué en indemnité par les deux foufcripteurs énoncés, a fon recours contre l'éditeur; il préfente un tableau, par lequel il eft à découvert de plus de 200,000 livres. Il demande que le traité foit réfilié, fauf à payer au religieux ce qu'un cenfeur eftimera devoir lui être dû. Tel eft l'état de la queftion, fur laquelle on attend un jugement.

7 *Janvier* 1779. L'opéra d'*Hellé*, joué avant-hier, a eu un fuccès apparent affez confidérable, fi l'on en juge par des applaudiffemens nombreux, foutenus, réiterés à tous les actes & par des *bravo* fréquens. Cependant, comme tous les *Gluckiftes*, *Picciniftes*, *Bouffoniftes*, *Ramiftes*, *Lulliftes* font contre l'auteur, ils fe réuniffent à dire qu'il ne faut pas en croire les battemens de main, & qu'ils ne font dûs qu'à une cabale gagnée.

D'un autre côté, comme l'exécution a été très vicieufe, les partifans du Sr. Floquet préfument & affurent qu'il ne peut que gagner avec le tems. Entre les acteurs, la Dlle. la Guerre faifant le principal rôle, a joué détefta-

blement & tous ceux qui ſavent l'anecdote l'excuſent. Elle avoit perdu le jour même ſon amant, le Sieur la Caſſagne, apothicaire, & que les camarades de l'actrice décoroient plaiſamment du titre de premier commis de la guerre.

7 *Janvier* 1779. Les partiſans du Maréchal de Richelieu affectent de répandre la rumeur que Madame la Préſidente de St. Vincent, d'après l'impulſion de ſon confeſſeur, a déclaré publiquement avant de mourir, qu'elle étoit l'auteur des faux billets. Cet aveu, trop précieux à l'accuſateur, n'eſt point aſſez authentique pour mériter quelque créance. S'il étoit vrai, la nouvelle en auroit déjà été annoncée dans tant de feuilles publiques qui paroiſſent journellement. La famille de l'accuſée aſſure que ce bruit eſt dénué de tout fondement & qu'elle a, au contraire, proteſté toujours tenir les billets, vrais ou faux, du Maréchal.

8 *Janvier*. Extrait d'une lettre d'Amſterdam du 1 Janvier 1779. Vous ne nous parlez point d'une fameuſe ode qui paroît chez vous au ſujet du démembrement de la Baviere, dans laquelle il regne la plus grande hardieſſe & qui eſt dans le goût des *Philippiques* de la Grange-Chancel, comme vous en jugerez par la ſtrophe ſuivante:

Frémiſſez, Bavarois! je vais nommer le traître
Dont la main criminelle oſa forger vos fers:

Le fourbe, à vos regards indigne de paroître,
Est l'infâme Ritters.

On ne connoît point en effet cette ode dans ce pays-ci, & il est à présumer qu'elle a plutôt été composée en pays étranger.

8 *Janvier*. On a mis dans l'Almanach Royal, au devant du nom du Cardinal de Guemenée, ces trois lettres: S. A. E., qui veulent dire *Son Altesse Eminentissime*. Les Princes du sang, qui ne reconnoissent d'Altesse qu'eux en France, sont furieux; ils exigent qu'on mette un carton dans les exemplaires non-délivrés, & qu'on annonce dans les papiers publics la fausseté de cette innovation. M. Pidans de Mairobert, le censeur de cet almanach, a reçu de vifs reproches de l'avoir laissé s'y glisser. Ce livre, par cette raison, est un des plus vétillards, des plus difficiles & des plus ennuyeux à examiner.

8 *Janvier* 1779. Simon Mathurin Lantara de Fontainebleau, mort le 22 du mois de Décembre à l'hôpital, est un de ces artistes obscurs & malheureux, dont la réputation ne perce qu'après le trepas. Il étoit né avec l'instinct du génie. Dès ses plus tendres années il dessinoit des paysages sur les portes des maisons, & par le seul effort de son talent, sans éducation, il étoit parvenu dans sonart à un point de perfection étonnant. Il n'étoit occupé que d'un genre, pour lequel il avoit

un goût irréfiftible. On le voyoit fouvent les yeux fixés fur un fombre orage, ou fur un brillant crépufcule, fe pénétrer des jeux bizarres de la nature. Perfonne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excelloit dans la perfpective aërienne: la vapeur de fes payfages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain: fes matinées refpirent une fraîcheur raviffante. On a de lui des foleils levans & couchans, dignes de piquer la curiofité des amateurs: fes clairs de lune font d'un argentin où l'on ne peut s'empêcher de reconnoître une vérité unique. L'indigence le forçoit à travailler à peu de fraix pour exifter, & des maîtres impérieux trafiquoient de fes ouvrages, fe les attribuoient, &, non contens d'en ravir le lucre, s'en faifoient auffi une réputation.

On doit favoir gré à M. l'abbé *Raby* d'avoir fait connoître cet artifte prefque ignoré, par une lettre inférée au *Journal de Paris* du cinq Janvier de cette année.

9 *Janvier* 1779. Le jour de l'an le Comte d'Artois & le Duc de Chartres, pour s'amufer, avoient fait une lifte à fept colonnes, dans chacune defquelles ils claffoient toutes les femmes préfentées, qui venoient faire leur cour à Verfailles: ces fept colonnes étoient *Belles*, *Jolies*, *Paffables*, *Laides*, *Affreufes*, *Infâmes*, *Abominables*. Une feule s'eft trouvée infcrite dans la premiere colonne, & deux

deux dans la feconde. Les méchans de la cour n'ont pas manqué de prendre des copies de cette lifte & d'en faire part aux femmes étiquettées. Entre celles-là étoit la Marquife de *Fleury*, rangée parmi les *Abominables*. Si elle n'eft pas partagée des dons de la nature à l'extérieur, elle a beaucoup d'efprit & du plus malin. Quelques jours après elle s'eft trouvée à fouper au palais royal. Le Duc de Chartres eft venu caufer avec elle; la Marquife l'a reçu bien froidement. Il s'en eft fuivi une explication: le Prince s'eft affez mal défendu; Madame de Fleury outrée a fini par dire: *heureufement, Monfeigneur, il y a à appeller de votre jugement; on fait que vous ne vous connoiffez pas mieux en fignalemens qu'en fignaux.* Le Duc de Chartres eft refté fort fot.

10 *Janvier* 1779. *Hellé* eft une Princeffe de *Colchos*, fille *d'Athamas* qui, en mourant, la confia à la Reine de *Thebes*, *Ino*, fa fœur: *Neptune*, fous le nom *d'Arfame*, eft amoureux de la premiere & aimé de la feconde. Il revient vainqueur réclamer la main d'*Hellé*, qui lui a été promife par fon pere. Sa rivale jaloufe, outrée de ne pouvoir s'attirer les hommages du héros, a recours à *Elphingor*, magicien, qui par fes preftiges perfuade à *Hellé*, ou plutôt lui fait voir que fon amant eft infidele; elle ne peut tenir à ce fpectacle & malgré les proteftations d'*Arfame*, fe réfout à quitter cette

cour: *Elphingor*, pour calmer mieux les inquiétudes & la rage d'*Ino*, excite une tempête, qui fait périr la malheureuse fugitive. *Neptune* étonné d'un orage qu'il n'a point excité, en apprend la cause, se fait connoître à la perfide qui se tue de desespoir, & ordonne aux flots mutinés de lui rapporter son amante, qui retrouve le Dieu de l'onde dans *Arsame*: il l'admet dans son palais à partager son empire, il lui donne celui de la mer, où elle a été submergée, qui doit desormais porter son nom & s'appeller l'*Hellespont*.

Tel est ce poëme médiocre, dénué de bon sens en beaucoup de choses; mais qui a cela de commun avec tant de paroles d'opéra & même de tragédies qu'on pardonne ce défaut, & n'est pas aussi détestable qu'on le veut représenter: il offre des situations, il y a des ariettes, qui fournissent au chant & le dénouement en est des plus pittoresques qu'on puisse voir.

Il paroît que dans le principe M. de la Boullaye, maître des requêtes, intendant d'Ausch, fol de la musique, aspirant au titre d'amateur, & protecteur du Sieur Floquet, avoit eu le projet de s'attribuer ce poëme qu'il avoit acheté d'un inconnu, si personne ne le réclamoit & s'il étoit goûté du public.

Depuis le Sr. le Monnier, ayant trouvé les paroles d'*Hellé* entre les mains de Floquet, a cru reconnoître un ouvrage qu'il avoit ancien-

nement composé & laissé à l'écart, sur les jugement & refus de Mondonville, auquel il l'avoit confié.

Cet Opéra étoit d'abord en cinq actes: M. de la Boullaye en ayant fait l'acquisition, consulta Crebillon le fils; celui-ci le trouva susceptible de beaux effets en musique, pourvu qu'il fût retouché & élagué. Le Magistrat le mit en quatre actes, avec son blanchisseur, & c'est ainsi qu'il fût confié à Floquet: on prétendit qu'il n'étoit pas encore assez resserré, & le Sieur de St. Alphonse, frere du Sieur de Vismes, l'a réduit en trois actes, tel qu'il est aujourd'hui.

M. & Madame de la Boullaye jettent les hauts cris & jurent que cette tragedie lyrique étoit infiniment meilleure avant; ils assurent qu'on l'a mutilée & massacrée horriblement, qu'on lui a ravi tout ce qu'il y avoit de mieux.

11 *Janvier* 1779. Les Ducs & Pairs interviennent dans le procès qu'excite à la cour l'usurpation du Cardinal du Guemené. Celui-ci se défend & se prevaut d'un Mémoire, concernant le college de Louis le Grand, dont il est premier administrateur, imprimé, où le Président Rolland & l'abbé d'Espagnac, membres du Parlement, lui ont prodigué ou du moins passé ce titre en très gros caracteres. Ce Mémoire a été présenté dans le tems au

Roi, au Garde des Sceaux & au Premier Préſident, ſans aucune réclamation.

M. de Miromesnil a mandé le Sr. le Breton, l'imprimeur, qui s'eſt autoriſé de ce titre & exemple. On attend que le Roi prononce & l'on inſtruit l'affaire par devant M. le Comte de Maurepas.

11 *Janvier* 1779. Il faut ſe rappeller le décret lancé par le Grand-conſeil contre le Sr. Gudin. Cet auteur a été compris dans une ſorte d'amniſtie accordée à l'occaſion des couches de la Reine & s'eſt trouvé maître de revenir à Paris. Mais outré de ſa perſécution, il n'en eſt pas plus ſage, il répand aujourd'hui manuſcrit, il eſt vrai, & ſans le ſigner, un conte intitulé *Madame Hermiche*, apologue; bien propre à lui attirer une ſeconde fois l'animadverſion de cette cour, ſi elle pouvoit acquérir les preuves néceſſaires. Le morceau, comme littéraire, n'eſt point mal fait; il eſt aſſez leſtement narré & très malin.

11 *Janvier* 1779. Si l'on en croit les diverſes anecdotes rapportées ſur le Roi; ce Prince, par une union bien rare, joint la fineſſe la plus galante à la plus aimable bonhommie. Voici deux traits récens dans l'un & l'autre genre.

On ſait que les cours vont complimenter S. M. à l'occaſion des couches de la Reine. La cour des aides étant entrée chez le Roi, il n'a

dit autre chofe à ces magiftrats, finon *font-ce-là vos chaifes?* Il regardoit en même tems les chaifes à porteurs, dans lesquelles ils s'étoient fait porter au pied de l'efcalier : fur la réponfe affirmative, il s'eft mis à ricaner franchement & a ajouté : *vous ne favez donc pas marcher à pied, vous autres?* & ils fe font retirés.

On a lu l'éloge de M. Necker dans quelques discours tenus au Parlement d'Angleterre. Le Roi fe les a fait repréfenter, en a été enchanté & la premiere fois que le Directeur général des finances eft venu travailler avec lui, il lui a demandé s'il favoit l'Anglois? Il a répondu que oui : „ moi, je veux l'apprendre", a continué le Roi; „ j'en ai „ déjà même traduit quelque chofe", & lui donnant en même tems un papier: „ faites- „ moi le plaifir de me dire, fi c'eft bien". M. Necker a trouvé fes louanges, que le monarque fembloit ainfi ratifier.

Malheureufement, la premiere anecdote eft rapportée par des magiftrats, témoins oculaires & auriculaires : la feconde eft un bruit vague de cour & de ville.

11 *Janvier* 1779. La feconde repréfentation d'*Helié* n'a point été heureufe & l'on regarde déjà cet opéra comme tombé. Les connoiffeurs admirent la mufique du fecond acte, mais trouvent que celle du premier & du troifieme ne font pas du même jet. On continue

à reprocher beaucoup de pillage au Sr. Floquet, auquel on accorde du goût & point de génie.

12 *Janvier*. On a remarqué une obſervation de *Monſieur*, au baptême de Madame, fille du Roi. On ſait que ce Prince tenoit l'enfant ſur les fonts pour le Roi d'Eſpagne. Le grand aumônier lui a demandé quel nom il vouloit lui donner? *Monſieur* a repondu: „ mais ce n'eſt pas par „ où l'on commence; la premiere choſe eſt „ de ſavoir quels ſont les pere & mere; c'eſt „ ce que preſcrit le rituel". Le Prélat a repliqué que cette demande devoit avoir lieu lorſqu'on ne connoiſſoit pas d'où venoit l'enfant; qu'ici ce n'étoit pas le cas & que perſonne n'ignoroit que Madame étoit née de la Reine & du Roi. Son Alteſſe Royale non contente, s'eſt retournée vers le curé de Notre Dame, préſent à la cérémonie, a voulu avoir ſon avis, lui a demandé ſi lui curé, plus au fait de baptiſer que le cardinal, ne trouvoit pas ſon objection juſte? Le curé a repliqué avec beaucoup de reſpect, qu'elle étoit vraie en général, mais que dans ce cas ci il ne ſe ſeroit pas conduit autrement que le grand aumônier: & les courtiſans malins de rire. Tout ce qu'on peut inférer de-là, c'eſt que *Monſieur* a beaucoup de goût pour les cérémonies de l'égliſe, eſt fort inſtruit de la lithurgie & ſe pique de connoiſſances en tout genre.

12 *Janvier* 1779. Extrait d'une Lettre de Cambrai du deux Janvier 1779. . . . Il eſt bien fâcheux que cette ville n'appartienne plus aux Eſpagnols & que le Saint Office y ſoit aboli: notre Archevêque vient de tenir un *Auto da fè*, qui le prouve bien digne de jouer le rôle de Grand Inquiſiteur. On faiſoit l'année derniere la vente des livres d'un chanoine, à laquelle ce prélat aſſiſtoit. Entre ces livres ſe trouvoit un exemplaire *de l'Hiſtoire du Commerce & des Etabliſſemens des Européens dans les Indes, par l'abbé Raynal.* Quand on l'annonça, tout le monde fut ſurpris d'entendre Monſeigneur enchérir & le pouſſer; il le pouſſa tant qu'il lui reſtât; alors le jettant dans le feu de la cheminée: „ voilà, dit-il, Meſ„ ſieurs, qui doit réparer le ſcandale que je „ vous ai pu cauſer: tel eſt l'uſage que je „ voulois faire de cet ouvrage abominable."

Le prédéceſſeur avoit dans ſon cabinet le portrait du Pape Ganganelli, comme un modele qu'il ne vouloit pas perdre de vue: M. de Fleury, qui n'en fait pas tout-à-fait le même cas, a ordonné qu'on le plaçât dans ſes lieux à l'angloiſe.

13 *Janvier* 1779. L'*état de la Marine* en forme d'almanach pour cette année, ne paroît pas encore. Le Miniſtre en a ſuſpendu l'impreſſion. On prétend qu'il veut y faire inſérer des changemens; ce qui annonceroit

une promotion ; on dit qu'elle n'aura lieu qu'au commencement de Février.

13 *Janvier* 1779. Il paroît que l'Académie se propose de rendre l'assemblée pour la réception de Mr. Ducis la plus brillante qu'il y ait encore eue, afin d'égaler, s'il est possible, la gloire du héros defunt, qu'il s'agit de célébrer. M. d'Alembert a déclaré que ce jour devoit être consacré tout entier à sa mémoire & qu'il s'abstiendroit de lire aucun éloge étranger. On se fait inscrire avec empressement depuis l'élection & tous les billets sont déja retenus. Cela n'a pas empêché les plaisans de rire sur le compte du récipiendiaire. Comme il a été admis dans ce corps précisément au tems où les divers spectacles de Paris, même les forains, donnoient *gratis* entrée au peuple en réjouissance de l'accouchement de la Reine, on a dit que les bateleurs du Louvre avoient aussi donné leur *gratis* : pur jeu de mot, car il y a la moitié des membres de la compagnie qui ne valent pas M. Ducis.

14 *Janvier* 1779. L'abbé de l'Attaignant, le fameux chansonnier, vient de mourir dans un âge très avancé, malgré ses débauches. Il s'étoit converti depuis quelques années & il faut se rappeller que c'étoit l'abbé Gauthier, le confesseur de M. de Voltaire, envoyé à ce poëte par son confrere, qui avoit opéré ce miracle. Il étoit difficile que dans le cours de

ses

ses vaudevilles l'abbé de l'Attaignant n'offensât personne. Un des mécontens voulant lui donner la rétribution ordinaire, se trompa & s'adressa à un autre, chanoine de Rheims comme lui, qui lui ressembloit beaucoup: le chansonnier en plaisantoit depuis & l'appelloit *son receveur*. On peut juger par ce trait combien l'abbé de l'Attaignant, d'une famille honnête & même distinguée dans la robe, avoit toute honte bue: il etoit aussi exclus de la bonne compagnie, dont il auroit pû faire l'amusement par ses saillies & sa gaîté.

14 *Janvier* 1779. Par une lettre de l'Abbesse du lieu où est morte Madame la Présidente de Saint Vincent, en date du 9 de ce mois, elle rend compte à Madame de Castellanne, Dame pour accompagner Madame Victoire & parente de la défunte, des circonstances de cet événement. Il en résulte, que non seulement les bruits répandus par les partisans du Maréchal de Richelieu sur son aveu prétendu d'avoir fabriqué les billets, sont faux, mais que pendant une maladie de langueur qui a duré plusieurs mois & opéré chez elle une conversion totale, elle a persisté dans ses dires en justice.

15 *Janvier*. Quoique le Journal de Me. Linguet annonce une licence des plus extrêmes, il a cependant un censeur ici & il ne s'y distribue qu'avec son attache. Ce censeur

est ignoré du public & vraisemblablement de l'auteur même, pour qu'il ne soit pas en bute à ses fureurs. Le No. 30 a été longtems à l'Index & l'on a exigé un carton, ce qui se remarque sensiblement. On assure que la lacune remplie concernoit le Chancelier; que l'apologiste de tous les monstres, à l'occasion de la lettre écrite par M. de Maupeou au Roi pour réclamer les honneurs de sa charge aux couches de la Reine, partoit delà & en faisoit un éloge pompeux & digne du héros. Cela peut s'éclaircir par les exemplaires répandus chez l'étranger & non cartonnés sans doute.

16 *Janvier* 1779. La loge des Neuf Sœurs s'enrichit chaque jour de l'acquisition de quelque homme célebre: aujourd'hui ont été initiés Mrs. le Mierre & Vernet; le premier est auteur d'un poëme sur la Peinture, & le second un Peintre célebre. C'est ce qui a fourni matiere au chevalier de Cubieres d'enfanter l'impromptu suivant:

Muses, ouvrez-leur votre temple,
A ces deux artistes chéris;
L'un imite *Linus*, l'autre égale *Zeuxis*:
L'un donne le précepte en ses savans écrits,
Dans ses brillans tableaux l'autre donne l'exemple.

16 *Janvier*. Le Sieur Noverre, maître des ballets de l'opéra, a écrit une lettre aux au-

teurs du *Journal de Paris*, en date du 25 Décembre, où il leur apprend que ses camarades, tant du chant que de la danse, en réjouissance de l'heureux accouchement de la Reine, doivent donner trente louis de dot à la premiere fille pauvre à marier qui leur sera indiquée par le bureau de la ville. Ils doivent faire les frais de la nôce & du banquet, qui aura lieu au Wauxhall d'hiver. Les nouveaux époux, ainsi que leurs familles, seront servis par les talens & les arts agréables : & il en doit résulter une fête très propre à exciter l'ardeur des curieux. En conséquence il annonce que l'on a ouvert une souscription chez le Sr. Rouen, notaire, où les amateurs pourront déposer un Louis, le prix du billet d'entrée ; la somme résultant de cette souscription, sera consacrée à la premiere nourriture de l'enfant de ces époux.

Il a ajoute, que la dot sera déposée chez Mlle. Guimard, nommée trésoriere de l'opéra. Un plaisant a fait sur cette qualité de la Terpsicore moderne le quatrain suivant :

C'est Guimard qu'on vient d'élire
Trésoriere à l'opéra :
On a raison, car elle a
La plus grande tirelire.

17 *Janvier* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du *gratis* de l'Académie :

Le fauteuil à Ducis?
Eh! oui: l'Académie
Veut donner son gratis
Comme la Comédie.

Comme on parloit beaucoup des prétentions du Marquis de Condorcet à la place de M. de Voltaire & que ce candidat s'appuyoit sur les éloges du défunt, qui l'avoit en quelque sorte désigné ainsi son successeur, on a fait cette autre épigramme:

N'est-ce pas Condorcet, qui succede à Voltaire?
Voltaire l'a nommé : tant pis, dit un censeur,
Auguste aussi nomma son successeur,
Et ce successeur fut Tibere!

17 *Janvier* 1779. Le bon mot de la Marquise de Fleury sur le Duc de Chartres, a fait la plus grande fortune à Versailles, & cette foule de femmes intéressées à se venger l'ont publié en profusion. Il n'est guere possible que ce Prince se releve du ridicule & de l'infâmie qui en réjaillit sur lui; car il persiste à rester insensible, ce qui indigne les gens même de sa maison, convaincus qu'il n'est pas coupable.

17 *Janvier* 1779. Le Cardinal de Guemené a enfin désavoué l'Imprimeur le Breton, qui a été vivement réprimandé par le Garde des sceaux. On sent bien qu'il n'a point fait de son chef une pareille addition; mais son Eminence a été bien aise de s'en tirer ainsi.

Cependant les Princes, les Ducs & Pairs ne l'en tiennent pas quitte, & veulent que ce désaveu soit authentique.

18 *Janvier* 1779. La Faculté s'est assemblée le treize pour recevoir de nouveaux ordres du Roi, & S. M. ayant révoqué son interdiction du comité, elle a repris la plénitude de ses fonctions. Cela n'a pas empêché qu'on ne l'ait chansonnée & épigrammatisée. Voici une des meilleures pasquinades sur la circonstance :

Plus de mort! plus d'enterrement!
Les médecins ferment boutique;
Oh! dit un curé, doucement,
Ils n'ont pas quitté la pratique.

18 *Janvier*. Le corps de la Librairie & Imprimerie de Paris ne cesse de réclamer contre les deux tarifs portant fixation des droits de réception des Libraires & Imprimeurs & des droits à percevoir pour les permissions d'imprimer ; ils ont de nouveau présenté des représentations à M. le Garde des sceaux à ce sujet, & ils y motivent les raisons de leurs réclamations en huit pages d'impression in-4°.

18 *Janvier*. Le Chevalier de Laurès vient de mourir. C'étoit un poëte lauréat de l'Académie, couronné depuis trente ans. Il y avoit peut-être le même tems qu'il sollicitoit de faire jouer une tragédie aux François, & toujours inutilement. Il étoit auteur d'une tra-

duction de Lucain, où il y avoit de beaux endroits & de superbes vers : en un mot, c'étoit un auteur malheureux, mais ayant autant & plus de mérite que plusieurs très prônés, très fêtés aujourd'hui.

19 *Janvier* 1779. Les partisans de M. de Voltaire cherchent aujourd'hui à se dédommager de toutes les manieres du long silence que leur avoit imposé le gouvernement. Après avoir répandu divers éloges particuliers, après s'être enhardis à en prononcer en public, en parodiant, en quelque sorte, les cérémonies de l'église qu'on lui a refusées, ils entreprennent aujourd'hui son apothéose au théâtre.

Il y a quelque tems que M. le Comte d'Argental, l'un des plus fanatiques partisans de ce coryphée encyclopédique, remit en grand mystere aux comédiens françois un petit drame, intitulé *les Muses rivales*. Il roule sur l'universalité des talens de ce grand maître. Chacune des neuf Muses prétend que l'illustre mort lui appartient, comme ayant excellé dans le genre auquel elle préside, & réclame l'avantage de le présenter au Dieu des Arts.

Comme ce secret étoit celui de la comédie, il a percé : ce qu'on ignore seulement c'est le nom de l'auteur de la piece, le Comte d'Argental paroissant seul & suivant même les répétitions. On attend avec impatience cette nouveauté, qui cependant peut être retardée par une au-

tre, où l'à-propos n'eſt pas moins néceſſaire: c'eſt une petite comédie de M. Rochon de Chabannes, intitulée *l'amour françois.* Elle eſt relative aux événemens du jour & de la politique.

19 *Janvier* 1779. On aſſure qu'on va faire exécuter enfin dans Paris la loi promulguée depuis nombre d'années, pour mettre les cimetieres hors de cette capitale, & qu'avant la fin de l'année elle ſera en pleine vigueur.

19 *Janvier* 1779. Les mutins de l'opéra ayant paru dociles un moment aux volontés du Roi, n'ont employé ce tems de calme que pour prendre de nouvelles meſures & cabalent plus fort que jamais. Ils offrent de rendre M. de Vismes du Valgai indemne & de lui faire un pont d'or de 200,000 livres pour en être débarraſſé; ils eſperent que, fatigué d'une réſiſtance auſſi opiniâtre, il cédera enfin.

19 *Janvier.* Comme on ne ſauroit donner trop d'authenticité à la refutation des bruits calomnieux répandus par les partiſans du Maréchal de Richelieu contre la mémoire de Madame de St. Vincent, voici une copie de la lettre de Madame l'Abbeſſe du lieu, Notre Dame, à Madame la Vicomteſſe de Caſtellanne, à ce ſujet, en date du 7 Janvier 1779 & ſignée *Sœur de la Salle de Rochemore*, *Abbeſſe.*

„ Rien n'eſt plus faux, Madame, que les „ bruits que l'on répand ſur Madame de St.

„ Vincent. Non-ſeulement elle n'a laiſſé au-
„ cuns papiers, ni fait de déclaration qui
„ puiſſe prouver de la fauſſeté dans les Bil-
„ lets; mais, au contraire, du moment qu'el-
„ le eſt entrée ici, jusques à celui de ſa mort,
„ c'eſt-à-dire, durant l'eſpace de dix mois
„ entiers, elle a toujours aſſuré que les Bil-
„ lets lui avoient été réellement donnés par
„ ſa partie adverſe, & que le ſeul reproche
„ qu'elle pouvoit ſe faire, étoit de les avoir
„ négociés ſans ſon agrément.

„ Ce propos tant de fois répété & ſur le-
„ quel elle n'a jamais varié, malgré la légé-
„ reté ordinaire de ſon eſprit, doit être, ce
„ me ſemble, un fort préjugé en ſa faveur;
„ j'ajoute de plus, que les grands ſentimens
„ de religion qu'elle a montrés pendant
„ cinq mois de maladie & dans lesquels elle
„ eſt morte, achevent de la tourner en cer-
„ titude. Telle eſt, Madame, la façon de
„ penſer de toutes les perſonnes qui l'ont
„ connue & ſuivie de plus près, depuis ſon
„ entrée dans ma maiſon.

„ J'ai l'honneur de vous répéter, que Ma-
„ dame de St. Vincent n'a rien laiſſé ni rien
„ dit, qui puiſſe prouver contre elle au ſujet
„ de ſa malheureuſe affaire. L'on ne doit
„ pas attendre non plus qu'il y ait rien en
„ ſa faveur, puisque tous ſes papiers lui
„ avoient été enlevés au commencement du

„ procès, comme il eſt porté dans ſes Mé-
„ moires.

„ Je voudrois, Madame, pour votre tran-
„ quillité, pouvoir en effacer la mémoire, &
„ vous faire oublier tous les chagrins qu'il
„ vous a cauſés ; c'eſt dans l'aſſurance de ces
„ ſentimens que j'ai l'honneur d'être, Mada-
„ me, &c".

20 *Janvier* 1779. On eſt fort attentif au procès de Keppel, parce que toutes les pieces en devant être publiques, il en réſultera par contre-coup beaucoup d'éclairciſſemens ſur le combat d'*Oueſſant*, à charge ou à décharge. On a déja vu dans les chefs d'accuſation, qu'après avoir reproché à cet Amiral d'avoir deshonoré le jour même le Pavillon Anglois par des manœuvres annonçant une fuite, on ajoute que le lendemain il n'avoit pas pourſuivi les François qui fuyoient & dont pluſieurs vaiſſeaux étoient encore à ſa vue.

20 *Janvier*. On a lu dans la gazette de France que le Sr. Parmentier avoit préſenté au Roi un pain fait en entier de pommes de terre, qui ne revenoit pas à plus de cinq liards la livre. Quand on a rendu compte du fait on s'eſt abſtenu de parler du prix, parce que ce bon marché étoit conteſté. Il eſt éclairci aujourd'hui qu'un pareil pain reviendroit à plus de dix ſols la livre, & l'on fait de graves reproches au Miniſtere d'avoir laiſſé inférer

dans un papier, renommé du moins pour la véracité, un calcul auſſi étrangement erronné.

21 *Janvier* 1779. *Hellé* eſt retirée, & il en réſulte une conteſtation entre le Sr. Floquet & le Sr. de Viſmes. Ce dernier avoit acheté l'opéra en queſtion 10,000 livres, mais avoit pris des termes, dont les époques ſe marquoient par celles des repréſentations; enſorte que, *Hellé* n'en ayant eu que trois, le ſurplus du marché ſe trouve ainſi annullé indiſpenſablement.

21 *Janvier.* Mr. le Garde des ſceaux a eu la foibleſſe d'écrire une lettre circulaire à tous les cenſeurs depuis quelques jours, pour leur défendre de rien laiſſer paſſer dans les manuſcrits qu'on leur préſentera, concernant directement ou indirectement l'ancien procès élevé entre la feu Préſidente de St. Vincent & le Maréchal Duc de Richelieu. On voit clairement que c'eſt une manœuvre de ce dernier, qui après avoir fait répandre par ſes émiſſaires dans le public que Madame de St. Vincent s'étoit rétractée à ſa mort, voudroit que cette calomnie tînt & reſtât ſans éclairciſſemens.

21 *Janvier.* On ne ſait à quoi aboutiront les cabales des ſujets de l'opéra; mais on commence à craindre très ſérieuſement que ſans réuſſir pour leur compte, ils ne dégoûtent M. de Viſmes au moment où, après avoir ſurmonté la repugnance du public, cet adminiſtrateur commençoit à ſe le concilier par ſon zele. Ja-

mais le théâtre lyrique n'avoit été si varié en nouveautés : dans un mois M. de Vismes a mis sept opéra sur pied.

Tout recemment encore il a fait exécuter *il geloso in cimento*, ou *le jaloux à l'épreuve*, opéra bouffon en trois actes del Signor Ansossy.

22 *Janvier* 1779. Une des parties de l'administration, sans doute, la plus difficile à bien conduire, c'est celle qui concerne les Enfans-trouvés. Trop de sévérité provoqueroit à des crimes qui font frémir la nature; trop de facilité & d'indulgence augmente le libertinage & l'indifférence maternelle, sources d'abus pernicieux.

On a observé qu'il vient tous les ans à la maison des enfans-trouvés de Paris plus de deux mille enfans nés dans des provinces très éloignées de la capitale : ces enfans, confiés à des voituriers publics, distraits par d'autres intérêts, d'ailleurs dans toutes les saisons & sans précautions, périssent en foule & l'on calcule qu'il en échappe à la population plus des neuf dixiemes.

En outre, le nombre de ces enfans-trouvés augmente chaque année, parce que les pere & mere, pour se ménager une plus grande aisance, sacrifiant les sentimens de la nature à ces vues sordides, usent de ce moyen de se débarrasser des leurs.

Le gouvernement a pris le parti d'user d'a-

bord de la voie des exhortations & corrections pastorales, pour arrêter ce desordre, & comme vraisemblablement ce moyen sera peu efficace, il se propose d'en chercher d'autres.

En attendant, par un Arrêt du Conseil du 10 de ce mois, il cherche à obvier aux abus provenant des envois & conducteurs éloignés.

22 *Janvier* 1779. Les spectacles de Madame de Montesson ont recommencé depuis peu. On a joué avant-hier une piece nouvelle de cette Dame, en un acte & en prose, intitulée *le voyageur comme il y en a peu*, qui a paru charmante & a eu le plus grand succès. C'est un jeune homme de qualité, doué de tous les talens, qui en profite pour mieux s'amuser & s'instruire dans ses courses. Il joue tantôt le rôle d'un poëte, tantôt celui d'un peintre, quelquefois celui d'un musicien, & il change de nom suivant ces diverses professions. Il arrive dans une cour, où il reprend son véritable état & plaît à une femme distinguée : pour l'éprouver, il ménage plusieurs incidens, par lesquels elle apprend ses différentes métaphorphoses ; ce qui le fait passer pour un avanturier : cependant ne pouvant vaincre son amour elle a une explication avec lui, où il lui avoue sa naissance, mais déguisée encore sous le nom qu'il porte, parce qu'il a été obligé de fuir après avoir tué un rival, precisément le parent de l'Ambassadeur de France en

cette cour & parce qu'il feroit perdu fi ce Miniftre le connoiffoit. Coup de théâtre frappant, en ce que cette Dame lui déclare qu'au contraire, ne pouvant tenir à fa curiofité fur fon compte, elle a chargé ce même Ambaffadeur de faire des recherches fur lui. Défolation des deux! il faut qu'il parte; il va le faire, quand l'Ambaffadeur furvient & par un procédé généreux lui apporte fa grace; ce qui termine heureufement le drame, dont le Chevalier de Boufiers a fervi de modele pour le principal héros.

23 *Janvier* 1779. Le Roi, en réjouiffance de l'heureux accouchement de la Reine, a confacré une fomme de 100,000 liv. pour marier cent filles: Chacune aura 500 liv. de dot, 200 pour le trouffeau en outre & 12 livres pour la nôce. Il y a auffi des gratifications proportionnées pour les premiers enfans qui naîtront & les mois feront payés plus cher à celles qui les nourriront.

M. le Noir, en faifant part aux curés de Paris des ordres du Roi, leur a infinué de choifir refpectivement dans leur paroiffe ce qu'il y aura de plus joli, parce que leurs Majeftés pourroient bien avoir la curiofité de les voir. Tous ces mariages feront faits en conféquence à Notre Dame, où chaque pafteur conduira fes ouailles pour y recevoir la bénédiction nuptiale des mains de M. l'Archevê-

que, qui réclame cette fonction. Il en résulte une grande difficulté d'étiquette : il ne veut pas que les curés paroissent à cette cérémonie en étole : ceux-ci prétendent avoir ce droit & ne pouvoir s'en départir. On croit qu'il y aura du moins protestation de leur part.

23 *Janvier* 1779. Les freres Boucherie de Bordeaux ayant manqué, se sont évertués pour réparer leur fortune & ont trouvé une maniere de rafiner le sucre, de le rendre plus beau, plus salubre & moins cher que par la méthode ordinaire Ils ont assuré le Ministre de la Marine qu'il y avoit 40 pour cent de bénéfice & M. de Sartine a jugé combien cette découverte seroit avantageuse. Il leur a promis une récompense considérable s'ils réussissoient ; il leur a fourni tout ce qui étoit nécessaire pour commencer les expériences, que deux chymistes bien connus, les Sieurs Rouelle & d'Arcet, ont suivies, ainsi que d'autres commissaires & membres de l'Académie des Sciences. Enfin, après un an de travail, il a été absolument consommé samedi 16 de ce mois, par la confrontation avec nos sucres des plus belles qualités, & les inventeurs sont sortis victorieux. Il a été reconnu qu'ils se passoient de feu pour agent, & que dans leur procédé, ils n'employoient ni eau de chaux, ni sang de bœuf, & ils n'ont pas moins tenu parole sur la diminution des frais. Mais, au-

jourd'hui qu'il s'agit de payer ces négocians & d'assurer leur dot, le Directeur général des finances s'y refuse, il prétend que cela ne le regarde pas. C'est une suite de la mésintelligence qu'il y a entre ces deux Ministres, trop prouvée par cette anecdote.

24 *Janvier* 1779. *Epitre à M. le Comte de Falkenstein* (l'Empereur) *sur ce que dans son voyage en France il n'a pas vu M. de Voltaire, comme quelques gazettes avoient annoncé qu'il le feroit.* On juge par ce titre que la piece qui paroît imprimée aujourd'hui, est restée longtems dans le porte-feuille de l'auteur. Sans doute, il n'a osé la laisser paroître que depuis la mort du chef de la secte philosophique, qu'on y tourne en dérision, ainsi que son parti. Il y a de la poésie, de l'aisance dans la versification; c'est la maniere de Gresset, quoique ne la valant pas. Rien de neuf, & trop de diffusion empêcheront qu'on ne la lise avec un certain plaisir.

25 *Janvier.* La musique de l'opéra bouffon *il Geloso in cimento*, a fait grand plaisir aux amateurs; le poëme est détestable, à l'ordinaire.

26 *Janvier.* M. l'abbé Maury, homme de lettres & prédicateur connu, a montré ces jours-ci une fermeté peu commune dans un Ecclésiastique & un Philosophe. At-

taqué vers minuit près le palais par trois coquins, il s'eſt ſaiſi d'un, a mis les deux autres en fuite en criant, & les a fait prendre. On ajoute qu'ayant ſçu que ſon captif étoit neveu de Moreau de l'hôtel-Dieu, il s'eſt abſtenu de rendre ſa plainte.

26 *Janvier* 1779. La cérémonie des mariages eſt fixée au huit. M. le Marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies, eſt venu ces jours-ci faire meſurer ſous ſes yeux le chœur & la nef de Notre Dame, pour eſtimer le terrein néceſſaire aux cent filles & aux cent garçons, ainſi qu'à leurs témoins, au nombre de huit cents & à la ſuite de leurs Majeſtés; parce qu'en cas que le chœur ſoit trop petit, on feroit une enceinte dans la nef, propre à la cérémonie.

L'Archevêque fort entêté perſiſte à vouloir célébrer ſucceſſivement les cent mariages, quoiqu'on lui ait démontré phyſiquement l'impoſſibilité de les faire tous en peu d'heures & l'ennui inévitable qui en réſulteroit pour leurs Majeſtés. Il s'obſtine à vouloir que les Curés n'aſſiſtent point en étole à la cérémonie, quoiqu'ils lui aient prouvé que c'étoit un droit inhérent à leur qualité.

Comme ni les raiſonnemens ni l'autorité ne peuvent rien ſur M. de Beaumont, on croit que les Curés prendront le parti de céder, en faiſant préalablement en corps une proteſtation.

27 *Janvier* 1779. Les rivaux du Sr. Floquet se prévalent aujourd'hui de la chûte de son opéra, pour le dénigrer & accréditer l'anecdote qu'il n'est pas même auteur de l'*Union de l'Amour & des Arts;* que cette musique avoit été composée par feu Trial, qu'il l'avoit achetée de sa veuve: tout cela est fort humiliant pour l'amour-propre du jeune compositeur, qui s'étoit aussi trop exalté. Son défaut est d'avoir gâté sa maniere pour la perfectionner; en sorte que son voyage d'Italie, au lieu de lui être utile, lui a été funeste en corrompant son goût.

28 *Janvier*. Le schisme entre les Facultaires & les Sociétaires s'accroît de jour en jour: les premiers affectent le plus souverain mépris pour les seconds; ils refusent de consulter avec eux toutes les fois que l'occasion s'en présente: ceux-ci s'en dédommagent par les graces de la cour qu'ils recueillent & par l'animadversion du ministere qu'ils excitent contre leurs rivaux. On parle encore d'un pamphlet intitulé *la Procession*, ou *le Rêve*, où l'on ressasse les anecdotes les plus scandaleuses des membres de la société.

29 *Janvier*. Les éleves pour la danse de l'opéra donnent aussi avec leur grande pantomime de *la Jérusalem délivrée*, de petites Pastorales, dont les paroles sont plattes & les ballets plus que médiocres, mais on espere que cela s'améliorera. On admire les machines du pre-

mier ſpectacle. Quant à la Salle, qu'on avoit cru bien, on la trouve aujourd'hui incommode & manquée dans ſes proportions.

Les autres ſpectacles forains ſont jaloux de celui-ci, comme de raiſon, & le Sr. Audinot a fait compoſer une piece intitulée *la montagne délivrée d'une ſouris*, parodie pantomime mêlée de dialogues, dont le ſeul titre annonce ſon projet. On le trouve plaiſant & l'on y rit.

30 *Janvier* 1779. La puſillanimité du gouvernement dans les moindres choſes eſt incroyable: après la lettre miniſtérielle écrite au Sr. de Viſmes & manifeſtée au tripot lyrique, on avoit lieu de regarder la choſe comme décidée: les hiſtrions de ce théâtre ne ſe le ſont pas tenu pour dit, ils ont ſi bien intrigué, qu'ils l'emportent & forcent ce chef à ſe retirer, préciſément dans le tems où le public commençoit à lui applaudir & à jouir des heureux efforts de ce novateur. C'étoit d'ailleurs le perſonnage le plus propre à cette direction par un ſang-froid unique; il étoit inſenſible à toutes les cabales, à toutes les injures & n'en rendoit pas moins juſtice aux talens, lors même qu'il étoit forcé de les punir. On lui compte en argent ſec une ſomme de 100,000 livres; on lui fait 9000 livres de rentes pendant chacune des huit années reſtantes de ſon bail, & tout cela, joint à environ 150,000 livres dont il aura bénéficié perſonnelle-

ment durant ſa premiere année, formera un total de 322,000 livres.

C'eſt la ville qui ſe charge de nouveau de l'adminiſtration de cette machine & aura ſous elle le Sieur le Breton. Ainſi les cabaleurs ont encore échoué dans leur projet, de ſe mettre à la tête & de régir leur ſpectacle à l'inſtar des comédiens: ſeulement, outre leurs appointemens, tous frais prélevés, s'il y a du reſte, on le leur diſtribuera dans une proportion convenable.

31 *Janvier* 1779. Avant de quitter l'adminiſtration de l'Opéra, M. de Vismes ſe propoſe de remettre *Theſée* de Lully: il veut par ce dernier effort contenter toutes les diverſes ſortes de ſpectateurs & faire ſa cour même aux partiſans de notre vieille & bien vieille muſique.

1 *Février*. L'abbé Mical eſt un homme né avec un génie naturellement tourné à la méchanique: entraîné par ſon aſcendant, il s'y livre pour ſon ſimple amuſement & ſans aucune prétention à la célébrité; au contraire, il eſt ſi modeſte que les louanges l'impatientent & le chagrinent. Il eſt fort dévot & craint toujours les ſuites funeſtes que peut avoir le talent, ſuivant cet axiome religieux, effrayant pour une ame timorée, *ſcientia inflat:* quoi qu'il en ſoit, il étoit parvenu à fa-

briquer une tête d'airain, qui articuloit une phrase entiere; quelqu'un étonné de ce prodige, l'a fait insérer dans le *Journal de Paris* : l'abbé Mical offensé de cette publicité, dans une sainte indignation a brisé cette tête. Ses amis ont été fâchés de son injuste fureur & lui en ont fait des reproches; il les a consolés, en leur déclarant qu'il ne la regrettoit pas beaucoup, en ce qu'elle n'étoit pas au dégré de perfection où il se proposoit de la porter. Il en construit une nouvelle actuellement.

1 *Février* 1779. Une querelle fort singuliere s'est élevée entre deux petits auteurs : on connoissoit depuis plusieurs années une piece de vers très agréables, intitulée *Confession de Zulmé.* Comme elle est dans la maniere de M. Dorat, on la lui attribuoit; d'autres la donnoient au Duc de Nivernois; enfin M. de Pezay l'a réclamée dans le tems & on la lui a laissée. Un nommé Guinguené, mauvais poëte arrivé de Bretagne par le coche, s'est avisé de vouloir se faire une réputation & a fait insérer dans l'*Almanach des Muses* de cette année, différens morceaux de poésie pillés de côté & d'autre, entre autres celui-là. Un autre poëte, appellé Merard de St. Just, a crié au vol & a prétendu que l'ouvrage étoit de lui : il en a résulté une querelle très ridicule, où chaque partie a produit les preuves de sa propriété; mais com-

me aucune n'a ébranlé la réclamation plus antérieure du défunt, tous deux ſont reconnus pour plagiaires.

Ce Guingené a fait exécuter, il y a deux ans, à la cour un mauvais opéra-comique, intitulé *Pomponin*, qui eſt bien la plus déteſtable choſe qu'on puiſſe lire & qui n'a pas reparu heureuſement.

1 *Février* 1779. Les éleves de la danſe ne ſeront point diſpenſés d'aller à la foire & n'occuperont pas les boulevards en l'abſence des autres jeux, comme ils l'eſpéroient.

Le Sr. l'Ecluſe, qui ſe propoſoit d'ouvrir inceſſamment ſon ſpectacle dans ſa nouvelle ſalle, ſera par la même raiſon obligé de différer.

2 *Février*. *Eſope à la Cour* eſt une excellente comédie de Bourſault, où ſe trouve une ſcene de courtiſans, auxquels le roi permet de lui reprocher ſes défauts; aucun n'en uſe, ils s'accordent tous à le louer outre meſure: un ſeul oſe dire qu'il aime le vin, qu'il ſe griſe & que ce vice dangereux dans tout homme l'eſt encore plus dans un monarque. Madame de Mailly avoit mis dans le train de boire Louis XV, qui voyant repréſenter *Eſope à la Cour*, crut que la Reine l'avoit fait placer à deſſein ſur le répertoire, trouva que c'étoit une vilaine piece & défendit qu'on la jouât devant lui.

Depuis ſa mort les comédiens avoient eu le

projet de la reproduire; mais les gentilshommes de la chambre n'avoient pas voulu. Louis XVI trouvant ce titre dans un almanach ou ailleurs, a desiré qu'on représentât cette comédie, dont le titre l'a piqué; & bien différent de son ayeul, il l'a jugée admirable, pleine de morale, bonne pour les Rois & a demandé qu'on lui la donnât souvent, & en effet elle a déjà été jouée devant S. M. plusieurs fois.

2 *Février* 1779. On a joué hier à la comédie françoise, la petite comédie des *Muses Rivales*, en un acte & en vers. Cette apothéose de Voltaire ne pouvoit manquer d'avoir le plus grand succès. C'est une imitation de celle de Moliere, exécutée, il y a quelques années, mais enrichie de scenes & de particularités relatives au héros.

Le singulier, c'est que, malgré son triomphe, l'auteur persiste à garder l'incognito. On ignore absolument son nom; ce qui donne lieu de l'attribuer à plusieurs qui s'en défendent.

On juge bien qu'il y a beaucoup de spectacle dans cette piece. Pour la completter, on y a joint un ballet, trop médiocre pour ne pas lui faire tort.

3 *Février*. Il y a un grand schisme à la comédie françoise relativement à la Dame Molé, qui vient d'obtenir une pension du Roi vacan-

te, préférablement à la Dame Préville, son ancienne. Celle-ci a d'ailleurs un talent bien supérieur. Les gentilshommes de la chambre se sont excusés sur ce que c'étoit un dédommagement de l'humiliation qu'avoit soufferte la premiere par sa captivité, il y a quelques mois. Mais, comme cette prison étoit méritée, ainsi qu'on l'a vu dans le tems, leur raison est pitoyable, & sembleroit encourager la paresse & l'insolence des histrions.

4 *Février* 1779. Le Docteur Carrere annonce un cours de médecine pratique, le premier de son espece; il sera en françois. Ce Professeur l'appelle pratique, parcequ'il cherchera, autant qu'il sera possible, à joindre la démonstration au précepte, en suivant avec ses disciples les maladies dont il parlera. Il expliquera d'abord tout ce qui est relatif à la connoissance de chacune, à ses causes, à ses symptômes, à sa méthode curative : il fera ensuite un choix d'observations puisées dans les auteurs qui en ont écrit ; il les commentera: il choisira les plus rares, les plus intéressantes, les plus compliquées, même les plus contradictoires; il mettra de la sorte ses auditeurs en état de les appliquer à la pratique.

5 *Février*. Il paroît des *Réflexions*, imprimées de la part des fiacres & des remises, sur le privilege accordé pour ces voitures à

une compagnie. Leur conclusion est d'offrir au Roi 100,000 livres par an, de rembourser les parties intéressées dans l'ancien privilege & de former une communauté. On y détaille les avantages qui en résulteroient pour le gouvernement. Mais c'est une résolution prise de la part de M. Necker, qui persiste dans son projet & assure que tous les inconvéniens sont prévus & levés.

5 Février 1779. Il vient de s'établir à Sêve une compagnie, qui a trouvé le secret d'épurer les huiles les plus crasses, de les rendre propres à toutes sortes d'emplois, en leur ôtant le goût & l'odeur, en sorte qu'elles deviennent supérieures aux plus excellentes & sont à beaucoup meilleur marché.

6 Février. Le Roi vient de récompenser Messieurs de St. Priest & de Bouillé, cadets gentilshommes du Régiment *Vexin*, du courage qu'ils ont montré à l'abordage & à la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, en les faisant Sous-lieutenans dans ce Régiment & en leur accordant dispense de deux ans de service pour la croix de Saint Louis.

Voici la Lettre du Ministre au Capitaine Lamy, le capteur, en date du 9 Janvier. . . . . J'ai mis sous les yeux du Roi, Monsieur, les témoignages avantageux qui m'ont été rendus de votre conduite dans la prise du vaisseau Anglois la *Lady Sophie*, que vous avez abor-

dé

dé avec un fmuler que vous commandiez; S. M. voulant vous montrer fa fatisfaction de l'intelligence & de la bravoure que vous avez montrée dans cette occafion, vous a fait don d'une Epée, qui vous fera remife par M. Porquet, commiffaire des claffes à Calais.

6 Février 1779. Le clergé n'a pas vu de bon œil qu'on fe préparât à faire au théâtre l'apothéofe de Voltaire, & l'Archevêque de Paris s'eft remué en conféquence pour l'empêcher. Il a voulu piquer du moins l'amour-propre du gouvernement, qui, après avoir défendu même aux journaliftes de parler de ce héros de l'impiété & d'annoncer fa mort, fix mois après le laifferoit couronner en public. Le gouvernement, accoutumé aux inconféquences, n'eft pas à celle-là près.

On ne fait fi c'eft pour éviter la fureur des prêtres que l'auteur, malgré fon fuccès, perfifte à garder l'incognito. M. le Comte d'Argental, preffé de le faire connoître, affure ignorer fon nom. Il dit qu'il a reçu la piece avec une lettre, où l'on lui marquoit la lui adreffer comme à un ancien ami & enthoufiafte de Voltaire, qu'on la foumettoit à fon jugement, & qu'on s'en rapportoit à fon zele pour la mémoire du héros; zele qui, fans doute, procureroit, en cas d'approbation, une prompte exécution de cet ouvrage

du moment. On le prioit d'excuser si l'on ne lui en confioit pas davantage.

7 *Février* 1779. M. Necker, jaloux de mettre les savans de son côté, vient d'obtenir du Roi pour l'Académie des Sciences une somme annuelle de 12,000 livres, uniquement destinée aux Expériences qu'elle jugera les plus importantes & les plus utiles.

7 *Février*. M. de la Blancherie n'a ouvert que le 20 Janvier ses assemblées, qu'il a transportées dans un local moins mesquin & plus convenable à sa vaste entreprise. Cet intriguant, qui s'est décoré du titre d'*Agent général de la correspondance pour les Sciences & les Arts*, va commencer aussi son Journal, sous le titre de *Nouvelles de la République des Lettres & des Arts*. Deux parties forment chaque ordinaire: l'une, sous le titre de *Nouvelles*, contient les *Nouvelles* relatives aux Sciences & aux Arts; l'autre, sous le titre de *Supplément* & sous le nom de différentes villes du monde, offre une notice des ouvrages en tout genre antérieurs à sa publication, & qu'il peut être utile de rappeller, &c.

7 *Février*. La Reine est enchantée de son voyage à Paris & dit à tout le monde de ne pas manquer de la venir voir passer. Comme le Roi n'a aucun rôle à y jouer, il y sera en simple curieux & c'est la Reine qui le mene-

ra. Les deux Majeſtés s'attendent à de grands applaudiſſemens.

Ces jours derniers le Roi avec ſa gaîté franche a annoncé à ſes courtiſans qu'il avoit commencé à partager de nouveau la couche de la Reine, & qu'il eſpéroit avoir fait un Dauphin ; du moins qu'il y avoit travaillé de ſon mieux. Cette nouvelle répandue exprès par les favoris de S. M. jette la joie dans le public & ne contribuera pas peu à procurer des *vive le Roi & la Reine!* à leurs Majeſtés.

8 *Février* 1779. On a enrégiſtré vendredi dernier au Parlement des Lettres patentes concernant la ceſſion du Roi à *Monſieur*, du palais du Luxembourg & permiſſion d'ouvrir des rues & de bâtir ſur les terreins que *Monſieur* pourra concéder, d'après des plans donnés.

On a enrégiſtré vendredi auſſi des Lettres patentes au ſujet des Vœux des religieux, pour lesquels ils ſont définitivement fixés à l'âge de 21 ans au moins pour les hommes, & de 18 pour les filles.

8 *Février*. Par une ordonnance de M. le Maître en la Maîtriſe particuliere des eaux & forêts de Paris, en date du 1er Février, il eſt ordonné que, conformément à l'exécution des ordonnances, arrêts, ſentences, réglemens concernant la communauté des maîtres oiſeleurs de cette ville, chaque maître fournira par égale portion juſques à la concurrence de

400 oiſeaux, aux ſyndics & adjoints d'icelle, pour être par eux lâchés en ſigne de joie & d'allégreſſe le lundi huit de Février, dans l'égliſe de Notre-Dame, lors de l'entrée de leurs Majeſtés dans ladite égliſe pour le *Te Deum* qui y ſera chanté en leur préſence, en action de graces de l'heureuſe délivrance & convaleſcence de notre auguſte Reine.

8 *Février* 1779. Les rebelles de l'académie royale de muſique autoriſent leur complot contre le Sieur de Viſmes ſur ſon ingratitude. Ils prétendent que c'eſt à eux qu'il eſt redevable de ſon élevation, & que bien loin de les ménager comme il devroit, il a bientôt oublié leurs bons offices & s'eſt arrogé un deſpotisme qui ne lui appartient pas: ils veulent lui prouver qu'ayant eu le pouvoir de le faire nommer, ils auront celui de le faire deſtituer.

8 *Février*. Me. Voilquin, Avocat aux conſeils, qui a ſigné les réflexions des fiacres, eſt interdit pour trois mois. Sa punition porte ſur ce qu'il les a fait imprimer ſans autoriſation & ſans litiſpendance; ce qui eſt contraire au nouveau réglement.

8 *Février*. L'*Eloge de Voltaire* par le Roi de Pruſſe, eſt infiniment rare encore. On n'en peut juger que ſur parole; des gens de cour & de lettres qui l'ont lu, aſſurent qu'il eſt très médiocre; qu'il n'a de remarquable

que son auteur & la circonstance de sa naissance, au moment où ce Monarque roulant les plus vastes projets & faisant les marches les plus savantes, se délassoit, comme César, avec les lettres & produisoit cet écrit, qui lui fait honneur, surtout par une sensibilité peu commune chez ses pareils.

9 Février 1779. Hier les curés ayant fait, suivant l'arrangement, assembler leurs ouailles, les ont conduites à Notre Dame en carosse de remise jusqu'au pont-rouge; là les futurs conjoints, avec les pere & mere, ont mis pied à terre & se sont rendus ainsi à la métropole, où chaque pasteur, revêtu de son étole, a célébré ses mariages : on a renvoyé les pere & mere, & les amoureux conjoints ont été menés à l'archevêché, où l'on leur a donné des rafraîchissemens : ils se sont trouvés de nouveau à Notre Dame & se sont rangés sur une double haie, à travers laquelle ont passé leurs Majestés, accompagnées de toute la famille Royale. Les Princes & Princesses du sang les y avoient précédées séparément.

Le cortege étoit de 28 carosses; il étoit accompagné de détachemens des gardes du corps, gendarmes, chevaux légers & des officiers de la fauconnerie.

M. l'Archevêque a donné le même jour une seconde bénédiction nuptiale à deux vieillards, unis depuis 50 ans ; ils étoient entourés de

leurs enfans, petits-enfans, & arriere-petits-enfans.

Leurs Majeſtés ont été haranguées en route par le Gouverneur & le corps de ville, par M. Duval, Recteur de l'Univerſité, par le Lieutenant Civil, par l'Abbé de Sainte Genevieve & enfin ſur le pont-neuf par les marchandes d'orange, qui ont eu l'honneur de leur préſenter une corbeille de leurs fruits & une de fleurs.

Rien de plus beau que le coup d'œil du peuple immenſe qui bordoit les chemins, les quais & les rues. M. le Comte d'Artois, en arrivant à la Muette, s'eſt plaint d'avoir le torticolis à force de regarder.

9 *Février* 1779. L'écrit qui paroît concernant la querelle de la Faculté avec la Société Royale, eſt appellé *proceſſion*, parce qu'on y paſſe en revue les divers membres de la derniere: le vrai titre eſt *Dialogue entre Pasquin & Marforio.*

On voit auſſi *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris à un de ſes confreres, au ſujet de la Société Royale.*

10 *Février*. La Reine, qui n'avoit déterminé le Roi à venir, que dans la pleine confiance de l'accueil le plus flatteur de la part du peuple, qui s'étoit rendue en conſequence à Paris avec la plus grande gaîté, n'ayant entendu que des *vive le Roi & la Reine*, foibles & peu fré-

quens, eſt revenue au château de la Muette de fort mauvaiſe humeur.

On croit, que M. le Noir en aura reçu une réprimande du Miniſtre de Paris: il s'eſt imaginé que les Pariſiens n'avoient pas beſoin d'être excités, & il a voulu économiſer une ſomme d'argent que la police a coutume de diſtribuer ces jours-là à ce qu'on appelle des *aboyeurs*, c'eſt-à-dire, à de fortes gueules, qu'on répand dans les divers quartiers & qui mettent les autres en train. Son motif étoit qu'ayant éprouvé dans ſa partie un retranchement de fonds, & ſe voyant privé de ſecours pécuniaires que lui procuroient les maiſons de jeu, il n'avoit rien à ſacrifier à ces choſes de ſurrérogation.

11 *Fevrier* 1779. Le nom de l'auteur de la piece des *Muſes Rivales*, n'eſt plus un myſtere; M. de la Harpe s'eſt annoncé pour l'avoir compoſée. Il a voulu par-là ſe juſtifier du reproche d'ingratitude envers ſon héros, & l'on lui fait aujourd'hui celui d'une adulation baſſe & outrée, au point de lui accorder au Parnaſſe le premier rang pour la tragédie, au préjudice de Corneille, dont on ne parle même pas. C'eſt ce qui a donné lieu à une épitre à ce pere du théâtre, qu'on attribue à M. Dorat. Au reſte, la production eſt médiocre, ſans invention, fadaſſe & dénuée de cette critique, qui, en contraſtant avec les

louanges, lui auroit donné un piquant nécessaire partout & principalement dans la comédie.

12 *Février* 1779. Les comédiens Italiens, obligés d'user de toutes sortes de ressources pour se soustraire à l'abandon dont ils sont menacés, ont recours à leur ancien répertoire & commencent à jouer les pieces françoises qu'ils avoient perdues de vue depuis longtems, ainsi que le public; ce qui leur donne presque la fraîcheur de la nouveauté: en outre, ils en cherchent & accueillent dans le même genre. C'est ainsi qu'ils viennent d'exécuter mardi 9, *les deux Billets*, petite piece en un acte & en prose. On la dit de M. de Florian, neveu de M. *de Voltaire* & auteur connu par quelques romans & autres productions, jusques ici d'un genre très médiocre.

12 *Février*. On annonce *Medée*, tragédie en trois actes de M. Clément, qui doit être jouée incessamment.

12 *Février*. On a annoncé à l'Académie des Sciences deux découvertes nouvelles; l'une est une soie galette, qui peut être filée par des enfans de six à sept ans, & l'autre un nouveau velours, dont elle forme entierement le tissu, d'une qualité qui le rend propre à remplacer avec avantage le velours soie, & le damas pour tentures, le velours coton pour habits & le velours poil de chevre ou d'Utrecht pour voitures & pour meubles.

Ces deux fabriques ont lieu à Paris sous la protection du gouvernement, qui les a regardées comme un moyen de prévenir la mendicité, en procurant aux pauvres un travail facile & fructueux.

On en a exécuté un tapis de parade ou couvre-pied, couleur de rose, destiné à couvrir le berceau, de Madame fille du Roi. C'est le fruit du premier travail des enfans pauvres rassemblés en attelier de charité par les soins du curé de Saint Sulpice.

On doit ces découvertes principalement au Sr. du Perron, des Académies Royales de Rouen & de Caen.

13 *Février* 1779. Le *Dialogue entre Pasquin & Marforio* est la satyre la plus sanglante de toutes celles enfantées contre la Société Royale de médecine & ses membres. La scene est à Paris, rue du sépulcre, demeure du Secrétaire Vicq d'Azir, chez qui se sont tenues jusqu'à présent les assemblées, qui vont désormais avoir lieu au Louvre, où S. M. accorde un logement à la nouvelle compagnie. Le jour est le mardi 12 Janvier.

L'Auteur suppose que Pasquin voulant se faire Médecin, a recours à la Société; ce qui lui fournit occasion d'en peindre l'assemblée; il déploye dans cette description allégorique beaucoup d'imagination & encore plus de méchanceté: il parle de peintures emblématiques

dont la salle est décorée. Dans une est représenté un jeune Roi, l'espoir & l'amour de ses sujets, jettant sur la médecine un regard plein de bonté: pour répondre à ses vues, la médecine tend une main secourable à l'humanité affligée, le ministere la conduit, le dévouement la précede, le désintéressement la suit. Du côté opposé, on voit des hommes courageux s'exposer à tous les dangers des épidémies, arracher à la mort ses victimes, & porter leurs soins jusques sur les animaux qui partagent avec l'homme les travaux de la vie. Dans le fond est un rideau, qui cache le sanctuaire & dont la signification est le charlatanisme détruit, la saine doctrine, les bornes de la médecine reculées. On conçoit aisément que ce type mystérieux est celui de la Faculté.

Malheureusement tout cela n'étoit qu'illusion: un sage enchanteur, sous la forme d'un vieillard respectable, sur un trône d'ivoire, soutenu par la science & la vertu, foulant aux pieds des léopards enchaînés, la tête brillante d'un rayon de gloire, figurant ce mot *Liberté*, en un mot *Franklin*, lui révele la vérité & fait disparoître ces prestiges.

A ce coup d'œil majestueux en succede un, où sous des emblêmes satyriques chacun des membres de la Société Royale est désigné conformément aux anecdotes scandaleuses, vraies

ou ſuppoſées, de leur vie. Enfin le rideau ſe leve.

Dans le fond du ſanctuaire ſe trouvoit une grande *Idole* de bois, couverte d'or & poſée ſur un piedeſtal, ſoutenu par quatre figures allégoriques: l'*ambition*, qui mene à l'artifice; l'*artifice*, qui gagne la faveur; la *faveur*, qui ſurprend l'autorité; & l'*autorité*, voulant tout écraſer. Au pied de l'*Idole* étoit une *caſſette* avec cette inſcription: *Boëte de médicamens*; mais que la cupidité avoit transformée en tronc, où pleuvoit ſans ceſſe l'or deſtiné au ſoulagement des malheureux.

Au devant de l'*Idole* on avoit élevé un autel quarré, avec quatre bas-reliefs pareillement emblématiques. Sur le premier l'*ingratitude*, étoit repréſentée par des enfans poignardant leur mere, au pied du buſte de *Néron*. Sur le deuxieme l'*intrigue*, ſous la forme d'un *ſerpent*. Le troiſieme offroit l'*intérêt*, figuré par un *tigre*, qui preſſé par la faim déchire & dévore tout indiſcrétement. On avoit gravé ſur le quatrieme la *calomnie*, tenant d'une main une coupe empoiſonnée, dont les bords ſont frottés de miel, & de l'autre un poignard.

Voilà le type de la Société Royale.

A la ſuite de cette deſcription, on fait prononcer au Docteur Vicq d'Azir un diſcours, dont l'objet, après avoir énuméré les efforts heureux de la Société pour faire paſſer la

faculté comme rebelle & *mal-avisée*, en voulant conserver ses droits, pour lui faire interdire jusqu'à la demande d'obtenir la permission de se défendre, pour faire fermer ses assemblées, suspendre ses décrets, empêcher l'établissement de son comité de doctrine & d'exhorter ses confreres à la persévérance, à écraser sans ressource leur ennemie & pour y parvenir à faire un sacrifice au dieu de la médecine.

L'issue n'en est point heureuse; la foudre éclate, l'autel est ébranlé, l'idole est renversée. Tous les adorateurs sont étendus le visage contre terre, & l'apôtre de la liberté, de sa baguette magique transforme chaque sociétaire en une bête analogue à son caractere.

Telle est cette espece d'apocalypse, où l'on ne sait pourquoi le Docteur Franklin, comme l'on voit, joue le principal rôle; peut-être parce qu'il est Médecin & Républicain.

14 *Février* 1779. La *Lettre d'un Médecin de la Faculté de Paris* est beaucoup plus modérée que le *Dialogue* : l'auteur est une espece de médiateur qui voudroit ménager la chevre & le chou: en conséquence il propose un arrangement pour la réunion des *Facultaires* & des *Sociétaires*, dont le résultat seroit d'amalgamer la Société & la Faculté, de façon que l'une ne s'occuperoit que de la spéculation & l'autre de la pratique: sans cependant qu'il fût

interdit aux derniers de ſe livrer à l'exercice de la médecine, en rempliſſant les formalités & aux premiers d'aſſiſter aux aſſemblées de doctrine, lorſqu'ils le jugeroient à propos.

14 *Février* 1779. La fête que devoient donner les coryphées du chant & de la danſe du théâtre lyrique au Wauxhall d'hiver, relativement aux deux époux qu'ils ont unis & qu'ils dotent en réjouiſſance de l'heureux accouchement de la Reine, n'aura pas lieu. Il leur a été défendu de l'exécuter, par la raiſon pitoyable que ce ſeroit parodier la cour.

Quoi qu'il en ſoit, Mlle. Guimard l'a transportée chez elle, où elle a été célébrée mercredi, non ſans être troublée par pluſieurs incidens. On eſt venu pendant le repas y ſignifier une lettre de cachet aux Sieurs d'Auberval & Veſtris, pour ſe rendre en priſon au *Fort-l'Evêque*; cette punition eſt la ſuite de leur révolte contre le Directeur de Viſmes & de leur refus de danſer le mardi précédent. Enſuite l'orcheſtre de l'opéra ſcandaliſé qu'on ne l'eût pas compris dans le nombre des ſujets participans à la bonne œuvre, a regardé cette exception comme injurieuſe & a refuſé de contribuer aux plaiſirs de la Terpſicore moderne; enſorte qu'il a fallu avoir recours à des ménetriers étrangers, ce qui a rendu le ſpectacle meſquin & triſte.

15 *Février*. Le bruit court que le Comte

Olavidès a trouvé le moyen de ſe ſouſtraire à ſa punition, qu'il s'eſt ſauvé de ſa priſon & eſt en France.

16 *Février* 1779. Les ſpectacles forains ſe ſont ſignalés par des pieces compoſées & exécutées en réjouiſſance de l'heureuſe délivrance de la Reine. Le Sr. Nicolet a joué *l'heureux jour & la fête des Lys*; le Sr. Audinot la *Gaïeté Pariſienne :* enfin les petits comédiens du bois de Boulogne, *le cri du cœur*, opéra comique.

16 *Février*. Une ſociété prétend avoir trouvé dans une partie de la France des Porphyres & des Granits, auſſi beaux que ceux d'Egypte. De ſimples échantillons de deux ou trois eſpeces déterrées en Auvergne & en Provence n'avoient pas paru annoncer des tréſors auſſi riches. Ce ſont aujourd'hui des blocs immenſes qu'elle a fait à ſes frais enlever, transporter, dégroſſir, ſcier, tailler, ſculpter, polir, en un mot mettre en œuvre. Ils ont toutes les qualités des antiques, & il y en a de plus de ſoixante eſpeces; tandis que le nombre de ceux-ci ſe monte tout au plus à cinq ou ſix. On voit des vaſes de formes élégantes, des caſſolettes, des cuvettes, des bijoux de cabinet, des colonnes, des ſupports, des couvre-papiers, des dalles, qui ont juſques à 9 pieds de long & plus.

17 *Février*. La petite comédie des *deux*

billets en un acte & en profe, eft un chef-d'œuvre dans fon genre pour la fimplicité de l'intrigue, pour les reffources dont l'auteur ingénieux la foutient, pour un intérêt de curiofité continue, qui croît de fcene en fcene & tourne toujours à la fatisfaction du fpectateur, jufqu'au dénouement qui la complette.

Cette piece eft pleine de gaîté & de comique de fituation. Le ftyle en eft naturel & le ton proportionné aux perfonnages, qui ne font que trois, *Arlequin*, *Scapin* & *Argentine*: le fecond eft un fourbe qui veut duper les deux autres & s'enlace lui-même dans fes pieges; ce qui amene une moralité excellente.

On peut affurer que depuis trente ans il n'a paru aucune nouveauté de cette efpece: elle annonce le plus grand talent dans fon auteur, fi furtout il eft auffi jeune qu'on l'affure. Elle eft en effet d'un M. de Florian, mais neveu feulement de celui qui avoit époufé une niece de Voltaire & réfide encore à Ferney: on dit qu'il n'a que vingt ans.

18 *Février* 1779. Le théâtre lyrique eft dans une anarchie, qui ne fait que s'accroître par l'impunité. Mlle. Guimard, offenfée que M. de Vismes eût fait arrêter à fa table les danfeurs dont on a parlé, lui a déclaré qu'elle ne reparoîtroit pas fur la fcene durant le refte de fon adminiftration.

Mlle. Rofalie, indignée d'une lettre inférée

au *Journal de Paris*, où Mlle. Beaumesnil se plaint des passe-droits qu'on lui a faits en faveur de sa cadette, a entrepris sur le théâtre le Bailli de la Tour, l'amant de la derniere, comme le Sécrétaire de Mlle. Beaumesnil: le Bailli de la Tour lui a répondu dans les termes méprisans qu'elle s'étoit attirés: elle menace aussi de ne plus jouer, si l'on ne lui fait des excuses. On sait que M. de Merci-Argentau, Ambassadeur de l'Empereur, soutient la premiere.

On craint toujours que l'opéra ne manque au moment de jouer par l'humeur de ces Messieurs & de ces Demoiselles.

On doit donner dimanche prochain le *Thesée* de Quinault & de Lully, tel qu'il a été composé en 1675, sans y admettre aucuns accompagnemens ni ornemens nouveaux. L'objet de cette reprise est de mettre & de rapprocher sous les yeux du public les termes les plus éloignés des compositions musicales de notre théâtre.

C'est le onzieme opéra que M. de Vismes aura remis durant le cours de l'année de son administration, sans y compendre les *Bouffons*: on le repete, jamais il n'y a eu de variété de cette espece à l'opéra.

19 *Février* 1779. *Les pommes. Vers à Madame la Comtesse de P.*

Le

Le ciel pour enchanter les hommes
Vous a fait préſent de ſix pommes :
Sur votre viſage il a mis
Deux petites pommes d'Apis
D'un bel incarnat empourprées
Et que Nature a colorées.
Les ſoucoupes & les cryſtaux
Ne portent pas de fruits ſi beaux.
Plus bas une fraîche tablette
En ſupporte deux de renette,
Et l'on trouve encor plus bas
Deux autres qu'on ne nomme pas.
Elles ſont de plus groſſe eſpece
Et n'ont pas moins de gentilleſſe.
Ce ſont deux pommes de rambour
Qu'on cueille au jardin de l'Amour.
Voilà trois paires de jumelles
Qui font tourner bien des cervelles.
Eve perdit le genre humain
N'ayant qu'une pomme à la main ;
Mais notre appétiſſante mere
En laiſſoit voir deux ſur ſon ſein,
Comme vous auriez pu le faire,
Et l'attrait des fruits de Cythere
Dont l'aſpect le mettoit en train
Fit ſuccomber notre bon pere.
Satan, dont l'eſprit eſt malin,
Entroit auſſi dans le myſtere ;
Formés, comme Adam, de manger
Nous avons grande impatience,
Quand on nous donne la licence
D'entrer au jardin potager.

Dont vous portez la reſſemblance.
Vive la pomme & les pommiers!
Leur aſpect ſeul nous ravigote.
L'on doit baiſer les deux premiers,
Avec les ſeconds l'on pelotte,
Et pour uſer des deux derniers
Heureux qui peut les mettre en compotte!

Cette piece, qu'on ſe communique avec empreſſement, prouve & la dépravation du goût & celle des mœurs, car il n'y a que la groſſiéreté des poliçonneries dont elle eſt pleine, qui puiſſe la faire lire.

20 *Février* 1779. La *Médée* de M. Clément, jouée aujourd'hui, eſt dénuée de tout le fatras magique, de tout le romanesque dont elle a été étayée juſques à préſent: elle eſt traitée abſolument dans ſa ſimplicité antique. Il n'y a que trois acteurs, on pourroit dire même deux. Malheureuſement ce ſujet trop uni n'a trouvé dans ſon auteur les reſſources de génie qu'il lui auroit fallu, cette profonde connoiſſance du cœur humain néceſſaire pour en tirer parti, ſurtout cette chaleur, cette énergie de pinceau propre à rendre le caractere de l'héroïsme. Le premier acte a paru aſſez bien fait; mais les deux autres, longs, ennuyeux, froids & ſans aucune action.

21 *Février*. La Reine eſt enfin venue à l'opéra vendredi avec *Madame* & la comteſſe d'Artois. Les mutins de ce théâtre ont daigné

rompre leur ferment pour ce jour-là & la Dlle. Guimard a danfé. Il y avoit dans le parterre deux cabales; l'une pour la huer & l'autre pour l'applaudir. On ne peut affurer quelle l'a emporté, tant le public s'eft trouvé partagé; ce qui décide cependant contre cette danfeufe, c'eft que S. M. qui a des bontés pour elle & l'encourage volontiers de fon fuffrage, n'a point battu des mains: on a jugé qu'inftruite par le Sr. Compain, fon valet de chambre & le croupier du Sr. de Vismes, elle a voulu par cette punition méritée punir l'actrice.

Du refte, la Reine a été dédommagée perfonnellement de la froideur apparente des Parifiens les jour de fon entrée & a été accueillie de la maniere la plus flatteufe.

22 *Février* 1779. La loge maçonique des neuf fœurs, toujours active à célébrer les événemens patriotiques, doit donner le 9 Mars prochain au cirque royal, boulevard du mont parnaffe, une fête en réjouiffance de l'heureufe délivrance de la Reine.

On fent qu'une pareille fête ne peut s'exécuter fans le concours des Graces, ainfi ce fera une *loge d'adoption*; c'eft-à dire, où les femmes feront admifes & en feront le principal ornement.

C'eft toujours le frere abbé Cordier de St. Firmin, brûlant d'un zele dévorant pour la

gloire de la maçonnerie, qui eſt l'inventeur, le promoteur & l'ordonnateur de la fête.

22 *Février* 1779. La ſociété royale de médecine, comblée de plus en plus des faveurs du gouvernement, comme pour la dédommager de tous les libelles répandus contre elle, vient d'obtenir de S. M. la faveur de tenir ſes ſéances au Louvre, pavillon de l'infante. Elle va célébrer ſon inſtallation par une ſéance publique, annoncée pour demain 23 Février.

23 *Février* 1779. Entre les morceaux lus à l'aſſemblée publique de la ſociété royale de médecine, tenue aujourd'hui au Louvre, il faut ſurtout diſtinguer l'*Eloge de Linneus*, premier médecin du Roi de Suede & fameux par ſa nouvelle nomenclature des plantes, & le ſyſtême qu'il a introduit dans la ſcience de la botanique.

L'anecdote la plus précieuſe de cet Eloge intéreſſant, c'eſt celle où l'auteur, M. Vicq d'Azir, ſécrétaire de la compagnie, nous apprend que Louis XV pria le Roi de Suede, alors en France, de remettre à Linneus une quantité de graines rares recueillies par S. M. dans ſon jardin des plantes de Trianon & q'uelle conſervoit depuis longtems pour faire préſent à ce fameux naturaliſte.

M. de Juſſieu a lu auſſi un mémoire à remarquer, ſur une nouvelle eſpece de quinquina

dans le royaume de Santa-fé, une des colonies Espagnoles de l'Amérique Méridionale. Par les épreuves qui ont été faites, il résulte qu'une des deux especes envoyées est excellente & a toute les propriétés du quinquina rouge de l'Oxa, la meilleure de ce médicament. C'est d'autant plus heureux, qu'elle devient de plus en plus rare dans le Pérou, & qu'il y aura plus de facilité pour faire venir cette écorce du lieu où elle a été nouvellement découverte.

24 *Février* 1779. Avant qu'on ait pu débarrasser les prisons de Dinan, qui sont surchargées de prisonniers Anglois, il s'y est manifesté une épidémie très dangereuse & très funeste. Le Docteur Poissonnier, inspecteur général des hôpitaux de la Marine & le Docteur Jeauroi, de la Société Royale de Médécine, pensionné pour les épidémies, sont partis en toute diligence pour se rendre dans cette ville de Bretagne & remédier à ce fléau; il en meurt jusques à 70 & 80 par jour.

25 *Février*. Les Bals ont donné lieu à diverses avantures, dont les plus remarquables sont celles-ci.

A un bal masqué à Versailles chez la Reine, le Roi profitant de l'incognito a voulu débusquer d'auprès Made. Jules de Polignac le jeune Narbonne, qui lui en contoit. S. M. s'y étant pris brusquement, celui-ci qui la connoissoit

très bien, avec la liberté du bal lui a refusé sa place, en disant qu'il ne l'accorderoit qu'à l'honnêteté & à la politesse; alors le Roi s'y est pris autrement. M. de Narbonne a dit qu'il vouloit bien le satisfaire, mais à condition qu'il se démasqueroit & l'embrasseroit devant tout le bal: S. M. y a consenti, s'est démasquée & a embrassé son rival, puis s'est mis sur ses genoux & il a fallu faire danser cet auguste poupon, que le berceur trouvoit un peu lourd!

Le mardi gras le Roi étant venu au bal de l'opéra, a trouvé une femme masquée qui l'a singulierement amusé & même intéressé au point que l'ayant quittée il a été dans l'inquiétude & a voulu la retrouver. La Reine attentive aux démarche de son auguste époux, a engagé le Duc de Coigny à donner ordre de sa part à ce masque femelle de sortir du bal, afin d'éviter toute rencontre. Il en résulte une découverte qui met toutes les femmes en l'air, par l'espoir que le cœur du Roi n'est pas inexpugnable.

On ne sauroit nombrer les propos piquans que le Duc de Chartres a rembourfés dans ces jours de liberté & de licence, où sous l'incognito se disent bien des vérités. A un bal de l'opéra il faisoit la revue des femmes avec M. de Genlis: le dernier lui en fit remarquer une qui le frappa par la figure: le Prince la

regarda sous le nez, & dit : „ *ah! c'est une* „ *beauté passée. -- Monseigneur*", lui replique la Dame piquée : „ *c'est comme votre renommée*".

26 Février 1779. M. de la Fortelle, auteur des *fastes militaires*, a répandu depuis peu dans le public : *vie militaire, politique & privée de Mlle. d'Eon.* Cette vie qui, vu le lieu où elle paroît, est nécessairement tronquée, mutilée & peu intéressante, occasionne un procès. On y fait descendre l'héroïne de l'ancienne maison de la Sénechal en Bretagne.

Mrs. Louis Gabriel le Sénechal Carcado, Comte de Carcado & Corentin, Joseph le Sénechal Carcado-Molac, Marquis de Molac, accusent l'écrivain comme coupable d'un mensonge historique, en altérant les faits & les titres même qu'il cite.

En conséquence, par exploit du 13 Février, ils ont fait assigner M. de la Fortelle au Châtelet de Paris, pour voir dire qu'il sera tenu de prouver les faits, par lui avancés, ou de se rétracter & de leur en faire une réparation authentique.

En outre, ils ont répandu un Mémoire à consulter & Consultation ; & ils établissent dans l'un, que l'historien est coupable 1°. d'avoir donné une origine fausse & ignominieuse à la maison le Sénechal, en la faisant descendre de Eon de l'Etoile, héréſiarque condamné au concile de Rheims en 1148 : 2°. d'avoir voulu

lui imprimer une tache, en avançant, contre toute vérité & vraifemblance, qu'elle a changé fon nom & altéré fes armes en 1148: 3o. d'avoir altéré lui-même & falfifié le titre de la fondation de l'abbaye de Bonrepos, par l'addition d'un mot effentiel.

Dans l'autre, en date du 17 Février, fignée Martineau & Target, on trouve les prétentions des demandeurs très juftes & l'on reproche à l'auteur de n'avoir pas fait attefter la généalogie qu'il cite, de la Nobleffe Bretonne, plutôt que de celle de Bourgogne & de Champagne.

26 *Février* 1779. La réception de M. Ducis à l'Académie Françoife, eft enfin fixée au jeudi 4 Mars.

On a parlé d'un bufte de M. de Voltaire fait par M. Houdon. Ce bufte, qu'on a déja vu à l'Académie Françoife le jour de St. Louis, a été auffi placé dans le foyer de la comédie le jeudi 18 de ce mois. La loge des neuf fœurs en a reçu un pareil de ce fameux artifte; enfin il a envoyé ce bufte à tous les membres de l'Académie Françoife: cette compagnie, en lui faifant fes remercimens par fon Secrétaire, a arrêté qu'il auroit déformais fon entrée à toutes les féances publiques, & deux billets à diftribuer à fa volonté; elle lui a de plus fait don d'une bourfe de 100 jettons & d'un exemplaire de fon Dictionnaire. Plufieurs aca-

académiciens lui ont aussi envoyé leurs ouvrages, comme une marque de leur estime & de leur reconnoissance.

26 *Février* 1779. La premiere représentation de *Thesée* a eu lieu mardi 22 de ce mois. M. de Vismes n'a pas tenu tout-à-fait parole. L'ouverture & presque tous les airs de danse ne sont pas de Lully: on a peu changé au récitatif & à tout ce qui tient à la scene; cependant l'accompagnement du monologue de *Medée*, a été refait par le Sr. Grenier, Directeur de l'Académie Royale de musique. Il a été applaudi des amateurs du moderne, qui ont sifflé les troisieme & quatrieme actes. Les partisans de l'antique ne sont pas plus contens, ils reprochent au Sr. de Vismes d'avoir toléré qu'on ait altéré l'exécution du récitatif par des trilles, des cadences, des ports de voix, qui gâtent la simplicité noble du chant de Lully. On aura peine à concilier tant d'intérêts; il faut voir comment iront les représentations suivantes.

27 *Février*. M. le Comte de Malderé, officier aux gardes, ayant porté en justice une plainte d'usure contre M. de Gamache, ces deux Messieurs ont cru devoir prévenir le jugement des tribunaux & se sont battus lundi dernier: ils se sont blessés tous deux, mais le premier l'est plus gravement.

M. de Gamache s'est présenté vendredi ma-

tin à la porte de la Tournelle, avec tout l'appareil d'un malade & a distribué dans cet état à Messieurs son Mémoire.

28 *Février* 1779. M. de Florian n'a pas 25 ans décidément: il a été page de Mgr. le Duc de Penthievre; il est aujourd'hui capitaine de cavalerie dans le régiment de ce Prince. S. A. ne peut s'en passer, il est assidument de sa cour, & il a fait un bréviaire pour elle. Le Prince, quoique dévot, fait que M. de Florian travaille pour le théâtre; il a lu ses pieces & ne les désapprouve pas, en ce qu'elles sont d'une morale excellente.

M. de Florian en a deux autres recues aux Italiens, l'une intitulée *Arlequin Roi, Dame & Valet*, & un opéra comique, qu'on nomme *les quatres Jumelles.*

28 *Février.* Les arrêts rendus sur le fait de la Librairie ont excité des réclamations sans nombre de la part des Libraires & Imprimeurs; ils ont discuté leurs droits & prétentions par des requêtes, des représentations & des écrits. M. le Camus de Neville a jugé à propos d'y faire répondre par des lettres imprimées, où l'on combat leurs assertions & leurs raisonnemens; mais il a aussi employé l'anonyme, ce qui est une voie peu noble & peu ministérielle. Les défenseurs des arrêts, ont profité de l'incognito, pour se livrer à des déclamations, & mettre dans leurs écrits pour le

moins autant d'aigreur que les autres : il vient de paroître une *Lettre à M****, datée du 19 Décembre 1778, qui renouvelle cette guerre assoupie : on y récapitule tout ce qui a été dit & fait à ce sujet ; mais le ton ironique & plus que critique dont on s'est servi, a excité les allarmes, les recherches & les prohibitions du gouvernement, ce qui rend le pamphlet très rare.

1 *Mars* 1779. M. de Vismes, après bien des pour-parlers & des variations du ministere, reste directeur général de l'opéra sous l'inspection de la ville ; il la régira pour le compte de ce bureau & son bail est décidemment résilié.

1 *Mars*. Un Américain ex-mousquetaire, prisonnier pour dettes à la Conciergerie, a échappé avant-hier de cette prison par une ruse très ingénieuse, dans laquelle un de ses amis l'a aidé. Cet ami s'est présenté avec un negre prétendu, qui n'étoit autre chose qu'un blanc très barbouillé de noir : quelque tems après il est ressorti avec ce prétendu negre ; c'étoit le prisonnier qui, instruit du complot, s'étoit de son côté arrangé de maniere à tromper la vigilance des Argus par une ressemblance difficile à discuter.

1 *Mars*. M. de Richelieu ayant employé tous les moyens possibles, non-seulement pour empêcher que tous les témoignages fa-

vorables à la mémoire de la Préſidente de St. Vincent n'éclataſſent, mais encore pour faire prévaloir les bruits calomnieux répandus par ſes émiſſaires; les parens & amis de la défunte ont trouvé à faire imprimer différentes lettres, qui conſtatent la vérité & les ont répandues en profuſion. On s'attend que le Maréchal en demandera la ſuppreſſion, mais l'éclat eſt fait & le public eſt inſtruit.

1 *Mars* 1779. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire du droit public de la France en matiere d'impôts, ou recueil de ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant à la cour des aides, depuis* 1756 *juſqu'au mois de Janvier* 1775. Tel eſt le titre d'un in-4°. très intéreſſant, qui embraſſe tout le tems où M. de Malesherbes a été Premier Préſident de la cour des aides.

Comme par la gêne effroyable de l'adminiſtration actuelle de la librairie les meilleurs ouvrages ſont des ſiecles à percer, la cour des aides, pour faire connoître celui-ci, exciter la curioſité des amateurs & ſe conformer en même tems à l'uſage des cours, a rendu le 26 Février arrêt, les chambres aſſemblées, qui le ſupprime, comme attentatoire à l'autorité de la cour & au ſecret dû à ſes délibérations.

2 *Mars* 1779. La lettre de conciliation dont on a parlé, eſt du Docteur Barbeu Dubourg, qui à raiſon de ſon eſprit médiateur n'a point

rompu avec les Sociétaires & assiste même fréquemment à leurs assemblées.

3 *Mars* 1779. On a mis en épigramme le bon mot du bal au Duc de Chartres.

Chartres, au bal par Genlis escorté,
De cent Phrynés, de Paris, de province,
Faisoit la ronde : épris d'une, enchanté,
Genlis s'écrie, il y conduit le Prince,
Qui l'envisage & répond froidement :
„ Beauté passée !" A ces mots enflammée,
„ Oui, Monseigneur, dit-elle vivement,
„ Elle eut l'éclat de votre renommée".

4 *Mars*. Les magistrats indignés de voir M. de Gamache venir braver la justice jusques dans son sanctuaire, en s'y montrant dans tout l'appareil de sa blessure, suite d'un duel caractérisé, exécuté devant témoins & l'entretien de tout Paris, lui ont fait dire de se retirer & le Procureur du Roi du Châtelet a reçu ordre de rendre plainte.

5 *Mars*. On a parlé plusieurs fois de Mlle. Bertin, marchande de modes de la Reine & qui a l'honneur de travailler directement avec S. M. pour tout ce qui concerne cette partie de sa garderobe : son attelier donne sur la rue St. Honoré. Le jour où la Reine a fait son entrée, elle n'a pas manqué de se mettre sur son balcon à la tête de ses trente ouvrieres : S. M. l'a remarquée en passant, a dit :

„ ah ! voilà Mademoiſelle Bertin", & en même tems lui a fait de la main un ſigne de protection , qui l'a obligée de répondre par une profonde révérence. Le Roi s'eſt levé & lui a applaudi des mains; autre révérence: toute la famille royale en a fait autant, & les courtiſans ſingeant le maître n'ont pas manqué de s'incliner en paſſant devant elle. . . . . Autant de révérences, qui l'ont extrêmement fatiguée. . . . . Mais cette diſtinction lui donne un relief merveilleux & augmente la conſidération dont elle jouiſſoit déjà.

5 *Mars* 1779. *Relation ou Notice des derniers jours de M. Jean Jacques Rouſſeau ; circonſtances de ſa mort , & quels ſont les ouvrages poſthumes qu'on peut attendre de lui : par M. le Begue de Preſle , Docteur en Médecine. Avec une addition relative au même ſujet , par J. H. de Magellan , Gentilhomme Portugais , membre de pluſieurs Académies & correſpondant de celle des Sciences.* Tel eſt le long intitulé de ce pamphlet, qui promet beaucoup & tient peu.

6 *Mars*. Il couroit depuis quelques jours un bruit ſourd, que Me. Linguet étoit à Paris: on ajoutoit peu de foi à cette nouvelle; on la regarde comme certaine aujourd'hui, on dit même qu'il va librement chez les miniſtres, qui continuent à l'accueillir à cauſe de la protection éclatante dont le couvrent leurs Majeſtés. On parle de le mettre dans le corps diploma-

tique, pour lequel on veut lui reconnoître d'étonnantes difpofitions développées dans fon journal. On ne fauroit fe perfuader qu'il n'y eût pas dans tout cela beaucoup de perfiflage de la part de fes ennemis.

7 *Mars* 1779. On a parlé plufieurs fois de la prétention élevée par un certain abbé Martin, fe difant auteur du *Dictionnaire des trois fiecles de Littérature*, publié fous le nom de l'abbé Sabathier de Caftres. Ses partifans depuis fa mort ont foutenu fa réclamation & enfin ils la mettent en lumiere dans une brochure clandeftine intitulée *Problême Littéraire*. On ne connoît encore ce pamphlet que par l'annonce qu'en fait l'adverfaire. Il gagne les devants & parle d'une réponfe de fa part qui s'imprime. Tout cela ne peut que faire rire le parti philofophique. On fait que, quand on écrivit à M. de Voltaire pour l'inftruire du nouvel athlete qui commençoit à fe préfenter dans la perfonne de l'abbé Martin, il répondit plaifamment, qu'il favoit bien que parmi ces Meffieurs il y en avoit plufieurs de fon nom, & fans daigner s'adreffer à celui-ci, ne lâcha pas prife contre le premier.

7 *Mars*. On devoit donner hier *Iphigénie* pour la capitation des acteurs. Il faut favoir qu'un tiers du bénéfice de cette repréfentation extraordinaire eft au profit du Directeur. Le Sr. de Vismes, pour témoigner à l'orches-

tre sa satisfaction de la neutralité qu'il a observée dans ses querelles avec les coryphées du chant & de la danse, lui avoit déclaré, qu'il lui abandonnoit sa portion. Ceux-ci furieux ont refusé de jouer & *Iphigénie* n'a point eu lieu.

8 *Mars* 1779. *Pradon* se félicitoit autrefois d'avoir eu trois portiers étouffés à sa tragédie de *Phedre*. M. Ducis pourroit presqu'en dire autant au sujet de sa réception à l'Académie. S'il n'y a eu personne d'écrasé, beaucoup de gens se sont plaints de ne pouvoir tenir à la presse excessive, & si l'on n'eût contenu la foule qui s'accroissoit sans interruption, il seroit arrivé à coup sûr quelque malheur. Jamais surtout on n'a tant vu de femmes.

Le récipiendaire, plus poëte qu'orateur, dans un discours de cinq gros quarts d'heure de débit assez rapide, a prodigué toutes les richesses de son imagination. Voulant s'élever à la hauteur de son sujet, il s'est absolument perdu dans les nues. Des idées fausses, pour être trop outrées, des images gigantesques, plus que grandes, un style superbe, moins que bouffi; tel est le jugement que la raison & le goût ont porté de cet Eloge de Voltaire, qui a paru aux gens impartiaux un délire perpétuel, une magnifique extravagance, mais prodigieusement applaudi de la multitude béante. On peut assurer que l'ouvrage sera détestable à la lecture.

M. l'abbé de Radonvilliers, chargé de répondre comme directeur élu par le ſort, en ſa qualité de prêtre, d'ex-jéſuite, de courtiſan, s'eſt trouvé fort embarraſſé ; il a commencé par faire ſes réſerves, c'eſt-à-dire par déclarer que forcé au rôle qu'il alloit jouer, à louer le confrere défunt, il n'entendoit point parler de la foule de ſes ouvrages impies, ou licentieux, qu'il condamnoit avec tous les honnêtes gens, mais de la *Henriade*, de ſes tragédies, de ſes hiſtoires, &c. & qu'il en reſtoit aſſez pour fournir matiere au plus brillant éloge. Sa voix baſſe a empêché d'entendre le reſte de ſon diſcours, pendant lequel, au ſurplus, l'aſſemblée mal diſpoſée a beaucoup hué l'orateur, mais qu'on aſſure infiniment meilleur, plus ſenſé, d'un ſtyle plus ſage, plus académique, en un mot, & ſurtout d'une longueur moins fatiguante que le précédent.

M. Marmontel a lu enſuite un poëme ſur le deſir de ſe ſurvivre; M. d'Alembert a fait une eſpece de digreſſion, où prenant occaſion du buſte de Voltaire & de celui de Moliere, placés depuis peu à l'Académie en face l'un de l'autre, il en a fait une ſorte d'inauguration. Enfin M. Saurin a lu une élégie & l'on a jugé que le but de tous les trois étoit d'occuper entierement la ſéance du grand homme qu'on pleuroit, de couvrir à force de fleurs, de lauriers, de trophées accumulés ſur ſa tombe, l'opprobre dont

le clergé a voulu le flétrir en lui refusant la sépulture chrétienne.

9 *Mars* 1779. M. de Maurice de Saint Leu, colonel au service de Pologne, un des grands enthousiastes de la secte des économistes, auteur de plusieurs écrits sur cette matiere, qui avoit secondé l'abbé Beaudau dans la régénération des *Ephémerides*, qui s'étoit attiré une querelle avec les compagnies des vivres pour les avoir injuriées dans un mémoire, s'est brûlé la cervelle ces jours derniers sur les boulevards neufs. Il y avoit à sa boutonniere une lettre adressée à M. le Noir, où il se désignoit, ainsi que le genre de sa mort, dont il déchargeoit tout autre, & ajoutoit qu'au surplus il étoit fort ami du Marquis de Mirabeau, qui donneroit les renseignemens qu'on desireroit. Le Marquis de Mirabeau, étourdi d'un tel événement, a déclaré n'en pas savoir davantage. On n'a pu, ni par les amis de M. de St. Leu, ni par ses papiers, découvrir la cause de ce suicide.

9 *Mars*. L'objet de l'écrit de M. le Begue de Presle sur Rousseau, est, comme celui du premier dont on a parlé cet été à l'occasion de ce grand homme, de dissiper les soupçons répandus dans le public sur la cause de sa mort & sur la maniere dont elle étoit arrivée, ainsi que sur sa créance. Mais comme ces deux historiens, avec l'apparence de la véracité,

avouent n'avoir pas été témoins des derniers momens du héros philosophique, mais être survenus peu après, & tenir les faits de sa femme & autres assistans, & que cependant ils se contredisent assez formellement, cela ne contribue pas à donner beaucoup de confiance en leur récit respectif, & les sceptiques ne peuvent que se confirmer dans leurs doutes.

M. le Begue, en niant que Rousseau ou sa femme aient jamais donné, laissé prendre ou vendu les fameux *Mémoires* ou *Confessions*, convient qu'il en avoit confié une copie à une personne demeurant en pays étranger, dépositaire de ses autres manuscrits; c'en étoit assez pour donner l'inquiétude à cet auteur très soupçonneux & qui, vu les bruits extrêmement accrédités sur l'existence de ces *Mémoires*, pouvoit craindre une infidélité de la part du confident, ou un larcin volontaire qui lui auroit été fait.

La cause que M. le Begue de Presle donne du départ de Rousseau de Paris, est encore assez gauche, assez mal-fondée, puisqu'il convient que ce Philosophe possédoit 1450 livres de rentes constituées. Premier fond assez suffisant pour un ménage aussi médiocre, aussi obscur que celui de Rousseau : d'ailleurs, le supplément qu'il pouvoit y joindre du produit de quelques ouvrages, l'auroit mis très à l'aise. Il s'en suit que ce n'est pas la nécessité im-

périeuſe qui l'a chaſſé de la capitale & qu'il en faut chercher une autre cauſe, ſoit dans ſon inquiétude naturelle, ſoit dans les allarmes mentionnées ci-deſſus, ſoit dans ſa jalouſie des honneurs prodigués à Voltaire.

Quoi qu'il en ſoit, les occupations que ſe propoſoit M. Rouſſeau à Ermenonville, étoient l'éducation d'un enfant de M. de Girardin qu'il avoit pris en affection; la recherche des plantes du terrein où il vivoit; la continuation de quelques ouvrages commencés, tels que l'opéra de *Daphnis* & la *Suite d'Emile.*

Le Docteur convient que Rouſſeau étoit triste, moroſe, qu'il redoutoit une vieilleſſe douloureuſe & infirme, que dans les accès de ſa mélancolie il voyoit tout en noir & s'exageroit ſa ſituation; il y a peu de chemin de cet état vaporeux au ſuicide.

Il finit par certifier que Rouſſeau ne laiſſe aucun ouvrage conſidérable achevé, qu'il ne faut pas compter ſur la ſuite *d'Emile*, dont il n'y a que quelques pages, que ſes *Confeſſions* ſeules ſont dans l'état de perfection qu'il deſiroit, mais qu'il ne faut pas s'attendre à les voir publier bientôt: conſolation grande pour ceux qui redoutoient cette publicité & ſurtout pour le Sr. Diderot.

M. le Begue confirme que la rumeur répandue que ces Confeſſions paroiſſoient avant la mort de l'auteur, étoit une mépriſe occaſion-

née par des lettres du même auteur, publiées contre son gré, & qui n'étoient pas faites pour l'être. N'auroit-il pu arriver que M. Rousseau, avant d'avoir vérifié le fait sur le bruit très accrédité que ses *Confessions* étoient imprimées, eut en peur, comme on l'a dit ci-dessus, de quelque manque de foi de son ami, ou d'un vol qui lui auroit été fait; & alors ses terreurs, ses anxiétés, son désir de fuir & de se soustraire aux persécutions, auroient été très fondés.

La lettre du Docteur est datée du 25 Août 1778.

Quant à l'addition de M. de Magellan, ce n'est qu'un bavardage, dont le but est plutôt de faire l'éloge du Marquis de Girardin, de sa femme, de sa famille & de sa terre, que de Rousseau. La seule anecdote intéressante qu'on y lit, c'est celle-ci: *il m'échappa de dire, je ne sais à quel propos, que l'homme étoit mechant.* „ Les hommes, oui ", repliqua M. Rousseau; „ mais l'homme est bon "....

10 *Mars* 1779. Les comédiens Italiens avoient annoncé pour lundi dernier 8 de ce mois, la premiere représentation *des deux amis*, comédie nouvelle en trois actes, mêlée d'ariettes. M. de Vismes s'y est opposé, & elle n'a pas eu lieu.

10 *Mars*. L'ouvrage intitulé *Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France*

en matiere d'impôts, &c. eſt un gros in-4°. contenant 776 pages. A la tête du recueil eſt un avis de l'éditeur, qui motive ſon projet ſur la néceſſité de faire connoître à la nation ces monumens du zele & des travaux de la cour des aides: il voudroit que les Parlemens en fiſſent autant. A la fin eſt une table alphabétique très utile & très intéreſſante, qui préſente ſous une forme hiſtorique l'analyſe complette des matieres.

La diviſion du recueil embraſſe trente-trois chapitres, dans lesquels ſont principalement renfermés des diſcours prononcés lors des ſéances des Princes & Pairs, des remontrances préſentées au Roi par la cour, enfin des délibérations qu'elle a cru devoir prendre, tant pour le bien public, l'intérêt de l'état & l'honneur de la compagnie, que relativement à des affaires de particuliers, dont l'importance devoit fixer ſon attention.

L'éditeur ne s'eſt pas borné à retracer les événemens paſſés à ces époques; la cour dans ſon arrêt de ſuppreſſion lui reproche d'avoir ajouté à la collection, des notes qui contiennent des réflexions indiſcretes, haſardées, des bruits ſatyriques, indignes de trouver place à côté de délibérations, dont la ſageſſe & la circonſpection forment le caractere diſtinctif: elle lui reproche ſurtout d'avoir fait réimprimer les fameuſes Remontrances du 6 Mai 1775,

quoique déjà supprimées par l'Arrêt du 29 Avril 1778..... Mais son véritable grief vis-à-vis du public, c'est de n'avoir pas rempli les lacunes considérables & essentielles de la premiere édition & de les avoir laissé imparfaites.

11 *Mars* 1779. Indépendamment des autres motifs qui ont pu déterminer Me. Linguet à venir à Paris, on en connoît aujourd'hui un pécuniaire, assez important & assez certain. Ce turbulent personnage, qui se brouille facilement & promptement avec ses co-intéressés, ses amis, ses protecteurs, ses bienfaiteurs, est à la veille d'avoir un procès avec le Sieur *le Quesne*: il prétend qu'il lui redoit 30,000 livres; & celui-ci assure être en avance. Quoique le négociant soit encore fort réservé sur sa querelle naissance, il en a fait l'aveu à quelques personnes qui l'ont interrogé, d'après des rumeurs qui précedent d'ordinaire les explosions de Me. Linguet.

11 *Mars*. On ne peut gueres ne pas croire d'après la lecture du *problême littéraire*, où l'on agite *quel est l'auteur de l'histoire des trois siecles de Littérature*, que l'abbé Martin n'y ait en effet eu part. On le prouve. 1o. Par une pension de 1500 livres dont le clergé l'a stipendié, pour des services rendus à l'Eglise: 2o. sur les fragmens d'une quantité de lettres de l'abbé Sabathier à l'abbé Martin, où l'on prouve une correspondance soutenue entre les deux abbés au sujet de cet ouvrage, où même l'ab-

bé Sabathier joue moins le principal rôle que le ſecond, c'eſt-à-dire celui d'agent, faiſant les achats de livres, les découvertes, les courſes, les brouillons ſoumis à l'examen, à la reviſion, à la compoſition de l'autre: 3°. ſur le témoignage du moins de l'abbé Martin & ſurtout de l'abbé Beaudouin, grand-maître du college du Cardinal le Moine, le confident & le ſoutien du vicaire de St. André des Arts.

Cette querelle paroît avoir été excité à l'occaſion d'une nouvelle édition du livre qui va paroître, dont la ſœur du défunt voudroit partager les honoraires, comme une portion de la ſucceſſion de ſon frere, & plus encore à l'occaſion d'un autre ouvrage manuſcrit trouvé dans les papiers de l'abbé Martin, que l'abbé Sabathier réclame comme ſien & que Mlle. Martin veut faire imprimer comme ouvrage & propriété de ſon frere.

12 *Mars* 1779. Les Mirabeau reviennent ſur la ſcene; le Marquis n'y joue plus le principal rôle, il n'eſt qu'en ſecond: c'eſt ſon frere le Bailly. C'eſt ce qu'on voit dans un *Mémoire de la Marquiſe de Cabris*. Elle ſe plaint que par un motif ſordide d'intérêt, ſon oncle ait porté la deſtruction dans ſes foyers, en lui faiſant enlever ſon mari par ordre du Roi, & en le faiſant interdire comme fol, quoiqu'il ne ſoit atteint que de cette maladie vaporeuſe, l'appanage commun dans ce ſiecle, de l'eſprit &

même

même de la philofophie: elle fe plaint qu'il lui ait ravi fa fille de la même maniere, qu'on la tienne captive dans un couvent.

Made. de Cabris eft fille du Marquis de Mirabeau. Il paroît qu'elle eft dans les intérêts de fa mere & que c'eft par vengeance que fon pere a laiffé le Bailly conduire fa trame indigne.

Le détail des vexations employées contre M. & Madame de Cabris, inféré au Mémoire, fuivi d'une Confultation de M. de la Croix en date du 3 Décembre 1778, eft fi affreux que cet avocat a cru devoir prendre une précaution prudente, en faifant inférer en tête une lettre à fa cliente, où il fe déclare connoître *l'Ami des hommes*, & fans avoir toujours approuvé fa conduite domeftique, faire grand cas de fon zele pour le bien public; il témoigne en conféquence fa répugnance à fe charger de cette affaire; il lui indique une marche à fuivre, avant de mettre l'affaire en juftice.

12 *Mars* 1779. Les mutins de l'opéra font rentrés dans leur devoir & la premiere repréfentation pour la capitation des acteurs a eu lieu le lundi huit de ce mois.

On affure que M. de Vismes attend de nouveaux bouffons d'Italie pour remplacer ceux-ci: qu'ils feront fupérieurs & en état de jouer de grands opéra. Quel redoutable renfort, pour le Dieu de l'ennui, qui préfide déjà fi longuement à ce fpectacle!

12 *Mars* 1779. M. Tronçon du Coudray eſt un jeune homme, Avocat venu depuis peu de Rheims à Paris, où il compte ſe fixer. Il a le plus bel organe du monde & un ſtyle proportionné. Il a paru pour la premiere fois aux requêtes du palais, il y a environ deux mois; il a gagné ſa cauſe & à la fin le Préſident lui a dit: *Avocat, la cour vous exhorte à faire ſouvent uſage du don de la parole, dont la Nature paroît vous avoir doué.*

Il plaide aujourd'hui à la Tournelle dans la cauſe extrêmement intéreſſante du jeune *Solar*, cet enfant ſourd & muet trouvé ſur un grand chemin. Il défend un particulier décrété & aux fers, accuſé d'avoir été l'agent de la mere barbare pour la perdition de ſon fils infortuné. Il a fini ſa cauſe mardi; on lui reproche de ne ſavoir pas tirer encore tout le parti qu'il pourroit de ſon organe, de donner des inflexions fortes, où il en faudroit de douces & *vice verſa.*

C'eſt M. l'Avocat Général d'Agueſſeau qui doit prendre la défenſe de l'enfant & faire en cette occaſion le rôle de ſon Avocat.

La cauſe eſt remiſe au 22 Avril: on ſe doute de l'influence immenſe qui inonde la Tournelle

12 *Mars*. Mlle. d'Eon eſt exilée à Tonnerre pour une lettre qu'elle a écrite au Comte de Maurepas, où elle lui déclare s'ennuyer de porter le cotillon & demande la permiſſion de

servir. On prétend qu'elle y plaisante d'une façon peu respectueuse pour le Ministre; indécence qui exige cette légere correction.

12 *Mars* 1779. M. de Rugy, Avocat à Arras, a été condamné au Souverain par le conseil de cette ville aux galeres à perpétuité, pour un prétendu rapt de séduction, & sa mere à être bannie, &c.

On peut se rappeller que M. Linguet a rendu compte de cette affaire horrible dans un de ses numéros. Le Roi qui les lit exactement, a été frappé de ce jugement atroce. On étoit en cassation au conseil, & sans aucun moyen tiré de la forme, les parties ont obtenu des lettres de revision ; mais leur entérinement doit avoir lieu suivant la regle au même tribunal: on dit même qu'il est déjà décidé que l'affaire ira aux requêtes de l'hôtel.

Pour disposer le public à exciter chez lui cette indignation salutaire, ce cri unanime contre un jugement révoltant, on a répandu un Mémoire à consulter; il est de Me. Falour du Vergier, &, quoique court, on ne peut le lire sans être attendri jusques aux larmes.

Suit pour la forme une Consultation du 18 Novembre 1778, souscrite de onze Avocats, dont quelques-uns des plus fameux, absolument favorable au cas où se trouvent les parties.

13 *Mars*. On annonçoit depuis quelque tems un second Mémoire pour la femme Desrues,

par M. de la Dixmerie. Les Magiſtrats s'op-poſoient à la publicité; enfin, après avoir été retouché, comme ils l'ont voulu, il a paru, mais n'a pu juſtifier cette accuſée: elle a été condamnée *ad omnia citra mortem* & a ſubi hier ſon arrêt, c'eſt-à-dire qu'elle a été fouettée, marquée ſur les deux épaules & enfermée à la ſalpêtriere pour le reſte de ſes jours.

13 *Mars* 1779. Les fortes inculpations qui réſultent de la juſtification de l'Amiral *Keppel* contre le Comte d'Orvilliers, ont mis ce Général dans le cas de ſe juſtifier auſſi & l'on parle d'un Mémoire qu'il a envoyé au Roi, fait pour détruire la ſenſation qu'auroit produite dans l'eſprit de S. M. le diſcours de l'Anglois; mais tant que tout cela ſe paſſera à huis clos & que le public ne ſera pas inſtruit, on ne regardera point le Comte d'Orvilliers comme blanchi. Il paroît que cette juſtification, comme on l'a dit, étant principalement établie ſur les variations du Miniſtre, peu propres à lui faire honneur, il cherche à finaſſer, à ne point laiſſer éclairer ſa conduite par la nation très prévenue contre lui.

13 *Mars*. La confédération des chanſeurs & danſeurs de l'opéra mutinés contre l'autorité du Sr. de Vismes, eſt de treize membres; ils ont tous envoyé leur démiſſion & fait des proteſtations chez un Notaire, dont on n'a tenu compte; ils ont reçu un ordre ſupérieur de

jouer & ce n'eſt qu'en vertu de cet ordre qu'ils ont repréſenté lundi dernier *Iphigénie*; ils ont délibéré longtems s'ils obtempéreroient, mais cette affaire n'eſt pas finie.

14 *Mars* 1779. La fête qui devoit avoir lieu à la loge des neuf ſœurs tenue par extraordinaire pour ce jour-là au cirque royal, a été qualifiée de *Loge d'adoption*, à raiſon de l'autre ſexe qui devoit y être.

Après l'introduction des Dames, elle devoit commencer par la réception d'une ſœur: enſuite lecture de divers morceaux d'éloquence & de poéſie: concert, exécuté par les plus célebres virtuoſes, où entr'autres la fameuſe Mlle. Todi avoit promis de chanter: banquet, pendant lequel il y auroit eu muſique militaire; enfin bal.

Tout étoit diſpoſé en apparence à merveille, les plus jolies femmes & les plus qualifiées de la cour s'y étoient rendues en foule, ainſi que les plus grands ſeigneurs; mais le peu d'ordre a fait dégénérer cette aſſemblée en une cohue, où l'on n'a jamais pu obtenir le ſilence néceſſaire pour les orateurs, les poëtes, les muſiciens.

Enfin un incident a augmenté le trouble. La récipiendaire étoit Mlle. Rolly, niece du fermier général de ce nom: elle n'avoit point fait part de ſon projet à ſon oncle & à ſa tante, qui n'avoient pas même voulu la mener à cette

fête, trop prophane, suivant eux, pour une jeune personne : elle s'y étoit glissée avec une Dame du complot. Quelle surprise pour M. & Madame Rolly, de voir leur niece au milieu des franc-maçons ! ils vouloient l'arracher de-là, porter une plainte en justice; mais on leur a fait entendre que cet éclat feroit un plus mauvais effet que le reste & leur indignation n'a pas eu de suite.

On a attribué le désordre au peu de tête de l'agent général, l'abbé Cordier de St. Firmin.

14 *Mars* 1779. Mlle. Duplant ayant écrit à M. Amelot pour lui demander sa retraite, l'a obtenue, mais sans pension ; ce qui lui a fourni l'occasion d'écrire une seconde lettre plus vive, qui n'a pas produit un meilleur effet : il y a eu ordre à tous les autres démettans de continuer leur service pendant un an, après lequel tems S. M. leur fera intimer ses ordres.

15 *Mars*. On peut se rappeller une généalogie fort circonstanciée des Dubarri, qui se trouve dans les *Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarri*. Cet ouvrage, graces à la célébrité de l'héroïne, a pénétré jusques dans les villages & chez les plus petits commis de la ferme. Il en a résulté un éveil, dont ont profité les fermiers généraux : on a saisi la premiere occasion de les inquiéter, & le procès s'est élevé contre le grand Dubarri, connu

ſous le ſurnom du *Roué*, pour des droits de franc-fief au ſujet de l'héritage de ſon fils tué en Angleterre, héritage qu'il eſt venu recueillir à Paris. L'affaire a été portée à la Cour des aides, où il a été obligé de produire ſes titres; il eſt violemment menacé d'être déchu de ſon rang uſurpé dans l'ordre de la nobleſſe & renvoyé dans celui des vilains.

15 *Mars* 1779. Le Colonel de St. Leu étoit fort lié avec une Madame le Blanc, femme de l'auteur de ce nom, poëte de la ſecte des économiſtes. Cette Madame le Blanc eſt déja renommée pour pluſieurs hommes qui, amoureux d'elle, ſe ſont brûlés la cervelle pour ſe ſouſtraire à ſes rigueurs; on veut avoir découvert que le colonel ſoit une nouvelle victime de cette virtuoſe, qu'on ſait cependant n'être rien moins que cruelle envers tout le monde.

15 *Mars*. *La lettre à M****, c'eſt-à-dire à M. Camus de Neville, Maître des requêtes & directeur de la librairie, dévéloppe encore d'une façon plus étendue & plus lumineuſe les grands principes établis dans les écrits précédens en faveur des auteurs & des libraires.

Les procès fréquens & diſpendieux occaſionnés entre les libraires & les auteurs par le nouveau code de ce magiſtrat, ſont le motif qui fait prendre la plume à l'écrivain.

Son but eſt de démontrer 1°. que l'arrêt ſur

la durée des privileges & ſur la propriété littéraire n'eſt ni un jugement, ni une loi.

2°. Que la propriété littéraire eſt auſſi incommutable en la perſonne des auteurs ou de leurs ceſſionnaires, que les propriétés des terres, maiſons, rentes, &c.

3°. Que le réglement de M. de Neville eſt non-ſeulement illégal, mais injuſte & contraire au droit naturel & civil.

4°. Que les objets qui ont déterminé ce réglement, ne portent que ſur des préjugés futiles, ou ne ſont point remplis; qu'il ne procure aucun des effets attendus.

Indépendamment des moyens victorieux dont l'auteur preſſe partout le Magiſtrat, ce qui pique davantage celui-ci, ce ſont des comparaiſons humiliantes dont il ſe ſert, tirées fréquemment des propriétés des chefs de manufactures, entre leſquels il choiſit toujours avec affectation M. Camus, pere du Maître des requêtes, marchand de draps à Louviers; c'eſt ce qu'on appelle un argument *ad hominem*, d'une méchanceté déſolante.

15 *Mars* 1779. M. de Caumartin, prévôt des marchands, a mandé jeudi dernier tous les coryphées du chant & de la danſe de l'opéra; il leur a ſignifié les ordres du Roi relativement au paſſé; leur a annoncé le renvoi de Mlle. Duplant, même ſans la penſion des 1500 livres, qu'on accorde aux ſujets qui ont quinze

ans.

ans de fervice & qu'elle étoit dans le cas d'obtenir, puifqu'elle en a 18; mais punition méritée par fes écarts & fon infolence contre fon chef: il a déclaré au Sr. d'Auberval, qu'il étoit également chaffé fans retraite, avec injonction de continuer à danfer jufques à pâques, & défenfes de fréquenter enfuite le théâtre lyrique, même en payant. Il a motivé la févérité contre lui, en ce qu'il étoit le chef des mutins & qu'il falloit faire un exemple fur un illuftre. Quant aux autres démettans, il leur a laiffé entrevoir la difpofition du miniftere à ufer d'indulgence envers eux, fi pendant l'année prochaine de leur fervice ils fe comportoient convenablement; en ajoutant que S. M. leur feroit alors connoître de nouveau fes intentions.

Les mutins raffemblés entre eux ont député au Roi pour demander la grace de leurs camarades honteufement expulfés ; on ignore le fuccès de cette démarche: mais on ne peut fe figurer à quel excès de fermentation eft portée cette querelle à la ville & à la cour. Les Princes, les Miniftres, les Ducheffes, tout s'y intéreffe & prend parti; il n'eft pas permis de refter indifférent.

16 *Mars* 1779. Une anecdote curieufe amplement difcutée dans la Lettre à M. de ***, c'eft celle du fuffrage de l'Académie françoife donné aux arrêts du Confeil concernant la librairie.

L'auteur apprend comment M. le Garde des Sceaux, chancelant dans la résolution de faire exécuter le nouveau réglement de M. Camus de Neville, fut conseillé adroitement par les gens intéressés à son maintien, de consulter cette compagnie; comment M. l'abbé Arnaud, alors Directeur, n'ayant dans la querelle de la propriété littéraire aucun intérêt personnel, intime ami de M. Suard, étoit gagné; comment il mit la matiere en délibération & fit nommer commissaire ce Suard, déja auteur du *Discours impartial*, ouvrage très partial en faveur du Directeur de la librairie.

Il nous révele ensuite les débats des délibérations, il nous peint le Directeur & le beau- frere du libraire Panckoucke exaltant en style, en métamorphoses orientales, la justice, la sagesse, la nécessité du réglement, proclamant M. Camus de Neville, restaurateur de la librairie, opinant qu'il falloit adopter le réglement dans tous ses points, & supplier en même tems M. de Miromesnil d'ajouter aux moyens prescrits pour arrêter les contrefactions, la faculté d'informer juridiquement pour découvrir les contrefacteurs.

Plusieurs Académiciens, au contraire, pensoient qu'il falloit profiter de la confiance de M. le Garde des sceaux pour venir au secours des hommes de lettres & demander surtout la révocation de l'arrêt, qui dépouil-

le les auteurs de la propriété de leurs ouvrages.

C'étoit ce point du réglement que Mrs. Arnaud & Suard étoient chargés de faire approuver; ils entrerent en fureur, & cet avis si sage & si digne de la premiere société littéraire du royaume, fut rejetté, mais empêcha du moins que le contraire ne passât, & l'on s'en tint au dernier chef de leur demande pour empêcher la contrefaction.

Pour le premier avis étoient Mrs. l'abbé Arnaud, M. Suard, beau-frere du Sr. Panckoucke; la Harpe, stipendiaire de Panckoucke pour son journal & pour faire l'abrégé de l'histoire des voyages, moyennant une somme de 20,000 livres; Gaillard, qui a 1000 livres de pension sur la place de Secrétaire de la librairie, qu'il a exercée deux ou trois ans & qu'il n'exerce plus; Saurin, ami de Suard & censeur pensionnaire; Thomas, qui n'est pas pensionnaire, mais très susceptible de pension.

Pour l'avis contraire furent Messieurs l'Archevêque de Lyon, d'Alembert, Marmontel, de Brequigny, &c.

M. d'Alembert surtout ayant parlé fortement pour faire passer la supplication de la révocation, fût qualifié d'homme affectant le despotisme dans l'Académie.

De tout cela il résulte, que le rédacteur de l'arrêt du Conseil en a imposé au public, en

donnant à entendre par la tournure ambiguë de son préambule que l'Académie approuvoit le réglement en totalité.

17 *Mars* 1779. La lettre de M. l'Abbé Sabbatier, de Castres, en réponse au problême littéraire, paroît datée de Versailles le 26 Février: elle est adressée à un journaliste. Il convient avoir été longtems lié de l'amitié la plus étroite avec M. l'abbé Martin, auquel on voudroit attribuer les meilleurs morceaux des *trois siecles*; mais il nie l'avoir eu pour coopérateur: il donne des raisons assez satisfaisantes & réclame avec chaleur le manuscrit trouvé dans les papiers du défunt. Cette brochure mérite qu'on y revienne.

18 *Mars*. La premiere & unique représentation des *deux amis*, ou *le faux vieillard*, a paru aussi ennuyeuse à la ville qu'à la cour, où cette piece avoit déja été jouée & le public s'est confirmé de plus en plus dans la très mauvaise opinion qu'il a des talens du Sr. Durosoi. Le sujet tout-à-fait romanesque fourniroit matiere à plusieurs tragédies, il est triste & noir, sans intéresser: c'est un galimathias, où personne n'a rien compris. La musique même, qu'on dit être tirée des plus célebres compositeurs d'Italie, n'a produit aucun effet; sans doute, parce qu'elle n'est presque jamais analogue à la situation. Le Sieur de Vismes avoit grand tort de la revendiquer & de craindre

que cet opéra comique ne fît tort à ses bouffons. Il a été fréquemment hué, de façon à ôter à l'auteur toute envie de la reproduire.

19 *Mars* 1779. La découverte précieuse des granites, jaspes, serpentines & porphyres, faite depuis quelque tems en France, est de 1768: elle a eu lieu dans ce chemin hardi tracé au pays des Vosges, pour communiquer de l'Alsace à la Lorraine & coupé dans des montagnes de granites. Le particulier qui en apporta des morceaux, les fit travailler par le Sr. Guillemin, sculpteur marbrier; ils réussirent parfaitement, ils prirent sous ses mains un poli ferme & brillant, dû à la finesse de leur pâte & à leur tissu bien moins poreux que les granites connus d'Italie.

En 1771, ce particulier avec un ouvrier de Paris fit construire sur les lieux une machine à débiter des tranches. En 1775 il forma un autre établissement plus considérable en Lorraine. C'est dans un de ses laboratoires qu'ont été exécutés les bénitiers placés en 1777 à *Notre Dame*.

19 *Mars*. Il paroît que le Comte de Malderée a tellement établi son accusation d'usure contre le Comte de Gamaches, que celui-ci & sa femme, convaincus d'une négociation mystérieure & répréhensible, viennent, dit-on, d'être décrétés de prise de corps par la Tournelle.

Quant à l'information ordonnée concernant le duel, on ne croit pas qu'il ait des suites & l'on veut qu'il y ait eu ordre de la cour d'en rester-là. L'exemple de l'infraction à la loi concernant ce délit, donné il y a un an par un Prince du sang & le frere même du Roi, a été trop public pour qu'il n'y eût pas une grande inconséquence à poursuivre les coupables actuels.

Du reste, il paroît une réponse du Comte de Malderée au Comte de Gamaches, suivie d'une Consultation du 3 Mars 1779, qui pulvérise absolument le Mémoire du premier. C'est Me. de la Croix qui est le défenseur de l'accusateur.

19 *Mars* 1779. Le Sieur l'Ecluse a déjà fait banqueroute avant de pouvoir ouvrir son nouveau spectacle, dont la salle est construite, mais non payée.

20 *Mars*. L'affaire du Comte de Malderée contre le Comte de Gamaches, étant une affaire majeure intéressant tout Paris, en voici le prononcé exact du mercredi 17 de ce mois: „ le
„ Procureur général reçut appellant du décret
„ d'assigné pour être ouï, décerné au Châtelet
„ contre le Comte de Gamaches & plaignant
„ du *fait d'usure & d'escroquerie*: le Comte de
„ Gamaches & sa femme décrétés de prise de
„ corps & constitués prisonniers ès-prisons de
„ la Conciergerie: jusqu'à ce leurs biens saisis

„ & annotés, & les pourſuites en uſure ſuivies
„ juſqu'au jugement définitif par devant Me.
„ Nouet, conſeiller à ce commis."

„ Surcis à faire droit ſur les demandes du
„ Comte de Malderée juſqu'au jugement dé-
„ finitif."

Le Comte & la Comteſſe de Gamaches, inſtruits du ſort qui les attendoit, ont pris la fuite. La femme eſt une Dame Jaquemin, veuve du Jouaillier du Roi.

20 *Mars* 1779. La curioſité la plus ſinguliere de la foire cette année, c'eſt ſans contredit le nain géant: c'eſt un enfant de quatre ans, qui, conformé auſſi heureuſement que l'homme le plus vigoureux, outre les plus belles proportions dans le membre viril, en a les diverſes facultés, telles que l'éreƈtion, l'éjaculation. Son âge, indépendamment de ſon extrait baptiſtaire, revêtu de toutes les formalités légales, ſe déſigne par l'articulation de la langue encore embarraſſée, par les dents de lait, par la vivacité continue de cet âge; quant à la taille, elle eſt un peu plus grande qu'aux enfans de quatre ans.

C'eſt ſurtout à l'approche d'une femme que ſa virilité ſe manifeſte; mais on ſent qu'il n'y a que nos virtuoſes philoſophes qui oſent ouvertement ſe préſenter en pareil lieu, dont l'enſeigne au ſurplus a été rédigé exprès pour ne pas effaroucher le beau ſexe.

20 *Mars*. M. l'abbé Sabbatier, dans ſa

brochure, défie l'auteur M. l'abbé Beaudouin, 1o. de le convaincre d'avoir jamais écrit à l'abbé Martin, aucune lettre où il lui rende compte des nouveautés littéraires ; aucune, qui puisse donner à entendre qu'il ait fait aucun article des *trois siecles* ; aucune, qu'il ait coopéré à cet ouvrage, autrement que par des conseils & des corrections verbales ; &c. 2o. de produire aucun papier signé, ou seulement écrit de sa main, qui contredise ce qu'il avance ; 3o. de lui présenter un seul témoin digne de foi, qui démente ces assertions ; 4o. de prouver qu'aucune lettre dont on cite des morceaux ait été écrite à cet abbé.

Il donne la solution de ce qu'il avance, en offrant de prouver, au contraire, que les lettres rapportées, sont les brouillons d'une correspondance littéraire, que l'abbé Sabbatier avoit avec un Seigneur de la cour de Turin ; que les citations dont on se prévaut, ont été puisées dans des notes faites pour les *trois siecles* ; que d'autres lettres, au contraire, à l'abbé Martin, si elles étoient produites en entier, convaincroient le compilateur de sa mauvaise foi.

En un mot, il réclame le manuscrit de sa composition, écrit en entier de sa main, confié à l'abbé Martin, mais dont l'abbé Sabbatier a les feuilles originales : manuscrit dont, au surplus, le défunt n'avoit que la moitié & dont il conserve le reste.

Ce manuscrit, sont des *Lettres sur les Philosophes*, au nombre de vingt-trois, trouvées dans les papiers de son ami; elles roulent en grande partie sur des objets qui lui sont personnels; il y refute en détail les brochures qui ont paru contre lui & son ouvrage & il y parle en son nom & toujours à la premiere personne. Il en donnera pour échantillon une douzaine, qui seront imprimées à la fin du quatrieme volume de la nouvelle édition des *trois siecles*.

M. l'abbé Sabbatier, d'après la lecture de sa réponse, est pleinement justifié; mais il est assez vraisemblable, comme il en convient en partie, que les articles faits par l'abbé Martin étoient uniquement ceux de son ressort sur les théologiens & les auteurs ascétiques.

21 *Mars* 1779. M. Clément ne s'est pas trouvé assez complétement hué à la premiere représentation de sa *Medée*; son front d'airain veut braver de nouveau les clameurs du parterre & il a fait annoncer une seconde représentation qui aura lieu après pâques. Il est vrai qu'il aura eu le tems de composer une nouvelle tragédie.

22 *Mars*. M. Duval, depuis deux ans & demi recteur de l'université, au moment d'être continué a trouvé des oppositions de la part de certains membres brouillons & d'ailleurs ayant intérêt d'éloigner ce chef trop clair-

voyant ; comme ils ſont mal avec le corps, on veut n'avoir égard à leurs ſuffrages, & l'affaire eſt pendante au Parlement.

22 *Mars* 1779. Mlle. Arnoux, en poſſeſſion d'être citée dans toutes les affaires de l'opéra, diſoit ces jours derniers à M. Amelot à l'occaſion des troubles actuels de ce ſpectacle & des rigueurs qu'il déploye : „ vous de„ vez ſavoir, Monſeigneur, qu'il eſt plus aiſé „ de compoſer un Parlement qu'un Opéra." Apoſtrophe mortifiante pour ce Miniſtre, qui étoit Intendant de Bourgogne lors des troubles de la magiſtrature & a concouru à la deſtruction & reconſtruction du Parlement de Dijon.

La même diſoit ces jours derniers, en parlant de Mlle. Duranci, jouant *Clitemneſtre* dans *Iphigénie* & ſifflée : „ c'eſt étonnant, car *elle a la „ voix du peuple*". C'eſt qu'elle a une vilaine voix, & le cri un peu poiſſard.

22 *Mars*. Le *grand orient* eſt la mere-loge de toutes les loges de franc-maçons de France; elle en a la police & la haute juſtice. En conſéquence un frere y a dénoncé celle des *neuf ſœurs* à l'occaſion de la derniere fête du Cirque & des déſordres qui y ſont arrivés: il a été décidé que cette loge ſeroit démolie, le Vénérable, le frere la Lande, interdit pour ſix mois, tous les freres pour quatre-vingt-un jours & le frere abbé Cordier de St. Firmin

pour 81 mois. Cette loge ne veut point acquiefcer à cet arrêt & menace de faire fchifme.

23 *Mars* 1779. L'affaire du jeune Comte de Solar, qui doit fe juger bientôt au Palais & commence à être l'entretien de tout Paris, ne pouvant s'éclaircir que par les divers Mémoires des parties, il eft effentiel de les recueillir.

Le premier eft un de Me. Elie de Beaumont en faveur du Sieur Cazeaux, étudiant en droit en l'univerfité de Touloufe, étiqueté; *Queftion d'identité d'individu & de fuppreffion d'état du Comte de Solar.*

Sur une procédure civile entamée au Châtelet pour faire reftituer l'état à cet enfant, le Lieutenant civil avoit incidemment décrété de prife de corps le Sr. Cazeaux, arrêté à Touloufe le 10 Mai 1778: c'eft de ce décret que le prifonnier a appellé & c'eft fur quoi il doit être prononcé d'abord.

Le Sr. Cazeaux avoit reçu à Touloufe l'enfant de la Comteffe de Solar pour le conduire aux eaux: il eft mort avant d'être rendu à fa mere, on a prétendu qu'il n'avoit été qu'égaré & perdu, de concert avec cette marâtre, & que l'enfant fourd & muet retrouvé fur le chemin de Peronne & tombé par une fuite d'incidens entre les mains de l'abbé de l'Epée, étoit ce fils du Comte de Solar, auffi fourd & muet & réputé mort.

Pour refuter cette cruelle accusation, Me. Elie de Beaumont avance deux propositions victorieuses, s'il en établissoit solidement les preuves.

L'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouse par la Comtesse de Solar, le 4 Septembre 1773, est vraiment mort & enterré à Charlas, le 28 Janvier 1774.

2°. L'enfant trouvé sur le chemin de Peronne le 1er. Août 1773, & mis à Bicêtre le 2 Décembre 1773, n'est ni ne peut être l'enfant confié au Sieur Cazeaux à Toulouse par la Comtesse Solar le 4 Septembre.

Il est superflu d'entrer dans le détail des allégations de ce Mémoire, qui ne peuvent acquérir de poids que par une suite de dépositions juridiques; mais on doit applaudir à l'éloquence de l'orateur qui, chargé d'un rôle odieux au premier coup d'œil, en tire un grand parti & au moyen du pathétique distribué à propos concilie à sa partie une sorte d'intérêt du lecteur.

On annonce une réponse contradictoire.

24 *Mars* 1779. La lettre écrite par la Chevaliere d'Eon au Comte de Maurepas, est datée de Versailles le 8 Février. On n'y voit rien de fort répréhensible, cependant beaucoup d'amertume contre la famille de Guerchy; ce qui confirme le bruit accrédité que c'étoit à la recommandation de la Comtesse de Guerchy & pour empêcher son fils devenu grand, d'être

obligé de se mesurer avec un homme qui avoit si cruellement diffamé son pere, qu'elle avoit obtenu qu'en revenant en France, cette terrible fille prendroit & porteroit les habits de son sexe.

Aussi M. le Comte de Maurepas, qui aime la gaîté & la plaisanterie, n'auroit-il pas été fort scandalisé de cette épitre, si la Chevaliere d'Eon n'en eût envoyé copie à beaucoup de femmes de la cour, en y joignant une autre lettre circulaire datée du 17 Février, où elle les engage à appuyer pour l'honneur du sexe sa demande au Ministre d'aller guerroyer & au défaut d'autre emploi de servir en qualité de volontaire sur la flotte du Comte d'Orvilliers.

La famille des Guerchy, outrée de la publicité de cette lettre, indirectement injurieuse pour elle, en a porté ses plaintes au Comte de Maurepas, qui n'a pu résister à ses sollicitations & a fait signifier à la Dlle. d'Eon un ordre du Roi du 19 Février qui l'exile à Tonnerre.

La Dlle. d'Eon a reçu cet ordre dans son lit, à Paris le 2 Mars, & entre plusieurs excuses en annonçant sa parfaite soumission aux volontés de S. M. prétexte une maladie pour n'y pas obtempérer.

25 *Mars* 1779. M. le Noir a mandé hier M. Desolmes, Vénérable de la loge de Thalie,

qui devoit aujourd'hui donner une fête pareille à celle de la loge des neuf fœurs & tenir une loge d'adoption ; il lui a déclaré que M. le Comte de Maurepas venoit de lui écrire pour lui donner ordre de la part du Roi d'empêcher cette affemblée & de mettre 50 hommes de garde à la porte de la loge, qui empêchât les invités d'y entrer. Il a fondé cette défenfe fur les défordres & indécences arrivés à la loge des neuf fœurs, dont S. M. avoit été inftruite.

Les franc-maçons font furieux & craignent que le gouvernement ne les prenne en déteftation.

26 *Mars* 1779. On parle beaucoup d'une comédie bourgeoife, qui s'éleve à la chauffée d'Antin chez Madame la Comteffe de Genlis, où cette Dame auteur fait jouer fes pieces par fes filles, qui, quoique très jeunes, déploient déjà les plus jolis talens.

27 *Mars*. La Comteffe de Genlis étoit déjà connue dans la république des lettres par un théâtre compofé de plufieurs comédies en profe, dont divers journaux ont parlé avec éloge. Celles qu'elle fait exécuter aujourd'hui font encore manufcrites & d'un genre particulier ; il n'y a point d'amour & aucun rôle d'homme. On vante furtout *la petite curieufe* en trois actes, où l'on trouve une forte, vive

& piquante satyre des mœurs de la cour. Les deux filles de Madame de Genlis ont dix & onze ans; elle joue elle-même.

28 *Mars* 1779. On assure que Mlle. d'Eon n'ayant point obéi aux ordres du Roi sous différens prétextes & son surcis étant expiré, a été enlevée & conduite à la citadelle de Dijon. Traitement violent, qu'on ne peut attribuer qu'à la cruauté de ses ennemis & à la vengeance des Guerchys.

29 *Mars*. Le séjour de Me. Linguet se prolonge dans cette capitale & fait soupçonner que ce qui n'étoit d'abord donné que comme une plaisanterie, pourroit bien se réaliser; on veut que le ministere songe à tirer parti de ses talens. On a d'autant mieux lieu de le croire que son journal se trouve suspendu. *Monsieur* s'intéresse surtout fortement à lui.

29 *Mars*. Frere de la Lande, le Vénérable de la loge des neuf sœurs & autres officiers, ont demandé à être introduits au grand orient & se sont plaints du jugement illégal rendu contre eux, sans les avoir entendus; on a eu égard à cette réclamation & il y a eu un surcis.

30 *Mars*. On voit à la foire St. Germain chez Nicolet un danseur de corde, tel qu'il n'en a pas encore paru & que, pour le distinguer, on appelle *le petit diable*. Vendredi dernier M. le Comte d'Artois y est allé, ainsi que toute sa cour, & la chambrée a été aussi

brillante chez cet histrion qu'en aucun beau jour de la comédie françoise.

31 *Mars* 1779. Les plaisans n'ont pas manqué de s'égayer sur la division qui regne aujourd'hui à l'opéra; l'un d'eux a fait une carricature, où il a représenté Mlle. Duplant, assise devant son miroir, retroussée, les jambes écartées, se regardant & se récriant: au bas sont ces paroles : *ô ciel! après vingt ans de service, quel Congé?*

Les calembours sont toujours à la mode, nos beaux esprits y font même des découvertes singulieres. Le grand faiseur, le Marquis de Bievre, soupant l'autre jour avec le peintre Vernet, lui présente un morceau de pain, & lui dit : „ Monsieur Vernet, *voilà* „ *qui est bien peint.* (pain) Cela!" répond le peintre, „ *ce n'est qu'une croûte.* On sait qu'en „ termes de peinture, on appelle un mauvais „ tableau *une croûte*".

Fin du troisieme volume.